

VOYAGE

HISTORIQUE,

CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS LES PRINCIPALES VILLES

DE L'ITALIE,

EN 1811 ET 1812.

TOME Ier.

Chaque Exemplaire sera signé de l'Auteur. Petit Radel

IMPRIMERIE DE CHANSON,

RUE ET MAISON DES MATHURINS, N° 10.

VOYAGE

HISTORIQUE,

CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS LES PRINCIPALES VILLES

DE L'ITALIE,

EN 1811 ET 1812;

PAR P. PETIT-RADEL,

Ancien Chirurgien-Major du Roi, breveté pour l'Inde et les Colonies orientales, Docteur-Régent, Professeur et Démonstrateur de Chirurgie en langue française à l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, Professeur de Clinique perfective à la Faculté de l'Académie de la même ville, membre de l'Athénée des Arts, de la Société philotechnique, etc.

Mi gioverà narrar altrui
Le novità vedute e dir io fui.
GERUSAL. LIBER.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ CHANSON, RUE ET MAISON DES MATHURINS, N° 10;
FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

1815.

AVERTISSEMENT.

Il y a deux ans que cet Ouvrage était prêt à paraître ; il avait été lu alors par un ami qui avait parcouru les parties de l'Italie que les étrangers visitent le plus dans leurs excursions, et qui même avait long-temps séjourné à Rome avec un caractère diplomatique. Cette personne fut depuis chargée de le relire comme censeur, et en cette qualité elle en effaça plusieurs passages, dont le fond cadrait peu avec le caractère ombrageux du gouvernement d'alors. Les circonstances n'étant donc nullement favorables à sa publication, l'Ouvrage d'ailleurs ayant été rudement bâtonné, et demandant quelque temps pour se refaire des dures épreuves par lesquelles il avait passé, il fut laissé au repos qui devait améliorer sa triste situation. Aujourd'hui que le travail est parvenu à la perfection que pouvait lui donner une nouvelle révision ; que des circonstances plus paisibles ont amélioré le sort de la France ; que la pensée peut prendre son essor sous l'égide des lois qui

la soutiennent, on le publie comme pouvant avoir son utilité pour les personnes qui se dirigeraient par la même route que l'auteur a suivie. On y a ajouté un Aperçu chronologique des Rois, des Consuls et des Empereurs romains, et des principaux faits qui leur sont relatifs; une Table chronologique des soixante derniers Papes qui ont eu de la célébrité, tant dans l'histoire de Rome que dans celle du reste de l'Italie; enfin une autre des principaux Peintres qui sont nommés dans cet Ouvrage, avec l'année de leur naissance et celle de leur mort. Ces additions ne peuvent qu'être très-utiles pour ceux qui, lisant l'Ouvrage, auraient besoin de vérifier la date de quelques faits qui s'y trouveraient rapportés. Puissent-elles être aussi avantageuses que l'a pensé celui qui a composé le travail!

PRÉFACE.

> Truth, radiant goddess, sallies on my soul;
> And put delusion's dusky train to flight.
> YOUNG.

S'IL est un moyen d'agrandir le domaine de la pensée, en éclaircissant le voile des préjugés, qui nuit si souvent à son élan, c'est assurément celui que fournissent les voyages en d'autres climats que ceux où l'on a pris naissance; mais, pour que ces voyages deviennent profitables sous ce rapport, il faut d'avance avoir l'esprit orné de beaucoup de connaissances, et savoir assez la langue du pays où l'on entre, pour mériter des habitans cette cordialité qui ouvre toutes les sources à l'instruction. Le voyageur se rendant alors compte de tout ce qu'il voit, tant sur le physique que sur le moral des objets qui fixent son attention, acquiert bientôt cette force de jugement si appréciable dans le commerce du monde, et si utile à ceux qui, par état ou par circonstance, se trouvent appelés à la gestion des affaires d'où doivent dériver l'avantage comme la gloire de leur pays. Mais, à envisager le seul intérêt que pourraient lui offrir des régions dont le climat, les usages et les mœurs lui sont inconnus, quelle variété d'affections n'éprouve-t-il pas sur le lieu même où

se développe une multitude d'objets plus ou moins curieux, et dont il garde un précieux souvenir pour les temps de loisir où, revenant sur eux, il les disposera dans l'ordre qui leur convient le mieux. C'est un fonds de richesses qui ne s'épuise jamais, et qui est toujours prêt à fournir aux jouissances. *Senectutem alunt, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

En effet, le voyageur qui a médité sur les objets d'une importance assez grande pour mériter son attention; qui a soumis au creuset du jugement le plus sain les idées qu'ils lui ont suggérées, jouit non-seulement de la réalité que lui amène le souvenir pendant la veille, mais encore le sommeil, en lui procurant le charme des plus douces illusions, est pour lui la cause d'une vie intérieure d'autant plus douce, qu'elle est dégagée de toute émotion des sens.

Un des plus anciens législateurs, à qui l'Europe policée rapporte ses premières connaissances en matière du droit des gens, fut convaincu plus qu'aucun autre de cette vérité. L'histoire, sur ce point, nous a transmis la mémoire de Lycurgue, qui crut que, pour bien gouverner les hommes, il fallait aller les observer sous les latitudes où étaient ceux qui obéissaient à de meilleures lois; de Platon, de Pithagore, qui voyagèrent en Egypte, dans la grande Grèce, pour y nourrir les germes d'une doctrine dont le midi de l'Europe devait tirer tant

d'avantages; du Scythe Anacharsis, qui abandonna ses froides régions pour venir apprendre en Grèce les moyens de policer ses barbares concitoyens; de Pythéas, qui fit ses excursions au nord, pendant qu'Euthymènes les dirigeait vers le midi; de Strabon, d'Hippocrate, de Galien, et de nombre d'autres philosophes et médecins grecs qui passèrent jusque dans les Indes pour apprendre les hautes sciences, chez les peuples réputés les plus anciens du monde. Les Romains, que tourmenta si long-temps la soif des conquêtes, ne voyagèrent guère qu'en troupes, pour semer le deuil sur les diverses régions qu'ils parcoururent; cependant, quelque mépris qu'ils eussent pour les Grecs, dont ils ravagèrent le sol à différentes époques, leurs enfans n'en allaient pas moins perfectionner leur éducation dans les gymnases d'Athènes, et puiser les hautes connaissances dans les autres écoles de la Grèce, où s'enseignaient les principes de la plus pure philosophie.

La renaissance des lettres en Europe réveilla chez les savans le goût des voyages; et les souverains, en aidant de leurs moyens ceux qui avaient un fonds de connaissances nécessaires pour faire les meilleures acquisitions, ont aussi, sous ce rapport, contribué aux progrès de nos lumières. Les sociétés académiques, intéressées à éclaircir quelques points de géographie, et à connaître tant d'objets d'histoire naturelle dont

l'étude prenait de jour en jour plus de vigueur, contribuèrent encore à ces philosophiques excursions, dont les résultats, épurés de tout préjugé, tournent toujours à l'avantage de l'humanité. Mais celle-ci eût été trompée dans son attente, si l'impulsion n'eût pas été plus générale, et si un plus grand nombre n'eût senti l'avantage de se procurer par soi-même l'instruction, en allant la puiser sur les lieux dignes d'être connus, sans qu'elle se fût affaiblie et souvent gâtée par le vernis que lui aurait donné la tradition. De là ces pélerinages philosophiques que chacun, animé du désir de reculer les bornes des sciences, tenta pour parvenir à une aussi louable fin. Ainsi l'on vit Prosper Alpin quitter sa chaire, à Padoue, et s'aventurer pour l'Egypte, où l'attendait une riche moisson à faire sur l'histoire naturelle de cette contrée, et sur les maladies qui y règnent d'une manière endémique. Tournefort ayant fait son essai dans les Pyrénées, en Angleterre et en Hollande, continue ses recherches dans la Grèce et l'Asie Mineure; Bernier, gradué à Montpellier, part pour la Terre Sainte, revient en Egypte, et passe au Mogol, où il fut à même, pendant douze ans de séjour, de faire une ample provision de connaissances sur toutes les branches d'histoire naturelle qui pouvaient piquer la curiosité d'un homme aussi instruit.

Mais, mettant fin à nos citations, qui pour-

raient être bien nombreuses sur une pareille matière, pourrais-je me placer à la suite de ces illustres personnages, sous le rapport de ces lointaines pérégrinations, moi que des circonstances fort éventuelles portèrent à différentes fois dans les régions qu'arrosent le Tapti, le Canaveri et la Delaware? Distingué par des récompenses scolaires dans l'art de guérir, où j'étais entré dès ma plus tendre jeunesse, excité par le désir d'ajouter au fonds des connaissances que m'avait déjà procurées l'étude des sciences naturelles, je passai dans les Indes orientales, où l'exercice de ma profession devait plus que fournir à mes besoins. Deux mois de relâche au cap de Bonne-Espérance, passés en communication et en courses sur les montagnes, au fond des vallons et sur le rivage, avec le docteur Thunberg, professeur d'Upsal, ranimèrent en moi le goût que j'eus pour l'histoire de la brillante nature. Surate, où j'abordai, fournit matière à mes recherches pendant cinq ans que j'y pratiquai la médecine et la chirurgie. Occupé à mériter de ceux qui avaient recours à mes conseils, partageant mon temps entre eux et mes livres, et donnant mes loisirs à l'observation de tout ce qui pouvait m'intéresser dans un pays si différent du mien, je récoltai des matériaux pour un temps à venir, où je pourrais convenablement les employer. La Faculté de Médecine de Paris, qui m'avait reçu dans son sein, voulut bien m'en fournir

les moyens, en me nommant pour professer en ses écoles l'anatomie et la chirurgie, en 1788. Je répondais à ses vues et à la confiance naissante du public, lorsque l'horizon politique se couvrit des nuages les plus épais ; l'orage devint furieux, il éclata sur plusieurs têtes, et ce fut pour sauver la mienne que je montai sur un vaisseau américain qui cinglait vers l'Ile-de-France. Brebis égarée du bercail, je parcourus toute cette riche colonie, accueilli par un petit nombre de personnes sensibles à la fatalité de mon étoile. Je fis des ingrats, car il est donné aux médecins d'en trouver plus que tous les autres, en quelque région qu'ils se trouvent. J'y eus peu d'amis, et pour moi s'est bien réalisé le proverbe : *Amicus rara avis in terris.* L'île de Bourbon me fixa plus long-temps, et, partageant mes momens entre la pratique de la médecine et les lettres anciennes, j'y devins poëte au moment où j'y pensais le moins. La belle nature eut souvent mon hommage ; est-il possible de la voir sous son plus riche aspect et sous ses formes les plus attrayantes, à une latitude si favorable à son développement, sans éprouver en soi les émotions qui portent à offrir quelques preuves de son pouvoir ? O temps heureux de ma vie, qui me rappelle les plus douces jouissances, à l'époque où ma patrie, déchirée par les factions, gémissait sous le joug de l'oppression ! La Providence, à qui je dois tant d'offrandes, me ramena dans l'Inde,

m'y fit parcourir la côte orientale de l'Indostan, et me mit à même d'établir des comparaisons entre l'une et l'autre rive de cette presqu'île, le berceau du monde ; elle me conduisit sur les rives des États-Unis d'Amérique, dont je parcourus une grande partie ; enfin elle me fit aborder en France à l'époque où le timon du vaisseau de l'Etat, encore incertain dans sa marche après tant de désastreuses tempêtes, allait être confié à un pilote expert qui, s'il le sauva pour le moment du naufrage, lui réservait par la suite de bien tristes destinées.

Il me restait à couronner ces lointaines excursions par une autre qui, dans un pays plus voisin, m'exposât moins aux hasards des événemens, et pût satisfaire mon goût par un développement de scènes relatives à ma première éducation. En effet, une terre classique devait offrir beaucoup d'objets intéressans à celui qui avait osé peindre les douces émotions du cœur, au printemps de la vie (1), dans le langage cadencé des anciens Romains. Après un assez long repos, je franchis les Alpes, les Apennins, et la Campanie, pour cette fois, fut le terme du philosophique voyage. Les orgueilleux favoris de la Fortune parleront, à leur retour, de leurs

---

(1) Voyez les ouvrages intitulés : *de Amoribus Pancharitis et Zoroœ ; de Amoribus Daphnidis et Cloes; Hymnes de Callimaque; le Cyrénéen ;* publiés depuis quelques années.

acquisitions en tableaux, en médailles et pierres gravées; d'autres feront parade de leurs diamans, de leurs vases précieux, dont l'acquisition, lors des derniers troubles enfantés par le dieu de la guerre, ne leur fut rien moins que coûteuse; quant à moi, je ne rapporte que des sensations; ce sont mes richesses, et elles me sont d'autant plus agréables, qu'aucun remords ne les accompagne. J'ai partagé ces sensations avec les botanistes, les minéralogistes et autres qui, ayant parcouru quelques-unes de ces contrées en observateurs, y ont fait des provisions dont tirent parti ceux de leurs compatriotes assez instruits pour les apprécier; elles se sont offertes avec toute leur vivacité au pied de ces immenses monumens qui perpétuent de race en race les brillans faits d'armes des héros dont la valeur est consignée dans les fastes de l'histoire; je les ai reçues dans le fond de ces antiques tombeaux tout en ruine, où le philosophe voit à quoi aboutissent la soif de la gloire et l'orgueil des richesses dans ce bas monde; je les ai nourries au bord ombragé de ces fraîches fontaines, dont le murmure invite l'homme probe aux douceurs du repos; sur les rians coteaux cultivés, où l'âme ne peut que s'épanouir aux purs sentimens de reconnaissance envers l'Eternel, qui a aussi bien organisé le physique que le moral de la nature. Mais quelque significatif que puisse être mon langage pour reproduire ces sensa-

tions à ceux qui n'auraient point visité ces lieux, il sera toujours loin d'atteindre au coloris des objets qui les ont fait naître. Un observateur en voyageant doit, comme tout peintre, bien sentir avant de prendre la plume ; car ce n'est qu'avec le sentiment qu'il pourra donner à ses expressions les nuances qu'offre la nature dans ses différens aspects. J'ai fait de mon mieux pour éviter tout reproche sur ce point, et si je n'ai pas toujours été heureux pour réussir, au moins je crois n'être point tombé dans des divagations qui auraient mis en évidence mon peu de jugement.

La nature étale un luxe de richesse qui est relatif aux latitudes qu'on parcourt sur le globe ; si elle semble engourdie dans ses moyens de végétation vers les régions septentrionales, c'est pour les accumuler sur celles qui sont plus avantageusement favorisées dans leur situation vers le midi. L'Italie, sous ce dernier rapport, a toujours joui de la plus haute réputation ; néanmoins ce serait à tort que, dans l'estimation, on s'en tiendrait à la position géographique de cette contrée, et au récit de quelques voyageurs enthousiastes qui n'en ont parcouru que quelques parties, et dans les saisons les plus propres à faire naître les plus agréables émotions. Mais s'il est beaucoup d'endroits que l'on pourrait comparer au délicieux séjour de l'Eden, il en est aussi d'autres dont l'aspect n'est rien moins

que riant au voyageur; on peut dire sur ce point que c'est le pays des contrastes, notamment vers ses régions méridionales. En effet, à côté d'un terrain stérile qui pourrait peut-être produire, remué par une main active, en est un verdoyant qui récompense de la peine qu'on lui donne, par une riche récolte. A une contrée montagneuse, sèche, dont le sol glaiseux n'a de pouvoir de végétation que pour faire croître un chétif gramen dont quelques cabrils peuvent à peine tirer parti, succèdent des plaines du plus riche aspect, tant sous le rapport des terres labourables, que sous celui des vertes collines que décorent des arbres de la plus belle venue. Ici le sol offre encore sa première écorce, il est tel qu'il sortit des mains du créateur, à l'époque de sa première formation; là il présente partout des indices d'un ravage opéré par un feu souterrain qui a fait son explosion à une époque plus ou moins reculée. En quelques endroits ce sont des déchirures énormes survenues à la suite des convulsions qu'ont éprouvées les entrailles de la terre, qui en ont comme haché le dehors; qui, creusant des précipices, ont ici englouti des montagnes, des rivières, et là ont fait sourdre des fontaines ou donné naissance à d'étonnantes cataractes. Ailleurs, et trop fréquemment pour le malheur de l'humanité, sont de vastes marais, foyer de causes pestilentielles qui frappent et frapperont long-temps d'une manière destruc-

tive les générations actuelles et à naître; et souvent très-près sont de rians coteaux fournis de tous les principes de salubrité, et que la déesse Hygie et toute sa cour semblent avoir choisis par prédilection sur tout autre séjour.

L'Italie a bien souvent été envisagée sous le rapport de l'histoire, et, en comparant ce qui a été écrit à ce sujet avec ce qu'on a publié sur la même matière à l'égard d'autres pays de l'Europe, on est frappé de la prodigieuse supériorité que cette contrée a sur eux; mais la surprise cessera, si l'on compare à celui du reste de l'Europe l'intérêt qu'inspiraient les anciens Romains qui en avaient fait le centre de leur empire; celui que suggéra depuis le saint Siége qui, par son ascendant sur les consciences, donnait lieu à des réactions qui causaient les plus graves secousses dans les gouvernemens de l'Europe; les guerres enfin qu'eurent à soutenir, à différentes époques, ses malheureux habitans contre les Transalpins, qui voulaient en envahir le sol. Cette contrée a été également considérée sous le rapport des arts, et de la manière la plus avantageuse; tout récemment elle a occupé les loisirs d'un savant, qui s'est fixé à la partie bibliographique des grands hommes qu'elle a produits. Tous ces matériaux sont autant de richesses qui ont leur prix chez ceux doués par la nature d'une délicatesse de sentiment que l'éducation a perfectionnée. L'Italie a été également étudiée par des bota-

nistes, des agronomes et des naturalistes, et citer Michelletti, Tozetti, Artur Young et beaucoup d'autres, c'est rappeler nombre de faits avérés par l'infatigable zèle de ces voyageurs. Et aujourd'hui n'a-t-elle pas ses Viviani, ses Mojon, qui ont visité en savans les diverses régions du département de Gênes; ses Balbi, ses Santi et autres botanistes qui, sous un gouvernement paternel où les découvertes à faire sont encouragées, pourront diriger les leurs vers l'amélioration de leur pays. On doit d'autant plus espérer d'eux, qu'en parcourant les montagnes pour connaître les richesses renfermées dans leur sein, non-seulement ils s'occupent des objets qu'ils foulent aux pieds, mais encore de tout ce qui a rapport aux météores, dans ces régions élevées, et qu'ils énoncent avec franchise leurs découvertes, sans les revêtir d'aucun luxe systématique qui nuirait à leur développement. Beaucoup de médecins ont voyagé en Italie, depuis que le pouvoir des armes a fait flotter les couleurs françaises sur les différens points de cette contrée; mais le nombre de ceux qui ont donné le résultat de leurs observations sur les maladies endémiques, qui dérivent le plus souvent des localités, est trop petit, vu qu'il faudrait sur ce point une combinaison de moyens qui est hors de la sphère du plus grand nombre : aussi la pratique aujourd'hui est-elle le plus souvent fondée sur l'expérience routinière d'un

grand nombre, qui ont puisé leur théorie dans les idées systématiques de Brown, au mépris des sages déterminations dans lesquelles se tournerait la nature, si elle était laissée à ses propres facultés.

En prenant la plume pour écrire sur un pays qui fut tant de fois l'objet des plus hautes considérations, je n'ai point eu l'intention d'illustrer mon nom par la publication de brillantes découvertes dont l'humanité puisse tirer de grands avantages : il faut, pour une pareille entreprise, de plus amples moyens que ceux qui me sont échus, et avoir donné un plus long espace de temps à la méditation. J'ai encore moins pensé à offrir une bigarrure sentimentale de tableaux sur des matières dont on peut prendre connaissance chez soi, en consultant les annales de l'esprit humain. Je me suis proposé pour objet l'Italie, telle qu'elle est aujourd'hui, débarrassée de toutes les chaînes qui la liaient à des pouvoirs trop nombreux, dégagée des préjugés qui empêchaient la pensée de prendre un noble essor ; enfin l'Italie régénérée, et devant sous ce rapport marquer dans les fastes des nations policées. Ma narration n'est point le produit de sensations reçues à la hâte, en courant la poste pour arriver aux villes, où j'aurais pris l'instruction dans la fréquentation du grand monde, et souvent au milieu du travail d'une pénible digestion. L'exiguité de mes

moyens m'a fait voyager d'une manière beaucoup plus lente, mais aussi beaucoup plus instructive, et plus propre à donner à mon jugement toute la solidité qu'il pouvait recevoir de la réflexion (1). Déjà connu par quelques productions qui avaient franchi les Alpes et les Apennins, aidées de leur légéreté, j'ai reçu dans toutes les Universités l'accueil le plus franc de la confraternité. Citer entre autres villes Padoue, Bologne, Gênes, Pise, et surtout Turin, c'est rappeler aux savans qui s'y sont arrêtés nombre de personnes qui allient au savoir l'amabilité de caractère qui le fait mieux apprécier. Eh! quelles obligations n'ai-je point eues à cette jeunesse française, imbue de la saine doctrine puisée dans nos écoles, qui, répandue dans toutes les grandes villes de l'Italie pour la conservation de nos braves, m'a aidé dans mes re-

(1) Nulle part, en Europe, on ne voyage à aussi bon marché, et même aussi commodément qu'en Italie : les journées ne sont point longues; dans toutes les villes il y a des voiturins que l'on prend quand on a du bagage; quand on n'a que sa valise, on trouve des chevaux, des ânes qu'on loue, des sedioles où l'on va seul à découvert; le conducteur saute sur une branche du brancard, s'y tient assis, et mène rondement sa voiture : dans nombre d'endroits on longe les côtes, en caravane, avec des mulets, ou sur une felouque; mais alors on risque d'être hélé par les Barbaresques. Partout il faut faire son prix et ses conventions sur le séjour, mais surtout ne point manquer de les stipuler par écrit, visé par un officier public. Il s'est glissé dans cette profession un maquignonnage dont les honnêtes voyageurs sont toujours victimes.

cherches sur tout ce qui était de son ressort, et m'a introduit chez les personnes qui pouvaient mieux m'instruire, quand elles étaient de nature à surpasser leur capacité. Je n'oublierai pas non plus, dans cet inventaire que me dicte la reconnaissance, plusieurs savans qui, bien qu'étrangers aux profondes connaissances que suppose ma profession, ne m'en ont pas moins témoigné toute la déférence qu'aurait pu mériter chez un autre leur pleine conviction. Milan, Venise, Rome, Naples, Florence, Livourne, Parme et plusieurs autres auront de ma part, sous ce rapport, le tribut d'éloges qui leur est dû. N'étant revêtu d'aucun autre titre que celui que m'a valu ma vétérance sous les étendards d'Apollon, je n'ai nulle part trouvé la jalousie qu'amène toujours la décoration, récompense de la valeur manifestée sur le champ d'honneur, ou du savoir, quand la renommée l'a fait parvenir jusqu'au pied du trône.

Les feuilles volantes que j'avais commencées à Genève se sont insensiblement multipliées à mesure que j'avançais sur les routes. Leur ensemble offrait tout ce qui avait piqué ma curiosité; c'était autant de jalons établis pour donner une direction à la marche de mes idées, lorsque le repos me permettrait de revenir sur le passé, pour ma propre jouissance et celle de quelques personnes qui ne seraient point étrangères au pays que j'ai parcouru. Elles n'eussent pas eu

plus de publicité, si une personne qui a été long-temps revêtue d'un caractère éminent sous le gouvernement français dans les deux plus célèbres villes de l'Italie, et qui encore aujourd'hui occupe une place de confiance près du saint Siége, ne m'eût, d'après un commencement de rédaction, engagé à leur donner toute l'évidence qu'elles pouvaient acquérir par l'impression. Ces feuilles ont alors pris une toute autre apparence, la nécessité de leur liaison m'ayant forcé à établir des pièces de rapport qui pussent en former un ensemble. Enfin le tout est devenu un corps de faits qui ne sera pas sans avantage pour ceux qui, suivant la route que j'ai prise pour connaître ce qu'il y a de plus curieux en Italie, veulent avoir dans un livre de voyage quelque chose de plus que ce qu'on rencontre dans tous les Itinéraires du pays. En parlant des principales villes qui furent le siége de quelques puissances, ou dans lesquelles il s'est passé des faits dont s'est emparé l'histoire, j'ai cru devoir mentionner ce qu'elles furent dans leur origine, les vicissitudes par lesquelles elles passèrent, enfin les tristes restes qu'elles ont laissés après elles, quand le fléau de la guerre en eut dévasté le sol. Cette marche philosophique ne peut qu'intéresser la jeunesse qui sent germer au fond de son cœur les semences de la bienveillante philantropie, en même temps qu'elle l'attriste sur le malheur de ceux qui pé-

rirent avant leur temps, victimes d'un pouvoir trop dévastateur. J'ai hasardé sur les beaux-arts quelques idées qui pourront trouver des contradicteurs chez ceux qui les professent; mais ce champ m'étant moins familier que celui de la médecine, je leur fais volontiers le sacrifice de mes opinions, pour peu qu'elles soient de nature à m'attirer quelques contestations. Je suis entré avec plus d'assurance dans le domaine de ma profession sur ce qui regarde le climat, la température, et généralement la météorologie des principales villes où j'ai fait un plus long séjour. J'ai ajouté à ce que j'en ai dit quelque chose sur les maladies qui règnent le plus communément dans quelques grandes villes, notamment à Rome, Naples et Pise; sur leurs causes occasionelles, la saison où elles paraissent, et les moyens préservatifs auxquels recourent avec plus de succès les praticiens du pays et ceux que suggère la plus saine doctrine. C'est un hommage dont je me suis cru redevable envers l'art que je professe, et auquel ont bien voulu contribuer plusieurs médecins français résidans depuis longtemps en Italie, et conséquemment plus fondés que moi dans leurs observations. Mais, avant de finir, j'ai encore à m'excuser auprès du censeur sévère qui trouverait à redire sur les passages de poésie répandus dans le cours de mon travail. Ma réponse à une pareille inculpation sera que j'ai cru devoir imiter la nature qui faisait croître

sous mes pas les fleurs les plus odorantes et souvent les plus belles, dans les lieux incultes, pour récréer ma vue et me dédommager des ennuis que m'aurait occasionés la trop longue uniformité de la route. En revenant en idée sur ces jouissances, hélas! de trop courte durée, je dirai, comme l'auteur des *Trois Règnes de la Nature* :

Agréables pensers, objets délicieux,
Charmez toujours mon cœur, mon esprit et mes yeux:
Par vous tout s'embellit, et l'heureuse sagesse
Trompe l'ennui, l'exil, l'hiver et la vieillesse.

DELILLE.

APERÇU CHRONOLOGIQUE

DES ROIS, DES CONSULS, DES EMPEREURS ROMAINS,

ET DE LEURS PRINCIPAUX FAITS.

Puissance royale.

An de Rome.

1 ROMULUS, 753 ans avant J.-C., fonde l'empire et bâtit la ville de Rome; il combat victorieusement les peuples qui faisaient de fréquentes incursions sur sa ville naissante. Règne 37 ans.

37 Interrègne, 1 an.

38 Numa Pompilius lui succède; il tourne toutes ses pensées à calmer la férocité de son peuple guerrier; il ferme le temple de Janus. Règne 43 ans.

82 Tullus Hostilius prend les armes, détruit la ville d'Albe, et réduit les Fidénates et les Sabins. Règne 32 ans.

114 Ancus Martius, neveu de Numa, dompte les Latins, leur assigne le mont Aventin pour demeure; il étend son royaume jusqu'à la mer, et fonde Ostie. Règne 24 ans.

138 Tarquin l'Ancien augmente le nombre des sénateurs, crée de nouveaux chevaliers, et subjugue quelques peuples de la Toscane. Règne 38 ans.

An de Rome.

176 Servius Tullius établit les comices, les curies et les colléges, pour mieux gouverner la ville. Règne 44 ans.

220 Tarquin le Superbe lui succède; il surcharge le peuple d'impôts, renouvelle le sénat d'une manière tyrannique, dompte plusieurs villes du Latium, et à raison de ses propres violences et du déréglement de son fils, après un règne de 25 ans, il est chassé du trône. En lui s'éteint le pouvoir royal, auquel succède la puissance consulaire. Règne 25 ans.

Puissance consulaire.

245 L. Jun. Brutus et L. Tarquin Collatin sont nommés consuls.

246 P. Valérius triomphe des Tarquins et des Toscans.

248 Guerre de Porsenna et des Toscans contre les Romains.

250 Triomphe de Publicola, victorieux des Sabins et des Véiens.

252 Fin des guerres contre les Sabins, sous Cassius.

259 Posthumius triomphe des Latins.

266 Coriolan, cédant aux prières de sa mère Véturie, se désiste d'attaquer Rome, sa patrie.

268 T. Sicinius triomphe des Volsques.

279 P. Valérius triomphe des Véiens et des Sabins.

286 T. Quintius triomphe des Volsques.

302 Des ambassadeurs sont envoyés à Athènes pour avoir communication des lois de Solon; on élit les décemvirs, avec plein pouvoir pour les faire exécuter.

305 Le gouvernement des décemvirs devenant tyrannique, on abolit cette magistrature, à la suite

An de Rome.

d'une violence exercée sur Virginie par Appius Claudius, l'un d'eux, et l'on crée de nouveau les consuls. L. Valérius triomphe des Volsques, et Horace des Sabins.

309 Trois tribuns des soldats sont créés, avec puissance consulaire.

310 Ceux-ci renoncent trois mois après, et les consuls sont élus de nouveau comme précédemment.

364 Les Gaulois occupent Rome; ils assiégent le Capitole. Camille est créé dictateur, et délivre sa patrie des Barbares.

387 Camille, de nouveau élu dictateur, marche contre les Gaulois qui arrivaient sur Rome; la bataille s'engage, et il les met en déroute. Après cette victoire on crée dans les comices deux consuls, l'un patricien, et l'autre plébéien.

392 M. Curtius, poussé par l'amour de la patrie, se jette tout armé dans un gouffre qui s'était ouvert au Forum.

395 C. Perelio triomphe des Tiburtins.

397 C. Sulpicius, dictateur, triomphe des Gaulois.

400 Sont nommés consuls, sous le bon plaisir du peuple, M. Fabius Ambustus et T. Quintius, tous deux patriciens.

405 Les Gaulois reviennent encore sur Rome, et sont battus par L. F. Camille.

464 Q. Fabius triomphe des Samnites.

471 Les Gaulois Sennonais remportent une victoire sur les Romains conduits par L. Cécilius, préteur; treize mille ennemis restent sur la place.

472 Les Romains défont entièrement l'armée des Gaulois Boi.

An de Rome.

473 Guerre contre les Tarentins.

474 Pyrrhus, roi d'Epire, passe en Italie, appelé par les Tarentins. Bataille entre lui et les Romains, qui sont mis en déroute à la vue des éléphans, dont ils n'avaient aucune connaissance.

475 Les Romains se refusent aux propositions de paix de Pyrrhus. Nouvelle bataille dans laquelle Pyrrhus est blessé; il perd vingt mille hommes, les Romains en perdent cinq mille et leur consul Décius.

476 Autre combat avec Pyrrhus, qui quitte l'Italie.

479 Il y revient de nouveau, et est vaincu.

480 Il part pour l'Epire.

482 Les Tarentins appellent à leur secours les Carthaginois; ils sont enfin vaincus.

485 Les Romains commencent à battre de la monnaie d'argent.

490 Commencement de la guerre avec les Carthaginois. Appius Claudius passe en Sicile pour porter secours aux Mamertins contre Hiéron et les Carthaginois; Hiéron est vaincu.

494 Première flotte des Romains, qui sous la conduite de Duillius défait l'armée navale des Carthaginois.

498 Régulus, victorieux sur mer des Carthaginois, passe en Afrique avec quinze mille fantassins et cinq mille hommes de cavalerie, et revient victorieux d'Asdrubal et de Hannon.

499 Les consuls battent l'escadre carthaginoise; mais, à leur retour, ils perdent deux cent vingt vaisseaux par la violence d'une tempête.

503 Métellus défait Asdrubal en Sicile, lui ayant

An de Rome.

tué vingt-six mille hommes et pris cent quatre éléphans.

505 P. Claudius éprouve une défaite en mer, par Adherbal, Carthaginois, dans laquelle il perd quatre-vingt-treize vaisseaux.

512 C. Lutatius bat en mer les Carthaginois.

513 La paix faite entre les Romains et les Carthaginois; ceux-ci cèdent aux Romains toutes les îles qui sont entre l'Italie et l'Afrique.

519 Les Romains, n'étant en guerre avec aucune nation, ferment le temple de Janus pour la première fois depuis le roi Numa.

520 Camille triomphe des Sardes.

521 Les Liguriens sont vaincus par Fabius.

523 C. Papyrius triomphe des Corses.

526 Guerre et victoires contre les Illyriens. Les Insubriens prennent les armes contre les Romains, qui, sous la conduite d'Emilius, en massacrent quarante mille et en font prisonniers dix mille.

535 Annibal avec son armée occupe Sagonte, ancienne ville romaine, d'où naît la seconde guerre punique.

536 Annibal passe en Italie avec quatre-vingt-dix mille fantassins et douze mille hommes de cavalerie; il bat P. Cornélius sur les bords du Tésin, et Sempronius à la Trebbia.

537 Il fait un carnage de l'armée romaine au lac de Trasimène. Mort de Flaminius. Le peuple romain crée Q. Fabius Maximus prodictateur.

538 Annibal défait l'armée romaine près de Canose; quarante mille soldats mordent la poussière.

An de Rome.

539 Philippe, roi de Macédoine, se ligue avec Annibal contre les Romains.

540 Tibérius Gracchus, proconsul, a de grands succès sur Hannon, près Bénévent.

542 Les deux Scipions, en Espagne, périssent, et l'armée romaine, qui jusqu'alors s'était opposée à Asdrubal pour l'empêcher de passer en Italie, est entièrement défaite. L. Martius, chevalier romain, ayant réuni les restes de l'armée, met en déroute l'armée des Carthaginois, dans leur propre camp, et leur tue trente-sept mille hommes. Valérius Lévinus, préteur, se lie avec les Etoliens et le roi Attale, ce qui donne commencement à la guerre contre Philippe, roi de Macédoine.

543 Annibal s'approche de Rome à la distance de trois milles; on lui oppose Flaccus, proconsul, et les armées, en étant venues deux fois aux mains, sont séparées à raison de la continuité des pluies. Annibal se retire.

547 Asdrubal, frère d'Annibal, vient en Italie avec une puissante armée; on lui oppose Livius et Claudius, qui mettent en pleine déroute l'armée carthaginoise près le Métaure. Mort d'Asdrubal.

551 Scipion attaque en Afrique, et ravage le camp et l'armée d'Asdrubal et de Syphax, roi de Numidie, leur tue quarante mille soldats. Annibal, rappelé dans sa patrie, abandonne l'Italie.

552 Annibal est vaincu en Afrique par Scipion.

553 Paix avec les Carthaginois. Scipion obtient les honneurs du triomphe, conduisant Syphax au-devant de son char.

554 Guerre contre Philippe, roi de Macédoine.

An de Rome.

556 Philippe est battu par Q. Flaminius.

558 Paix avec Philippe, roi de Macédoine.

562 Guerre déclarée en Asie contre Antiochus, roi de Syrie. Scipion et son frère l'Africain remportent une victoire sur Antiochus.

583 La guerre déclarée à Persée, roi de Macédoine.

587 Paul Emile triomphe de Persée.

598 Martius gagne une bataille sur les Dalmates.

605 Troisième guerre contre les Carthaginois, qui avaient exercé des actes de violence contre Massinissa, roi de Numidie et ami des Romains.

608 Scipion prend Carthage et la détruit; il a le surnom d'Africain pour une pareille victoire, et est honoré du triomphe.

609 On suscite la guerre à Viriate, qui s'était emparé de la Lusitanie.

613 Guerre contre les Numantins.

614 Q. Servilius abat et tue Viriate.

621 Attale, roi de Pergame, laisse au sénat romain son royaume en héritage. Scipion détruit Numance.

633 Q. Fabius termine la guerre contre les Allobroges. Bituito, roi des Arverniens, est vaincu par les Romains; on lui tue cent vingt mille hommes. C. Gracchus, tribun, occasione des troubles à Rome, et est tué.

644 Commencement de la guerre contre Jugurtha, roi de Numidie.

645 Les Cimbres descendent sur Rome, et mettent en pleine déroute l'armée romaine, conduite par M. Silanus.

An de Rome.

646 Scaurus passe dans les Gaules, et y est battu par les Cimbres.

647 Cassius est vaincu et tué par les Helvétiens.

648 Q. Cépion saccage dans les Gaules la riche ville de Toulouse.

649 Victoire des Cimbres et des Teutons sur Q. Cépion et C. Manilius, consuls, dans laquelle quatre-vingt mille Romains mordent la poussière.

650 Marius triomphe de Jugurtha.

652 Marius détruit l'armée des Teutons et des Ambrons, leur tue deux cent mille hommes, et leur fait quatre-vingt mille prisonniers.

653 Marius accourt au secours de Catulle, qui était au-delà des Alpes, en avant des Cimbres : ceux-ci sont vaincus, perdent cent quarante mille hommes, et on leur fait soixante mille prisonniers.

655 L. Cornélius Dolabella remporte une victoire sur les Lusitaniens.

658 Ptolémée Apion, roi de Cyrène, en mourant laisse son royaume aux Romains.

663 Les villes d'Italie, excitées par les vaines promesses de Livius Drusus, tribun, s'unissent ensemble et donnent commencement à la guerre appelée Sociale.

665 L'Italie étant toute soulevée par cette guerre, Sylla bat les Samnites, et Caton est vaincu et tué par les Marses.

666 Guerre contre Mithridate, roi de Pont, qui, occupant l'Asie, fait égorger en un jour tous les Romains qui s'y trouvaient. Sylla est choisi pour cette haute entreprise, à laquelle aspirait

An de Rome.

Marius. De là leur mortelle inimitié. Sylla met en fuite Marius, et tue Sulpicius.

667 Cinna, ayant promulgué des lois pernicieuses à la République, est chassé de Rome; il est remplacé dans le consulat par Cornélius Mérula. Cinna rappelle Marius, et Rome est mise aux abois par les armées de Marius, de Cinna, de Carbon et de Sertorius.

668 Mort de Marius; Valérius Flaccus le remplace dans le consulat.

670 Les consuls lèvent une armée contre Sylla, qui, ayant fait sa paix avec Mithridate, voulait passer en Italie. Cinna est tué par son armée.

671 Sylla, ayant passé la mer, arrive en Italie avec trente mille soldats, et fait tête à deux cent mille autres que conduisait Norban; il est victorieux. Sertorius s'approche de l'Espagne.

672 Marius le jeune est vaincu par Sylla; il est assiégé à Palestrine, et se donne la mort. Sylla occupe Rome, et y commet toutes sortes de cruautés. Il est créé dictateur.

673 Sylla triomphe de Mithridate, et Cn. Pompée de l'Afrique.

675 Sylla abdique la dictature, et se retire pour mener une vie privée.

676 Sylla mis à mort.

677 Cn. Dolabella triomphe de la Macédoine.

679 Mort de Nicomède, roi de Bithynie; il fait le peuple romain héritier de son royaume.

680 Mithridate s'unit avec Sertorius, et occupe ce royaume. P. Servilius triomphe de la Cilicie et de Candie.

An de Rome.

681 Les gladiateurs s'étant soulevés, ayant Spartacus à leur tête, la guerre Servile commence en Italie. Perpenna et Sertorius sont tués. Pompée reprend l'Espagne.

683 M. Ter. Lucullus triomphe des Besses et des Thraces. M. Crassus et Pompée mettent fin à la guerre Servile. Lucullus poursuit Mithridate, qui fuit en Arménie.

685 Lucullus se rend maître du royaume de Pont, gagne l'Arménie, et remporte une victoire sur Tigrane, qui, uni à Mithridate, avait une armée de deux cent mille fantassins et de soixante mille cavaliers.

687 Triarius, lieutenant de Lucullus, est battu par Mithridate. Lucullus est abandonné par son armée; ce qui facilite à Mithridate la rentrée dans son royaume.

688 Pompée défait Mithridate, et Tigrane se rend à lui.

689 Pompée est victorieux des Géorgiens, des Albanais et du roi Arthur.

691 Pompée fait la guerre à Arétas, roi des Arabes; il occupe la Judée, l'Assyrie. On découvre la conjuration de Catilina à Rome; Cicéron l'arrête.

693 Pompée triomphe de Mithridate.

696 César déclare la guerre aux Helvétiens et aux Germains.

698 César dompte la Flandre.

700 Il passe en Angleterre.

701 Crassus fait la guerre aux Parthes, et César soumet les Germains.

702 Crassus est vaincu et tué par les Parthes.

An de Rome.

Puissance dictatoriale.

706 Jules César ayant gagné la bataille de Pharsale sur Pompée; victorieux de Scipion, en Afrique, de Caton, et de Juba, roi de Mauritanie, des Gaules, de la Germanie, de l'Angleterre, donne commencement à la monarchie romaine. Il est tué peu d'années après, en plein sénat, par des conjurés. Règne 4 ans.

Puissance triumvirale.

711 Octave Antoine et Lépide tiennent les rênes du gouvernement. Cicéron est tué.

717 Défaite du jeune Pompée en Sicile.

723 Bataille d'Actium, dans laquelle Antoine et Cléopâtre sont mis en déroute.

Puissance impériale.

723 Octave règne par la mort d'Antoine. Il défait Brutus et Cassius, chefs de la conjuration contre César, et aussi Pompée et Marc-Antoine, l'un dans les mers de Sicile, et l'autre dans le golfe Actiaque; il reprend l'Arménie des Parthes, et il ferme le temple de Janus en signe de paix générale. Règne 41 ans. Ce fut 14 ans avant la fin de son règne que naquit Jésus-Christ, d'où nous commençons notre ère.

An de J.-C.

14 Auguste ayant admis Tibère au gouvernement de l'Empire, celui-ci use de dissimulation, se livre enfin à toutes sortes de dissolutions, et ter-

mine ses jours à Caprée, près de Naples. Règne 23 ans.

37 Caligula lui succède; il était fils de Germanicus. Sa cruauté fut cause que ses domestiques lui portèrent le coup de la mort. Régna 4 ans.

41 Claude. Il passe en Angleterre et soumet ce royaume. Il meurt empoisonné par des champignons que lui avait préparés Agrippine, sa femme. Règne 13 ans.

54 Néron. Il gouverne avec sagesse et clémence dans ses premières années; mais ensuite il devient un monstre de scélératesse et de cruauté, jusqu'à faire mourir sa propre mère. Déclaré ennemi de la patrie par le sénat, il se fit donner le coup de la mort. Règne 14 ans.

68 Galba. Il est le premier que l'armée élit empereur; mais bientôt il est assassiné par ses soldats. Règne 7 mois.

69 Othon. Il est aussi élu par ses troupes; mais Vitellius les ayant défaites, il se donne volontairement la mort. Règne 3 mois.

Vitellius. Il est battu et vaincu par Vespasien; mis à mort à Rome, où il s'était réfugié. Règne 8 mois.

Vespasien lui succède; il se rend maître de la Judée, détruit la ville de Jérusalem jusque dans ses fondemens, aidé de Titus, son fils. Règne 10 ans.

79 Titus. Il est avec raison surnommé le Délice du genre humain, vu son affabilité et sa clémence. Il meurt empoisonné par son frère Domitien. Règne deux ans.

81 Domitien. Il soumet les Transilvaniens, les

An de J.-C.

Cattes, peuples de la Germanie; il est tué par un de ses familiers. Règne 15 ans.

96 Nerva élu à l'empire par les assassins de Domitien. Règne 2 ans.

98 Trajan, venu en Espagne, est adopté par Nerva. Il soumet les Daces, recouvre l'Arménie, rend provinces de l'empire l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arabie; il pénètre jusqu'aux confins de l'Inde, meurt à Selinunte. Règne 19 ans.

107 Adrien. Il fut adopté par Trajan. Il favorise les sciences et les arts libéraux, mais laisse persécuter les chrétiens. Il élève dans la Grande-Bretagne la fameuse muraille qui s'étend de Carlile à Newcastle; séjourne sept ans en Asie et en Égypte; rebâtit Jérusalem, et élève un temple à Jupiter; il meurt à Baja. Règne 21 ans.

138 Antonin. Il est adopté par Adrien, et a, à raison de sa bienveillance, le surnom de Pieux. Il défait les Maures, puis les Germains et les Daces. Il arrête la persécution contre les chrétiens. Le culte de Sérapis s'introduit à Rome.

161 Marc-Aurèle. Il fut surnommé le Philosophe; il s'allie Lucius Vérus, qui vécut neuf ans. Après la mort de son collègue et son triomphe des Parthes, il termine heureusement la guerre contre les Marcomans et autres Barbares. Règne 19 ans.

180 Commode. Le fils ne tient en rien du père dans ses mœurs. Il fait sa paix avec les Germains, et revient à Rome, où il triomphe. Il termine une violente guerre dans la Grande - Bretagne. Il meurt empoisonné pour ses méfaits. Règne 13 ans.

An de J.-C.

193 Pertinax. Il est proclamé par les Prétoriens, et tué trois mois après. Didier, jurisconsulte fameux, lui succède, et n'occupe sa place que deux mois. Quatre empereurs sont proclamés par leurs partisans.

195 Septime Sévère. C'est le seul qui ait survécu à ses compétiteurs; il apaise quelques soulèvemens en Orient. Il passe lui-même en cette contrée, soumet les Parthes, continue son expédition en Egypte pendant trois ans, fait célébrer les jeux séculaires à Rome, passe en Angleterre, y bâtit la fameuse muraille à laquelle on donna son nom, et meurt à Yorck. Règne 17 ans.

211 Caracalla, fils de Septime. Il tue son frère Géta, son collègue, et fait assassiner ceux qui étaient attachés à ce prince. Il est aussi tué par Macrin. Règne 6 ans.

217 Macrin. Il est élevé à l'empire par ses soldats, qui quelque temps après le massacrent. Règne 1 an.

218 Héliogabale. S'étant livré à la débauche, il est tué dans une émeute, à l'âge de 18 ans. Règne 3 ans.

222 Alexandre Sévère. Il bat Xerxès, roi de Perse; reprend la Gaule aux Germains qui la dévastaient. Il est tué par des soldats mutinés. Règne 13 ans.

235 Etant élu empereur par son armée, sans l'autorité du sénat, celui-ci nomma les deux Gordiens, qui régnèrent 2 mois; puis Puppien et Balbin, qui, dans l'année de leur empire, furent tués dans une sédition de soldats. Régnèrent 1 an.

238 Gordien III. Il fut vainqueur des Goths, des Sarmates, des Perses; il est assassiné par les ordres de son successeur, après un règne de 6 ans.

An de J.-C.

244 Philippe. Il fut préfet du Prétoire; fit sa paix avec Sapor, roi de Perse, et revint à Rome. Ils passent, lui et son fils, pour avoir été chrétiens; ils furent massacrés tous deux, l'un à Vérone, et l'autre à Rome. Ils régnèrent 5 ans.

249 Décius. Il fut proclamé empereur par son armée; ayant éprouvé une déroute par les Goths, il se noie dans un marais. Règne 2 ans.

251 Gallus et Volusien son fils. Ils furent promus tous les deux à l'empire par leurs soldats; et pendant leur règne, qui fut de 3 ans, une peste affreuse ravagea l'empire.

254 Valérien et Gallien, son fils. Le premier, fait prisonnier par Sapor, la huitieme année de son règne, finit sa vie en esclavage; l'autre, ayant perdu une bonne partie de l'empire par le pouvoir que prirent une trentaine de tyrans, est tué près de Milan, après un règne de 15 ans.

268 Claude II. Il est promu à l'empire par le sénat. Il gagne une grande victoire sur les Goths, et leur tue trente deux mille hommes. Règne 2 ans.

270 Aurélien. Il défait les Goths, et triomphe de Zénobie, reine de Palmyre, à Edesse; il abandonne la Dacie aux Barbares; il est assassiné par un esclave, près de Byzance. Règne 5 ans.

275 Tacite. Son règne, de six mois, fut paisible. Il meurt à Tarse.

276 Florian, étant frère de Tacite, usurpa l'empire, qu'il tint 2 mois.

276 Probus. Il fait une expédition dans les Gaules, passe en Orient, fait la guerre aux Perses. Ses

An de J.-C.

soldats se révoltent et le massacrent à Sirmich. Règne 6 ans.

282 Aurélius Carus et ses fils, Carin et Numérien, sont nommés Césars. Ayant vaincu les Perses, et repris la Mésopotamie, il mourut frappé de la foudre. Ses fils sont massacrés.

284 Dioclétien et Maximien montent à l'empire. Ils triomphent des Perses et deviennent persécuteurs des chrétiens; l'un et l'autre, après un règne de 20 ans, abdiquent et vont vivre dans la retraite.

304 Constance Chlore et Maximien Galère. Autant Constance fut doux envers les chrétiens, autant fut cruel Galérien, qui périt d'une misérable infirmité. Règnent 2 ans.

306 Constantin, Maxence, Licinius occupent le trône. Maxence est tué dans une bataille, que lui livre Constantin en 312, près de Rome. Licinius est défait en 324 et exilé à Thessalonique. Constantin, que sa politique fait mettre à la tête des chrétiens qui étaient alors très-nombreux, rend la tranquillité à l'Eglise; il transporte, en 337, le siége de son empire à Bysance qu'il nomme Constantinople. Il meurt la même année, ayant régné 31 ans.

337 Constantin, Constance et Constans. Fils de l'empereur Constantin, ils tiennent ensemble les rênes de l'empire. Rarement la concorde règne entre les frères, encore moins quand ils ont de très-hautes prétentions. Constantin le jeune est tué à Aquilée par Constans, qui lui-même l'est en Espagne par Magnence. Constance, resté seul, meurt à Tarse. Règne 25 ans.

361 Julien. Monté au trône, il abandonne la religion

An de J.-C.

chrétienne, qu'il avait jusqu'alors professée malgré lui. Il retourne à son ancien culte; et est tué dans une expédition contre les Perses. Règne 1 an 7 mois.

363 Jovien. Il est élu par son armée et règne 8 mois environ. A sa mort, l'empire est divisé en celui d'Orient et en celui d'Occident.

364 Valentinien. Il élève au Capitole un autel à la Victoire, et permet aux sénateurs d'y sacrifier; il défait Firmo, roi de Mauritanie; déroute les Saxons et autres Barbares, et leur tue quatre-vingt mille hommes. Règne 3 ans.

367 Gratien, fils de Valentinien, est appelé par son frère à soutenir le poids de l'empire; il défait les Allemands en France, en taille trente mille en pièces.

375 Valentinien II. Ayant été chassé par Maxime et s'étant réfugié près de Théodose, il remonta à l'empire à l'aide de ce prince. Il meurt étranglé par un de ses capitaines. Règne 17 ans.

392 Eugène le Tyran. Il est défait par Théodose d'Aquilée. Règne 3 ans.

395 Honorius, fils de Théodose. Il défait de la manière la plus victorieuse Radagaise, roi des Goths, qui était entré en Italie avec deux cent mille soldats. Stilicon, son beau-père et tuteur de l'empereur, forme divers complots avec les Barbares; la chose étant découverte, celui-ci est tué. Cependant Alaric, désirant occuper le trône et étant venu avec ses troupes pour mettre son dessein à exécution, saccage Rome. Règne 29 ans.

424 Valentinien III. Quoique petit-cousin de Théo-

An de J.-C.

dose, l'empire lui échappa par les irruptions des Huns, des Goths, des Vandales et autres nations; un soldat le tua à l'instigation de Maxime. Régne 31 ans.

455 Maxime. La mesure violente qu'il employa pour occuper le trône le porta à vouloir pour femme Eudoxie, l'épouse de Valentinien, laquelle, ayant sa conduite en horreur, appela d'Afrique en Italie Genseric, roi des Vandales. Celui-ci, ayant tué Maxime, saccagea Rome, et en emporta les choses les plus précieuses. Régne 3 mois.

455 Avitus, qui lui succéda, est proclamé par l'armée; mais, dix mois après son élection, il dépose le sceptre.

456 Majorien. Il bat l'armée de Genseric, revenue en Italie. Il est tué en Espagne, étant tombé dans les embûches que lui avait dressées Sévère. Règne près de 4 ans.

461 Sévère. Il meurt à la suite d'un venin que lui avait donné Ricimer. Règne 4 ans. — Interrègne de 2 ans.

467 Anthémius. Il est élevé à l'empire par les soins de Ricimer, qui bientôt le fit mourir. Régne 5 ans.

472 Olybrius. Il est massacré par ses soldats, après un règne de 7 mois.

473 Glycérius. Il régna 1 an.

474 Népos réside à Ravenne et règne 1 an.

475 Augustule. Il est proclamé par son père Oreste, et les Romains lui donnent son nom, par dérision au titre d'Auguste, que prenaient les empereurs à leur élection. Son père est décapité à Plaisance en 476. Quant à lui, poursuivi par Odoacre, roi des

An de J.-C.

Hérules, il se dépouille de la pourpre. Son vainqueur lui assigne pour retraite le château de l'OEuf, à Naples. En lui finit l'empire d'Occident, qui avait duré 1229 ans, depuis la fondation de Rome. Constantin avait préparé cette chute, en transportant son trône à Constantinople. La conduite de ses successeurs en amena l'époque, et ceux du grand Théodose ne firent que l'accélérer. Sur ses débris s'élevèrent les états qui constituèrent le royaume d'Italie.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES SOIXANTE DERNIERS PAPES

Qui ont marqué tant dans l'histoire de Rome que dans celle du reste de l'Italie.

Ann.	Prénoms.	Noms.	Origine.
1294	Boniface VIII,	Gaetano,	d'Agnani.
1303	Benoît XI,	Boccasini,	de Trévise.
1305	Clément V,	Gotone,	Gascon.
1316	Jean XXII,	Euse,	de Cahors.
1334	Benoît XII,	Fournier,	de Toulouse.
1342	Clément VI,	Roger,	Limousin.
1352	Innocent VI,	Alberti,	Limousin.
1362	Urbain V,	Grimoald,	Français.
1370	Grégoire XI,	Belfort,	Limousin.
1378	Urbain VI,	Prignano,	Napolitain.
1389	Boniface IX,	Tomacello,	Napolitain.
1404	Innocent VII,	Meliorato,	de Sulmone.
1406	Grégoire XII,	Corrazo,	Vénitien.
1409	Alexandre V,	Filarete,	de Candie.
1410	Jean XXIII,	Cossa,	Napolitain.
1417	Martin V,	Colonna,	Romain.
1431	Eugène IV,	Condulmera,	Vénitien.
1447	Nicolas V,	Panterucello,	de Sarzane.
1455	Caliste III,	Borgia,	Espagnol.
1458	Pie II,	Piccolomini,	Siennois.
1464	Paul II,	Barbo,	Vénitien.
1471	Sixte IV,	de La Rovère,	de Savone.
1484	Innocent VIII,	Cibo,	Génois.
1492	Alexandre VI,	Leucali,	Espagnol.
1503	Pie III,	Piccolomini,	Siennois.

Ann.	Prénoms.	Noms.	Origine.
1503	Jules II,	de La Rovère,	de Savone.
1513	Léon X,	de Médicis,	Florentin.
1522	Adrien VI,	Florentio,	Hollandais.
1523	Clément VII,	de Médicis,	Florentin.
1534	Paul III,	Farnèse,	Romain.
1555	Marcel II,	Cervino,	de Monte-Pulciano.
1555	Paul IV,	Caraffa,	Napolitain.
1559	Pie IV,	de Médicis,	Milanais.
1566	Pie V,	Ghisilieri,	Lombard.
1572	Grégoire XIII,	Buoncompagni,	Bolonais.
1585	Sixte V,	Péretti,	de Montalte.
1590	Urbain VII,	Castagna,	Romain.
1590	Grégoire XIV,	Sfondrati,	Milanais.
1591	Innocent IX,	Facchinetti,	Bolonais.
1592	Clément VIII,	Aldobrandini,	Florentin.
1605	Léon XI,	de Médicis,	Florentin.
1605	Paul V,	Borghèse,	Romain.
1621	Grégoire XV,	Lud ovisi,	Bolonais.
1623	Urbain VIII,	Barberini,	Florentin.
1644	Innocent X,	Pamphili,	Romain.
1655	Alexandre VII,	Chigi,	Siennois.
1667	Clément IX,	Rospigliosi,	de Pistoie.
1670	Clément X,	Altiéri,	Romain.
1676	Innocent XI,	Odescalchi,	de Côme.
1689	Alexandre VIII,	Ottoboni,	Vénitien.
1691	Innocent XII,	Pignatelli,	Napolitain.
1700	Clément XI,	Albani,	d'Urbin.
1721	Innocent XIII,	Conti,	Romain.
1724	Benoît XIII,	Orsini,	Romain.
1730	Clément XII,	Corsini,	Florentin.
1740	Benoît XIV,	Lambertini,	Bolonais.
1758	Clément XIII,	Rezzonico,	Vénitien.
1769	Clément XIV,	Ganganelli,	de S.-Ange in Vadc.
1777	Pie VI,	Braschi,	de Césenne.
1800	Pie VII,	Chiaramonti,	de Césenne.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX PEINTRES

Qui sont nommés dans cet Ouvrage, avec l'année de leur naissance et celle de leur décès.

Naiss.	Noms.	Origine.	Mort.
1240	Cimabué,	Florentin,	1300.
1276	Giotto,	Florentin.	1336.
1402	Massacio,	Florentin,	1443.
1419	Gentile Bellini,	Vénitien,	1501.
1425	Jean Bellini,	Vénitien,	1515.
1443	Léonard Vinci.	Florentin,	1520.
1446	Pierre dit Le Pérugin,	de Pérouse,	1524.
1454	Bernard il Pitturicchio,	de Pérouse,	1513.
1469	Fr. Bartholomeo,	Florentin,	1517.
1470	Albert Durer,	Allemand,	1528.
1474	Michel-Ange Bonarroti,	Florentin,	1564.
1475	Baldassar Péruzzi,	Sanèse,	1550.
1477	Le Titien Vecelli,	Vénitien,	1576.
1478	Le Giorgione,	Vénitien,	1511.
1480	Le Vercelli, dit il Sodoma,	Siennois,	1555.
1483	Raphaël Sanzio,	d'Urbin,	1520.
1484	Pordenone,	Vénitien,	1540.
1485	Fr. Sébast. del Piombo,	Vénitien,	1547.
1488	François Genni, dit le Fattore,	Florentin,	1528.
1488	André del Sarto,	Florentin,	1530.
1490	Le Primatice,	Bolonais,	1570.
1492	Jules Pipi, ou Jules Le Romain,		1546.
1493	Allegri, ou Le Corrège,	Modenais,	1534
1494	Maturino,	Florentin,	1528.
1494	Jean d'Udine,	dans l'État Vénitien,	1564.

Naiss.	Noms.	Origine.	Mort.
1495	Le Caravage,	Milanais,	1543.
1500	Pierrin del Vaga,	Toscan,	1547
1504	Mazzuoli, ou Le Parmesan, de Parme,		1540.
1509	Daniel Ricciarelli,	de Volterra,	1566.
1510	Jacques Le Bassan,	Vénitien,	1592.
1510	Angelo Bronzino,	Florentin,	1570.
1510	François Salviati,	Florentin,	1563.
1514	Vasari,	d'Arno,	1574.
1524	Jacques Robusti, dit Le Tintoret, Vénitien,		1594.
1528	Barocci,	d'Urbin,	1612.
1529	Thadée Zuccari,	d'Urbin,	1566.
1532	Cagliari,	Véronais,	1582.
1532	Jérôme Mutiano,	Bressan,	1590.
1535	Pulzone, dit Gaetano,		1609.
1540	Palma il Vecchio,	Vénitien,	1588.
1543	Fred. Zuccari,	d'Urbino,	1609.
1544	Palma il Giovane,	Vénitien,	1628.
1550	François Le Bassan,	Vénitien,	1594.
1554	Paul Britti,	d'Anvers,	1626.
1555	Louis Carrache,	Bolonais,	1619.
1557	Frère Côme Piazza, Capucin, Vénitien,		1621.
1557	Ventura Salimbeni,	Siennois,	1613.
1558	Aug. Carrache,	Bolonais,	1602.
1560	Annib. Carrache,	Bolonais.	1609.
1560	Schidone,	de Modène,	1616.
1560	Jean de' Vecchi,	Florentin,	1610.
1563	Rafaellino da Reggio,	Modenais,	1620.
1565	Passignani,	Florentin,	1635.
1565	Vanni,	Siennois,	1609.
1569	Michel-Ange de Caravage, dans le Milanais,		1609.
1570	Cesari d'Arpino,	Napolitain,	1640.
1575	Guido da Reni,	Bolonais,	1642.
1577	Paul Rubens,	Flamand,	1640.
1578	Baccio Ciarpi,	Florentin,	1641.
1578	François Albani,	Bolonais,	1660.
1581	Dominiq. Zampieri, ou Le Dominiquin, Bolonais,		1641.

Naiss.	Noms.	Origine.	Mort.
1581	Jean Lanfranc,	Parmesan,	1647.
1585	Carlo, dit Le Vénitien,		1625.
1589	Joseph Ribera, ou l'Espagnolet, de Valence,		1656.
1590	Giovani,	Toscan,	1636.
1590	G.-Fr. Barbieri, ou Le Guerchin de Cento, près Bologne,		1666.
1594	Le Poussin,	Français,	1665.
1596	Pierre Beretini,	de Cortone,	1670.
1599	Van Dyck, d'Anvers,	Flamand,	1641.
1599	André Sacchi,	Romain,	1661.
1602	Michel-Ange Cerquozzi,	Romain,	1660.
1606	Rembrant,	de Leyde,	1674.
1611	Pierre Testu,	Lucquois,	1650.
1612	P.-Franç. Mola,	Milanais,	1668.
1613	Gaspard Dughet,	Romain,	1675.
1615	Salvator Rose,	Napolitain,	1673.
1615	Bonaventure Garofalo,	Ferrarais,	1695.
1616	J.-Benoît Castiglione,	Génois,	1670.
1617	P.-Fr. Romanelli,	Viterbe,	1662.
1621	Jacq. Cortesi, ou Le Borgognone,		1676.
1623	Hyacinthe Brandi,	de Poli, près Rome,	1676.
1623	Luc Jordans,	Napolitain,	1705.
1625	Carlo Maratta,	Romain,	1713.
1629	Carlo Cignani,	Bolonais,	1719.
1634	Ciro Ferri,	Romain,	1689.
1635	Louis Gazzi,	de Pistoie,	1721.
1639	J.-Bapt. Gauli, ou Le Baciccio,	Génois,	1709.
1643	Mathias Preti, dit Il cav.	Calabrois,	
1654	François Trévisani,	Romain,	1746.
1657	François Solimene,	Napolitain,	1747.
1685	Marc Benefiale,	Romain,	1764.
1699	Pierre Subleyras,	Français,	1749.
1709	Pompée Battoni,	Lucquois,	1786.
1728	A.-Raphaël Mengs,	de la Bohême,	1779.



Longitude du Meridien de l'Ile de Fer
CARTE
D'UNE PARTIE DE
L'ITALIE,
Pour servir à l'Itinéraire d'un
Voyage fait dans ce Pays,
Par PETIT-RADEL,
en 1811 et 1812.
Lieues de France de 25 au dégré
Milles d'Italie de 60 au dégré
FRANCE
MER ADRIATIQUE
MER MÉDITERRANÉE
CORSE
SARDAIGNE
GOLFE DE TARENTE
Detroit de Boniface
I. D'ELBE
GENEVE
TURIN
MILAN
PAVIE
BRESCIA
VERONE
VENISE
PADOUE
TRIESTE
FERARE
PARME
MODÈNE
BOLOGNE
GÊNES
FLORENCE
Livourne
ROME
NAPLES
SALERNE
BASTIA

VOYAGE

HISTORIQUE, CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS

LES PRINCIPALES VILLES DE L'ITALIE.

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;
Mais j'en jure Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes ;
J'irai, non pas cueillir le stérile rameau
Dont l'ignorance avide ombrage son tombeau ;
Mais au bord de ces mers, sur ces rives chéries,
Où souvent s'égaraient ses douces rêveries ;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

L'Art d'orner les campagnes, par DELILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Ferney. — Genève. — Amphion. — Le lac Léman. — Meyllerie. — Saint-Maurice. — Sion. — Le Simplon. — Domo-d'Osolla. — Baveno. — Mines de cuivre. — Iles Borromées. — Arona. — Notre-Dame-des-Miracles.

QUELQU'ACCOUTUMÉ que soit un voyageur aux belles scènes de la nature, il ne saurait voir avec indifférence celles qui se développent à ses regards, lorsqu'arrivé aux derniers confins des monts âpres du Jura, il a en perspective dans le lointain non-seulement le lac Léman, mais encore les riches coteaux et les hautes montagnes qui forment son enceinte. Le chemin, su-

perbement tracé, se contourne à travers la côte cultivée du pays de Gex, et fournit de nouveaux points de vue qui intéressent par leur magnificence et pourraient enrichir le carton d'un amateur qui s'aventure pour trouver des sujets dignes de ses pinceaux. Le voyageur tranquille dans sa voiture parcourt avec un plaisir que n'envenime aucune crainte une route nouvelle qui offrait autrefois tant de difficultés dans sa descente.

A une demi-lieue environ avant de passer le Rhône, on arrive, sur la droite, à une jolie avenue de tilleuls; elle mène à Ferney, château qu'occupa Voltaire, et que tout voyageur instruit va visiter, pour peu qu'il conserve quelque respect pour un si célèbre personnage. Ce château est composé de trois corps de bâtimens sur un même plan; celui du milieu était occupé par le maître, les deux autres par les étrangers et les domestiques. La composition en est simple; la seule partie qui attira mes regards, et qui fixe encore ceux qui vont en pèlerinage vers ce lieu, est celle qu'habitait le philosophe. Sa chambre offre le même ameublement qui l'ornait de son temps. La tenture, comme le lit, est en lampas bleu clair, ouvragé d'un dessin blanc; elle n'en couvre que la moitié, le reste est une boiserie. Sous le baldaquin du lit est le portrait de Le Kain, couronné de laurier; à côté de ce lit, ceux du grand Frédéric et le sien; près de la cheminée, celui de madame du Chastelet; à côté de la seule fenêtre en regard du lit se voient ceux du duc de Choiseul, de l'abbé Delille, la famille Calas, Franklin, Diderot, Newton, d'Alembert, Pierre Corneille, Washington, Milton, Racine, Leibnitz, Demairan, Helvétius et Marmontel. En regard de la cheminée est son tombeau formé de deux plans, surmontés d'une pyramide qui soutient son

buste; on y lit : « Mes manes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous ». Sur les côtés de ce tombeau sont les portraits de sa lingère, de Clément XIV qui abolit les jésuites, de son ramoneur et de Catherine II, impératrice des Russies. Le jardin est joli, orné d'une terrasse d'où l'on jouit d'une perspective qui tient de la féerie; à l'entrée, sur la gauche, est une chapelle où un prêtre célébrait la messe pour la maison et le voisinage. Cette possession a passé à un maître qui l'a conservée telle que son premier propriétaire l'avait formée; il se fait un plaisir d'y donner accès aux curieux, qui reconnaissent ce service par quelques pièces de monnaie qui restent dans les mains des domestiques.

Avant d'arriver à Genève on passe deux beaux ponts sous lesquels les eaux du lac trouvent leur écoulement pour former de nouveau le Rhône, qui continue son cours pour arriver à Lyon. C'est sur la rive gauche de cette extrémité du lac, au pied d'une colline, à environ cent quatre-vingt-sept toises au-dessus de la Mediterranée, qu'est située la capitale du Léman. Cette position est vraiment agréable; le lac, dont les bords offrent un riant amphithéâtre cultivé et entremêlé de villes et villages du côté du pays de Vaud, lui donne une fraîcheur délicieuse en été. Au nord, tirant sur le couchant, sont les montagnes du Jura, dont les sommets pointus ont pour rideaux de noires forêts, et dont les pentes, insensiblement prolongées jusqu'au lac, sont entremêlées de prairies, de vergers, de vignobles et de hameaux. A une lieue environ de la ville, vers le midi, sont les Alpes, dont les sommets blanchis par les neiges, lorsqu'ils sont éclairés par un beau soleil, donneraient une idée du pays d'Eldorado, si la réflexion ne venait dis-

siper l'illusion. A l'est sont les hautes montagnes de la Suisse, qui semblent se détacher de l'extrémité orientale du lac, et à l'ouest s'offrent les plaines fertiles que le Rhône arrose en serpentant jusqu'à ce qu'il s'échappe au pied du Jura.

Genève, baignée par son lac qui a environ dix-neuf lieues de long, représente assez ce qu'est une petite ville maritime à ceux qui n'ont jamais vu la mer; elle a son port, ses barques marchandes mâtées qui viennent y jeter leurs ancres, ses bateaux de pêcheurs, son marché, où est exposé en vente le produit de leur activité, notamment l'ombre, la truite, la perche, le brochet, le ferrat et autres fort bons poissons, parmi lesquels se voient plusieurs oiseaux aquatiques, qui vivent sur le rivage du lac, et d'autres pris dans les chasses sur les montagnes. On y carène et fabrique pour la navigation; et c'est à la grande étendue du lac, à sa fécondité, que se rapporte l'industrie qui nourrit le petit peuple lorsqu'il ne se refuse point au travail. Le citadin qui préfère la vie paisible du comptoir trouve, par la position de la ville, entre l'Italie, la France et l'Allemagne, un moyen d'évacuer les produits de l'activité genevoise sur les villes de ces différentes contrées.

Les grands édifices ne sont pas nombreux à Genève, mais ils ont une belle simplicité; le plus beau est le temple placé dans un quartier élevé de la ville : l'architecture est d'un gothique simple; la façade qui menaçait ruine fut restaurée par Alfiéri, architecte du roi de Sardaigne; il prit pour modèle le péristile du Panthéon à Rome, genre grec qui contraste beaucoup avec le gothique primitif. L'intérieur n'est nullement orné, comme c'est la coutume parmi les réformés, et ce qui est à la louange des Genevois, c'est qu'il est tou-

jours bien fréquenté. La bibliothèque publique est grande et assez bien fournie; elle est sous la direction de M. Lecointre, pasteur; elle a beaucoup de manuscrits. On y prête des livres aux personnes connues pour être studieuses; cette communication est une cause des lumières qui sont généralement répandues chez les Genevois; aussi les conversations, même parmi les femmes, ont-elles toujours quelqu'utilité pour les individus qui fréquentent les cercles. La comédie est placée près d'une promenade où le beau monde abonde; elle est beaucoup suivie depuis que la révolution française a établi ici une pleine liberté dans les plaisirs. Genève a encore son collége où la jeunesse vient prendre les premiers élémens des lettres; ce collége qui, comme l'académie, est dû aux soins de Calvin, est aujourd'hui en pleine activité et fait partie de l'université française, sous le nom d'Académie impériale. On y trouve aussi un musée et une salle où se réunissent les membres qui constituent la Société des arts. Mais parmi les objets d'utilité publique, un des plus importans à citer est la machine hydraulique qui, placée à la sortie du Rhône, fournit l'eau à toute la ville, et une autre établie dans des bains, au bas du Chevelu. Entre autres cabinets curieux à voir, on peut citer celui d'histoire naturelle de M. Boissier, recteur de l'académie, celui de M. Gosse, pharmacien, et de M. Jurine, où se voit une belle collection d'insectes qu'il a lui-même recueillis.

Genève a aussi ses promenades, et elles ne sont pas sans agrémens; les plus belles sont la Treille, Saint-Antoine, à l'extrémité de laquelle est une terrasse qui donne sur le lac, les bastions et les avenues au chemin de Paris; on y jouit presque toujours de la fraîcheur que donnent les eaux du lac. Les promenades

hors de la ville sont toutes charmantes, à raison de la variété de perspectives qu'elles offrent, des maisons de campagne qui les animent, et telles sont plein-palais, le pré l'évêque, le tour des tranchées et le tour dessous terre. On leur préfère cependant le lac dans les beaux jours d'été; c'est un genre de promenade qui est bien agréable aux étrangers qu'on veut bien amuser. Une barque alors devient bientôt un esquif pavoisé, orné d'une flamme à son mât, ayant ses officiers, son timonnier et ses matelots proprement vêtus, ceints de leur écharpe; enfin muni de ses deux petits canons pour se faire respecter. Une musique guerrière anime les manœuvres, une harmonieuse appelle la gaieté parmi les voyageurs, et chacun contribue aux agrémens de la fête dont le doux jus de la treille augmente la vivacité. Les décharges de fusils répétées, le son des fifres, le bruit des tambours signalent les derniers adieux de ceux qui sont sur le rivage, et la flottille aborde Copet, Nion, ou quelqu'autre port voisin, pour y prendre ses rafraîchissemens.

Les Genevois ont un caractère actif que l'éducation dirige de la manière la plus avantageuse à leur aisance. L'introduction du protestantisme a beaucoup contribué à développer leurs moyens sous le rapport des sciences spéculatives; aussi nombre d'ouvrages de la plus saine doctrine, tant sur la théologie que sur la médecine, la physique et l'histoire naturelle, sont-ils sortis de leurs écoles. Les beaux-arts en réclament plusieurs sous le rapport de la peinture; mais l'établi et le comptoir sont les lieux où l'industrie trouve plus de moyens pour alimenter la cupidité. Plusieurs même ont sur un plus grand théâtre développé ce caractère, de manière à faire voir jusqu'où pouvaient aller leurs hautes idées dans les opérations les plus difficiles de la finance. Instruits

par l'exemple dès l'enfance, ils conservent ce caractère de première empreinte jusque dans l'âge le plus avancé. En général le Genevois, limitrophe de la France, de l'Italie et de la Suisse, ne prend cependant rien des habitans de ces pays quant à son idiosyncrasie ou sa nature particulière; raison sans doute du long temps qu'a duré son gouvernement républicain.

Nous n'entrerons pas dans de plus grandes particularités sur la ville de Genève, autrement il nous faudrait parler de son antiquité, qu'on reporte jusqu'à Jules-César, époque où elle était une forte ville des Allobroges, du siècle où le christianisme s'y introduisit, des princes sous la domination desquels elle passa successivement; il nous faudrait exposer les raisons qui lui firent adopter le protestantisme, les disputes entre les comtes et les évêques qui la gouvernèrent, dire comment et pourquoi elle parvint à se concilier la protection de la France, qui la soutint contre ses plus puissans ennemis; fixer le temps où elle se constitua en république, détailler les troubles qu'occasiona l'établissement du calvinisme; nous ne pourrions passer sous silence le régime aristo-démocratique sous lequel vécurent les habitans jusqu'à ce qu'elle fit en dernier lieu partie de la domination française. Tous ces détails, portés à une trop grande latitude, sont hors des bornes que s'impose un voyageur, qui dans ses narrations ne doit toucher l'histoire que légérement, et seulement ce qu'il en faut pour mieux faire connaître le côté philosophique du pays qu'il parcourt.

En quittant Genève, et dépassant Cologni, on s'éloigne du lac si l'on suit la route nouvelle qui traverse le Chablais. Cette route riante pour les points de vue, après cinq ou six lieues, devient très-belle; on dirait même

une promenade variée, comme elle l'est par les diverses maisons de plaisance qui l'embellissent de toutes parts. On dépasse successivement Thonon, ancienne capitale du Chablais, Ripailles, très-beau monastère sur le bord du lac, autrefois retraite d'Amédée VIII, qui abdiqua la royauté pour prendre l'habit religieux, sous lequel il ne fut pas plus heureux que sous la pourpre. Ayant passé la Drance sur un pont fort long, bientôt on arrive près d'Evian à Amphion, pavillon isolé, orné d'un portique et baigné par le lac, dont les ondes viennent mollement murmurer à son pied. Ce pavillon, groupé de peupliers et autres arbres, est ouvert dans la belle saison aux Genevois qui viennent s'y divertir, et en même temps soigner leur santé en buvant l'eau minérale d'une source légérement ferrugineuse, qui est alors d'un assez grand profit au propriétaire. Cette eau a été examinée par M. Tingry; elle contient, d'après son analyse, beaucoup de gaz acide-carbonique, mêlé d'air atmosphérique pur, une matière grasse de nature huileuse, du muriate de soude, des carbonates de soude, de chaux, de magnésie, une terre alumineuse et une autre siliceuse. On la dit bonne contre les affections graveleuses des reins, celles muqueuses et chroniques de la vessie, les fleurs blanches, les dyspepsies. Il faut en croire sur ce point le propriétaire, les filles et les jeunes femmes qui aiment la dissipation, et surtout les médecins qui s'ennuient souvent de voir les maladies qu'ils traitent résister aux remèdes pharmaceutiques employés d'après les meilleures indications.

On cotoie ensuite le lac à travers de beaux bois de châtaigniers, ayant au loin au-dessus de lui, sur la gauche, nombre de petits villages, parmi lesquels domine Lausanne, que l'on distingue à son élévation sur la col-

line. A cet endroit le lac est dans sa plus grande largeur, et souvent il éprouve des alternatives de crue et de rapidité dans son cours qui en rendent la navigation difficile et même quelquefois dangereuse. Ces phénomènes sont plus remarquables vers son milieu que sur ses rives. Ils sont connus sous le nom de Sèche, et sont plus violens quand le vent du nord-est souffle; le lac est alors agité comme la mer dans les approches d'une tempête.

Enfin l'on arrive à Meyllerie, cette mélancolique Meyllerie que J. Jacques a fait sortir de son obscurité en la faisant habiter par Saint-Preux, dont l'absence était nécessaire à la tranquillité de la famille où il avait pris l'héroïne de son philosophique roman. On ne peut passer par un lieu que ses tristes rochers rendent si pittoresque, sans se rappeler avec inquiétude les peines de ces deux amans; mais il faut s'épanouir comme eux aux premières jouissances du cœur : passé cette époque, on traverse Meyllerie avec indifférence, et telle est la disposition du plus grand nombre des voyageurs dont l'esprit est occupé de tout autre objet. En continuant la route, on voit souvent des troncs d'arbres jetés du haut des ravins et mis en masse pour être embarqués sur le lac et être portés dans les différentes villes qui l'entourent. Arrivé à la fin du lac, on suit quelque temps la rive gauche du Rhône, qu'on passe et repasse sur autant de ponts qu'on croirait suspendus en l'air, ce qui rassure peu ceux qui considèrent d'une part leur fragilité, et de l'autre la rapidité du fleuve qui coule dessous. Encore quelque temps, et ces ponts vacillans, sous le gouvernement actuel qui améliore tout ce qui est d'utilité publique, auront une meilleure assiette par une nouvelle construction. Ainsi l'on avance dans l'étendue d'une grande et belle vallée nommée le Bas-Valais, enfermée

entre les montagnes de la Suisse à gauche, et celles des Alpes à droite, en suivant un assez bon chemin bordé d'aunes et de saules, diversifié par des prairies où croissent à plaisir des plantes de la plus belle vigueur, par quelques eaux dormantes sur lesquelles flotte le trèfle des marais, et que recouvrent les larges feuilles du nénufar, surmontées d'une floraison jaune et blanche du plus bel effet.

Insensiblement on arrive à un vallon rétréci, en longeant de très-près une file de montagnes dont plusieurs laissent entre elles d'affreux précipices, et bientôt l'on dépasse Saint-Maurice, l'*Agaucum* des Romains, ville occupée long-temps par cet ancien peuple, ainsi que l'attestent plusieurs pierres sépulcrales et les monumens antiques qu'on y voit encore. Ce lieu a reçu son nom actuel d'un saint qui y reçut la couronne du martyre en 302. Une abbaye y fut élevée au 6e siècle, et s'y est maintenue jusqu'à l'époque très-récente où le temporel de cette ville fut soumis à la France. Saint-Maurice offre un site on ne peut plus pittoresque, à raison de son encadrement au pied des montagnes boisées qui lui font ornement, d'un beau pont d'une arche hardie qui lui forme abord. En quittant cette ville, on arrive sur la droite à une très-haute et belle cascade que les Valaisans, qui prennent leurs comparaisons des objets qui les frappent le plus, appellent Pisse-Vache. Elle est formée par le torrent de la Salanche, qui se précipite du sommet de la montagne, en s'échappant d'une crevasse graniteuse, d'une couleur tirant sur le noir. Sa hauteur est d'environ quatre cents pieds; elle tombe de nappe en nappe dans un bassin fort profond, entouré de grosses roches; et ces eaux viennent bientôt se perdre dans le Rhône, qui est voisin.

Enfin se présente Martigny; puis ayant traversé cinq à six lieues dans un pays marécageux, cultivé çà et là, et dont les coteaux sont souvent ornés de vignobles, surmontés de quelques restes de châteaux ruinés qui leur donnent un aspect pittoresque, on arrive à Sion, capitale du Valais, ville où l'évêque garde encore un pouvoir temporel sur les habitans de ce pauvre et paisible pays. Avant d'y arriver, on voit sur le haut de quelques collines plusieurs forts qui servirent à la défendre; et près de la ville est une fourche patibulaire destinée à ceux qui, par leurs méfaits, méritent mal de leurs compatriotes. Le point de vue en arrivant intéresse par sa diversité; les montagnes élevées qui font rideau à la ville, les forts qui reposent sur plusieurs d'elles, la blancheur des maisons qui contraste avec la verdure du contour, les glaciers qui blanchissent la cime des montagnes, tout donne une couleur particulière au tableau. Sion est une ville forte, peu belle, mais bien peuplée; elle est exhaussée dans un fond, entourée de montagnes voisines qui doivent en rendre le séjour fort humide en hiver, et très-chaud en été. Dans les environs se voient encore quelques restes d'antique structure qui portent à croire que les aigles du Tibre en ornaient autrefois les forts; on trouve, en effet, dans les Commentaires de César, les habitans désignés sous le nom de *Sicani*. Depuis le 6e siècle, Sion fut toujours la résidence de l'évêque du Valais; il occupait le château le plus élevé, qu'on appelle Tourbillon; il y jouissait du pouvoir spirituel et temporel. Dans l'évêché se voyaient les portraits de tous ces souverains depuis l'an 300. Un incendie qui eut lieu à la fin du dernier siècle a mis fin à cette galerie où l'amour-propre avait depuis si long-temps établi son siége. La langue fran-

çaise n'est entendue et parlée dans Sion que par les aubergistes et quelques détaillans.

Tout le Bas-Valais offre une apparence très-diversifiée; « un mélange étonnant, dit J. J. Rousseau, de la nature sauvage et de la nature cultivée, y montre partout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne on trouve des maisons; on voit des pampres où l'on n'eût cherché que des ronces; des vignes dans des terres éboulées; d'excellens fruits sur les rochers, et des champs dans des prairies ». Cette vallée, entourée de toutes parts de très-hautes montagnes, et à une latitude tempérée, offre ainsi des contrastes en fait de végétation. En été on y voit l'aloës et l'opuntia donner leurs fruits à raison de la chaleur que concentrent les croupes des montagnes vers leur fond, tandis que sur leur cime le génépi, le rhododendron sont en pleine vigueur. Le pays est sujet à la pluie, par la raison que le pic des montagnes la soutire des nuages qui passent sur elles; ces nuages alors se fondent, soit en brouillards, soit en pluies, qui, tombant sur le plat pays, viennent augmenter les eaux stagnantes des marais voisins du fleuve. Ce sont ces accidens qui rendent la plaine malsaine : aussi le plus grand nombre des habitations sont-elles à mi-côte. Chaque famille y jouit, dans sa cabane ou son châlet, des paisibles avantages dont l'a gratifiée l'indulgente nature, et répond au travail que nécessite la vie agricole ou pastorale qu'elle mène. Les femmes du peuple, dans le bas pays, sont sujettes aux goîtres et n'y portent aucune attention. J'ai observé que la maladie règne plus dans les villages exposés sur le penchant nord des montagnes que sur celui du midi; j'ai remarqué la même chose sur les Alpes maritimes; mais

ici les hommes sont rarement affectés de cette défectuosité.

En quittant Sion, on arrive successivement à Saint-Léonard, à Sider et Leuk, non sans traverser différens torrens plus ou moins rapides, plus ou moins cailloùteux, où l'on trouve les échantillons des roches qui forment les flancs des montagnes dont on longe le pied; ils sont généralement de nature graniteuse micacée. Ces montagnes recèlent des mines d'or et d'argent; mais ces métaux précieux, qui pourraient être exploités avec fruit, sont jusqu'ici restés enfouis dans leur profondeur. Un peuple qui vit d'une manière aussi simple s'occupe des richesses qu'il peut se procurer avec le hoyau, et non de celles qu'il retirerait avec danger en faisant jouer la mine. Enfin, après avoir passé encore le Rhône sur un pont bien frêle, nous entrâmes dans Turtmann, où nous dînâmes. A une portée de fusil avant d'arriver à ce mauvais village, on trouve sur la droite une assez jolie cascade, quant au volume d'eau qu'elle fournit. On parvient à son bassin par une route que chaque voyageur se fait à lui-même, et avec assez de peine, à travers les rochers dont elle est entourée; mais la grosseur et le bouillonnement du volume d'eau qui s'échappe par une belle parabole le dédommagent entièrement de ses fatigues. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Glitz, où je descendis pour aller, avant la chute du jour, jouir du spectacle de la cascade qui se jette dans la Saltine. Je passai le pont couvert de cette rivière, pour mieux voir cette cascade, qui produit un très-joli effet, vue de la route. Je revins à Brigg, la couchée, où nous nous refîmes par un bon souper. C'est un beau bourg qui a un château flanqué de quatre tours, dont trois sont surmontées de très-gros

globes de fer-blanc; il est élevé de trois cent soixante-quatre toises au-dessus du niveau de la Méditerranée, et de cent quatre-vingt-treize au-dessus du lac Léman. C'est le dernier lieu où l'on s'arrête avant de gravir le Simplon. Ce bourg est assez bien bâti; il est avivé par quelques maisons et des chaumières qui s'élèvent des coteaux voisins, des bouquets d'arbres qui entourent quelques hameaux, par le cours du Rhône qui le contourne; et au plus loin, autant que la vue peut s'étendre à travers les embrasures de la première montagne, par d'autres dont la cime offre un rideau de neiges. La nature jouit ici d'un reste d'agrément qu'elle changera bientôt pour des beautés plus sombres.

Le Simplon est une des montagnes les plus hautes des Alpes; il fait chaîne avec celles qui, au nord, séparent l'Italie du reste de l'Europe. Un chemin périlleux souvent resserré entre des roches d'un schiste micacé, coupées à pic à une telle hauteur qu'à peine y jouissait-on de la lumière du jour, des précipices d'une affreuse profondeur, des croix, des cippes élevés dans les endroits où des malheureux avaient péri, des torrens impétueux qui, roulant avec fracas à travers les hachures de la croupe des montagnes, emportaient avec eux quelques-uns de leurs débris, telle est l'esquisse de l'effrayant tableau qu'offrait, il y a une douzaine d'année, le Simplon au voyageur qui ne pouvait se hasarder à le passer qu'à pied ou sur un mulet. C'est cependant une pareille route que tinrent nos braves en 1800 sous le général Béthencourt. Quelques milliers de soldats chargés de leurs bagages, s'entretirant les uns les autres, franchirent ainsi ces abîmes. Sur le roc est gravé le nom du général, et celui des officiers, tant français que suisses, qui eurent part à cette audacieuse

entreprise. Aujourd'hui, depuis que les rapports de l'Italie avec la France sont devenus plus intimes, les chefs de l'un et l'autre gouvernement ont, par des dépenses réciproques, rendu leur communication moins dangereuse, en donnant à cette montagne un plus facile accès. Elle est tellement praticable depuis ces dernières années, que les voitures les plus pesantes s'élèvent au séjour des aigles sans avoir recours à aucunes bêtes d'emprunt, et cela par une route si douce, qu'elle n'a guère que deux pouces par toise d'ascension. Dans les endroits les plus difficiles, elle en a au plus sept à huit, mais ces endroits sont peu fréquens; souvent même elle garde le niveau. Sur les déchirures des montagnes qu'elle parcourt sont jetés des ponts; on en compte vingt-deux dans toute cette route. On doit l'exécution de tous ces travaux, qui ont commencé en 1801, à M. Céard, ingénieur français.

Ce fut à la pointe du jour que nous nous mîmes en route par un temps fort brumeux, au milieu de ce mois qui a pour emblème la Balance. Cette brume, à mesure que nous montions, se convertissait en pluie fine qui, cessant par intervalles, nous laissait voir le sommet des premières montagnes entouré de nuages qui, se balançant dans leur escarpement, finissaient par gagner le haut et se confondre avec ceux qui voguaient dans l'espace. On longe l'anse intérieure des montagnes du Calvaire et de Léria, puis l'on arrive à d'immenses précipices sur la droite, et l'on vient au premier refuge : ce sont des abris que l'on a disposés le long de la route de deux lieues en deux lieues pour ceux qui travaillent à son entretien. Bientôt, par une pente douce, on parvient à la première galerie; c'est ainsi qu'on désigne une suite de percemens voûtés faits dans le cœur

des montagnes pour la continuation du chemin. Ayant dépassé le pont de Ganther, d'où se voit l'ancienne route encore suivie par quelques piétons et muletiers, à travers une forêt de mélèses qui occupent le dos d'une côte, on entre dans une région où se déploient des vues variées; puis on gagne la galerie de Schalberg. A peine l'a-t-on laissée derriere soi qu'on voit en avant et à droite le majestueux Rosboden, dont la cime éclatante de neige domine toutes les autres montagnes s'élevant de l'abîme où la Tavernette et la Sàltine roulent leurs eaux avec fracas.

Dans le cours de cette route les points de vue étaient plus ou moins pittoresques, notamment quand le soleil dans les éclaircis leur donnait une plus ou moins agréable teinte. On s'élève toujours en contournant le bas de la montagne par un très-beau chemin, grâce au génie qui a présidé à sa confection. Partout la largeur n'en est jamais moindre de huit mètres; aux deux côtés est un sentier pour les piétons. Le chemin des voitures a tellement été battu que l'eau ne fait rien sur lui. En effet, quoiqu'il eût plu toute la nuit, il n'avait éprouvé aucune détérioration, vu que les écoulemens provenant de la croupe des montagnes, reçus dans des rigoles inférieures, s'échappent par des conduits souterrains, et tombent dans les escarpemens. Des bornes de nature schisteuse mêlée de mica, et prises du roc, défendent de distance en distance de ceux-ci, et préservent de tout malheur le voyageur en voiture, qui ne dépasse pas ces endroits sans éprouver quelques transes.

On chemine ainsi, ayant en vue le fond de la vallée; bientôt on arrive à des forêts de sapins, de pins, de mélèses ou de pesses, toujours sur une route large de vingt-quatre pieds; quelquefois ayant vers la vallée un mur

d'appui souvent de plus de cent pieds de haut, et de distance en distance des bouteroues ou bornes plates, terminées en lames tranchantes, pour diviser les avalanches qui pourraient survenir à la fonte des neiges, et néanmoins leur résister; avalanches assez fréquentes vers la fin de mai et le commencement de juin. Enfin, en longeant sur la gauche l'assise du Pied-de-Lion, montagne qui a deux mille cinq cent cinquante-sept toises d'élévation, et formant un glacier, on s'élève au plus haut, et à mesure on voit s'en dérouler d'autres sur la droite. Au plus loin s'annonce le sommet d'une très-haute montagne toujours couverte de neige; c'est le mont Flakhorn, reconnu pour être le plus élevé de tous les groupes des environs. Le ciel, qui jusqu'alors avait été fort brumeux, se trouva tellement éclairci que nous pouvions voir distinctement les glaces amoncelées sur son pic. Elles se distinguaient des neiges dont sont couvertes toute l'année les autres montagnes voisines, par une transparence verdâtre tirant en plusieurs endroits sur le bleu et le rouge. Le phénomène est infiniment curieux pour un œil qui n'y est point accoutumé; il paraît dépendre de la fonte momentanée des neiges, dont les eaux se convertissent bientôt en glaçons. Ces glaçons prenant différentes inclinaisons et recevant un poli par l'action continuelle des vents qui soufflent avec violence dans ces régions, ils reflétent à la manière des prismes la lumière sous les faces les plus propres à former des iris.

Jusqu'ici mon âme n'avait été occupée que des scènes variées que m'avait offert le sol. A cette hauteur j'éprouvai une nouvelle exaltation d'idées, je dépouillai l'homme terrestre pour jouir des sensations que me donnait une nature dont les phénomènes paraissaient dans toute

leur majesté. L'air que je respirais avait une suavité que sans doute il devait aux particules électriques dont il était surchargé. La brume qui restait encore dans l'escarpement des montagnes me semblait une gaze tendue sur leur crête, et dont la surface dorée reflétait les bigarrures de l'arc-en-ciel. Que d'objets dignes de considération dans ces régions silencieuses où la nature médite le bien, mais trop souvent le mal dont elle va épancher la coupe sur les paisibles habitans des vallons! En effet, c'est dans ces lieux élevés que sont cachées les mines et les carrières dont l'homme industrieux a su faire un si bel usage. C'est sur la croupe des plus hautes saillies que reposent les neiges dont la fonte humecte et nourrit le sol de la vallée; que s'élèvent ces cyprès, ces mélèses et autres arbres résineux d'une si grande utilité pour le chauffage et la charpente des châlets et des chaumières. Mais aussi c'est dans ces mêmes régions si fécondes en principes électriques que se forment les élémens du tonnerre que les nuages portent au loin dans la plaine pour y semer l'épouvante. C'est là que se forment ces énormes lits de neige moitié glacés, qui, se détachant d'un plateau supérieur, parcourent avec la rapidité et le bruit de la foudre d'antiques forêts, et viennent écraser les paisibles habitans des hameaux qui se croient en sûreté dans la vallée. Cependant le voyageur qui parcourt à pied ces lieux sauvages trouve souvent pour lui des scènes d'une plus agréable diversion. Ce sont des réduits délicieux abrités des tempêtes qui grondent aux pieds de leurs habitans; de riantes prairies rafraîchies par des ruisseaux nourriciers, émaillées et embaumées par les fleurs que fournissent les plantes succulentes et les arbustes qui décorent cette région; des collines animées par des troupeaux sous la garde de quelques pâtres, et même

fournies de demeures isolées sur les contours desquelles se promène la bêche ou le hoyau.

> Qui non palazzi non teatro o loggia,
> Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino
> Tra l'erba verde e'l bel monte vicino
> Levan di terra al ciel nostr' intelletto.
>
> Petr.

O nature! qu'elles sont intéressantes les scènes que tu développes ici au philosophe qui sait apprécier leur beauté! Montagnes de Table-Baye, montagnes volcaniques de Ténériffe, des îles de France et de Bourbon, qui avez rassasié mon âme lorsque je vous parcourais absorbé dans mes tristes réflexions (1), est-il possible de toucher cette matière sans m'arrêter sur les délicieuses sensations que vous me fîtes éprouver lorsque, loin des funestes agitations où était ma patrie, je bénissais silencieusement le sort heureux qui me livrait à moi-même sous le ciel africain dont je savourais alors les douces influences? Mais reprenons notre route. En la continuant on arrive à une hauteur où les arbres de haute-futaie languissent et sont remplacés par le rhododendron et autres arbustes qui, craignant moins le froid, végètent sous la neige et n'en ont qu'une floraison plus brillante à sa fonte. Le sol est tout jonché de myrtils; la scolopendre couronne le tronc de quelques vieux arbres, et la fougère épanouit son petit feuillage que le montagnard s'apprête à couper pour en faire la litière de sa vacherie. Ici font leur demeure les bouquetins, les chamois, les marmottes et les lièvres blancs que chas-

(1) J'avais quitté alors la France, pour n'être point spectateur des horreurs qui succédèrent à l'abolition de la royauté sous le gouvernement révolutionnaire.

sent les habitans de ces froides régions. Les oiseaux de proie viennent s'y loger dans la saison des amours; l'ours, le coq de bruyère, le lagopède et nombre d'oiseaux de passage n'en dépassent point les forêts inférieures.

On arrive ainsi à la galerie des glaciers, qui a reçu son nom des sommets des montagnes chargés de glaces, qui s'y découvrent dans les hauts, et d'où s'écoulent nombre de cascatelles qui forment un tableau très-curieux. Ce lieu n'est pas sans danger l'été, à raison des tourbillons de vent qui souvent y règnent, et l'hiver, à cause des neiges qui s'y accumulent. C'est dans cette dernière saison que l'on voit des stalactites formées à la voûte de la galerie par l'eau qui s'y infiltre; le phénomène est alors des plus singuliers. Enfin, après avoir marché pendant près de quatre heures en changeant continuellement de points de vue et en suivant nombre de perches de reconnaissance si utiles en hiver où le voyageur risquerait sa vie, perdu comme il le serait dans les neiges, nous trouvâmes un plateau déboisé moins sauvage; et continuant par un pays ouvert, cultivé en prairies et bordé de quelques châlets, nous nous trouvâmes à la vue de l'hospice, distant du chemin d'une ou deux portées de fusil. Je descendis de voiture pour saluer les religieux qui, pour le desservir, jouissent d'un revenu de quatorze cents louis. L'un d'eux est prêtre et l'autre laïque; ils font le service divin dans une petite chapelle de leur maison, et fournissent aux besoins des passans, qui augmentent tous les jours depuis qu'on a fait cette route et qu'on la soigne. Ils n'avaient, pour tout objet de dissipation dans ce lieu solitaire, que deux petits serins qui, par leurs chants cadencés, adoucissaient l'ennui de leur triste séjour, et deux gros chiens de garde et de reconnaissance. Ces bons ecclésiastiques m'offrirent la

messe et un rafraîchissement. J'acceptai celui-ci, et, attendu le peu de temps que me laissait la voiture qui continuait sa route, je remerciai pour l'autre. La restauration me fut d'autant plus utile que j'avais trois quarts de lieue à faire pour la retrouver. Nous étions arrivés au plus haut point d'élévation de la montagne; ce lieu culminant, élevé de mille vingt-neuf toises au-dessus du niveau de la mer, offre une plaine assez triste, entourée encore de plus hautes montagnes du milieu desquelles s'élève le Rosboden. Ces montagnes sont pour le plus grand nombre hérissées de glaciers à leur sommet. Sur le revers méridional du Schonhorn se voient les fondations du nouvel hospice qui s'élèvera sur le grand chemin, et qui doit contenir quinze personnes. Le soin de la confection en est confié aux religieux du grand mont Saint-Bernard.

Ayant renvoyé les chevaux d'emprunt au col d'Ange, et dépassé Maden, haute montagne sur la droite, nous arrivâmes au fond du plateau d'où l'on commence à descendre. Alors on se trouve dans une plus riante position; les monts s'y trouvent ornés de mélèses, dont les clairières brillent d'un frais gazon; les cimes y sont couronnées de nuages qui se balancent dans les escarpemens; enfin paraît le village qui a donné son nom à toute la suite de montagnes qu'on a parcourue, et qui reste encore à parcourir avant d'arriver dans le Milanez. Amateurs du beau sexe et de la bonne chère, gardez-vous bien de dételer au Simplon, si vous ne voulez point sortir de l'ivresse où vous ont mis les beautés de la pittoresque nature que vous venez de quitter. Tout est hideux dans ce fangeux village, rempli de goîtreux, et où je vis baptiser par un prêtre valaisin, de la manière la plus ridicule, un petit malheureux

qui ne s'accommodait nullement de l'immersion. Après ce triste gîte, où la réfection fut mauvaise et chère, nous parcourûmes la pente douce d'un chemin placé sur le dos austro-oriental de la montagne. On longe le mont Algaby qui a six cent quatre-vingt-quatorze toises d'élévation; on traverse la troisième galerie qui en prend le nom; on arrive à Balmafréda, et bientôt l'on revoit l'ancienne route pratiquée sur la croupe d'une montagne. Celle-ci sur la gauche, ainsi qu'une autre qui est à droite sur une autre montagne, vont à Domo-d'Ossola. Ce chemin est fortifié comme le précédent par des assises de pierres brutes qui forment de solides murailles, et souvent il est muni, sur les ponts, de dalles de pierre pour les écoulemens. Cette partie du revers de la montagne est d'une main italienne, et a coûté prodigieusement de peines, à raison des coupes et des excavations à faire profondément dans les flancs d'un rocher graniteux.

La quatrième galerie, de six cents pieds de long, taillée dans un roc de même nature, offre l'apparence d'une grotte féerique; elle reçoit, comme les autres, non-seulement le jour par son entrée et sa sortie, mais encore par un des côtés qui donne sur d'affreux précipices. Elle est pratiquée pendant l'espace de deux cents mètres, à travers d'immenses rochers de granit que l'on a fait sauter à l'aide de la poudre, et du pic. Ce travail seul a consumé une immense quantité de poudre, et a duré dix-huit mois entiers. Il est digne du courage des anciens Romains. On s'est contenté, sur l'inscription, d'indiquer simplement aux frais de qui il fut fait: *aere Italo* 1805. Il n'y a de jour dans ce long trajet que ce qu'il en faut pour que les voitures et les personnes ne puissent se nuire. De tous côtés, surtout par un

temps pluvieux, suinte de la voûte une eau claire qui ruisselle par les côtés; souvent il découle d'en haut de nombreux filets, formant une sorte de pluie qui ne laisse pas que de gâter le sol. A peine a-t-on quitté cette galerie, que l'on arrive, par un pont d'une seule arche, à une longue gorge enfoncée de plus de deux cents pieds, qui n'est occupée que par la route creusée sur une sorte de corniche, et le Krumbach ou Dovéria, torrent toujours rugissant.

Bientôt l'on voit en plein, sur la gauche, la plus grosse cascade de la route; elle sort d'une déchirure dans le cœur d'une très-haute montagne. Cette cascade se jette dans la Dovéria, où vient se rendre l'eau que fournissent nombre de cascatelles qui se répètent à mesure qu'on avance, et qui, tombant de roche en roche, produisent un effet qui ressemble à une féerie, non-seulement pour l'œil, mais encore pour l'oreille peu accoutumée au bruit des eaux qui bouillonnent de toutes parts.

Non jamais au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux,
Ou languir la pensée, ou reposer les yeux.

L'Homme des Champs.

En sortant de ce lieu, on continue le cours de la Dovéria au milieu du bruit des cascatelles qui tombent, sur la gauche, des sommets des montagnes, et des cascades multipliées que font les eaux dans le lit de la rivière, à travers les grosses roches qui en rompent le cours. La vue, fatiguée de scènes si pittoresques où la sauvage nature se reproduit de toutes parts sous ses rocailleux dehors, vient enfin se reposer sur Gondo, dernier confin du royaume d'Italie : puis on arrive à Iselle sur

un bâtiment carré, dont la façade, voûtée et soutenue par quatre piliers en arcade, forme une passe que doit prendre toute voiture pour s'y arrêter. C'est ici que les douaniers italiens commencent l'exercice de leurs fonctions à l'égard des voyageurs : aussi la visite des malles s'y fait-elle avec exactitude, qu'elles soient plombées ou non. Enfin s'offre une cinquième galerie, puis une sixième, et bientôt paraît le Dovédro, petit hameau. En le quittant on longe le val de Védro; puis on arrive dans une vallée qui a le bourg de Crévola à son entrée, sur la gauche. Ici on traverse la rivière sur un très-beau pont, dont la pile du milieu, formée d'énormes pierres de granit prises du roc voisin, a près de quarante toises de haut. Ce pont est réellement une merveille; il manifeste le pouvoir de l'homme quand il est dirigé par un génie entreprenant. J'en avais la pleine conviction, lorsque, touchant ce sujet, je disais il y a quelques années, dans ma *Pancharis :*

Trans montes tentatur iter scopulique dehiscunt
Et juga suspenso pervia ponte patent.

A peine a-t-on quitté ce pont, que l'on voit se développer toute la richesse de la vallée au milieu de laquelle est assise Domo-d'Ossola, vallée qui offre un contour le plus pittoresque que l'on puisse imaginer, tant par rapport aux montagnes qui la ceignent, que par la richesse de culture qui la diversifie. Le bourg de ce nom est très-peuplé et situé au milieu de prairies bien arrosées, et dont les coteaux voisins, boisés et cultivés, sont des plus rians. La sérénité qui règne ici sur tous les visages indique un état florissant, quant à l'industrie, qui ne peut qu'augmenter par la fréquentation de cette nouvelle route. Le peuple, en ce lieu, n'est rien

moins que recherché dans ses vêtemens; les femmes portent de grosses étoffes où la couleur rouge domine; elles vont nu-pieds pour la plupart; leur taille est perdue dans un gros corsage qui approche de la veste des hommes. Le langage est un milanais mêlé de beaucoup de valaisan. Au sortir de ce lieu, on parcourt, sur une chaussée nouvellement formée, une vallée dans laquelle coule la Toce que l'on a souvent en vue, et l'on arrive à des montagnes boisées, au pied desquelles est un bourg assez joli; c'est Villa, que l'on quitte pour passer sur un pont d'une arche, pont qui est bâti d'une manière élégante : alors on se trouve dans un pays en belle végétation, parsemé de châlets, de chapelles et de maisons.

Après avoir passé Gravelona et traversé de belles prairies ornées de coteaux boisés, se déploie sur la gauche une richesse de perspectives toujours en harmonie avec la beauté de la route que l'on parcourt. C'est dans une des montagnes qui bordent le chemin sur la droite qu'est une carrière de pierre qui fournit au plus grand nombre des édifices de Milan. Les blocs sont embarqués sur la Toce, et viennent au lac Majeur, puis au Tésin, et, par des canaux de navigation, à cette grande ville, où ils sont employés. Enfin, après avoir cheminé quelque temps par une route aussi unie que le serait l'allée d'un beau jardin, nous arrivâmes au lac Majeur. Ce lac est d'une forme irrégulière, ayant plusieurs enfoncemens, vers le nord, dans l'escarpement des montagnes qui lui donnent les sources et les rivières dont il est alimenté. Ses bords, dans la plus grande étendue, sont en amphithéâtre, boisés ou cultivés en vignes et en prairies. On y pêche un poisson très-estimé, qui est l'agone; la truite et les anguilles y sont d'une grosseur étonnante. On donne à ce lac vingt-sept toises

au-dessus du niveau de la mer; il a près de treize lieues du nord au sud, sur une largeur d'environ trois lieues dans quelques parties de son étendue. Sa plus grande profondeur est de quatre-vingts brasses. Il reçoit au nord le Tésin, qui lui apporte les eaux du Saint-Gothard, et qui en sortent au midi près de Sesto. Il communique avec Milan par le conduit de navigation nommé Ticinello, que fit creuser François I[er]. Au milieu de la rive occidentale est un petit golfe dans lequel sont plantées les îles Borromées, et au fond duquel est l'embouchure de la Toce, qui descend du Simplon. Nous côtoyâmes ce lac, l'ayant à notre gauche, et en suivant une superbe chaussée, nous arrivâmes, au soleil couchant, à Bavéna. Non, aucun pinceau ne peut rendre l'aspect qu'offrait alors le tableau de la belle nature, au moment où le soleil, s'abaissant sous l'horizon, donnait à tout le rideau que formait la végétation d'alentour, une douceur de teinte en parfaite harmonie avec l'azur du lac et la blancheur des hameaux, des châlets et des oratoires, ou ermitages voisins. Bavéna est un petit hameau dans une situation des plus riantes, au pied d'une montagne ayant pour ceinture beaucoup de châtaigniers qui cachent sous leur épais feuillage les maisons, les vignes et les prairies dont il est orné. A peu de distance est un joli pont de cinq arches, qui traverse le torrent de Trefiume; il est d'un granit blanc, mêlé de rouge.

L'aurore rougissait à peine l'orient, que je me dirigeai vers le pied de cette montagne, en suivant, aux confins d'un verger, les bords escarpés du torrent fort courroucé. J'étais perdu au milieu de nombre de rochers graniteux détachés d'une embrasure, et occupant le lit du torrent, lorsque, dans mon isolement, s'offrit à moi pour conducteur un Valaisan qui travaillait à extraire d'une carrière d'énormes masses de granit. Il

me laissa à moitié chemin, m'ayant donné des indices suffisans pour en fournir le reste. A peine m'avait-il quitté, que, dans mes distractions oubliant tout ce qu'il m'avait dit, je me trouvai de nouveau perdu au milieu d'immenses blocs qui m'entouraient de toutes parts. J'allais rebrousser en arrière, lorsque vinrent à moi cinq ou six mineurs allemands qui me conduisirent à la minière, après avoir passé le lit du torrent, sautant de roche en roche, et mettant en action toute l'énergie de mes mollets. Souvent obligé d'aller pieds nus pour ne point glisser sur le conferva dont étaient revêtues les roches à fleur d'eau, et assourdi par le bruit que faisaient les eaux dans les issues libres qu'elles trouvaient, cette petite excursion ne fut pas sans danger; mais, malgré les menaces du torrent courroucé, je parvins à la minière, où j'eus le plaisir de voir l'exploitation qu'on en fait pour retirer le minerai cuivreux qui fait sa richesse. Il est en longs filons qui serpentent à travers un lit de marbre gris-blanc extrêmement dur, et qui se trouve entre le plan cortical extérieur entièrement formé de cailloutage, uni par de l'argile, le tout offrant l'apparence du poudingue, et les roches feuilletées de nature quartzeuse et graniteuse, qu'on peut regarder comme de première formation. Le gouvernement, qui la fait exploiter pour son compte, l'a mise sous la direction d'un particnlier qui a établi ses fontes à Intra, petit village situé sur la rive opposée du lac. Elle rend, dit-on, quarante pour cent, et encore y trouve-t-on un peu d'or. En quittant ce lieu, je montai sur le sommet d'une montagne voisine, pour y jouir des agrémens que m'offrirait la perspective des environs. Que de beautés parurent alors à mes yeux dans tout l'espace qu'ils parcoururent! Le soleil, au quart de sa course, dorait l'herbe des prairies et des

vallons, et donnait à la chevelure des saules et aux guirlandes des vignes une teinte qui animait la scène. Plus loin, ses rayons, épanouis sur le cristal du lac, en argentaient les ondes, dont un léger zéphyr crispait la surface. Çà et là quelques barques, aidées de la voile et de la rame, en parcouraient l'étendue, et transportaient le pêcheur avide pour faire sa récolte. A droite et à gauche, une chaîne de montagnes étagées encadrait majestueusement le plateau, et en faisait ressortir tout l'agrément du détail. Peintre, j'aurais pris mon crayon; poëte, je nourris ma mémoire de cette scène brillante, que j'esquisse aujourd'hui, tout en avouant l'insuffisance de mon pinceau.

De retour, et restauré par un bon déjeûner, je louai une barque dont les avirons, fendant l'onde du lac, me firent arriver à l'Isola-Madre. C'est une île assez grande, située au nord du lac : ses jardins, dominés par un grand bâtiment d'un goût simple, sont dans le genre des bocages; ils sont garnis, vers le nord, de quatre terrasses disposées en amphitheâtres, où l'utile se joint à l'agréable. Les limoniers en pleine terre s'y trouvent en grand nombre, et leurs fruits sont d'une grosseur qui étonne tout voyageur du Nord qui vient visiter cette contrée. L'or des oranges contraste agréablement avec le vert foncé du feuillage. Partout on ne voit qu'orangers, citronniers et autre agrume de la plus belle apparence. Les plantations sont défendues des vents trop froids par les hautes montagnes circonvoisines : aussi la température en hiver y est-elle assez douce pour que ces arbres s'y maintiennent en végétation, et fournissent des fruits les plus succulens. Un bois de futaie en lauriers francs ombrage l'abord de cette île; plus loin est une faisanderie où sont beaucoup de pintades. La maison est assez grande et n'offre

rien de curieux, sinon quelques tableaux d'une touche assez médiocre. On y a dressé un joli petit théâtre où l'on joue quelques pièces de Goldoni et de Molière. N'ayant rien autre chose à voir, nous virâmes sur l'Isola-Bella, distante environ d'une demi-lieue de celle-ci. Cette île est vraiment un lieu de féerie, où l'on voit combien l'art peut vaincre la nature, quand ses efforts l'asservissent à sa volonté. L'Isola-Bella, comparable aux îles fabuleuses de Calypso ou d'Armide, n'était, vers le milieu du dix-septième siècle, qu'un misérable réduit rocailleux où se rendaient quelques malheureux pour se partager la pêche que leur avait produite leur industrie. Le sol primitif était de nature schisteuse, entrecoupée de filons de trapp et de quartz. Le chef de la maison Borromée, le comte Vitalliano, charmé de sa situation, résolut de l'embellir et d'en faire un séjour de délices. A force de faire couper et aplanir, il rendit uni le sol, qu'il soutint par des murs d'appui; puis il bâtit un corps-de-logis sur la pointe nord, et commença dès-lors à planter d'une manière régulière sur le terrain qui regardait le nord-est. Ses successeurs firent apporter du continent une immense quantité de bonne terre pour exhausser le terrain vers le sud-est, et par la manière dont ils firent disposer les assises de murs qui la retenaient, ils s'y ménagèrent de vastes souterrains. Toute cette partie fut élevée sur quatre faces ornées de huit terrasses, qui, placées les unes sur les autres, et successivement avec une moindre surface comme en amphithéâtre, furent maintenues par des murs en revêt. Ces murs sont tapissés par des espaliers de citronniers, de grenadiers, de jasmins et d'orangers qui, embaumant l'air, récréent agréablement la vue. Aux angles de chaque terrasse s'élèvent sur leurs

piédestaux des aiguilles, des statues qui font le plus bel effet. Des escaliers sont pratiqués sur chaque face pour s'élever d'une terrasse à l'autre. Aux encoignures de la face méridionale sont deux tours exagones, couronnées de balustres ornés de statues en pied. Le site brillait alors pour moi, non-seulement de ses propres richesses, mais encore du reflet que lui donnait un encadrement de montagnes en verdure; l'azur d'un ciel purifié par les rayons brillans d'un soleil au milieu de son cours, la tranquillité de l'eau qui n'avait de mouvement que pour venir murmurer sur le rivage, tout rendait ce séjour vraiment enchanteur : vu du lac, on l'eût dit le jardin des Hespérides suspendu en l'air; croyance qui paraît d'autant plus réelle, que l'on comparera son aspect romantique avec le caractère sauvage du sommet des montagnes qui le dominent.

Sur le plus haut de ce mont factice est une grande plate-forme couverte de dalles granitiques disposées avec une légère pente vers le milieu où est un réceptacle pour les eaux pluviales qui tombent dans une vaste citerne inférieure. Celle-ci fournit à l'énorme statue équestre qui l'orne, et aux quatre autres qui sont aux angles, et qui la rendent chacune d'une manière variée et en abondance quand le maître veut faire paraître ce séjour dans toute sa pompe. La partie australe est decorée des statues des quatre saisons. Sur les contours d'en bas, vers le midi, règnent des bosquets d'arbres étrangers du plus beau feuillage.

Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse il vento mai si verdi frondi.

PETR.

Les fleurs les plus suaves brillaient dans les parterres avec toute la fraîcheur de leur feuillage; le jasmin d'A-

rabie, le mendi de l'Inde, la riche capucine serpentaient sur le treillage. Le jardin offre dans le bas des quinconces d'érables, des bosquets d'orangers, de grenadiers, des berceaux de limoniers et de cédrats surchargés de leurs fruits. Il est orné de fontaines, de jets d'eau, d'allées couvertes, de labyrinthes et de péristiles tapissés de cryptogames. Le bâtiment, ou encore mieux le palais qui est à l'opposite vers le nord-ouest, ne répond pas au brillant de la partie que nous venons d'esquisser; il offre nombre de salles, de salons et de chambres dorées sans goût, ornées de tableaux d'un pinceau fort ordinaire et de meubles antiques. Quelques-unes de ces pièces offrent des paysages de Tempesta, peintre qui vint se réfugier en ce lieu après avoir tué sa femme pour en épouser une plus belle. On y voit aussi quelques morceaux de Giordano. En sortant de la galerie, on arrive à une terrasse d'où l'on a en vue d'un côté les Alpes, et de l'autre toute l'étendue du lac vers l'est. Au-dessous, sur le contour, est un vaste souterrain dont les distributions répondent à quelques pièces du bâtiment supérieur. Cette partie fixe la curiosité du voyageur, à raison non-seulement des statues copiées de l'antique qu'on y voit, mais encore à cause du travail improprement dit de mosaïque que l'on y observe, tant sur le sol que sur les murs et la voûte. Toutes les nuances de couleurs que peut offrir le cailloutage roulé dans la profondeur des torrens, les pierres micacées imitant l'or et l'argent, les siliceuses et graniteuses, toutes ont été mises à contribution pour former des coquilles, des rosettes, des cercles et autres produits d'une imagination fantastique et tellement variée dans leur disposition, qu'aucune pièce de ce réduit n'a de ressemblance avec sa voisine. Ce séjour, rafraîchi par

les eaux qui l'avivent, ouvert sur le lac, et peuplé d'une jeunesse en gaieté quand on y donne quelques fêtes, doit véritablement enchanter; on s'imaginerait être dans le séjour des néréides, entouré des nymphes telles que les réprésente Virgile, en parlant des malheurs d'Aristée; et cependant la famille Borromée n'habite ce lieu que pendant quelques mois de l'année. Près de l'Isola-Bella, à l'est, est placé comme par contraste la petite île des pêcheurs, dont la chétiveté des bâtimens et la pauvreté des habitans offrent une preuve de la triste comparaison qu'on peut établir entre la richesse et l'indigence. C'est le chef-lieu, ou la paroisse, peuplé d'environ trois cents malheureux qui vivent du butin que leur procurent les eaux du lac, ou qui descendent sur la terre ferme pour travailler aux champs.

Je quittai ces lieux pour m'embarquer, et reprendre ma route en côtoyant le bord ouest du lac, tout en jouissant de l'aspect des îles qui s'en élèvent, des barques qui le sillonnent çà et là, et du contour agréablement tracé sur son bord, que suivait lentement notre voiture. Si, quittant cette plaine humide, je portais mes regards sur la droite, c'était une suite de hameaux gisant sur les coteaux des Alpes, d'oratoires dont la blancheur ressortait à travers la chevelure des bosquets voisins, et qui sur le haut avaient pour lisière de noires forêts de pins, et le tout avait pour couronne la cime des montagnes blanchies par un rideau de neige. Toujours occupés du tableau dont l'aspect variait agréablement à nos yeux, nous arrivâmes bientôt à Arona, ville assise sur le rivage, ayant un port d'un accès facile à toutes les barques qui font la navigation du lac. Le commerce de transit y règne à raison du passage des embarcations, qui de la Méditerranée et de l'Italie

vont en Suisse et jusqu'en Allemagne. Cette ville avait autrefois le titre de principauté; titre annexé à la maison Borromée, dont on voit encore le château. L'église n'a rien de recommandable, sinon quelques peintures de Gaudence Ferrari. Arona est célèbre dans ce canton pour avoir été le berceau de saint Charles Borromée; aussi le souvenir en a-t-il été conservé par une statue colossale élevée sur une esplanade de la colline qui domine le lac; elle est en cuivre battu. C'est un monument des pieux sentimens que lui a voués sa famille vers l'an 1624, sous la direction de Crepi. Ce colosse, qui fut exécuté par Zonelli, passe pour être un des plus grands qu'on connaisse en Europe. Sa hauteur est de cent douze pieds, en y comprenant son piédestal qui en a quarante-six; sa tête seule, qui a été coulée, est assez grosse pour contenir quatre personnes assises autour d'une table à jouer; un homme d'une stature ordinaire peut tenir dans son nez. Le saint semble donner sa bénédiction de la main droite à ceux qui naviguent sur le lac, et il tient un livre de la gauche. L'intérieur de ce colosse est consolidé au dedans par un massif de pierre disposé de manière à former un escalier, moyennant lequel on parvient jusqu'à sa tête. Enfin l'on se trouve à l'extrémité du lac où commence le Tésin, qui en reçoit les eaux pour les rendre au Pô, au-dessous de Pavie. On passe cette rivière sur un bac, et l'on arrive à Sesto, petite bourgade où commencent les plaines de la Lombardie. De ce lieu où nous couchâmes jusqu'à Rho, la route est très-belle. En la suivant, on est toujours dans de vastes champs de maïs, de millet, de panis; chacun d'eux est séparé par une bordure de mûriers, sur lesquels serpente un cep de vigne. L'on découvre Notre-Dame-des-Miracles située sur la gauche et près de la

route. Cette belle église est bâtie à la moderne; à côté est la maison des missionnaires, établissement d'où sont sortis les meilleurs orateurs. L'intérieur de l'église est très-beau; à l'entrée du chœur, de chaque côté, s'avancent deux superbes buffets d'orgues tout en cuivre doré, et soutenus par plusieurs figures d'un fini peu ordinaire; on les préserve de la poussière et des taches qu'y déposeraient les mouches, au moyen d'une gaze qui laisse néanmoins ressortir un peu leur éclat. Le dessin de cette église fut donné par Tibaldi; la façade qu'on y a faite dernièrement est de Pollach. On y trouve en objets de peinture de beaux morceaux de Procacini, du Figino et de Lanzano. Enfin nous quittâmes la belle route qui n'était point encore terminée, pour en suivre une autre à travers beaucoup de saules et d'aunes; celle-ci nous mit à une des portes de Milan.

CHAPITRE II.

Milan. — Canaux. — Climat. — Citadelle. — Forum. — Arc de triomphe. — Rues. — Eglises. — Palais. — Hôpitaux. — Pratique nouvelle de médecine. — Foppone.

Cette capitale du royaume actuel d'Italie, assise entre l'Adda et le Tésin, reporte son origine, selon le récit des historiens, aux Gaulois Cénomans, qui franchirent les Alpes cinq cent quatre-vingt-dix ans avant notre ère. Marcellus, ayant défait les Insubriens trois cent soixante-huit ans après, prit cette ville, la fortifia, et dès-lors elle fut une des capitales de la Gaule cisalpine. Soumise aux Romains, elle devint brillante par des monumens qui attestent leur grandeur; c'était des temples, des cirques, des thermes où les vaincus se disposaient

insensiblement à prendre les mœurs des vainqueurs; monumens qui n'ont aujourd'hui pour restes que les colonnes dites de Saint-Laurent. Mais par quelles vicissitudes Milan ne passa-t-il pas depuis ces temps brillans jusqu'à l'époque actuelle? Vers le déclin de l'empire cette ville devint la résidence de quelques empereurs; à peine jouissait-elle de cet avantage que les Ostrogoths la prirent. Bélisaire la délivra du joug de ces barbares qui bientôt la reprirent et y firent un horrible carnage. Rétablie par Narsès, soumise ensuite aux Lombards, elle se refaisait de ses malheurs sous l'influence de Charlemagne, lorsque des insurrections nées de son sein déterminèrent Barberousse à la raser en 1162. Elle renaquit de ses cendres, mais ce fut pour être en proie aux factions Guelfiennes et Gibelines. Elle commençait à jouir d'un état tranquille sous l'uniformité républicaine du nord de l'Italie, lorsque les Torriani, sous le nom de Podestats, parvinrent par des intrigues à la plus grande autorité. Visconti le Grand chasse ces intrigans, et devient seigneur de la ville en 1313. Le Milanais acquit le plus grand lustre sous Galéas, son petit-fils, jusqu'au temps où le pouvoir passa à Sforce, de celui-ci à François Ier, qui le perdit à la bataille de Pavie. Charles-Quint, maître de ce duché, le donna à son fils, et cette donation fut une nouvelle cause de malheurs pour la ville, qui souffrit beaucoup de toutes les déclarations de guerre entre l'Allemagne et la France. Son sort fut plus heureux dans la dernière guerre, sous le directorat de cette dernière contrée; elle fut prise et reprise par les armées belligérantes; mais son sol ne fut point rougi de sang. Enfin la célèbre bataille de Marengo lui affermit sa chancelante existence.

Milan est très-bien arrosée dans son intérieur comme

dans son contour, avantage qu'elle doit aux eaux qui lui viennent par deux canaux de l'Adda et du Tésin. Il en est un autre qui établit une communication entre cette ville et Pavie qui est plus au midi. Ces canaux sont les pères nourriciers de la ville; c'est par eux que lui arrivent non-seulement les comestibles et les combustibles, mais encore les pierres et les colonnes de granit qui lui viennent toutes taillées et façonnées des environs du lac Majeur, où la main ouvrière est à bien meilleur marché. La navigation se fait au moyen des écluses qui s'ouvrent et se ferment à des heures réglées. Les eaux s'y rassemblent, et, ayant arrosé les jardins particuliers qui sont dans leur cours, elles se réunissent pour aller au canal de Pavie, qui est déjà formé dans l'étendue de huit milles, et dont la continuation se poursuit avec vigueur, pour répondre aux décrets de la puissance impériale.

Milan, ainsi que toute la Lombardie, rafraîchie par des canaux dont le moindre froid concentre les vapeurs sur le sol, ayant au nord plusieurs lacs qui entretiennent dans son atmosphère beaucoup d'humidité, que les vents ne peuvent facilement disperser vers le nord à raison du rideau de montagnes que les Alpes interposent, et que ceux qui souffleraient du midi concentreraient encore sur elle, ne peut qu'être un séjour désagréable aux approches comme au milieu de l'hiver. On peut même dire que les environs, quelqu'agréable qu'en soit la verdure l'été par l'avivation que leur donnent les saignées faites aux canaux, ne sont cependant rien moins que salubres vers la fin de septembre, où le matin comme le soir on voit une vapeur en forme de nuages qui obscurcit tout l'horizon. Aussi est-ce agir imprudemment que d'aller de trop bonne heure jouir des agrémens de la campagne, comme de rester trop tard

exposé aux influences du crépuscule du soir. D'après les observations des météorologistes les plus exacts, le froid est presque aussi vif en Lombardie que dans le milieu de la France. On a vu certaines années la liqueur du thermomètre descendre au douzième degré au-dessous de la congélation; mais elle revient bientôt au septième, puis au quatrième, et reste plus long-temps à zéro. Exposés à un pareil froid, les vignes et les mûriers en souffrent beaucoup. Les pluies sont fréquentes en automne et souvent continuelles; elles se prolongent jusqu'au milieu de décembre, époque où la neige tombe en abondance, et continue environ un mois. La plus grande hauteur où elle soit parvenue est de quinze pouces; il règne alors constamment un froid humide jusque vers le milieu de février. A cette époque commencent par ondées les pluies printanières qui alternent avec les beaux jours jusqu'au milieu de mars, et pendant lesquelles le froid est moins rigoureux. C'est alors que commence la germination, activée par une chaleur assez forte pour produire en peu de temps tous les phénomènes d'une prompte végétation. Aussi le printemps est-il de courte durée, la chaleur arrivant d'une manière assez subite. Cette chaleur est presque insupportable jusque vers la fin d'août, époque à laquelle commencent les pluies d'automne, souvent précédées d'orages accompagnés de coups de tonnerre et d'éclairs. Le père Lagrange, professeur du collége de Bréra, a dit que pendant trois ans qu'il a fait des expériences pour constater la quantité de pluie qui tombe à Milan, il a observé qu'elle est de beaucoup supérieure à celle qui est ordinaire au climat de Paris.

Le circuit le plus extérieur de Milan, en suivant les remparts, est d'environ huit milles, espace où sont ren-

fermés près de cent trente mille habitans. Autrefois vers la citadelle régnaient des murs et des vedettes; tous ces moyens de défense ont eté abattus depuis la dernière occupation de Milan par les Français; la forteresse même, résidence des anciens ducs, a été démantelée. Ses restes font voir que c'était un hexagone régulier, avec six bastions et autres ouvrages extérieurs, dont on voit encore deux masses rustiquées. La cour autour de laquelle règnent des casernes est très-grande; mais tous ces ouvrages élevés sur un plat pays étaient malheureusement accessibles au moindre coup, aussi n'ont-ils jamais offert une longue résistance toutes les fois qu'ils ont été vigoureusement attaqués par leurs dehors. Aujourd'hui entre ce lieu de force et la ville la pioche a passé sur le terrain, qui bientôt a été converti en boulingrin où le peuple vient se récréer, et en une grande place où la troupe vient faire l'exercice. Là, au sortir de la ville, est l'arc de triomphe qui s'élève d'après les dessins de Cagnola, monument impérial qui correspond à la belle avenue du Simplon d'une part, et servira de l'autre d'ornement au Forum, édifice déjà fort avancé et en marbre blanc. Quatre colonnes d'un seul jet décorent ses deux façades, et des bas-reliefs y offriront les fastes les plus remarquables du souverain.

Les rues en général ne se présentent pas à Milan sous l'aspect de la splendeur que plusieurs ont à Paris ou à Londres. Il en est cependant quelques-unes qui sont longues et assez larges pour qu'elles servent aux promenades et aux cavalcades; celles-ci reçoivent le nom de Corsi. C'est dans ces rues que le dimanche, au sortir de la messe jusqu'au dîner, les élégans des deux sexes se promènent en voiture pour y faire parade de tout leur luxe, notamment au cours de la porte orientale.

Les rues sont pour le plus grand nombre pavées de petits cailloux de marbre et de granit de toutes couleurs, *migliaruolo*, qu'on trouve dans le lit des torrens et des rivières voisines, et dans le sol même des environs, à une certaine profondeur. Sur les côtés et près des maisons se trouvent des lits de briques que suivent les passans. Au milieu sont deux files de dalles placées en correspondance avec les roues de voitures. C'est sur ces dalles que se fait le brouettage et le carrossage de la manière la plus facile. Ainsi l'on peut faire toutes ses courses à pied, sans se fatiguer ni se crotter, attendu que les eaux des maisons gagnent par des égouts intérieurs les canaux qui sont sous les rues, et que celles des pluies y sont aussitôt dérivées par les ouvertures dont les dalles sont percées de distance en distance à leur milieu. Quand les rues deviennent très-larges, les dalles divergent et se multiplient pour répondre au service d'un plus grand nombre de voitures. La plupart des rues à Milan sont garnies de boutiques où hommes et femmes travaillent, notamment vers la cathédrale et le palais. Proche les grands théâtres elles sont fournies de cafés où les personnes distinguées de tout sexe viennent prendre des glaces. La rue des orfévres est celle où l'on entend le plus résonner le marteau; les boutiques et les ateliers d'orfévrerie y sont très-rapprochés, et richement fournis en métaux fins ouvragés sous toutes sortes de formes.

Les églises sont nombreuses à Milan, mais elles ont moins de grandiosité dans leur élévation qu'en aucune autre ville d'Italie : le manque d'architectes de génie en fut sans doute la cause. La plus surprenante par sa conception est la cathédrale que l'on nomme Dôme, ainsi qu'il est d'usage pour les métropoles dans toute l'Italie. Elle est située au centre de la ville, près le pa-

lais du vice-roi, et sous le nom de la sainte Vierge. Elle fut commencée en 1386, sous le règne de Jean Galéas, d'après le plan qu'en donna Gamodia, Allemand. Elle est dans le goût vraiment gothique; on dirait d'elle, à la première vue, que c'est une montagne de marbre, façonnée, ciselée et dentelée dans le roc même, ainsi que l'ont fait dans quelques endroits les Indiens pour leurs pagodes. La façade, qui repose sur un perron élevé de quelques marches, offre toute la singularité d'ornemens usités dans ces temps de dégradation où le genre grec était oublié. On y voit beaucoup de bas-reliefs d'un bien meilleur goût que ceux qui entourent l'église sur les côtés. Les figures détachées y sont multipliées à l'infini, non-seulement sur les murs, mais encore de côté et d'autre on y voit des statues jusque sur le faîte de l'édifice. Il en est qui, renfermées dans de petites niches où elles sont cachées, n'ont pas un pied de proportion, petitesse qui les empêche d'être vues d'en bas. Cette façade sur laquelle s'exerce aujourd'hui l'activité de nombreux ouvriers, grâce à la vigilance de Napoléon, est restée long-temps à être terminée; oubli ou insouciance impardonnable aux chanoines, qui aimaient mieux employer leur revenu à soigner leur maison que celle du Seigneur. Elle sera ornée et terminée vers le haut par plusieurs aiguilles sculptées comme celles des parties latérales. Cinq portes, dont une principale, donnent entrée dans l'intérieur de ce beau monument; elles sont d'un bois fort commun, sans aucune moulure, excepté celle du milieu, la plus grande, qui est en grisaille. A côté sont des pilastres qui ont sept pieds de diamètre. L'intérieur est d'un vaste à surprendre la première fois qu'on y entre; il a quatre cent quarante-neuf pieds de long sur deux cent soixante-quinze de large dans la croisée, et deux cent trente-

huit de haut sous la grande coupole. Il est divisé en cinq nefs, formées par d'énormes colonnes gothiques de marbre, au nombre de cinquante-deux. Elles furent prises du sein des montagnes qui sont au nord du lac Majeur. Cinq coupoles éclairent la nef et la croisée; l'ouverture des arcs qui répondent à la grande coupole est de quarante-huit pieds. Les grandes colonnes qui la soutiennent ont vingt-sept pieds de tour. Le sol est pavé en marbre blanc, non en revêtissement, mais en masse polie sur le haut. On y voit tracée une méridienne qui prend son jour d'une ouverture de la voûte; elle fut faite en 1786 par les astronomes du pays. Les vitraux le long de la nef du milieu sont incolores, mais sur les bas côtés ils offrent des dessins de diverses couleurs; aussi l'obscurité qui en résulte porte-t-elle au plus grand recueillement. A l'entrée du chœur est un oratoire circulaire qui donne par un grillage de même forme sur des chapelles souterraines. C'est sur son aire que la charité des fidèles laisse tomber les marques effectives de sa dévotion, aussi est-elle bigarrée par une monnaie de toute couleur et grosseur. Au fond des croisées, qui sont d'une telle longueur qu'on dirait une église qui en traverse une autre, sont deux autels en correspondance tant pour leur élévation que pour leurs ornemens. Le chœur est très-grand, garni de bas-reliefs en marbre blanc au dehors, et en bois sculpté avec goût au dedans. Quatre docteurs de bronze, en forme de cariatides, soutiennent à l'entrée du chœur, de chaque côté, une chaire. Celle à droite, comme dans toutes les églises d'Italie, offre implanté sur son rebord un crucifix. C'est dans ces deux chaires que se chantent, dans l'une l'Epître, et dans l'autre l'Evangile. Près d'elles et aussi de chaque côté est un bel orgue. Le maître-autel est très-bien orné ; au-dessous et à la voûte se voit dans une

châsse de cristal un clou qui servit à la passion du Sauveur. L'épouse de Constantin, dit l'Histoire, en fit présent à saint Ambroise, qui le donna à la cathédrale. Saint Charles, nu-pieds, une corde au cou, le porta en procession pour mettre fin à une peste qui ravageait la ville en 1576. C'est en mémoire du succès heureux qui s'en suivit, que tous les ans, le 3 mai au soir, on voit sortir d'un nuage factice un prêtre qui va le prendre et le descend sur l'autel, où il reste tout le jour exposé à la dévotion. Le lendemain cette précieuse relique est portée processionnellement à l'église de Saint-Ambroise, et rapportée à son premier lieu sous l'inspection d'un notaire, qui constate l'identité pour éviter toute substitution que pourrait tenter une cupidité trop religieuse.

Sous le chœur est la confession, le Soccorpo, lieu où repose le corps de saint Charles Borromée, personnage distingué, non-seulement par sa naissance et sa piété, mais encore par sa douceur et sa bienfaisance. On lui doit en effet le séminaire, le grand hôpital, dont il fut un des fondateurs, le collége helvétique, le lazareth et plusieurs autres établissemens de charité, sans compter la bibliothèque qui porte son nom :

Intentions so pure and such goodness of spirit
Most of course and of right heaven's kindom inherit.

On parvient à cette confession par une entrée qui de chaque côté regarde la sacristie, et que ferme une grille assez forte pour mettre l'intérieur en sûreté. Le plus grand espace, qui est sous le chœur, offre quelques autels consacrés à plusieurs saints qui reposent en paix sous leur autel. En suivant un couloir, on arrive, à la lueur sombre des lampes, à la chapelle du patron. Rubini, artiste en orfévrerie, a épuisé ses talens sur les sept bas-reliefs en argent du dessin de Cérano, où sont repré-

sentés les principaux traits de la vie du saint, tels que sa naissance, un concile où il préside, l'aumône qu'il fait aux pauvres, une peste où il administre les sacremens, le moment où il reçoit un coup de fusil d'un ennemi, le transport des reliques de la cathédrale, enfin sa mort et son assomption vers les cieux. Tous ces bas reliefs, formant autant de panneaux, sont sur un fond tressé en fils d'or surmontés par une frise en argent. Son cercueil est sous l'autel; c'est une caisse faite de grands morceaux de glace, dont les contours sont garnis et ornés en argent doré; le saint y est étendu avec ses habits pontificaux. Une crosse toute ornée de diamans est entre ses bras; une brillante couronne, donnée par un duc de Bavière, est suspendue sur sa tête; une paire de gants de soie recouvre ses mains. On ne saurait s'imaginer tout le massif de métal précieux qui est enseveli dans ce lieu inférieur où l'on dit cinq ou six messes le matin, temps où, éclairé par les lampes d'argent et les cierges, il est ouvert à la dévotion des fidèles. Le Baptistaire est à l'entrée de l'église, à gauche; il est formé d'une grande et belle cuve de porphyre. Au-dessus est suspendu un baldaquin que soutiennent des colonnes d'un marbre appelé Mácchia vecchia dans le pays, et dont les carrières sont dans le voisinage du lac Lugano. Cette église offre différens monumens, entre autres le sarcophage de Jean-Jacques de Médicis, du dessin de Buonarotti. Les statues et les ornemens en bronze sont de Leoni. Barocci, Zuccari, Procaccini, Cérano et le Figino ont exercé leurs pinceaux sur les tableaux qui ornent cette église. On y voit aussi quelques statues de saints en marbre blanc, entre autres, vers le chevet, un saint Barthelemi écorché, et se faisant de sa peau une espèce de schall dont l'extrémité gauche vient cacher sa nudité. Cette statue

était destinée à orner une des niches du dehors de l'église; mais sa beauté fut cause qu'on l'a placée au dedans. L'exactitude de cette sorte d'anatomie qu'on doit au ciseau d'Agrati ne peut être bien appréciée que par les personnes de l'art. Nous leur laissons à prononcer sur la vérité de l'inscription suivante qu'on y lit.

Non me Praxiteles sed Marcus finxit Agrati.

Les Milanais, qui estiment beaucoup ce chef-d'œuvre de sculpture, disent qu'on leur en a offert en valeur l'argent qu'il pouvait peser. L'on ne rencontre aucune chaise dans cette église comme dans beaucoup d'autres du culte catholique, où les fidèles sont si souvent interrompus dans leurs prières par le commerce qui a lieu autour d'eux pour en solder le prix. Les églises à Milan ont encore leurs richesses comme le plus grand nombre de celles d'Italie, qui ont conservé les leurs dans les dernières guerres, à la suite des transactions pacifiques amenées par les armées victorieuses de la France; aussi y voit-on en argent les statues de saint Ambroise, de saint Charles, des vases sacrés, des croix, des reliquaires et autres objets destinés au culte; les diamans et autres pierres fines donnent encore un plus grand prix à toutes ces marques de la piété chrétienne.

Sur la nef gauche est une petite porte qui mène au plus haut de ce majestueux édifice, savoir, sa flèche principale, à laquelle on parvient par un escalier de quatre cent soixante-huit marches; quand on les a toutes montées, on se trouve sur un balcon circulaire qui couronne toute cette vaste fabrique. Il semble alors que l'on soit sur une immense masse de neige toute tachetée de rouge, et cela d'autant plus que la rougeur des tuiles des bâtimens d'alentour fait ressortir davan-

tage la blancheur du marbre façonné qu'on a sous les yeux. Ces taches rougeâtres, qui ont de quoi surprendre ceux qui sont étrangers aux notions de la chimie, paraissent provenir de la présence de quelques filets pyriteux décomposés par l'effet de l'atmosphère; cette flèche est surmontée d'une madone dorée, à laquelle l'église est dédiée. On y jouit du plus beau point de vue qu'on puisse avoir à une si haute élévation. Au nord on distingue le Mont, maison de plaisance du vice-roi, la chaîne des Alpes qui se lie aux Apennins en formant angle et sur le reste de l'horizon les belles plaines de la Lombardie, les villes les plus proches, telles que Bergame et Brescia au sud-sud-est, Pavie au midi. A cette élévation, qu'on dit être de trois cent trente-six pieds au-dessus du sol, les passans semblent être des Liliputiens, et on ne saurait les considérer long-temps sans éprouver quelques vertiges. Au dehors, au chevet de l'église, sont des ateliers où de nombreux ouvriers travaillent et sculptent les marbres destinés à finir le monument. Ce lieu très-spacieux était le Campo Santo, attendu qu'autrefois il servait de cimetière. Le palais de l'archevêché est proche; c'est un grand bâtiment carré, avec un portique sur la cour; l'architecture n'est pas distinguée; il est dans un état d'abandon et sert de passage.

Dans les environs de cette cathédrale se trouve Ste-Marie-des-Morts; c'est un petit oratoire où l'industrie milanaise s'est exercée sur des ossemens qu'elle a façonnés en tableaux. Ils garnissent tout le contour de l'église; on les voit même à l'autel dont ils font le parement. Sur la gauche se voit un carré où les têtes sont artistement disposées en une grande croix. Il est un tableau de ce genre plus petit et à portée de la main;

les dévots, à force de le toucher leur chapelet en main, en ont tellement frotté les fronts, que l'os coronal semble être changé en ivoire le plus blanc. On ne peut concevoir comment des hommes raisonnables se sont amusés à de pareils jeux d'enfant, et comment un gouvernement sensé en a pu permettre l'exposition. La catholicité offre ainsi sur son sol primitif des indices d'une enfance prolongée; il n'est pas de pays où l'on en ait des preuves plus fréquentes qu'en Italie.

La basilique de Saint-Ambroise, vers le nord-ouest, est une église qui date par son ancienneté; elle fut fondée par le célèbre docteur et auteur de la liturgie de ce diocèse. Ce fut là que saint Augustin ouvrit les yeux aux vérités de la religion chrétienne et reçut le baptême. On montre encore dans le jardin l'endroit même où il reçut l'inspiration. Ce fut là encore que ce vertueux archevêque ferma les portes du lieu saint à l'empereur Théodose, indigne d'y entrer après l'infâme massacre qu'il avait laissé exercer sur les Thessaloniens; et que les anciens empereurs recevaient la couronne de fer comme rois d'Italie. L'église d'aujourd'hui, qui a trois nefs, ne date point d'un temps si reculé; elle fut élevée au neuvième siècle sur les fondemens de la précédente: elle offre des restaurations de tous les âges; aussi est-elle dans un genre bâtard tenant du gothique. Le pavé est un mélange de toute sorte de marbres, parmi lesquels il en est de fort beaux. Au milieu de la nef, sur la gauche, est une colonne de granit d'un gris noirâtre; elle soutient un serpent d'airain qui s'élève sur sa queue et fait plusieurs contours sur lui-même; c'est une imitation de celui de Moïse, qu'on regarde comme symbole du Sauveur; quelques-uns prétendent que c'est un antique représentant Esculape. Muratori a beaucoup

disserté sur cet objet dans ses Antiquités sur l'Italie. Le maître-autel mérite attention, tant par les quatre belles colonnes de porphyre qui sont aux encoignures et qui soutiennent un baldaquin de bois doré, que parce que sous lui reposent les cendres des saints Ambroise, Gervais et Protase. La table est ornée sur les côtés de plaques d'argent doré, et d'autres d'or massif sur le devant. Celles-ci sont très-minces et offrent en relief des faits religieux relatifs à la vie de saint Ambroise. Le tabernacle est enrichi de pierres précieuses. Les curieux admirent encore quelqu'autres monumens de l'ancienne chrétienté, notamment la mosaïque de la voûte du chœur et le fameux pallium du grand autel, ouvrage qui date du neuvième siècle. Dans une petite chapelle de l'église attenant l'entrée à gauche, se voit à la coupole une assomption de la Vierge qui mérite attention, tant par la beauté de son dessin que par celui de ses couleurs. L'église de Saint-Ambroise a eu sa célébrité comme lieu où se tinrent plusieurs conciles; elle était précédemment desservie par des cisterciens. Près de là est la petite église Saint-Augustin, où fut baptisé ce docteur en 388, suivant l'opinion commune. Saint-Laurent, ci-devant une basilique, est la derniere église à citer; elle se trouve vers le sud-ouest, près la porte Marengo; c'est un octogone assez beau et orné de colonnes d'un beau jet. On en doit le dessin à Bassi, savant architecte. Quatre tribunes, pratiquées dans les quatre culs de four qui sont entre les quatre pendentifs du dôme, lui donnent un air de singularité pour un Transalpin qui n'a rien vu chez lui de pareil. Au-devant d'elles est une suite de colonnes antiques, le seul monument qui soit resté de l'ancienne puissance des Romains. Elles sont au nombre de seize, cannelées, remplies d'une baguette

jusqu'au tiers et d'ordre corinthien; elles sont en marbre blanc, ainsi que leurs chapiteaux, dont les volutes sont doubles. Au milieu est un plus grand intervalle; toute la corniche s'élève en arc pour former un fronton triangulaire. L'entablement porte une inscription en l'honneur de l'empereur Vérus. Quelques-uns pensent que cette inscription est de restauration, et que les colonnes sont celles d'un temple élevé à Hercule; d'autres les regardent comme des restes de thermes. Ausone paraît avoir fait naître cette opinion en composant les deux vers suivans :

Est regio Herculei celebris sub honore lavacri
Cunctaque marmoreis ornata peristila signis.

Le poëte, dit le guide milanais, appelle ces bains *Lavacrum Herculeum*, non parce qu'ils ont été bâtis par l'empereur Maximien Hercule qui fit sa résidence à Milan au onzième siècle, mais parce que ces thermes étaient dédiés à Hercule, comme à Rome le Panthéon fut dédié par Agrippa à Jupiter. Si la chose est ainsi, il est probable que la destruction de l'édifice est moins due à Barberousse qu'au zèle des Milanais qui l'auront eux-mêmes détruit pour élever leurs églises, et y employer leurs décombres. Parmi les églises que peuvent visiter les amateurs de peinture, nous citerons Sainte-Marie, près de Saint-Celse, remarquable par deux sibylles d'Annibal Fontanel, par Adam et Eve de Lorenzé, sa coupole peinte par Appiani, et les tableaux de différens maîtres; celle de Saint-Victor, où sont des morceaux de Procacino, de Crespi et de Batoni; Sainte-Marie delle Grazie, où était dans le réfectoire la cène de Léonard de Vinci, est encore remarquable par sa belle coupole; enfin celle de Sainte-Marie del Giardino,

très-curieuse par son genre de construction intérieure; Saint-Antoine, Saint-Marc, Notre-Dame de la Scala, et plusieurs autres. Il est nombre d'autres églises plus ou moins belles, plus ou moins spacieuses, où brûlent tous les jours des lampes ou des cierges en l'honneur des saints qu'on y révère. Elles supposent un nombreux clergé pour les desservir, et en vérité il ne leur manque pas, car de tous côtés, dans les rues et sur les places, on ne voit que des collets bleus ou des rabats de même couleur. Les pieux ecclésiastiques le matin montent à l'autel, et sur les deux heures vont quêter leur dîner. On est très-dévot à Milan, ou du moins on paraît l'être; j'ai vu dans les rues détournées sept à huit personnes agenouillées auprès de la porte fermée d'une église, et à une douzaine de pas, des prêtresses de Vénus debout, invitant par clins-d'œil les passans à venir porter leur encens au temple qu'elles desservaient. Il est assez ordinaire de voir dans le fond d'une boutique d'un charcutier et d'un cordonnier une madone devant laquelle une lampe est allumée et brûle jusqu'au coucher. Les prédicateurs sont très-suivis à Milan, quelle que soit leur éloquence; pourvu qu'ils se démènent en criant, ils sont sûrs d'attirer l'attention et de parvenir à la renommée, bien différens sur ce point de nos ministres qui cherchent à mettre plus d'onction dans leurs sermons. Pendant que l'homme du Seigneur cherche ainsi à ramener quelques brebis errantes, les bedeaux en robe rouge, au nombre de sept à huit, pensent à réveiller la charité assoupie des fidèles en passant et repassant une large poche de peau fixée à un long bâton, faisant entendre, par les secousses qu'ils lui donnent, que la piété n'a de valeur qu'autant qu'elle est assaisonnée d'aumônes. Le service à l'église se fait d'une manière moins grave que

parmi nous; il n'y a aucune comparaison à faire à ce sujet entre la cathédrale de Milan et celle de Paris. Toute la fourmilière de collets bleus, jeunes comme vieux, est alors à son poste, chacun ayant sa mauvaise soutane, avec son petit rochet sale sur les épaules. C'est ainsi que l'on nomme un quart de surplis sans manches, coupé en deux, et se liant de chaque côté à l'aide de rubans. Les chanoines même le portent aussi-bien que le sonneur de cloche; ils l'ont sous leur camail rouge, mais plissé en zigzags transversaux, qui doivent bien exercer la patience de leurs gouvernantes.

Les palais ici ont un grandiose propre aux constructions italiennes; ce goût est celui du terroir; il est fondé sur l'exigence du climat. On commence à voir à Milan ces magnifiques rampes, ces terrasses, ces bassins intérieurs recevant l'eau des fontaines joliment dessinées, ces portiques embellis de colonnes, ces galeries, ces vestibules ornés de belles fresques, de parquets mosaïqués à la manière italienne, et généralement enfin ce luxe architectural qui élève la pensée : il est vrai que c'est souvent aux dépens de ces commodes distributions qui rendent logeable le tout ; mais quand on veut attirer un regard respectueux, il faut bien faire quelques petits sacrifices. Les principaux sont les palais Serbelloni, Litta, Belgioso, Melzi, Castelli, ceux de la Finance, du ministre de l'intérieur, de l'archevêché, où est un passage souterrain qui mène à la cathédrale, le Palais-Royal, résidence du vice-roi, et avant celle du grand-duc, et nombre d'autres qu'on rencontre dans les rues au moment où l'on s'y attend le moins. L'extérieur, pour la plupart, annonce une richesse intérieure qui est loin d'être réelle. Les Milanais mangent trop, ont trop de che-

vaux, de maîtresses, et battent trop souvent les cartes, pour qu'il leur reste suffisamment de moyens pour établir une consonnance entre le dehors de leurs demeures et le dedans. Les Génois ne les ont surpassés sur ce point qu'en vivant de privation sur ces articles : au moins après eux est-il resté quelque chose dont la ville peut tirer quelque ostentation. Les palais, pour le plus grand nombre, sont ornés en dehors de colonnes de granit d'un volume et d'une hauteur surprenante ; elles supportent d'épaisses corniches qui s'avancent fort en avant. Les portes sont d'un fort mauvais genre, souvent faites en sapin non peint ; elles s'ouvrent le jour, mais c'est pour laisser voir une seconde toujours fermée, et n'ayant en hauteur que la moitié de la première, en sorte qu'on peut voir au-dessus d'elle les colonnes qui forment intérieurement le portique. Celle-ci est percée d'une beaucoup plus petite, par laquelle, comme par un guichet, passent les personnes ordinaires, et le maître lui-même, quand, sur le minuit, il revient de la société ou du spectacle. Les écuries sont au rez-de-chaussée de ces vastes édifices ; le fumier est jeté contre les murailles des caves où, amoncelé, il infecte par l'odeur qui en sort par les soupiraux grillés que foulent du pied les passans : ce sont autant de repaires où vivent les rats en pleine sécurité. Le palais du vice-roi, autrefois le ducal, au sud-ouest, a une façade peu brillante ; on ne distinguerait pas même la résidence du souverain, sans la garde à pied et à cheval qui est à son entrée. Il fut restauré d'après les dessins de Vanvitelli, à l'occasion du mariage de l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanez. Les appartemens sont très-grands et richement ornés, tant en tapisseries qu'en tableaux. La salle

du trône est de la plus grande magnificence. On voit dans celle du conseil une copie du tableau de David, représentant le général Bonaparte à cheval, escaladant le mont Saint-Bernard pour aller en Italie.

Le plus bel hôpital à citer dans la ville est, au sud-est, celui qu'on nomme Ospedale maggiore; il fut construit par Augustin Filarete, pour y recevoir les malades des deux sexes. Tout l'édifice a une forme carrée, et laisse un vide intérieur de deux cent vingt pas, dans l'une comme dans l'autre dimension. Ce vide est orné, dans son contour, d'un portique à deux ordres, soutenu par de belles colonnes de granit. Ce portique est dû à la philantropie de Cottoni, riche Milanais, qui le fit faire à ses frais. La façade du bâtiment, majestueuse par son étendue, est un mélange de gothique et de romain, toute en briques, ornée de colonnes de granit fort grosses et très-hautes, couronnées par un chapiteau de marbre. La partie du midi qui longe le canal fut commencée par un simple marchand de Milan, qui employa à cette œuvre pie les deniers que lui avait procurés un commerce où la conscience n'avait souffert aucune atteinte. Le duc de Sforce fit une grande partie de celle qui regarde l'occident, ainsi que l'atteste une inscription placée sur elle. Elle fut continuée par un homme de loi qui avait gagné et économisé, dans sa profession de procureur, trois millions de livres qu'il légua à l'hôpital. Les deux autres façades furent faites aux frais du gouvernement. Le terrain que laisse vide ce bâtiment est rempli par un gazon et traversé par une croix en dalle de granit, sur laquelle marchent les passans; car il est bon de savoir qu'on traverse cet hôpital comme une rue, pour aller de la façade occidentale à l'orientale. Sur cette partie

est une petite église toujours remplie de monde le dimanche, soit qu'on y fasse le service ou non. C'est sur la grande façade, à la porte d'entrée, qu'est la salle d'admission. Près la loge du portier, le dimanche, est une petite table sur laquelle est une vieille tête de mort que les personnes pieuses baisent en déposant leur offrande sur le plat d'étain qui la soutient. Les hommes occupent, au premier étage comme au second, la partie du nord et du couchant, et les femmes le reste. La totalité des salles peut contenir mille cinq cents lits : ce nombre est quelquefois porté à deux mille; mais alors on en place, dans l'espace que laisse la file de lits à demeure, une autre file. Au milieu de chaque salle, disposée en croix, se trouve un autel où l'on dit la messe, et, de distance en distance, sur les murs sont appliquées des madones près desquelles brûlent une ou deux chétives mèches, alimentées par l'huile que contient un petit verre, et que viennent renouveler les amis du malade. Les grandes opérations en été se font au second, sous un portique ouvert sur la rue, et ainsi exposé à la curiosité des passans, qui, s'ils ne voient point les contorsions du souffrant, à raison du nombre des étudians qui l'entourent, entendent au moins ses douloureux accens. J'y vis pratiquer une taille sur un petit enfant : la pierre ne put être extraite, faute de l'avoir pu charger. Après de longues tentatives, toutes infructueuses, le malade fut remis dans son lit. Était-on entré ou non dans la vessie, c'est ce que j'ignore. La pierre fut extraite le lendemain, après une nouvelle dilatation faite par le bistouri. Les salles inférieures sont très-élevées; les fenêtres sont au plus haut des murs : c'est le contraire pour les salles supérieures, où elles sont si basses, qu'on ne peut les

ouvrir sans que l'air ne frappe le visage des malades, dont les lits sont sans rideaux. Le service médical, comme le chirurgical, ne se fait point avec cette exactitude que comporte la sévérité qu'exige une bonne doctrine; il n'y a aucune surveillance sur les alimens, que les malades peuvent facilement se procurer du dehors : aussi un médecin méthodique serait-il mal placé dans cet hôpital. Quelques-uns de ceux qui font le service m'ont paru se conduire plus d'après les préjugés puisés dans la doctrine moderne de Brown, que d'après les notions d'une théorie sage adoptée par la prudence. Il en est particulièrement un qui ayant ressassé les idées du médecin écossais, et s'étant fait d'après elles une théorie particulière, la développe volontiers aux jeunes élèves dont il recherche les suffrages. Selon lui, toute action médicamenteuse se rapporte à la stimulation ou à la contre-stimulation; les remèdes qui produisent l'un ou l'autre de ces deux effets sont désignés sous les noms de stimulans et de contre-stimulans. Les premiers sont propres à augmenter l'excitement, quand il faut un surcroît d'action; les seconds le ramènent à son état naturel, quand il a été porté trop haut. Les stimulans excitent et avivent le pouvoir vital, soit qu'ils n'opèrent que consécutivement à une sensation, ou que leur opération soit indépendante de cette sensation. L'auteur du système convient cependant que la stimulation n'est pas toujours en raison de la sensation. Parmi les stimulans, il en est qui jouissent d'une certaine activité dans leur opération; d'autres au contraire élèvent l'excitation d'une manière insensible. Il en est aussi plusieurs qui affectent le système d'une manière plus passagère, mais aussi leur effet est plus diffusif. A la première classe

appartiennent la nourriture et tous les toniques amers et corroborans; dans la seconde sont le musc, le camphre, l'éther, l'opium et ses préparations, le vin, son alcohol camphré, le calorique, l'ammoniaque, le phosphore et le quinquina. Les contre-stimulans sont tous les agens qui peuvent abaisser les forces élevées par une action stimulante; ainsi l'effet du stimulant sur la fibre étant la contraction, celui du contre-stimulant sera le relâchement. L'auteur nomme particulièrement contre-stimulant toute substance qui engourdit la fibre et la rend inhabile à sentir le stimulus; comme tels sont regardés l'eau distillée de laurier-cerise, d'amandes amères, de feuilles de persil, la poudre de féves de Saint-Ignace, celle de noix vomique, la digitale pourprée, le solanum officinal, la douce-amère, la squille et ses préparations, la gratiole, la poligale de Virginie, l'ipécacuanha, la menthe, les acides végétaux et minéraux oxygénés; mais le plus grand débilitant qu'il admet est l'acide prussique; il le donne jusqu'à quatre gouttes dans un gros d'eau toutes les deux heures, dans les péripneumonies graves. Tous les sels neutres sont débilitans, excepté le carbonate d'ammoniaque, le muriate oxygéné de potasse. Il regarde également comme tels le fer, les cantharides, tous les acides, excepté le nitrique et le muriatique oxygéné. Fondé sur cette docte théorie qui se rapporte au *strictum* et au *laxum* des anciens, le praticien emploie des remèdes actifs à une dose qu'on n'oserait croire, et cela souvent dans des cas où en nos contrées on n'aurait recours qu'aux relâchans. On peut sur ce point s'en rapporter pour preuve à l'esquisse suivante, qui m'a été donnée par un de ses meilleurs élèves. Le praticien traite toutes les maladies inflammatoires par de copieuses saignées,

le tartre émétique, depuis six grains jusqu'à trente, le kermès minéral à la même dose, à prendre en vingt-quatre heures, la digitale pourprée de six à cinquante grains, à doses réfractées; les dyssenteries et les fièvres, en général, avec la gomme gutte, de six à trente-six grains, par pilules de six grains à prendre en vingt-quatre heures; l'ictère, le diabète, l'hydrothorax, avec le nitre pris d'une once à deux en vingt-quatre heures; les maladies syphilitiques avec la gomme gutte; le tiphus avec le tartre émétique, de six à dix-huit grains en vingt-quatre heures; la gale avec les frictions d'acide sulfurique étendu d'eau; les écrouelles avec les fleurs de zinc, d'un scrupule à deux en vingt-quatre heures; les maladies nerveuses avec le magistère de bismuth, donné jusqu'à deux gros dans la journée; le vers solitaire avec le sulfure d'étain, à la dose de deux onces. Les fièvres puerpérales, est-il dit dans une notice, se traitent toutes par la méthode débilitante ou antiphlogistique, et avec un succès non douteux. Ces idées nouvelles ne sont point encore adoptées par les autres médecins de cet hôpital, notamment par MM. Locatelli et Maggi. C'est ainsi qu'au mépris des sages conseils que donne le père de la médecine, on se joue ici de l'espèce humaine, et que l'on parvient à une renommée usurpée qui a pour compagne la fortune.

Nos tamen hoc agimus; tenuique in pulvere sulcos
Ducimus et littus sterili versamus aratro.

JUVÉN.

Les tristes victimes de toutes ces rêveries sont évacuées dans un lieu commun de repos placé hors de la ville. Autrefois elles l'étaient vers le Foppone, cimetière placé au bout de la rue Saint-Barnaba, voisine de la partie

où est l'hôpital. C'est une rotonde oblongue faite par une suite de belles colonnes de granit formant un portique couvert, percé de fenêtres entre des piliers, et coupé par quatre orillons; cet hôpital est pavé de belles dalles sous lesquelles sont les tombes ou caveaux; au milieu est une petite chapelle en forme de croix, et destinée au service divin. On entre dans ce lieu de repos par deux grilles qui tiennent au mur de contour. Ce petit monument dû à Annone, négociant, qui s'était enrichi dans le commerce de la soie, et qui fut un des administrateurs de l'hôpital, date de 1698; il fut construit d'après les dessins d'Arrigoni, et perfectionné ensuite par Croce; il servit de sépulture à celui qui l'avait fait élever. Aujourd'hui que l'on n'enterre plus dans les villes, ce lieu est destiné à la sépulture des sénateurs, et en vérité ils ne pouvaient être mieux distingués du reste des vivans, après leur mort, qui les rend à notre mère commune. En remontant les canaux intérieurs de navigation, on trouve un autre hôpital; c'est celui des Frères de la Charité, *Frati oblati*, qui n'ont point été supprimés ici, vu l'utilité de leur institution. Cette maison est tenue dans un état de grande propreté; elle n'a que deux salles; la première, qui ne contient guère qu'une vingtaine de lits, est au niveau de la porte d'entrée; au fond est un autel simple, et de chaque côté un escalier d'une douzaine de marches, qui introduit dans une nouvelle salle, suspendue en quelque sorte en l'air; elle contient autant de lits que la première: la moitié des lits de chaque côté du fond est réservée aux ecclésiastiques dont les moyens ne peuvent suffire aux dépenses qu'exigeraient chez eux leurs maladies. La pharmacie est belle, propre, bien fournie, et les remèdes bien préparés; je dis ceci des extraits,

aussi-bien que du quinquina, qu'ils réduisent en poudre par une machine particulière qu'un enfant ferait mouvoir, et sans qu'il arrive aucune perte comme dans la manière ordinaire de la pulvérisation. L'hôpital militaire est situé à l'ouest de la ville, dans la maison abbatiale de Saint-Ambroise, qui fut bâtie d'après les dessins du Bramante. On a disposé les chambres et les dortoirs pour en faire des salles qui sont bien ornées et convenablement disposées pour former une infirmerie. Les cloîtres, au nombre de deux, sont très-spacieux; ils offrent de beaux portiques, ornés, l'un de colonnes doriques, et l'autre d'ioniques; ils servent aujourd'hui de promenade aux malades. On a établi dans cet hôpital une chaire d'enseignement, et on y a joint un cabinet d'anatomie, où j'ai vu des préparations en cire assez belles, entre autres les principales ramifications des nerfs trijumeaux. J'y ai vu aussi une belle suite de maladies des yeux, infiniment supérieure à celles que nous possédons dans nos salles à Paris.

CHAPITRE III.

Casernes des Vélites. — Places. — Théâtres. — Arena. — Villa Bonaparte. — Villa Rossi. — Palais des Sciences. — Bibliothèque ambroisienne. — Observatoire Moscati. — Promenade. — Monza. — Le Lazaret. — Industrie. — Moral.

SORTANT de cet hôpital je profitai du voisinage pour voir la caserne des vélites, troupes choisies du vice-roi, où toute personne bien née ne peut entrer qu'en fournissant une certaine somme. C'est un vaste bâtiment carré du plus bel ensemble, et d'une grandeur telle

qu'on n'en voit point en France élevé pour un pareil objet. Il est à trois étages et construit de manière que dans le mauvais temps on peut faire l'exercice dans les vastes corridors d'en bas. Les troupes de toutes armes y sont exercées et tenues dans la plus grande rigueur. Tout a été disposé de manière qu'il ne manquât rien à cet établissement, dont la dernière aile touchait à son achévement.

Les places sont peu spacieuses, on pourrait même dire peu régulières. Celle où l'on vend les herbes, le poisson, la volaille, même le sang de mouton, est la plus grande de toutes. Au centre est une fontaine d'un assez mauvais goût qui est toute en granit rouge. Les sirènes qui l'ornent et tiennent un dauphin versant de l'eau, sont en marbre de Carrare. Elle reçoit son eau d'un puits qui communique avec elle par un canal souterrain; mais elle n'en peut donner qu'autant que la pompe joue à force de bras, raison de sa fréquente intermittence. La place des marchands, ainsi appelée à raison d'un tribunal où se plaident toutes les causes relatives au commerce, serait à noter si une grande halle qu'on a bâtie pour contenir les archives de la ville au dedans ne lui nuisait point. Quelques-unes de ces places offrent une haute colonne de granit qui soutient saint Ambroise ou saint Charles. On y voit aussi quelques statues de vierges élevées sur des colonnes. Ces monumens furent placés à l'endroit où saint Charles signalait le plus souvent son zèle, soit par la prédication, soit par les œuvres de charité, ou en administrant les sacremens en temps de peste.

Le grand théâtre est connu ici sous le nom de la Scala, à raison de ce qu'il fut élevé sur l'emplacement d'une église de ce nom. Il est un des plus grands de

l'Italie, et fut bâti en 1776, d'après Piermarini, sur un plan d'une grande magnificence, sinon pour le dehors, au moins pour l'intérieur. Un grand vestibule donne accès au parterre et à deux beaux escaliers qui mènent aux loges qui sont sur cinq étages. Toutes les coupes en sont si bien disposées, que la voix est également entendue, que l'on soit près ou non des acteurs. Les loges sont très-vastes et assez profondes; elles sont tapissées au dedans d'un damas de couleurs différentes, souvent ornées de glaces, et toutes garnies en rideaux de taffetas, et éclairées par une ou deux bougies qui brûlent près d'un miroir. Sur l'arrière sont des sofas, et au milieu une table sur laquelle on sert des rafraîchissemens, et souvent la collation. Plusieurs sont garnies de jalousies pour isoler de la salle ceux qui les occupent. Quand il n'y a que la faible clarté que donne une bougie, c'est un indice qu'on veut être seul, et malheur à l'indiscret qui viendrait troubler la solitude. Enfin une loge est ici une chambre qu'on aurait en ville, et dont on a toujours chez soi la clef. Le plus grand nombre appartient à des grands qui, quand ils ne veulent point aller au spectacle, font crier par leur domestique la clef de leur loge pour la soirée. Sur le milieu du premier rang de loges, vis-à-vis le théâtre, est celle de l'Empereur où personne n'entre que Sa Majesté. Elle est éclairée par un très-beau lustre suspendu, et correspond à une chambre à coucher. Au cintre, sur l'avant du théâtre, est un transparent qui marque l'heure et la minute; chose utile, et surtout pour ceux qui par précaution n'ont point apporté de montre. Mais ce qui choque la vue est le souffleur, dont la moitié du corps dépasse l'orchestre, et qui souvent parle fort haut et se démène beaucoup dans ses actions; usage qu'ont peine à supporter

les Transalpins. J'ai trouvé également fort ridicule cette coutume des premiers acteurs d'interrompre leur rôle pour saluer le public quand ils sont applaudis, et de le resaluer encore quand ils se retirent de la scène, quoiqu'on ne s'occupe que de ceux qui leur succèdent. Au-dessus du vestibule qui donne accès à l'intérieur sont des salles des jeux qu'on appelle Ridotti. L'or et l'argent y passent en un instant de la poche des uns dans celle des autres, et un coup de dé décide celui qui donne et celui qui reçoit. Ainsi la même administration qui nourrit les yeux et les oreilles, offre un appât à ceux qui se soumettent à devenir le jouet de la fortune. Ce jeu commence à midi; les acteurs qui se succèdent sont debout autour d'un tapis vert. Ce sont de muets personnages qui ne sont applaudis ni sifflés par personne; qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, la chose est indifférente pour les curieux, mais ils sont plaints par l'homme sage. A quatre heures du matin chacun se retire pour revenir le lendemain à l'ouverture de la salle.

On mange beaucoup aux spectacles, et l'on ne se gêne pas beaucoup pour satisfaire sous le portique aux petits besoins de nature qui s'ensuivent de l'excès dans les boissons. C'est un inconvénient qu'il faut s'attendre à rencontrer dans toutes les villes d'Italie. Les loges communiquent toutes avec une grande terrasse où l'on peut aller prendre le frais dans les beaux jours. Les personnes qui sont lasses du spectacle, notamment les hommes, peuvent se rendre à une salle du Ridotto, où elles jouissent des agrémens de la conversation et de la lecture des papiers-nouvelles tant du pays que de l'étranger. On représente toute la semaine au grand théâtre, excepté le vendredi; on y joue des opéras sérieux et bouffons. J'y ai vu donner *le Donne Bizarre* et *Mar-*

cantonio, pièce singulièrement gaie, et qui fut jouée dans la dernière perfection par Bassi et Mme Gafforini, première cantatrice du vice-roi, actrice qui émerveille par sa voix délicieuse et par le jeu qu'elle met dans tous ses mouvemens. Mais les deux heures de plaisir que j'éprouvai furent bientôt remplacées par deux autres heures d'ennui qu'amena la pantomime avec elle; il fallut boire ce calice d'amertume pour revenir à celui d'ambroisie que m'offrit de nouveau la Gafforini; car ici, comme dans toute l'Italie, tout opéra seria ou buffa est composé de deux actes, entre lesquels est intercalé un ballet qui n'a aucun rapport avec la pièce au milieu de laquelle il se trouve; disparate reçu en-deçà des Alpes, et auquel le goût d'au-delà n'a encore pu s'accoutumer. Ici, comme dans toutes les villes d'Italie, on ne connaît le spectacle qu'on donne que par l'affiche dont on placarde l'entrée deux ou trois heures avant la représentation. Tous les sujets, acteurs comme musiciens titrés de l'orchestre, y sont indiqués, voir même les tailleurs et les machinistes. Le spectacle commence en été à neuf heures du soir, et finit à une heure du matin.

Un second théâtre s'est élevé depuis quelque temps, c'est celui de la Canobiana; il est construit d'après les mêmes dessins du grand, mais il est beaucoup plus petit et bien moins richement orné. Il est occupé par une troupe française qui, quoique bonne, ne pourrait se soutenir si le gouvernement ne venait à son aide. Elle joue deux fois la semaine, à des jours différens de l'ouverture de la Scala. Il en est encore deux moindres, savoir le Corcagno et le Philodramatique, où joue une société d'amateurs; ils ne sont ouverts que l'hiver.

L'Arena est un grand espace, comme son nom le dé-

signe, destiné à de grands rassemblemens les jours de fêtes publiques. Les dessins ont été donnés par Canonica, architecte célèbre, sous la direction de qui le monument se termine. Il est aux confins de la ville, vers les casernes au nord-nord-est. On y arrive sous un ombrage formé par un jeune plan d'érables, de frênes et d'ormes entremêlés. Le sol est un ovale garni d'un fin gazon, terminé dans son contour par une suite de siéges de pierre, et le plus grand nombre en gazons disposés en un amphithéâtre qui peut contenir environ quarante-cinq mille spectateurs. Des murs fort élevés en bornent l'extérieur, et dans leur épaisseur sont pratiquées de petites portes d'entrée qui, comme autant de vomitoires, admettent le public. Au dernier contour des siéges, c'est-à-dire au plus haut règne une étroite terrasse d'où s'élèvent des arbres qui donnent de l'ombre à ceux qui s'y promènent. Au plus bas est une dizaine de bancs en gazon, interrompus vers le midi par la porte d'entrée, formée par un massif de pierre dont l'apparence répondra sans doute à l'élégance du tout quand il sera fini. Vers le fond, au nord, est un corps de bâtiment formant voûte, avec huit issues destinées chacune à laisser sortir un char dès qu'une corde, auparavant tendue, est tirée pour les abandonner à la célérité de leurs coursiers. A l'occident s'élève un bâtiment solide d'une très-grande élégance, et dont le fronton est soutenu par huit colonnes de granit poli. On parvient à son entrée par des marches en granit brut, contenu de chaque côté par des massifs de même nature. Dans l'intérieur est une vaste salle dont le sol est stuqué et tellement poli qu'il semblerait être une brêche travaillée; c'est le *Tessaro* des Italiens. Deux plus petites sont sur les côtés, et l'une d'elles offre un escalier

assez grand qui mène à une principale porte ouverte hors de l'enceinte. Le bâtiment est destiné au vice-roi et à sa cour. Il est fâcheux qu'il soit en quelque sorte écrasé par sa toiture en tuiles à tuyaux. On aurait caché ce désavantage par une corniche qui eût supporté une balustrade. A l'opposite doit en être un autre qui lui correspondra ; il est destiné à contenir une musique bruyante propre à exciter le courage des combattans. Au plus bas de l'amphithéâtre règne un ruisseau d'eau claire détache d'un courant voisin, de la largeur environ d'une brasse. C'est par son moyen que dans l'espace de vingt-quatre heures on peut couvrir d'eau la vaste surface de l'Arena, où la veille les combattans avaient fait voler leurs chars, et ainsi la convertir en une mer factice où peuvent s'effectuer des exercices les plus variés de naumachie. Ce genre nouveau de spectacle fut un de ceux dont on récréa Bonaparte quand il vint dans cette ville pour s'y faire couronner.

La villa Bonaparte est un lieu de plaisance qu'occupe de préférence l'été le vice-roi quand il n'est point à Monza, car le grand palais est le lieu destiné à la représentation royale. Cette villa est proche les remparts nord de la ville; elle a tout ce qui peut faire valoir ce petit local et le rendre agréable. Le bâtiment est dans le goût moderne; il fut commencé d'après les dessins de Pollach, il y a quelques années, pour le duc de Beljoioso. Il fut ensuite acheté par le gouvernement, et offert en pur don à Napoléon, lequel en a donné la jouissance au vice-roi. Les appartemens d'en bas sont de cérémonie; ils sont meublés d'une manière nouvelle et décente. On les ornait, lorsque je les ai vus, avec un grand nombre de tableaux venus du fond de l'Italie, et avec quelques-uns nouveaux envoyés de France. Le sol est jonché et

bigarré de marbre de diverses couleurs et poli. Le salon, entre autres objets intéressans, m'a offert la Madeleine du célèbre Canova. Dire que chaque point du marbre est animé, c'est exprimer la vérité envisagée sous tous ses rapports. Elle est assise sur ses talons, ses cheveux flottent sur ses épaules, une larme sort de l'une de ses paupières; c'est la contrition personnifiée, telle que nous la représente Milton dans l'épouse du premier homme,

When silently a gentle tear let fall
From either eye and wip'd them with her hair.

Il n'y manquait sous la peau du visage qu'un réseau vasculaire, qui, animé par une force vive, eût offert le dernier trait du repentir; mais ce qui dépare un pareil chef-d'œuvre est une croix de roseau naturel, au lieu de l'avoir faite de la même matière que la figure. Les appartemens supérieurs sont occupés par son altesse royale; à l'entrée est un des trois panharmonicons, qui seuls existent. Nous fûmes régalés d'un air guerrier, pendant lequel nous considérions le jeu de toutes les pièces de cette étonnante machine, dont chacun peut voir ici sa semblable; la troisième est en Russie. Je fus moins surpris du jeu de cette machine que je connaissais déjà, que d'un air de piano qui se joua du moment que je me fus assis sur le canapé voisin; la pression de mon corps ayant donné lieu à la détente d'un ressort qui fit agir un rouage, ainsi qu'il arrive dans quelques orgues organisés. A côté du panharmonicon est l'échec automate, qui dans nos dernières guerres d'Autriche est venu se réfugier à Milan, dans le lieu qu'il habite actuellement. Tout le mécanisme de ce personnage est dans le jeu de sa main droite, dont les doigts s'écartent ou se rapprochent selon qu'il y a nécessité de

prendre telle ou telle pièce. S'il survient erreur ou astuce dans le jeu de l'adversaire, le musulman branle sa tête, vient prendre la pièce mal placée et la remet dans le lieu qu'elle doit occuper. Le jugement qui porte à une pareille action est ce qui nous reste inconnu. Nous passâmes à un secrétaire le plus ingénieux qu'on connaisse quant à sa mécanique et à son effet. Quand il est ouvert, si le possesseur, ayant tiré quelqu'argent, l'oublie sur la table, il est aussi en sûreté que sous les trente-six serrures du coffre-fort d'un avare. Malheur à l'indiscret qui porte sur lui la main, il s'élève aussitôt une sorte de pince dont les mors de chaque côté viennent lui saisir le poignet, et incontinent, au grand étonnement du coupable, se fait entendre un bruit de trompette et de clairon qui annonce que le renard est pris au traquet. Les autres appartemens où l'on entre ensuite sont proprement ceux de la vice-reine, ceux d'en bas étant réputés appartenir au vice-roi; ils sont proprement meublés, la plupart en damas; dans la chambre à coucher sont deux lits près l'un de l'autre, et d'un goût ordinaire. Le jardin, disposé à l'anglaise, offre beaucoup d'ombrage, beaucoup de gazon et des eaux abondantes, contenues dans des canaux ouverts, et dont les bords sont avivés d'un très-beau gazon; d'autres qui se diversifient en cascades, en jets d'eau. Toutes ces eaux lui sont fournies par un canal qui l'entoure dans la partie extérieure au midi; là est un obélisque, avec un massif d'arbres disposés en allées; ce lieu est une des promenades publiques dans les grandes chaleurs du jour. Près de cette villa est celle de Rossi. La maison est peu de chose, les distributions sont mauvaises, l'ameublement est trop beau pour le local; mais la faute n'en est point au propriétaire qui

l'a trouvée telle. Son industrie s'est particulièrement fixée sur le jardin. Un assez grand espace, qui peu auparavant ne portait que quelques arbres fruitiers et quelques choux, s'est converti sous sa direction en un véritable élysée, que des eaux coulantes et gazouillantes animent en donnant la plus charmante fraîcheur au feuillage des arbres et aux fleurs qui embellissent ce philosophique séjour.

Dans ces aspects divers que de variétés !
Là tout est également harmonie et beauté ;
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure.

L'Homme des Champs.

Du sommet d'une butte qu'il a formée s'élève un petit temple orné en dehors de jolis bas-reliefs en marbre. Deux fenêtres en regard et décorées d'un transparent où sont représentées sur un papier verni deux cérémonies religieuses des temps anciens, fixèrent mes regards par la singularité du spectacle. Artistes qui aimez les jardins, artistes que guide un bon goût, n'oubliez pas de voir le jardin de M. Rossi, quand vos pas se dirigeront vers la villa Bonaparte.

Le palais des Sciences et des Arts est remarquable par la grandeur du bâtiment et la multitude de pièces qu'il renferme et qui le rendent propre aux divers établissemens auxquels se rapporte son nom. Autrefois connu sous le nom de Bréra, ce palais formait un collége où la jeunesse venait s'instruire dans les classes qu'y tenaient les jésuites. Cette maison avait le titre d'université, et sous ce rapport l'enseignement des humanités y était très-suivi. Aujourd'hui cet enseignement a lieu dans le collége des Nobles, dans celui de la

5.

Canonica et dans celui dit Impérial. L'ensemble de ce palais offre deux étages que supportent des colonnes groupées, qui au premier sont d'ordre dorique et ionique au second. L'escalier qui mène de l'un à l'autre est majestueux. On y voit de très-grandes salles où sont les tableaux les plus propres à leur ornement, tant ceux de l'école ancienne que ceux de la moderne; on y voit de plus ceux des élèves qui ont remporté les prix chaque année, et ceux qu'ont donnés les professeurs des académies du royaume. On y enseigne dans leurs salles respectives la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure, la perspective, les ornemens et la physique. Le professeur de cette dernière science a la jouissance d'un très-beau cabinet de machines pour les démonstrations. Le jardin de botanique, qui est une appartenance de ce palais, est petit, bien soigné par le conservateur Armano. On y voit beaucoup d'espèces exotiques. Les plantes y sont rangées selon la méthode de Linnée. Dans ce palais est un observatoire qui fut un des premiers construits en Italie, d'après le plan donné par le P. Boscovich, astronome ingénieur. Les étrangers qui cultivent l'astronomie ne manquent pas d'aller le voir en quittant ce lieu; ils y trouvent un bien grand fonds de connaissances dans la conversation avec le professeur Oriani. La bibliothèque, qui fait partie du palais, est à l'aboutissant de deux escaliers; les salles en sont superbes; on y a réuni un médaillier qu'avait formé le président Pertusati, et dont le nombre montait à douze mille. On y voyait celles où sont représentés les anciens empereurs et plusieurs villes anciennes, les monnaies des princes du bas empire, et enfin les médailles frappées en l'honneur des grands hommes. C'est dans une des salles de ce palais qu'un

des trois colléges électoraux du royaume, celui des Possidenti, tient ses séances.

La Bibliothèque ambroisienne, située au centre de la ville, près de Saint-Sébastien, est célèbre en Italie; elle fut fondée en 1609 par le cardinal Frédéric Borromée, neveu de saint Charles et archevêque de la ville, qui l'avait commencée dès sa jeunesse. On voit au dedans le portrait de ce fondateur qui a donné tant de preuves de philantropie à cette ville. Tous les savans qu'il avait envoyés dans les diverses parties du monde lui ont apporté nombre de manuscrits pour l'enrichir. On en comptait au milieu du siècle dernier plus de quinze mille volumes, et entre autres était celui des Antiquités de Flavius Joseph, dont Rufin donna une traduction, et celui relatif à la vie des papes, un Virgile rempli de notes par Pétrarque. Ce qu'il y avait de meilleur sur cet objet a traversé les Alpes; mais il reste encore quelques pièces prises du musée de Settola, Milanais, qui s'est beaucoup livré à l'étude de l'histoire naturelle, et un des premiers qui ait fait en Europe une collection en ce genre. La bibliothèque aujourd'hui contient encore trente-cinq à quarante mille manuscrits précieux. On voit aussi dans les salles de cette bibliothèque quelques tableaux et plâtres; il y avait autrefois des Breughel, notamment les quatre Elémens, le Carton de l'école d'Athènes et la belle collection des dessins de Léonard Vinci; mais depuis la paix en Italie tous ces objets précieux ont passé au musée de Paris. Cette bibliothèque est servie par des ecclésiastiques qui se font un plaisir d'y montrer les objets les plus rares aux étrangers. Cette bibliothèque fut toujours, quoique publique, sous la direction du chef de la famille, comme étant sa propriété. Elle est ouverte

le matin jusqu'à midi. On y trouve non-seulement tous les livres de philologie qu'avaient les jésuites, mais encore ceux du grand Haller, de Pertusati, et tous les meilleurs des maisons religieuses supprimées.

Il me restait, pour compléter mes notions sur les établissemens scientifiques, à visiter l'observatoire de M. Moscati, le sénateur, et mon respectable confrère, sous le rapport de la médecine qu'il avait pratiquée autrefois avec la plus grande distinction. Je me rendis à son invitation, et le *convivium* fut véritablement *philosophicum*, tant sous le rapport des personnes priées, que sous celui des matières sur lesquelles roula la conversation. Le maître m'y dépeignit les événemens que lui amena son transport parmi les Croates, et je le payai de retour par quelques anecdotes recueillies de mes voyages dans les grandes Indes. Je fis connaissance chez lui de M. Pencati, minéralogiste, dont les recommandations me furent bien utiles à Padoue. La matinée du lendemain fut employée à voir l'observatoire du savant sénateur; il est placé au plus haut de la tour d'une église abattue; c'est une propriété que lui a donnée la ville, en reconnaissance des bons services qu'elle a reçus de ce respectable citoyen. Sous la direction de M. Mauro, qui en avait la garde, nous vîmes toutes les machines qu'il y avait fait placer, non-seulement celles qui sont usitées pour observer les astres, mais encore celles qui ont leur utilité dans les autres branches de la physique. J'admirai surtout le génie avec lequel ce savant gardien avait rendu mobile en tout sens la toiture d'une chambre obscure, de manière que tous les mouvemens des astres étaient appréciés, soit qu'ils fussent à l'horizon, soit qu'ils s'élevassent au-dessus, et même qu'ils fussent parvenus au

zénith. Je ne saurais trop recommander aux amateurs d'astronomie de chercher à voir ce cabinet, surtout quand M. Mauro pourra les y conduire. J'invite aussi toutes personnes curieuses de phénomènes physiques à faire quelques milles hors la ville pour gagner le palais Simonetta; elles trouveront dans son intérieur un écho si riche de moyens, qu'il répète vingt-neuf fois les deux dernières syllabes d'un mot, trente-six fois le bruit d'un coup de pistolet, et un nombre infini de fois celui d'un coup de fusil.

Les Milanais sont reconnus pour être les citadins de l'Italie qui aiment le plus le plaisir de la promenade; celle qui est au bout de la rue du Corso, près la villa Bonaparte, est la plus fréquentée le dimanche, vers les deux heures : on y prend le frais, assis sous l'ombre d'épais marronniers qui forment allée. Il est très-ordinaire d'y voir une seule femme y faire les honneurs de la conversation, pendant que son époux est ailleurs dans un autre groupe. A quatre heures le lieu est désert; on n'y voit que quelques belles qui jettent quelques soupirs détournés à ceux qui veulent bien les recueillir. Cette promenade est proprement celle de la bourgeoisie; les plus favorisés de la fortune aiment mieux à cette heure se montrer dans la rue du Corso, avec tous les avantages que leur donne la voiture; ils y trouvent la fraîcheur que donne l'irrigation récemment faite par un homme qui s'y est promené avant eux, ayant l'arrosoir mobile entre les jambes. La bourgeoisie, mêlée au petit peuple, prend sa direction le soir vers la porte Romaine, où se trouvent une belle avenue et de jolies guinguettes. En suivant sur la gauche les remparts élevés de la ville, on jouit d'une très-belle vue sur la campagne, et l'on arrive par une longue

allée de mûriers au boulevard nord de la ville. Cette promenade commence d'un quinconce qui est vis-à-vis la forteresse et les casernes, puis, se contournant sur la ville qu'elle domine, elle aboutit à la porte Orientale. Elle est formée d'une grande allée d'ormes et de deux contre-allées assez élevées pour qu'on voie bien la ville et les jardins particuliers et publics qui la bordent sur les côtés, et aussi le beau rideau que forment les Alpes du côté opposé. C'est dans l'allée du milieu qu'on voit courir, en fendant l'air, les voitures de toute espèce, depuis la dormeuse où se trouvent les grands-papas et grand'mamans, les pères de famille avec leurs chastes moitiés, jusqu'aux wiskis, phaétons et diables que guide l'ardente jeunesse, en cherchant à dépasser tout ce qui la devance. Les piétons, plus à l'abri des accidens de fortune, tiennent les contre-allées; et ceux qui ont un peu de philosophie s'amusent des peines que chacun prend pour tuer le temps. Après le plaisir de cette monotone promenade, chacun vient prendre des glaces, les piétons dans les cafés, les gens de voiture dans leurs loges à la Scala.

A neuf milles environ vers le nord est Monza, gros bourg, célèbre pour avoir été le lieu où Charlemagne fut couronné souverain de la Lombardie. La cathédrale, sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste, mérite d'être vue. C'est un bâtiment dans le genre gothique, ayant une assez belle façade et un clocher dont les cloches sont si bien correspondantes dans leurs tons différens, qu'elles forment un accord parfait quand elles sont mises convenablement en branle. Cette église avait autrefois un riche trésor qui, par l'éventualité des circonstances guerrières, s'est singulièrement amoindri; néanmoins il lui reste encore sa couronne de fer qui, imposée sur

le chef des anciens rois lombards, servait à les confirmer dans leur royauté. Cette couronne est dite de fer, à raison de ce qu'elle est garnie intérieurement d'un cercle de ce métal provenant d'un clou de la passion. Du reste, elle est toute en or et enrichie de pierreries. Quoi qu'il en soit, Bonaparte, en prenant possession de la Lombardie par droit incontestable de conquête, a cru devoir faire renaître l'usage antique du roi Longobard, et les chanoines de Monza ont tiré, pour la cérémonie du couronnement, la couronne de fer qui depuis long-temps n'avait vu le grand jour. Monza, outre la cathédrale, offre encore un palais impérial dont l'architecture est somptueuse; il est de Piermarini, ainsi que les jardins qui ornent cette résidence et la rendent délicieuse dans la belle saison. Elle est particulièrement recommandable sous le rapport de la chasse, vu l'abondance du gibier qui ne peut s'échapper du parc; et aussi de son voisinage avec Pélucca, qui est devenu maison royale depuis sa restauration. Là sont de très-belles écuries, des haras où l'on cherche à faire produire les plus beaux coursiers.

Les environs de Milan offrent beaucoup de belles maisons de plaisance où s'étale le luxe milanais sous toutes les formes les plus agréables. On cite entre autres celles de Montebello, où fut signé en 1798 le traité de Campo-Formio; Lainate, séjour délicieux, une des appartenances de la famille Litta; Belgiojosa, près Pavie, célèbre par l'étendue de son parc et de ses jardins, et plusieurs autres, plus ou moins brillantes, qu'on trouve dans le bourg de Varèse et ses environs, et qui jouissent de toute la fraîcheur que donne une bonne irrigation.

Le Lazaret est le premier monument que l'on trouve à gauche, en sortant par la porte orientale de la ville,

pour gagner Brescia; il est dû à la philantropie de saint Ambroise, sous qui il fut commencé. Louis XII le fit achever en 1507, et le fit servir à sa destination; mais le nombre des pestiférés diminuant, le bâtiment passa dès-lors à une autre. Il est tout en brique, entouré d'un fossé au dehors, et formé de petites cellules qu'on dit être au nombre de trois cent quatre. Ces cellules tiennent entre elles par un mur commun, de manière que leur ensemble forme un seul corps. Chacune reçoit son jour par deux fenêtres opposées. Au milieu, en dedans, est une vaste cour carrée garnie de gazon, entourée de portiques à arcades portées sur de petites colonnes demi-gothiques qui appuient sur les cellules, lesquelles n'ont aucune communication entre elles. Ces portiques ont une longueur d'environ douze cents pieds chacun. Au milieu est une chapelle où le célébrant pouvait être vu de tous les pestiférés. A l'entour règne un péristile octogone. Ce vaste local sert de caserne aux troupes de ligne qui s'y trouvent fort à l'aise, et qui font leurs exercices sur le préau.

Il règne beaucoup de mouvement à Milan. Les rues marchandes sont fournies de boutiques où chacun est au travail. Tous les ouvrages à marteau s'y font avec une promptitude et une intelligence peu ordinaires dans les autres villes de l'Italie. Les fabriques d'étoffes et de draps de soie sont nombreuses, mais la main-d'œuvre est inférieure à celle de Lyon et de Gênes. Les broderies en or et argent sont bonnes, mais le dessin est souvent de mauvais goût. On coule le métal pour tous les ouvrages de ciselure; mais cet art est loin du fini français. La carrosserie et la sellerie sont assez bonnes pour qu'on en envoie dans beaucoup de villes de l'Italie. Le commerce s'y soutient par le luxe qui fait travailler la

main du pauvre, aussi s'en trouve-t-il moins ici qu'ailleurs. Le territoire de Milan, riche en beaux pâturages, fournit une abondance de bons fromages, le Trachino, le Caccinale, qui non-seulement se consomment dans le pays, mais encore passent vers le nord au-delà des Alpes. Le blé, les fruits secs, le chanvre sont autant d'objets d'exportation qu'on échange en France contre des draps. Le riz fait une des plus grandes richesses du pays. On l'exporte à dos de mulets en Suisse et en Allemagne; une grande partie passe aussi en France.

Je n'abandonnerai point Milan sans dire quelque chose de moral propre à ses citadins. On doit croire d'avance que, gouvernés long-temps par un prince autrichien, un Espagnol, soumis aujourd'hui aux lois des Français dont ils avaient d'avance pris les habitudes, leur caractère, nuancé par tant de causes, n'offre qu'un mélange qui dérive de leur influence. Aussi ont-ils toute la bonté des premiers, toute la bigoterie des seconds, et toute la vivacité des derniers : qualité souvent basée sur un fond d'intérêt qu'on observe partout chez les gens d'affaires qui cherchent souvent à faire des dupes. L'urbanité française se manifeste jusque dans les boutiques et chez les passans. Nombre de fois écarté de mon chemin, et le demandant à un débitant, j'ai trouvé un homme qui se dérangeait de son comptoir pour me le montrer, et même me faisait conduire assez loin par un apprenti. Revenant du spectacle à minuit, j'ai souvent rencontré des jeunes gens qui me suivaient long-temps pour me mettre dans ma route dont je me trouvais beaucoup éloigné. Les Milanais sont prompts et même ingénieux dans leur conversation; ils ont fréquemment l'exclamation sur la langue, et le plus souvent sans l'accompagner du geste. *Per Bacco!* disait à

un petit garçon qui l'avait frôlé, un pauvre diable d'écrivain que je vis sortir de chez un sale charcutier, ayant en main un paquet de cochonnaille, *io ti faro salir la testa per l'aria.* C'est la coutume dans toute l'Italie que les hommes vont à la provision pendant que la femme garde la maison; est-ce l'incapacité des femmes à faire leurs emplettes, ou bien la crainte du mari sur la conduite de sa moitié quand il ne l'a point sous les yeux? J'ignore la réponse à faire, mais il est certain que les épouses ne contribuent en rien au bonheur domestique sur ce point. Ici rarement, m'a-t-on dit, on file le sentiment, mais quand les cœurs ont su se faire entendre, bientôt on a un rendez-vous à l'église aux heures de prières; on s'aborde de l'œil et l'on se touche de la main d'autant plus facilement qu'on est sur le même banc; un mouchoir pris pour se moucher donne le change à la gouvernante, qui le plus souvent est d'intelligence. Le reste est l'affaire du dieu d'amour, qui sait toujours mettre une heureuse fin aux tourmens qu'il excite. Les *Ave Maria* sont les moyens dont on profite le mieux; ce sont de pieux exercices que l'on va faire à la chute du jour dans l'église la plus voisine. Les hommes, les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles, tous se trouvent mêlés pour offrir leurs vœux à la mère du Sauveur; tous bredouillent leurs prières dans l'obscurité, malgré la clarté que donne le luminaire de l'autel. Cette piété expansive de la jeunesse ne peut qu'étonner un Français, dont l'éducation est loin de trouver appui sur les préjugés qu'inculquent à leurs pupilles de pieux ecclésiastiques auxquels elle n'est que trop souvent livrée en Italie.

Le sexe est assez beau à Milan; il sait relever les avantages de la nature par ceux que l'art lui ajoute avec in-

térêt; et à cet égard les modistes de Paris, qui ont établi ici leur empire d'une manière aussi solide que la valeur des armes françaises a assuré le sien, leur en fournissent tous les jours les moyens. Les filles qui passaient autrefois leur enfance au couvent jusqu'à l'époque du mariage sont élevées aujourd'hui à la maison, mais dans un état de recueillement qui vaut bien celui de la réclusion. Elles habitent une aile du logis, sous la surveillance des gouvernantes d'un âge mûr et d'un ecclésiastique de confiance qui est toujours commensal de la maison. Leur éducation roule sur la langue française, qu'elles ne parlent pas plus que nos demoiselles qui étudient à Paris la langue italienne dans leurs salons, et sur la musique, qu'elles continuent de pratiquer plus que chez nous quand elles passent sous le joug marital. Quand elles y sont entrées, et qu'elles ont payé leur dette au dieu d'hyménée, un complaisant s'introduit dans la maison, et par ses prévenances et ses petits soins il remplit le vide que laisse trop souvent le mari hors de chez lui. Ainsi le veut l'usage qui commence au pied méridional des Alpes, et qui n'est cependant pas général pour toutes les femmes en Italie, et notamment à Milan.

L'activité règne dans toutes les classes de citoyens qui se sentent aiguillonnées du désir d'augmenter leur fortune. On travaille dans la ville plusieurs objets en grand, notamment le verre, la porcelaine, la laine, le poil de chèvre. On y trouve diverses manufactures d'étoffes, de bas, de rubans de soie, de velours. On y fait des cristaux, des voitures, des plâtres d'après l'antique. L'homme riche jouit dans son palais et ses campagnes de l'industrie du pauvre de son pays, et même de celle des Ultramontains, qui rivalisent entre eux pour mieux réussir à diminuer le poids de son

ennui. Généralement parlant, les Milanais de cette classe sont instruits, et plus que nos Français, dont la révolution est loin d'avoir changé le fond du caractère. Les réunions sont gaies, par l'empressement que les chefs de maisons mettent à y répandre un air d'amabilité. Ils invitent volontiers à partager les agrémens d'un assez bon repas, et d'une manière plus franche que dans aucune autre ville plus méridionale de l'Italie; et ce qui leur fait honneur, c'est que rarement au dessert succèdent les cartes. Les grands invitent à leurs châteaux, où l'on fait des cavalcades, des parties de chasse et de jeux. Lainate est connue sous ce rapport, comme ayant été cause d'une diminution dans les revenus du marquis de Litta, lorsque ce seigneur y passa l'automne ces années dernières.

CHAPITRE IV.

Pavie. — Université. — Place. — Eglises. — Fonderie de canons. — Remparts et fossés. — Chartreuse.

Ayant rempli mon objet à l'égard de Milan, je louai une voiture pour me rendre à Pavie, ville célèbre par la défaite des Français sous les ordres de François Ier, et encore plus par sa reddition, lorsque parurent les troupes que Napoléon menait à la victoire. On passe par la porte Marengo, ainsi dénommée de la bataille qui soumit le Piémont et le Milanez à la France. Cette porte en marbre formera une sorte d'arc de triomphe, en mémoire de cette brillante journée et du génie guerrier de celui qui conduisait les braves. On longe, sur la droite, un canal de navigation, où s'est rassem-

blée une grande partie des eaux qui ont contourné la ville; une verte pelouse en borde les côtés, et de distance en distance sont des écluses pour augmenter l'eau ou la diminuer, selon que le demande le service des barques et celui de l'irrigation nécessaire aux champs voisins. Au bout de six milles environ, se trouve une grande écluse pour la dérivation d'une bonne partie des eaux, ce qui facilite la continuation du travail pour la prolongation du canal jusqu'à Pavie. Les excavations se font avec activité, et, si elles continuent ainsi, on peut croire que la communication entre l'une et l'autre ville, par navigation, ne tardera pas à avoir lieu. On compte vingt milles entre l'une et l'autre; la route est tracée et déjà battue sur un très-bon terrain, à travers des prairies et des champs de riz et de maïs bordés d'aunes, de peupliers et de saules qui bornent trop souvent l'horizon; aussi le chemin est-il un peu ennuyeux par sa monotonie. Au milieu de la distance est Binasco, petit bourg où l'on se rafraîchit. Ce bourg est renommé pour la fabrication des fromages, que les agricoles vendent aux commerçans qui les distribuent dans l'Italie et les principales villes de l'Europe, sous le nom de fromage de Parmesan. Enfin, après avoir dépassé quelques maisons joliment ornées, on arrive à une avenue de jeunes marronniers qui mènent à la porte de la ville.

Pavie, le *Ticinum* des anciens, située au midi de Milan, sur la colline qui borde le Tésin au milieu des plaines verdoyantes de la Lombardie, doit son origine, selon Pline et Strabon, aux Léviens et Mariciens, anciens peuples de la Ligurie, qui en jetèrent les fondemens. Cette ville fut rasée dans les premiers temps de l'empire romain; mais, comme le phénix, elle

renaquit de ses propres cendres. Elle devint ville municipale et fut réunie à la tribu Papia, dont elle prit le nom. Elle fut de nouveau ruinée par Odoacre, roi des Hérules. Revenue à son ancienne splendeur, elle devint la capitale du royaume de Lombardie. Depuis, Alboin, qui vint de la Pannonie avec ses troupes, s'y établit en 568 de notre ère, jusqu'à l'époque où Charlemagne, invoqué par le pape Adrien pour mettre des bornes aux efforts ambitieux de Didier, l'eut entièrement défait en 744, d'où s'ensuivit l'extinction de la puissance lombarde en Italie. Elle passa ensuite au pouvoir du saint Siége; mais bientôt les Visconti s'en emparèrent, et la firent fortifier comme étant un rempart de leur duché. Elle n'en fut pas moins livrée au pillage en 1525 par Lautrec, qui voulut venger la France de l'affront qu'avait éprouvé François Ier, battu et fait prisonnier à la bataille donnée près de Binasco. Cette ville a eu également sa célébrité dans les fastes de l'église; mais rien de son lustre ne lui reste aujourd'hui, sinon quelques monumens publics qui manifestent le mauvais goût de ceux qui les firent élever; encore sont-ils la plupart en briques que le temps a cruellement rongées. Pavie est mieux pavée que bâtie. Un des plus beaux édifices et des plus utiles est l'université, qui reporte sa naissance en 791, époque où Charlemagne la fonda. Marie-Thérèse, en améliorant le sort des professeurs, a aussi donné une forme nouvelle à cette université, la seule qui ait été conservée dans ses états en Italie. C'est un bâtiment carré, d'un matériel assez grossier, et dont les portes ne s'ouvrent qu'aux heures d'exercice. L'intérieur offre un portique à double galerie placée l'une sur l'autre, avec arcades. On parvient au second étage par deux larges escaliers.

Sur les murs de ce portique sont des pierres encadrées où se trouvent quelques lignes à la gloire de ceux qui ont honoré l'université sous le titre de professeurs comme sous celui d'écoliers : j'y ai vu, entre autres, des inscriptions en mémoire de Spallanzani, de Tissot, de Bianchi et autres qui ont illustré les chaires de physique, de médecine et de droit. C'est à l'étage supérieur que sont les salles de physique et d'histoire naturelle. Ces dernières sont spacieuses et très-bien tenues; les objets ont été disposés par Spallanzani, selon l'ordre de Linnée; les minéraux et les coquillages sont en petit nombre; mais on a moins eu en vue le faste que l'utilité, les échantillons ayant été bien choisis. La partie des mammifères m'a paru la moins soignée; les objets qu'elle renferme peuvent cependant répondre aux besoins que comporte l'enseignement. Les pièces d'anatomie ont plus fixé mon attention : les injections des lymphatiques faites par le mercure ont assez bien réussi; mais l'état d'exsiccation où elles sont est un obstacle à la perfection qu'elles pourraient offrir, si elles eussent été conservées dans l'esprit-de-vin. D'ailleurs ces pièces, contenues dans des armoires profondes et souvent obscures, ne peuvent que perdre aux yeux les plus exercés. Il est cependant deux belles pièces en cire qui m'ont paru mériter attention, l'une est une femme dont tout le système des absorbans et sanguins est très-bien développé; l'autre est un écorché sur qui les ramifications vasculaires ont été fort bien rendues. Le seul défaut que j'y ai trouvé est que les artères sont d'un rouge trop clair, ainsi que le bleu des veines, qui pèche par un pareil défaut. Cette université a aussi sa bibliothèque fournie en toute espèce de livres, mais particulière-

ment de ceux relatifs aux sciences qui y sont démontrées. Ces classes ne sont ouvertes qu'aux étudians en droit et à ceux en médecine; ceux qui se destinent à l'église reçoivent l'enseignement dans un séminaire. Le bâtiment communique, par un dégagé, avec l'hôpital voisin, où sont réservées deux salles pour la clinique; de sorte que dans le temps d'exercice le professeur passe de son école de théorie dans celle de pratique, où il fait voir aux étudians la meilleure manière d'appliquer le précepte aux différens cas éventuels. L'amphithéâtre qui est dans l'université est de la moitié moins grand que celui de Paris. Chaque banc est séparé de son voisin par une balustrade en bois d'un assez mauvais goût. Le nombre des étudians montait il y a quelques années à douze cents; aujourd'hui il est réduit à plus de la moitié, dont quatre cents pour la médecine. Les études en cette dernière science se font de la manière suivante : la première année, les étudians suivent quatre professeurs, qui chacun à leur tour leur enseignent les élémens de géométrie et d'algèbre, l'éloquence italienne et latine, l'analyse des idées, la littérature grecque. La seconde année on leur démontre la physique générale, la physique expérimentale, la botanique, l'anatomie, la physiologie et l'anatomie comparée et la chimie générale. La troisième année on leur enseigne la matière médicale, les institutions de chirurgie, la pathologie, l'anatomie, l'anatomie comparée et l'histoire naturelle. La quatrième année ils passent à la clinique médicale, et continuent la pathologie et l'anatomie; on leur enseigne la pharmaceutique, et ils continuent d'assister à la clinique. La cinquième année se termine par l'anatomie, les accouchemens, la médecine légale et la cli-

nique où ils interviennent comme praticiens. On voit, par cette énumération, que les jeunes gens ne peuvent que prendre une notion générale des objets qu'on leur démontre, et que pour un plus profond développement ils sont laissés à leurs propres facultés. Les premiers examens pour le doctorat commencent à la fin de la troisième année; les derniers à la fin de la cinquième. Les leçons commencent le 25 novembre et finissent le 8 juin. L'index suivant fait connaître les professeurs et la matière qu'ils enseignent, à s'en tenir à la partie médicale :

	MM.	*Ouvrages.*
Clinique médicale.	Raggi.	
— chirurgicale.	Scarpa,	Essai sur les maladies des yeux; Traité sur les hernies; Tables anatomiq. sur l'ouïe et l'odorat; Observat. sur l'anévrisme.
Pathol. et médec. légale.	Carminati,	« Hygiènes, Thérapeutices, et Materiæ medicæ, tractatus 1791 ».
Anatomie.	Fattori.	
Matière médicale.	Borda.	
Physiologie.	Jacobi.	
Histoire naturelle.	Mangili.	
Chimie.	Brugnatelli,	« Farmacopea generale; Giornale fisico-medic., Anali ».
Pharmacie.	Mirabelli.	
Botanique.	Nocca.	
Institutions de chirurgie.	Nessi.	
Physique.	Volta.	Lettres sur l'Air inflammable des marins.

Le professeur de botanique enseigne sa partie dans un jardin qui est une appartenance de l'université; il est proche des remparts de la ville, attenant le bastion Saint-Epiphane, il est tenu avec bien du soin. Les plantes y sont rangées selon l'ordre de Linnée. Dans le même local est l'amphithéâtre et le laboratoire de chimie.

J'eus la faveur de faire connaissance avec le professeur Borda, qui m'accueillit avec cette franchise que dicte l'esprit de confraternité; je lui dois, à lui et à un Céphalonien élève de l'école de Paris, les notions que j'ai prises sur l'université. Le professeur Borda est reconnu comme praticien à Pavie; je n'ai pu apprécier ses moyens sous ce rapport, n'ayant pu rester que peu de jours dans cette ville; mais le jeune Céphalonien m'a donné une notice de l'emploi des remèdes, tel qu'il a eu lieu sous sa direction à l'hôpital. On verra, d'après cette notice, que le professeur est entiché des opinions du médecin écossais, qui a tourné bien des têtes à Edimbourg, à Vienne et à Pavie. Heureux les malades que leur bonne étoile a soustraits à toutes ces rêveries, dont les écoles de France ont été garanties! Dans une manie sthénique, il a été donné jusqu'à quarante grains d'émétique par jour, dissous dans dix onces d'eau distillée, à deux cuillerées toutes les deux heures. Dans une ascite sthénique, il a prescrit, et avec succès, dit-on, jusqu'à quarante grains de gomme gutte par jour. Dans une chlorose de même nature, il a fait prendre, dans le même espace de temps, les fleurs de zinc à une once et demie; l'eau distillée de laurier-cerise, dans le cas de sthénie, a été prise jusqu'à deux gros par jour; la dose a même été poussée jusqu'à une once. Il donne le nitre ordinairement à une once par jour, dans les mêmes affections. Dans une obstruction du foie, l'extrait de ciguë a été donné jusqu'à un scrupule dans l'espace de vingt-quatre heures. Dans une forte péripneumonie, on a prescrit avec succès l'extrait d'aconit jusqu'à cent grains dans le même espace : on a, en pareil cas, porté aussi la dose du kermès jusqu'à un scrupule. Nous sommes loin d'être le

partisan d'une pareille pratique, n'ayant rien vu d'elle par nous-mêmes; mais ce que nous en rapportons suffit pour faire voir que l'on est beaucoup trop méticuleux en France sur la dose des grands remèdes. Peut-être que dans beaucoup de cas, en agissant néanmoins avec prudence, réussirait-on mieux avec moins de crainte. Les professeurs de cette université jouissent dans toute la Lombardie de la plus haute considération; ils avaient précédemment les prérogatives de la noblesse; celles-ci ont été abolies par le nivellement qu'on appelle républicain.

La principale place, à Pavie, est au centre de la ville; un vaste portique règne dans son contour; au milieu est une statue équestre qu'on dit représenter Marc-Aurèle Antonin; le cheval en est assez hardi; mais la figure est mesquine et d'une basse physionomie. Elle fut enlevée de Ravenne par les Lombards, et transportée par eux à Pavie. Il est plusieurs tours anciennes qui ont survécu au sac de cette ville; elles se présentent avec tous les caractères de la caducité. On montre celle où Boëce le consul fut enfermé en 524, d'après les ordres de Théodoric; lieu où le philosophe composa son beau livre *de Consolatione philosophicâ*: celle-ci est tombée depuis quelque temps, et n'a pas été rétablie depuis.

Il est peu d'églises à citer à Pavie comme belles; on peut cependant aller voir la cathédrale nouvellement bâtie sur les fondemens de l'ancienne, qui était dans le style gothique. On y voit avec plaisir la chaire qui règne autour d'un des piliers; elle se distingue par sa sculpture en bois et par les douze apôtres qui la soutiennent comme autant de cariatides. On y garde comme objet de curiosité une lance de Roland, qui paraît plutôt être

le mât d'une barque, armé d'une pointe de fer. L'église des augustins, d'une architecture légère et hardie, est aussi recommandable, moins par son vaisseau que par le tombeau du patron qui y repose; il est d'un genre approchant du gothique et orné de marbres et de statues d'assez bonne main. On y voit encore, entre autres tombeaux, celui de Boëce le consul, si célèbre par son savoir, son éloquence et ses malheurs; il est supporté par quatre petites colonnes qui font un assez bel effet. Celle des dominicains, d'une architecture gothique, mérite encore d'être vue, à raison de ses tableaux et des marbres qui décorent une de ses chapelles; c'est celle du Rosaire, dont il faut considérer les détails de l'ouvrage, et non l'ensemble qui est d'un assez mauvais goût.

Il est ici peu de palais qui aient la majesté de ceux de Milan; il en est cependant qui en approchent, et tels sont ceux Botta et Bellinsone, dont les appartemens et les galeries offrent la plus grande magnificence, et ceux de Maino et d'Olerano, dont les jardins sont très-bien soignés. Le théâtre a été bâti en 1773; il est fort beau, mais l'intérieur en est peu orné. Un des plus grands édifices publics est la fonderie de canons, une des plus belles après celle que j'ai vue à Turin; elle est sur la droite en arrivant de Milan. La ville a non-seulement des remparts, mais encore de larges fossés, souvent pleins de l'eau que leur fournit le Tésin; c'est une source de fièvres intermittentes pernicieuses pour la ville, dont elle devrait se débarrasser, ayant assez de causes de maladies, par l'effet des rivières qui l'entourent. Pavie n'a guère qu'une belle rue; elle est très-longue, et s'étend de l'ancien château lombard jusqu'au fleuve. Elle a des égouts souterrains pour les écoulemens de la ville et pour le passage des eaux qui lui viennent

du Naviglio. La promenade est agréable; on y a en perspective de belles campagnes à l'est aussi-bien qu'au midi; mais vers ce dernier côté on jouit du plaisir qu'offre le Tésin, dont le lit fort large va gagner le Pô, après avoir passé sous les arches d'un large pont voûté, attenant le midi de la ville. Ce pont, composé de plusieurs arches inégales, est tout en brique, revêtu de marbre en quelques parties; il fut bâti sous Galéas de Visconti en 1351; il sert encore de promenade aux habitans de la ville, et de communication avec un faubourg qui est à son extrémité. Sa largeur est assez grande pour laisser un libre mouvement à deux voitures qui se rencontreraient.

Le sexe est assez beau à Pavie, et généralement l'habitant est aisé, à en juger par les artisans qui sont tous bien vêtus, ce qui annonce une richesse territoriale. On porte sa population à environ vingt-quatre à vingt-cinq mille âmes.

N'ayant plus rien à observer à Pavie, je partis de grand matin pour faire à pied quatre milles, en prenant le chemin de Milan. Je me trouvai alors dans une avenue de jeunes peupliers qui me conduisit à la Chartreuse, superbe monastère, qui, après avoir existé plus de cinq siècles, fut supprimé par Joseph II il y a une trentaine d'années. Cette retraite religieuse, distante d'un mille du grand chemin, date du commencement du quatorzième siècle; elle est due aux pieuses libéralités de Jean Galéas Visconti, duc de Milan, dont le tombeau se voit dans l'église. Elle était occupée par une soixantaine de cénobites qui jouissaient d'un revenu annuel de 500,000 francs, pour vaquer à leurs saints exercices et prier pour leur bienfaiteur. La première façade du bâtiment est peu ornée; elle mène à une belle

cour; sur la droite est une masse de bâtimens où logeait le duc quand il venait se recueillir les grands jours de prières. L'église est d'après les dessins de Bramante, le même qui bâtit la basilique de Saint-Pierre. Le portail placé sur un perron peu élevé est surchargé de sculptures, d'ornemens et de médaillons en bronze, genre mi-parti entre le grec et le gothique; il est tout incrusté en morceaux de marbre qui contribuent à sa richesse, si ce n'est à son élégance. Le dehors de la coupole, orné de galeries à petites colonnes, est d'un bon effet, ainsi que la petite galerie de marbre qui couronne la corniche des murs de l'église. L'intérieur est bien proportionné, estimé par ses marbres colorés, par ses figures, ses statues et bas-reliefs du dernier fini. Il est très-bien éclairé, et offre trois nefs revêtues de marbre blanc. La voûte est en croix d'ogive, elle est ornée d'étoiles d'or sur un fond d'azur. Les grilles du chœur et celles des chapelles sont toutes en cuivre, mais tellement poli qu'elles imitent le brillant de l'or; elles sont d'ailleurs très-bien ouvragées, et, sous ce point comme sous l'autre, elles fixent avec raison l'attention des curieux : on les nettoie tous les ans. Il y a une douzaine de chapelles très-bien décorées et proprement tenues. Les autels ont pour parement de jolis bas-reliefs en marbre le plus brillant. Ces chapelles offrent des fresques et des tableaux qui jusqu'ici n'ont point fixé les yeux des connaisseurs, excepté un de Perugin, qui représente le Père éternel dans toute sa gloire. Les autres peintres qui ont travaillé à cette église sont Gidolfi, Vospino, Forano, Albertenze, Cignani et autres de l'école lombarde. Plusieurs des autels semblent d'abord être une étoffe brodée; vus de près, cette étoffe n'est plus qu'un assemblage de petites pièces de marbre de différentes

teintes qui ont pris sous la main patiente de l'ouvrier la forme d'une tapisserie. Dans la croisée à droite est le tombeau de Galéas Visconti, le fondateur du monastère, et dans celle à gauche sont les stalles des frères. On y voit d'agréables tableaux en bois de rapport. Le chœur offre plusieurs fresques de Crespi, relatives à la naissance du Sauveur; l'adoration des mages, la présentation de Jésus au temple, sa dispute avec les docteurs. Les peintures du haut représentent la vie de saint Bruno. Tout ce travail est de Denys Crespi. Quant au maître-autel dont le retable est tout en marbre blanc, il fixe l'admiration par les incrustations en agate, en lapis-lazuli, jaspes, amethyste, cristal de roche et autres pierres dures dont la pose sur le tabernacle est des plus harmonieuses. Ces ornemens se trouvent jusque sur la balustrade de la communion, et surprennent ceux qui ne sont point accoutumés à ce genre d'enjolivement si ordinaire dans l'Italie méridionale. Cette église excelle d'autant plus en ce genre d'ornement, qu'il est le produit de l'industrie des frères religieux, qui prenaient par eux-mêmes plaisir à orner ainsi la maison du Seigneur. Le sol est tout en marbre à compartimens, formant de grands dessins. Je passai au cloître, dont les arcades sont des plus sveltes, et soutenues sur des colonnes de marbre blanc, bien filées; un fin gazon orne le milieu. Toute l'étendue de ses murs est percée de portes qui communiquent aux cellules des religieux, cellules qui sont autant de maisons particulières, ayant chacune leur petit jardin avec un bassin d'eau courante. Là, chaque pieux cénobite passait sa vie dans la méditation des principes de l'Évangile, et tourmentait son corps pour mieux placer son âme à l'expiration du terme fixé à sa vie. Je ne pus me défendre, en voyant

ces tristes demeures, d'un sentiment de pitié pour tant de malheureux qui pendant quelques siècles furent ainsi victimes de leur zèle. Victime! l'est-on quand on est logé, nourri, chauffé, enfin commodément traité pour travailler isolément à son salut, sans rien contribuer de sa part au bien public? Mais combien étaient heureux ces pieux solitaires en comparaison de ces bonzes et de ces fakirs que j'ai vus macérer leur corps sous les exercices les plus durs de leur religion! J'ai vu à Poulpara, à deux lieues de Surate en remontant le Tapti, une sorte de chartreuse où les religieux, alors sous la direction de Baba Saheb, étaient loin d'avoir un sort aussi favorable que celui de ces pieux enfans de saint Bruno. J'ignore, il est vrai, s'ils priaient pour les banians, qui leur faisaient l'aumône; mais ce que je sais, pour l'avoir vu à différentes fois, c'est que chaque individu, dans un grand espace carré, ombragé par un énorme figuier, n'avait pour cellule qu'une petite cahute, dont le sol couvert de cendre servait de lit au cénobite plongé dans ses méditations, en attendant que son heure vînt pour faire sa station auprès de l'idole qu'entourait une eau claire où il se lavait auparavant. Une poignée de riz, quelques fruits secs étaient sa seule nourriture. Certes, la perspective d'un pareil sort n'est pas des plus attrayantes pour peupler les cloîtres, quelque envie qu'on ait de se rendre recommandable à l'Eternel après la mort. Le logement du supérieur est attenant le cloître, mais il est beaucoup plus grand que celui des autres religieux, et le jardin, humecté d'une eau courante, est aussi plus spacieux. La sacristie, par sa grandeur, pourrait passer pour une église. Elle est ornée de belles boiseries avec des niches où sont les statues des apôtres et des prophètes. On y montre un grand cadre assez cu-

rieux par les soixante-quatre petits bas-reliefs en ivoire, sculptés dans le genre gothique d'une manière à surprendre par le fini de l'ouvrage, qui offre différens sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est un couronnement d'autel donné à ce monastère par Catherine, femme de Galéas Visconti. Cette église a beaucoup pâti dans la dernière arrivée des troupes qui ont franchi les Alpes. On avait commencé à enlever le plomb qui servait de toiture, et déjà les voûtes se détérioraient, les fresques se gâtaient lorsque le général des armées françaises y porta remède en la faisant couvrir avec des tuiles concaves, à la méthode italienne, ce qui en l'écrasant lui ôte beaucoup de son élégance.

Revenu sur la grande route pour attendre la voiture, je reposai mon corps et mon esprit sous l'ombre fraîche que me donnaient un peuplier et un saule pleureur, dont les branches, mollement flexueuses, humaient l'eau du Naviglio, qui coulait à mes pieds. Assis sur un banc en regard d'une jolie maison, isolé et livré seul à de philosophiques réflexions, je cherchai à dissiper leur teinte mélancolique par un air de flûte. Un ton langoureux en bémol devint l'interprète de la situation où était mon âme. Je finissais l'air que j'improvisais, lorsque deux bambins sortirent pour m'entendre. Je badinai un instant avec eux en parlant leur langue, puis reprenant mon bâton, c'est-à-dire ma flûte, je jouai un air vif qui fit arriver le maître de la maison. C'était un abbé à qui son âge ajoutait un caractère respectable. Je liai avec lui une conversation plus grave. Il me prit pour un Romain, sans doute ce fut par politesse. Je profitai de son erreur pour le faire parler sur ceux de mon prétendu pays, qu'il habilla d'une belle manière. L'ayant questionné sur son état actuel, il me répondit

qu'il était possesseur de la maison et du jardin qui étaient vis-à-vis de moi. Il cherchait de tous côtés l'instrument qui avait frappé ses oreilles; je le tirai de son embarras en prenant mon bâton et le faisant résonner sous mes doigts. Quand j'eus fini mon air, qu'il écoutait avec la plus grande attention avec sa famille composée d'un jardinier et de sa femme, une gouvernante et deux petits marmots, il saisit mon bâton, et le tournait et retournait de toutes façons, me demandant s'il avait été fait à Rome. Lui ayant dit qu'il venait de France: « Per Bacco, quanto ingegnosi sono questi Francesi »! s'écria-t-il. Fatigué de ses fréquentes interrogations, je chargeai une pipe pour me dispenser d'y répondre. Cette circonstance me servit pour mettre en évidence toute l'étendue des notions physiques du personnage. N'ayant point de briquet, je pris un peu d'amadou, et ayant défait le verre de ma lunette d'approche, j'allai à son aide l'allumer au soleil, puis je revins aussitôt à mon banc, près de lui. « E dove avete recato fuoco », me dit-il. Je lui montrai ma lunette; il ne pouvait concevoir comment j'en avais pu tirer du feu. Ma pipe s'étant éteinte dans ma conversation, je l'initiai dans mon secret. Cette marque d'ignorance des premiers élémens de catoptrique me suffit pour mettre au jour toute l'étendue des connaissances physiques que reçoivent les ecclésiastiques dans le Milanez. A mon retour à Milan, ayant noté tout ce qu'il m'importait de revoir, je quittai cette ville pendant la nuit pour gagner Padoue.

CHAPITRE V.

De Milan à Padoue. — Brescia. — Denzano. — Peschiera. — Vérone. — Vicence.

Le chemin dans toute cette route est très-agréable. A deux milles environ de Milan est un canal à droite, sur lequel, pour aller à Cassano, on fait neuf ou dix milles fort commodément et à bon marché. Les rives de ce canal sont agréablement variées; çà et là on voit de vastes prairies que diversifiaient, à mesure que nous avancions, des plantations de maïs qui mûrissaient encore cachés dans leurs spathes desséchés; les épis de panis, les panicules de millet (1), prêts à être cueillis, se balançaient sur leurs faibles tiges au souffle du vent qu'amenait le lever de l'aurore. Les rayons du soleil qui la suivaient étincelaient à travers le feuillage des aunes et des saules qui bordaient le canal. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre dans la vaste plaine qu'entourait l'horizon, c'était une bigarrure de champs dont la parure venait d'être coupée par la faucille. D'autres, où s'élevait le lin, formaient un tapis agréablement chamarré de ses douces couleurs. A différens endroits croissait le lupin, que les cultivateurs destinaient à l'engrais, en faisant passer la charrue sur sa riche foliaison. Çà et là des bouquets d'ormeaux, dont le tronc était enlacé par une vigne dont

(1) Ce millet est très-commun dans les campagnes du nord de la Lombardie, où il est connu sous le nom de *Sagina*. L'espèce est désignée dans Linnée sous le nom de *holcus glumis villosis seminibus aristatis*. On en fait des balais, des brosses, et, avec les tiges, des nattes et des clôtures pour les champs.

les branches vagabondes, encore ornées d'un purpurin feuillage, allaient s'enlacer toutes chargées de leurs grappes avec celles de sa voisine. De distance en distance s'offraient de rians villages où les familles, trouvant l'aisance dans l'activité de leurs bras, avaient déjà oublié les malheurs d'une guerre récente qui avait rougi leurs guérets.

Enfin, après avoir tenu la route pendant plusieurs milles, et avoir dépassé Pecchia, Gargonzola, petits endroits, nous arrivâmes à Cassano, village qui n'a de célébrité que pour avoir été témoin du courage des Français au commencement du dernier siècle, sous le commandement du duc de Vendôme, qui repoussa le prince Eugène, et devint alors maître de l'Italie. Il sera aujourd'hui à jamais mémorable par les hauts faits d'armes de nos braves, en 1799, sur une ravine que nous passâmes à sec avant d'arriver à l'Adda. Les Russes et les Autrichiens apprirent alors ce que peut le courage quand il est guidé par des chefs intrépides et expérimentés. Le lit de l'Adda est très-large, comme l'est celui de tous les torrens descendus des montagnes, et entraînant dans leur course rapide les cailloutages et autres pierres de seconde formation qui en font l'écorce. Enfin, après avoir laissé derrière nous Triviglia, Carravaggio, Calcio, Chiari où nous couchâmes, nous fûmes déjeûner à Brescia le lendemain de notre départ de Milan.

Brescia, ville ayant une bonne forteresse au nord, est au pied des Alpes, dans une situation très-riante, sur la rivière Garza, dont une partie la traverse. Sa population est d'environ quarante mille âmes; elle a un évêché et une cour d'appel. Ses remparts, ornés d'arbres et de gazon, et donnant sur une riche cam-

pagne, forment une promenade très-agréable. Les Brescians reportent le nom de leur ville à Brennus, chef de Gaulois cénomans, qui en jeta les fondemens. Elle passa ensuite sous la domination romaine et en devint une colonie. A la chute de ce grand empire, elle se ressentit violemment des querelles qu'eurent les papes avec les empereurs d'Allemagne. Vers le milieu du quatorzième siècle, elle passa du pouvoir des Scaliger à celui des Visconti, puis à celui de Louis XII. Ces temps sont des époques d'horreur pour tout philantrope qui lit l'histoire des guerres d'alors, où Gaston de Foix et Bayard firent leurs hauts faits d'armes. Il sont heureusement passés, et pour long-temps, depuis que Brescia forme une ville frontière du royaume d'Italie.

Brescia est bien percée et a quelques monumens publics qui méritent d'être vus. L'église la plus belle est celle nommée Grazie, recommandable par la hardiesse de son jet, la manière dont ses voûtes sont soutenues par de petites colonnes isolées; elle a quelques tableaux estimés; la Pace décorée de colonnes de marbre isabelle veiné, d'ordre corinthien, quelques tableaux; on y remarque la richesse de plusieurs de ses autels où le stuc rivalise en beauté avec le marbre le plus brillant. On distingue l'église de Sainte-Agathe, par la belle statue de la sainte; et celles de Sainte-Lucie et de Sainte-Apollonie. Il en est une autre, la cathédrale, que l'on bâtit près d'une ancienne fort vilaine, elle est très-avancée depuis une douzaine d'années; mais les travaux se continuent avec la plus grande lenteur. Elle est d'un goût moderne assez beau; elle est grande, riche en statues, tableaux et autres ornemens dus à la piété libérale du cardinal Quirini. Aussi y a-t-on placé son buste dans l'intérieur, et à la façade. La pierre est

d'un grain si fin qu'on la prendrait pour du marbre. On conserve dans cette église une croix de cristal couleur aurore, que les Brescians appellent oriflamme; quelques-uns même croient que c'est celle qui apparut à Constantin dans les airs, et qui vint se fixer où elle est aujourd'hui; *credat Judæus Apella*. La ville a aussi son palais de justice qui orne la grande place, où sous un portique règnent nombre de boutiques. Ce palais mérite attention, tant par sa grandeur que par son style où le genre gothique se trouve mêlé au grec. On y voit des fresques et des tableaux qui n'offrent rien de bien intéressant à des yeux exercés. Les palais les plus curieux sont l'épiscopal, ceux de Martinengo, Gambara, Bargnani, Fenaroli, Ugeri, Colini et Suardi. L'école de Venise s'est complue à orner l'intérieur du plus grand nombre.

Les habitans ne sont point étrangers ici aux sciences; ils ont une bibliothèque publique qu'ils doivent aux soins paternels du cardinal Quirini; elle est dans l'archevêché. Deux salles contiguës renferment des instrumens de physique pour des cours qu'on fait à la jeunesse. On y enseigne également les principes des beaux-arts; néanmoins le voisinage de Milan nuit beaucoup aux avantages que la ville pourrait retirer de ces établissemens. Brescia a tout ce qu'il faut pour être réputée ville de guerre; citadelle élevée sur une colline, murs, fossés et remparts; rien ne lui manque sous le rapport de la défense; elle a cinq portes, dont quelques-unes sont décorées; les rues comme les maisons particulières sont favorisées d'eaux vives que leur donnent nombre de fontaines, fournies par les eaux d'une colline voisine, nommée Monpiano.

Brescia se distingue des autres villes du nord de

l'Italie par ses mains toujours actives. Hommes, femmes, enfans, tout le monde manie le marteau, l'aiguille ou le fuseau. On y fait des toiles, des draps de laine et des dentelles communes; sur les ruisseaux sont des machines inventées pour le dévidage de la soie que fournit le pays. Brescia est encore connue pour la bonté des armes à feu, et surtout les canons de fusils et les poignards. Cette habitude de manier les armes destructives avait donné aux Brescians celle de s'en servir contre leurs ennemis particuliers; aussi les assassinats étaient-ils fréquens dans cette ville, dont la position et les alentours n'inspirent que de la douceur dans les mœurs; mais depuis que les lois françaises y ont pris force, il n'est plus fait mention de Dilettante, ou assassin de profession. Le Brescian est fourni d'une population également active; on ne voit sur la route que des mains occupées aux papeteries, aux sciages de planches, à la perforation des canons de fusils, au pilage du riz, des pepins de raisins pour en retirer l'huile. Les terres y sont productives; après le labour on y sème du lupin, qu'on laisse pourrir sur pied pour former des engrais. On sème communément la même année du froment, puis du lin ou du millet. Le Brescian offre encore de gras pâturages, où les habitans des contrées voisines amènent leurs grands troupeaux de vaches pour y être nourris jusqu'en été dans des endroits de louage où ils font leurs fromages. Ces fermages sont d'un grand revenu aux propriétaires. Les montagnes, cultivées jusqu'au plus haut, donnent des mines de fer et de cuivre, qui, exploitées, offrent des métaux d'un très-bon emploi dans les manufactures.

Lonato fut le terme de la journée. C'est un gros bourg assez bien bâti, ayant une grande et belle place

avec une eau jaillissante, et dans le voisinage une église qui mérite d'être vue, sous le rapport de sa majestueuse simplicité. Lonato est au nord d'une vaste plaine où se déroulèrent les nombreux bataillons de nos armées d'Italie quand, voulant s'opposer aux Autrichiens, Bonaparte les mena de Mantoue, où, après six jours de combats et de victoires continues, les ennemis furent obligés de repasser les montagnes du Tirol. Je descendis de voiture avant d'entrer dans ce bourg, et prenant sur la gauche, puis laissant sur la droite une grande place où la jeunesse s'exerce au jeu de balle, je grimpai sur un monticule, d'où, longeant les murs d'une ancienne forteresse détruite, je fus bientôt en position pour jouir d'une des plus brillantes perspectives, embellie par le lac de Garda, dont on ne peut découvrir la fin. Au nord, sur la gauche et sur un coteau, est Salo, ville très-peuplée, à en juger par le nombre de ses clochers; à divers endroits du penchant des montagnes boisées s'élevaient, du milieu des prairies, quelques villages qui formaient avec les vignobles du bas le plus riche amphithéâtre. Le soleil couchant, dont les derniers rayons se reflétaient sur la scène, y étendait un charme qu'un pinceau, tel habile qu'il soit, ne pourrait rendre. Ce n'était point alors le lac agité dont les eaux irritées imitaient les fureurs de l'Océan; enfin le Bénaque qu'invoque Virgile, quand il dit dans ses Géorgiques :

Te lari maxime teque
Fluctibus et fremitus assurgens, Benace, marino.

Ce lac est d'un grand revenu pour le pays; le carpione délicat, des truites fort grasses, de gros mulets, des anguilles et autres bons poissons passent à Parme et à

Milan pour y lester l'estomac des riches qui, dans leur molle oisiveté, entretiennent, sans s'en douter, l'activité et l'aisance du pauvre. Je foulais sous mes pieds le thym, la verge-dorée, l'œil-de-christ, l'œillet sauvage, et nombre d'autres jolies plantes que l'industrieuse nature fait croître dans les régions sablonneuses exposées au soleil qui élabore l'arôme dont jouissent leurs agréables fleurs. Enfin, refaits par une bonne nuit, nous côtoyâmes la rive du lac, après avoir laissé derrière nous Desenzano, gros bourg bien peuplé de marchands et de pêcheurs, et nous arrivâmes le lendemain matin à Peschiera, ville fameuse par la bataille donnée dans ses environs entre les troupes françaises et autrichiennes. Il y a quelques années que Peschiera était une des premières villes qu'on trouve dans le Véronèse; on pouvait autrefois la regarder comme forte, à raison de ses murs et de sa citadelle, assise à l'endroit où le Mincio sort du lac Garda ; elle a, dit-on, coûté trente-trois millions aux Vénitiens. Elle était redoutable autrefois; aujourd'hui à peine pourrait-elle résister à une poignée d'hommes qui viendraient pour l'envahir. Elle est beaucoup peuplée, surtout de mariniers qui vivent de la pêche. La dînée fut à Vérone, où l'on n'arrive qu'après avoir traversé pendant quelques milles un pays sablonneux, qui ne produit que de mauvaises herbes et quelques arbustes rabougris.

Vérone était une des plus anciennes colonies romaines que l'on connût, à s'en rapporter aux monumens qu'elle offre encore, notamment son Capitole, son amphithéâtre et ses arcs de triomphe. On en reporte l'origine au temps de la république, où les citoyens se gouvernaient par leurs propres lois. Cette ville partagea les malheurs communs à ses voisines,

lors de l'invasion des barbares ; mais elle eut encore plus à souffrir des factions, qui la minèrent pendant plus de deux siècles sous le gouvernement des Ezzelin, des Scaliger et de leurs successeurs. Ce fut lors de ces guerres intestines que naquirent les amours célèbres de Roméo et Juliette, des maisons Capelletti et Montecchi, citées dans Muratori, et que Shakespeare a produites sur le théâtre avec tant de succès. Vérone se rétablit enfin quand elle se fut donnée aux Vénitiens. Elle dut ses fortifications à la ligue de Cambrai, si funeste à l'Italie ; les meilleures sont de Sanmicheli ; elles consistent en une citadelle placée, vers le nord, sur un monticule qui domine assez la ville pour bien la défendre, et en un bastion d'Espagne, chef-d'œuvre pour le temps où il fut construit. Du reste, elle est entourée de murailles, flanquées de distance en distance de tourelles et de demi-lunes. Vérone sera long-temps citée comme ayant donné naissance à des personnages qui se distinguèrent par leur savoir : nommer Catulle et Pline, sans compter ceux des temps modernes, c'est en donner la preuve. Aussi est-elle encore aujourd'hui le terroir où germe le plus le goût des sciences, des lettres et même des arts. Elle est généralement bien bâtie : les habitans, qui avaient près d'eux des marbrières de différentes espèces, des carrières d'une pierre très-dure approchant de la nature de celle d'Istrie, et une meulière qu'on appelle Mallone, sorte d'ostracite, ont fait jouer la mine et ont profité de leurs richesses pour la bâtisse. On évalue sa population actuelle de quarante-cinq à cinquante mille âmes, dans un circuit de six milles, y compris les faubourgs. Sa position est une des plus riantes de l'Italie septentrionale ; elle a pour rideau, au nord, de vertes collines appuyées sur les

Alpes; au midi et à l'ouest, une vaste plaine pour tapis. L'Adige, descendu des montagnes du Tirol, en la partageant en deux parties inégales, lui apporte les avantages d'une petite navigation. Ces deux parties communiquent par quatre ponts, dont le plus remarquable, celui du vieux château, a sa troisième arche large de cent quarante-cinq pieds; il est impraticable aux voitures, à raison des marches qui lui servent d'abord. La petite portion de Vérone séparée de la grande par le fleuve est communément nommée Véronette; elle fait continuité avec la citadelle, qui, entourée de fossés et munie de bastions, offrirait, si besoin était, un plus grand développement de forces que le vieux château abandonné, placé au midi de l'Adige.

Vérone a quatre portes, une à l'ouest, la porte Saint-Zénon; deux au midi; celle dite de Palio, la neuve, qui est la plus décorée; elle est à la droite de l'Adige, et mène à Mantoue; celle l'Evêque qui donne sur Vicence; celle de Milan, ou la porte Saint-Zénon; elle est la moins belle; enfin une qui regarde les montagnes, elle conduit à Trente. Les rues de Vérone ont pour la plupart des trottoirs, et sont assez droites, notamment celle du Cours; elles sont peuplées de marchands qui surveillent les opérations du comptoir, et d'un peuple qui est toujours en activité; rarement on y voit des désœuvrés, si ce n'est quelques ecclésiastiques dans le temps où le service ne les appelle point à l'église. Toutes les rues sont larges, et plusieurs fort longues; elles sont bien garnies de maisons solidement bâties, décorées de palais qui pour la plupart ont des fenêtres à balcon, avec garniture de fer en saillie. Les places sont peu nombreuses, mais elles sont belles et assez régulières; celle des herbes, ou marché, est toujours four-

nie le matin de maraîchers qui apportent leurs herbages, et de paysans qui viennent y détailler leurs fruits. Elle a pour ornement une fontaine où est une statue couronnée d'un diadème; c'est un emblème relatif à la ville de Venise, dont Vérone recevait des lois. Tout près est celle des Signori, qui est fournie de boutiques et de cafés; elle a pour ornement deux colonnes, l'une qui soutient un lion, et l'autre un saint Marc avec ses attributs. La place dite de Bra est très-spacieuse, mais irrégulière; on y tient deux foires, l'une le printemps et l'autre l'automne; elle fourmille, vers le soir, d'hommes et de femmes à figures rebondies, telles que les a rendues le pinceau de Paul Véronèse. On distingue parmi les plus beaux palais celui du Conseil, édifice magnifique élevé sur la place des Signori d'après les dessins de Sansovino; sa façade est ornée de plusieurs statues en marbre et en bronze, dont les meilleures sont de Campagna. Entre plusieurs à noter sont celles de Pline, de Vitruve, de Catulle, de Cornélius-Népos, tous nés à Vérone; on y voit également celles d'Emilius Macer, de Fracastor et de Maffei en habit de magistrat. La salle du conseil, ainsi que le portique qui la soutient, sont de Fra Giocondo, le commentateur de Vitruve, qui répara l'arche du pont dit de la Pietra, qu'on attribue à ce père de l'architecture. Les peintures de l'intérieur sont relatives à l'histoire de la ville; elles sont de Paoli et de Brusasorzi. Les palais particuliers les plus dignes d'être vus sont ceux Canossa, Bevilacqua, où étaient de belles statues antiques et de beaux tableaux; ceux Pompei, Gherardi, Pellegrini et Verzi, ouvrages dus à Sanmicheli, et qui rivalisent de majesté avec ceux de Palladio, le restaurateur du bon goût. Tous ces palais où se voyaient les chefs-d'œuvre

du Tintoret, du Titien, du Guide et autres, ont beaucoup perdu depuis que les circonstances orageuses de ces derniers temps en ont fait disparaître les brillans tableaux qui les décoraient : c'est une calamité qui leur est commune avec d'autres, en plusieurs villes de l'Italie. On peut encore citer comme beau celui du marquis Maffei, historien, magistrat, homme enfin à qui Vérone doit une grande partie de sa célébrité.

Parmi les églises à citer, tant sous le rapport de leur architecture que sous celui des objets qu'elles renferment, est d'abord la cathédrale; elle est du gothique le plus ancien; sur son portail se découvre le portrait de Roland et d'Olivier, son compagnon d'armes et d'aventures. On cite, comme objet digne d'attention, un beau crucifix en bronze, placé à l'entrée du chœur; on le dit de Sanmicheli. On y voit aussi le tombeau du pape Lucius III, chassé de Rome en 1185, et quelques peintures de Paul Véronèse et du Titien, notamment une Assomption de ce dernier, qui est un de ses meilleurs ouvrages. La bibliothèque du chapitre, riche en manuscrits, est fort fréquentée. On remarque également l'église Saint-George, occupée précédemment par des bénédictins; on la cite comme un beau monument de Sansovino : Paul Véronèse, Farinati et le Tintoret l'ont rendue célèbre par les tableaux qu'ils ont faits pour l'orner; Saint-Zénon, ancienne abbaye près la porte de ce nom; Pepin, dit-on, en fut le fondateur; il est enterré dans le voisinage, au cimetière Saint-Procule. On admire les portes de bronze de cette église, le bénitier en porphyre, son maître-autel, sous lequel est enterré saint Zénon, évêque de la ville. Enfin, comme dernière église qui mérite d'être mentionnée, nous citerons Sainte-Marie l'ancienne,

production digne de son auteur, Palladio. Dans cette église se voient les tombeaux des Scaliger, monumens qui, quoique de mauvais goût, ont cependant leur valeur, en ce qu'ils donnent l'idée de celui qui régnait dans le moyen âge. Il est nombre d'autres églises appréciables, tant sous le rapport de leur architecture que sous celui des peintures dont elles sont décorées : nous les passons sous silence, invitant les voyageurs à s'en procurer la vue sur les lieux.

Un monument qui fait honneur à la ville est le muséum, qui est situé vers le midi, sur la place de Bra; on y entre par un beau portique que décorent six belles colonnes d'ordre ionique. Ce portique est orné de bas-reliefs, tous travaillés dans les temps les plus anciens. Le Muséum est un lieu que les muses ont en prédilection, aussi les amateurs qui cultivent leur génie y font-ils de fréquentes incursions. Il doit toute sa décoration comme son ameublement aux soins continuels de Maffei, qui prit plaisir à y rassembler tous les beaux restes de l'antiquité qui étaient épars dans le Véronèse, le Vicentin et même ailleurs. La ville reconnaissante avait fait placer son buste à l'entrée de ce riche conservatoire; mais sa grande modestie fut cause qu'il fut retiré; ce ne fut qu'après sa mort qu'il fut replacé. Le portique mène à une cour qu'entoure un péristile, le Lapidario, où se voient une suite d'inscriptions étrusques, et autres indications antiques grecques et romaines. On y voit de plus des bas-reliefs, des autels, des colonnes milliaires, des sarcophages et autres monumens des siècles passés; rassemblement précieux où vont étudier les usages anciens ceux qui aiment à interroger les morts qui ne peuvent répondre que par les signes et les emblèmes qu'ils nous ont laissés. Le grand

théâtre occupe une partie du même emplacement; il est sur la droite; il date du commencement du siècle dernier; il est très-beau, presque circulaire, ayant cinq rangs de loges qui sont au nombre de vingt-sept; le dernier rang est couronné d'une balustrade qui règne tout autour. Au-dessus de l'avant-scène, au milieu, est un cadran qui indique l'heure, ainsi que cela a lieu dans beaucoup de villes de l'Italie. On y trouve aussi un ridotto, une salle de conversation et un lieu de réunion pour la société philarmonique, qui y donne ses concerts l'hiver. Quelques sociétés savantes y tiennent aussi leurs assemblées.

Les monumens antiques qui méritent l'attention des étrangers sont trois arcs de triomphe, le premier appelé la porte des Borsari, qu'on dit avoir été élevé sous Gallien en 262; le second, la porte du Foro Giudiziale, dont on voit quelques restes dans la rue des Leoni, et le troisième bâti par Vitruve, en honneur de la famille Gavia : celui-ci est à moitié détruit, et n'offre actuellement que le cintre et deux colonnes cannelées sans chapiteau; enfin une vieille muraille ou enceinte qu'on croit avoir servi à une naumachie; d'autres veulent que ce fût un capitole. L'ouvrage d'Onuphrius Panuinus, historien de Vérone, offre toutes ces antiquités dans un état de restauration. Mais le monument ancien le plus admiré est l'amphithéâtre ou arena, situé sur la place de Bra, et bâti, selon Vitruve, lors de la république, sous le consulat de Flaminius; Maffei le rapporte à un temps bien plus postérieur, savoir, vers la fin du premier siècle de notre ère, où il fut construit par ordre du conseil de Vérone. Ce monument, assez bien conservé, est sans contredit une des plus belles antiquités de la ville; il a au dehors une circonférence de treize

cent trente et un pieds; son plus grand diamètre est de quatre cent soixante-quatre, et le moindre de trois cent soixante-sept. L'arène, ou la place vide qui est à découvert, offre une surface de deux cent vingt-cinq pieds sur cent trente-trois. On y voit une suite de quarante-cinq rangs de gradins, où pourraient tenir vingt-deux mille personnes commodément assises. La pierre en est très-dure; elle paraît être une sorte de marbre d'un blanc rougeâtre et veiné; les blocs en sont volumineux; plusieurs ont dix-huit pouces de hauteur sur vingt-six de profondeur. On peut faire le tour de l'amphithéâtre sur son rebord d'en haut, et découvrir ainsi tous les édifices et monumens que la ville renferme. Au dixième ou douzième gradin, à chaque extrémité du grand arc de l'ovale, sur les deux grandes portes d'entrée, sont deux tribunes avec balustrades, destinées sans doute, l'une aux magistrats et l'autre aux musiciens. Ce fut dans l'une d'elles que Pie VI, en passant par Vérone pour aller à Vienne, donna sa bénédiction au peuple agenouillé sur les gradins, dont toutes les places étaient occupées. Le jour de cette mémorable cérémonie est gravé sur un marbre, comme un des plus célèbres du siècle. De distance en distance sont des vomitoires, et en bas des corridors circulaires voûtés, pratiqués dans l'espace vide, entre les murs qui contournent les gradins et le plan le plus extérieur; le tout est en brique. Le temps a peu dégradé l'intérieur de ce monument, qui vient d'être rétabli aux frais de la ville; on l'entretient en substituant des blocs quand ils manquent. Il n'en est pas de même de la partie extérieure de son enceinte voûtée, dont il ne reste au haut qu'une partie. Le dehors en est peu décoré, excepté une partie avancée où l'on voit un reste d'une enceinte de trois

ordres que couronne une corniche : ce lieu, bien appauvri, sert encore aujourd'hui d'asile à un petit spectacle de marionnettes, où ensuite on donne le combat des chiens, étrange et risible subversion des mœurs anciennes, qui amuse le peuple de Vérone sans que personne se la rappelle à l'esprit.

Vérone, défendue comme elle l'est vers le nord par de très-hautes montagnes, la plupart volcaniques, ouvertes vers les autres aires de vent, jouit d'une exposition qui contribue beaucoup à sa salubrité; aussi le sang y est-il généralement beau, notamment chez les femmes qui soignent leur teint, et dont la société est fort agréable dans les maisons particulières comme dans les cafés, vu le caractère de gaieté et d'amabilité qu'elles y développent. L'activité règne dans la ville; le seul travail en laine et en soie, dans le quartier Saint-Thomas, peut occuper dix-huit mille ouvriers. Il s'y fait aussi un grand commerce en gants et en peaux qu'on y prépare très-bien; en bois et en planches qui viennent des montagnes par l'Adige, et qui passent à Venise pour la construction des vaisseaux. Vérone a été long-temps le chef-lieu de la Société italienne; elle a une académie d'agriculture et de commerce, plusieurs autres connues sous les noms de Philarmonique, d'Alétophyle, d'escrime; elle a de plus un séminaire, un observatoire; on y fait des courses de chevaux en mai.

N'ayant plus aucun autre objet à voir à Vérone, je remontai le surlendemain en voiture pour aller plus loin par Vicence. La route que l'on suit est agréablement variée. Sur la droite on a l'Adige et ses détours jusqu'à Caldiero ; on traverse une plaine qui, bien que pierreuse, se laisse facilement remuer par le hoyau ; les mûriers y épanouissent leur feuillage en toute liberté.

Leurs branches reçoivent avec plaisir une vigne folâtre qui demande leur appui; partout c'était des anses ou des guirlandes d'où pendait la récompense du cultivateur. Les propriétés sur le grand chemin sont protégées par des haies de paliures, de spiræa ou d'arundo disposé en losanges treillagés, comme c'est ordinaire dans toute l'Italie septentrionale. On côtoie sur la gauche une chaîne de montagnes peu élevées où rit la verdure presque jusqu'au sommet; ce sont les monts Euganéens qui se lient avec les Alpes Trentines; séparation que la nature a établie entre l'Allemagne et l'Italie, et que dépassèrent tant de fois les Transalpins pour porter la désolation parmi les paisibles habitans de ces contrées. Sur la droite, dans le lointain, sont les collines qui vont se perdre dans la chaîne des Apennins. Toutes ces montagnes sont plus ou moins calcaires, et recèlent en elles beaucoup de marbres rougeâtres, jaunes et autres couleurs. Celle de Bolca est particulièrement connue sous le rapport de ses schistes marneux, où se trouvent des plantes, des coquillages et des poissons dont les mers de l'Inde nourrissent les analogues, ce qui donne lieu à de profondes réflexions chez le philosophe naturaliste. Ronca mérite également considération, à raison des indices volcaniques qu'elle offre; on ne peut voir sans étonnement un grand nombre de coquilles mêlées à la lave qu'on y trouve. Plusieurs ont été gravées dans les ouvrages de Valisnieri, de Maffei et Moscardi; tous ces échantillons, pris depuis le Véronèse jusqu'au Bassanais, annoncent que ces régions furent long-temps occupées par la mer, et peut-être alors travaillées par les explosions des volcans soumarins qui les ont exhaussées sous forme de montagnes.

Ainsi l'on arrive à Vicence, située entre une monta-

gne et une colline sur le Bacchilione, qui, la traversant du nord-ouest au sud-est, contribue beaucoup à son agrément. Si cette ville ne fut point fondée par les Toscans, elle fut du moins agrandie et peuplée par les Gaulois Sennonais, suivant Tite-Live, trois siècles et plus avant l'ère chrétienne, à-peu-près dans le même temps que Vérone fut bâtie. Elle tomba comme elle sous le pouvoir des Romains; Attila la saccagea, ainsi que sa voisine. Elle fut aussi successivement soumise aux rois lombards, à ceux d'Italie; mais fatiguée du joug, elle le secoua et se forma en république. Mais quelle pouvait être la durée d'une pareille république entourée de puissans voisins et de dévastateurs? L'empereur Frédéric II s'irrite de sa résistance à suivre ses ordres, il fond sur elle, la brûle en partie, à l'époque de la guerre qu'il soutenait contre Grégoire IX. Elle répare ses pertes, mais c'est pour passer sous la domination des Carrare de Padoue, des Scaliger de Vérone, des Gaulois quand ils possèdent Milan. Elle crut mieux faire pour mettre fin aux divisions intestines et à la tyrannie de quelques particuliers, en se donnant aux Vénitiens, sous la garantie de ses lois et priviléges qu'elle se réserva. Elle avait tout lieu d'être satisfaite du parti qu'elle avait pris, lorsque Maximilien la reprit aux Vénitiens en 1509, et ne la leur rendit que sept ans après.

Vicence, dont le contour est d'environ quatre milles, renferme une population de vingt-cinq à trente mille âmes au plus, y compris les faubourgs. Elle est, dans une grande partie de son étendue, fortifiée d'une double muraille qui lui est d'une bien faible défense; la rivière qui l'arrose en la contournant, loin de lui être utile sous ce rapport, lui fait souvent beaucoup de mal

dans ses inondations. Un des plus beaux ponts qui soient jetés sur elle est celui de Saint-Michel. Il est formé d'une seule arche hardie, et a sur ses parapets une balustrade en marbre. On distingue encore celui de la Boucherie; il est composé de trois arches, dont la plus grande est au milieu. Les rues sont assez belles à Vicence; elles sont pour le plus grand nombre pavées en grandes dalles piquetées. Cette ville se vante avec raison d'avoir donné naissance à Palladio, architecte célèbre, qui a laissé dans Vérone, Vicence, Venise et les campagnes voisines, des preuves à jamais mémorables de la grandeur de son génie; on voit même encore ici la maison qu'il habitait; c'est un monument où la simplicité est unie à l'élégance. On peut regarder cet artiste comme le restaurateur du bon goût en architecture; il étouffa le caractère gothique qui cherchait à remplacer le romain et le grec. Il sut donner à ses compositions non-seulement la fermeté que comporte l'exécution, mais encore l'élégance et la convenance. On en a la preuve dans son chef-d'œuvre, le théâtre olympique. Ce théâtre fut construit pour y déclamer quelques scènes dramatiques que les membres de la Société olympique prenaient plaisir à y représenter. On y donna la Sophonisbe du Trissino, poëte célèbre que produisit le seizième siècle. Cet édifice, disent les connaisseurs, est le plus élégant, le plus accompli et en même temps le plus majestueux qu'on connaisse en son genre. Il fut disposé selon les proportions des théâtres romains, telles que les a exposées Vitruve. La façade de l'avant-scène offre deux ordres, ornés chacun de colonnes corinthiennes, de statues ennichées, et d'autres encore devant des colonnes, le tout surmonté d'un attique avec sept jolis bas-reliefs. De cette façade commencent cinq avenues

ornées de bâtimens où se déploient en relief la plus grande richesse en architecture. Celle du milieu est la plus grande et aboutit à un arc de triomphe surmonté d'une statue équestre; au-dessus de l'arc moyen de cette grande entrée est l'inscription suivante :

Virtuti ac genio
Olympicor. Academia theatrum hoc
A fundamentis erexit
Ann. MDLXXXIII. Palladio archit.

Elle a quatre-vingt-trois pieds en largeur sur vingt et un en profondeur, largeur qui diminue en s'éloignant selon les lois de la perspective : on peut se promener à l'aise dans ces avenues ; mais les plus éloignées sont si étroites qu'à peine une personne peut y passer. On compte au parterre douze rangs de gradins disposés sur une demi-ellipse, dont le grand arc est parallèle à la façade du théâtre. Au plus haut du dernier rang est une tribune qui règne tout autour; elle est ornée de belles colonnes avec un entablement sur lequel reposent des statues d'un stuc fort dur. Le tout est terminé par une balustrade sur laquelle sont des statues en pied. Cette salle s'élève à une hauteur de plus de cinquante pieds. Palladio ne put jouir du plaisir de voir l'achévement de son ouvrage, il mourut en 1580. Ce ne fut que d'après ses plans que son fils le termina. Ce beau théâtre n'est aujourd'hui d'aucun usage; on dit qu'illuminé, il est d'un très-bel effet; mais la dépense en est considérable, et monte à plus de vingt mille francs. On crut devoir la faire pour Bonaparte, à son passage dans cette ville.

Parmi les palais, le plus à citer est celui de la Justice, dit de la Ragione; il est sur la grande place qui est environnée de portiques. Lui-même en offre deux l'un sur l'autre, avec des colonnes d'ordre dorique et ionique.

Les sommités de ces ordres sont décorées de statues. Ce palais est recouvert en plomb; près de lui est un clocher excessivement élevé, orné d'un cadran. La grande salle, dite Basilique, est très-belle; elle a pour ornement le jugement universel du Titien, l'histoire de Noé, de Bordone, et une Vierge avec Jésus-Christ et saint Joseph, de J. Bassan. Le Mont-de-Piété se trouve sur le même lieu, c'est-à-dire, sur la grande place, qui est entourée de nombre de belles boutiques, ayant une fontaine vers le milieu, et deux colonnes surmontées l'une d'un saint Marc et l'autre d'un lion, emblème de la puissance vénitienne; sur cette place est aussi la belle église de Saint-Vicenzo. Outre ces palais, on remarque encore sur la même place le préfectorial, surmonté d'un clocher, et ailleurs ceux de Chiericati, Barbarano, Horace Porto, Tiene, Valmarana, Jérôme Franceschini, élevés par Palladio; enfin celui de Trissino, la première conception de cet artiste qui n'avait alors que vingt ans. On peut voir également ceux de Caldogno, Nievi. Le dernier est une conception de Scamozzi, qui a fait la façade orientale du palais préfectorial; mais la plupart de ces fastueuses demeures, dont les dehors promettent un luxe d'ameublement au dedans, ne tiennent rien moins que parole sur cet article; leur majesté leur donne une apparence de tristesse, accompagnées, comme elles le sont, de chétives maisons qui font là un contraste désagréable.

La cathédrale est dans le goût gothique, mais simple; elle n'a qu'une nef; la tribune en est très-vaste; le pavé du chœur est à compartiment; au-dessous est une chapelle souterraine; le maître-autel est riche, en très-beau marbre. Il est plusieurs autres églises qui peuvent mériter considération, tant par rapport à

leur architecture que sous celui des tableaux et des fresques qui contribuent à les orner; mais plusieurs sont fermées, et le temps ne m'a pas permis de voir les autres. J'en ai cependant assez ménagé pour faire une excursion vers la Madona del Monte, située à deux milles, vers le sud-est de la ville. On s'y rend par un arc de triomphe décoré de quatre colonnes engagées, d'ordre corinthien, couronnées d'un attique sur leur entablement. On y voit les figures du Sauveur et de saint Vincent, et le lion ailé de saint Marc dans le milieu. Cet arc donne entrée à un long portique couvert qui prend au pied du palais Volpi, faisant angle vers son milieu. On le suit pendant près d'un mille, toujours en montant, à l'abri du soleil et de la pluie, franchissant de temps à autre quelques marches, rencontrant souvent des ecclésiastiques avec un bréviaire sous le bras, et des dévotes un chapelet en main. On arrive enfin à une terrasse, sur la gauche de laquelle est située l'église, qui est un lieu de pélerinage pour la ville et tous ses environs. On dit que ce portique est dû au zèle des fidèles pour la Madone, et qu'il fut bâti par cette raison en très-peu de temps, d'après les dessins de Palladio. L'église, autrefois desservie par des Servites, est moderne, décorée d'un ordre corinthien et d'un assez mauvais goût; l'intérieur a quelques tableaux de peu de valeur. En faisant le tour de cette église au dehors, on jouit d'un immense et magnifique coup-d'œil, dans lequel se développent sous tous leurs points des villes, des villages, des vignobles et des champs brillans de leurs différens genres de culture. La vue se porte jusqu'à Padoue, verd le nord, aux monts Euganéens, qui encadrent Vérone, Vicence et Bassano.

On cite Vicence sous le rapport de l'agrément que lui

procurent les promenades dont on y jouit, entre autres le jardin du comte Valmanara et le Champ-de-Mars, orné d'un arc de triomphe; sous celui de sa bibliothèque publique, de son académie d'agriculture, et d'une autre dite olympique. Il y a beaucoup de peuple à Vicence; les rues, malpropres, abondent en désœuvrés qui jouent pour se duper, et tendent la main à l'étranger, dont ils attendent quelques largesses. Beaucoup de mains sont cependant occupées à des travaux de soierie, mais la population est si grande que tous ne peuvent avoir du travail. L'industrie, dans les couvens de femmes, se tournait autrefois vers les fleurs artificielles; aujourd'hui cette branche est passée dans quelques mains de religieuses dévoilées. Vicence n'est pas riche en antiquités; ce défaut peut être rapporté aux guerres désastreuses auxquelles cette ville fut sujette. On voit cependant, dans les jardins Pigatelli, les ruines d'un théâtre qu'on reporte au temps d'Octavien, un reste de palais impérial, une partie de l'aqueduc qui y portait les eaux; il en reste encore trois arcs au village de Lobia. On cite encore comme tel un chapiteau de colonne qui sert de bénitier à Saint-Thomas, un morceau de colonne cannelée sur la place Gualdi.

Les environs de Vicence offrent plusieurs objets propres à fixer l'attention du voyageur qui a du temps à lui : la villa Valmerana, la rotonde du marquis de Capra, à un mille de la ville; elle est de Palladio. C'est un bijou que le lord Burlington a trouvé si joli qu'il l'a fait imiter sur ses terres de Chiswich. Il pourra également voir le labyrinthe, la grotte des Cavalli, à six milles sur le chemin de Padoue, ancienne carrière creusée dans l'intérieur d'une montagne, et offrant des allées, des salles, des arcs, des sources et incrustations, objets

qui ne sont point indifférens aux naturalistes. Les montagnes du Vicentin, notamment celle du Diable et autres au sud-est, sont la plupart de nature volcanique. On y trouve quelques calcédoines, des grenats, des topazes, du verre fossile et de la pierre ponce. On aura une idée de leur nature en visitant le cabinet du docteur Turra, chimiste, qui a rassemblé sous un même point de vue les échantillons les plus curieux. En quittant Vicence pour gagner Padoue, on tient une route qui a dix-huit milles; elle est tracée au milieu d'une belle plaine arrosée de plusieurs ruisseaux et canaux qui se rendent dans le Bacchilione, qu'on a au loin sur la droite. Elle était fréquentée, lors de mon passage, par de jolies contadines, ayant un chapeau de paille qui couvrait une noire chevelure, tressée et fixée par une longue aiguille d'argent, une jupe rouge et courte, bien chaussées et du linge très-blanc. Leur regard vif attendait le salut de tête que je leur donnais bien volontiers, et qui m'était assez agréablement rendu pour que j'eusse osé lier conversation avec elles si j'eusse été à pied. Il n'est aucun village considérable sur la route. On ne rencontre que quelques maisons éparses, quelques cabarets où se rafraîchissent les voyageurs, à la porte desquels les femmes en filant font mouvoir d'un pied une crêche où est un bambin qu'elles viennent d'allaiter.

CHAPITRE VI.

Padoue. — Rues. — Fabrication du vin. — Eglises.

La ville qu'on désigne aujourd'hui sous ce nom est-elle la même que le Patavium des anciens? Mais la Brenta des Padouans est-elle la même rivière indiquée par Virgile sous le nom de Timavus? Pourrait-on regarder Anténor, dont Padoue se vante encore de conserver le sarcophage, comme le véritable fondateur de cette ville, et doit-on à ce sujet s'en rapporter au témoignage de Virgile, lorsqu'il dit :

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum et fontem superare Timavi.
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum.

AEneid., lib. I.

Ce sont autant de questions dont la solution doit être laissée aux érudits de la troisième classe de l'Institut, qui, menant une vie ombratile, plus favorable aux recherches savantes que la mienne, auront par cette raison plus de moyens pour compulser leurs preuves. Elles peuvent entrer, bien nourries de citations, comme matériaux pour former quelques mémoires dont leurs successeurs ébranleront, renverseront même les fondemens, quelque solidement établis qu'ils soient; ainsi l'a voulu Jehova qui, pour se rire du jugement des hommes, *tradidit mundum disputationi eorum.*

Quelle que soit l'opinion qui sera émise sur ce point, la ville d'aujourd'hui n'en est pas moins assise sur son

sol actuel depuis une bien longue suite d'années. Les habitans, qui tinrent à honneur cette vétusté, en reculèrent l'époque jusqu'en 1518 ans avant notre ère, ainsi qu'il est marqué sur la porte d'Ogni santi. Mais, sans rien accorder à de pareilles assertions, il paraît que Padoue était déjà puissante sous l'empire romain, puisque, selon Strabon, elle a pu fournir vingt mille soldats qui lui furent d'un grand secours quand les Gaulois sennonais menaçaient le Capitole. Elle fut colonisée par la suite conjointement avec les autres villes transpadanes, mais ses habitans n'en conservèrent pas moins leurs droits de suffrage, et se gouvernèrent d'après leurs lois municipales. Cette ville partagea les malheurs communs à presque toute l'Italie, quand Alaric, puis Attila vinrent de leurs sauvages régions pour mettre à feu et à sang les belles contrées de l'Italie. Les habitans épouvantés prirent la fuite; un grand nombre se sauva sur les rochers épars dans les lagunes voisines, et y forma des villages. Les incendies sous Totila, sous les Hongrois, sous les révoltés Forzate et Fransalgardo, les tremblemens de terre qui renversèrent les plus beaux bâtimens, rendirent presque déserte la ville qui s'était restaurée. Ce fut en vain que Charlemagne jeta alors sur elle un regard de faveur lorsqu'il eut détruit le royaume des Lombards; que plusieurs empereurs lui accordèrent des prérogatives; elle n'en fut pas moins en proie pendant longues années aux Ezzelin, aux Carrare et autres intrigans qui tinrent les rênes du gouvernement. Enfin, après une longue suite d'horreurs, elle passa par le droit des armes aux Vénitiens, qui alors pouvaient mieux la défendre.

Padoue a pour assiette une plaine délicieuse, arrosée par deux rivières qui coulent des Alpes trentines dans

l'Adriatique, la Brenta à son nord, et le Bacchilione, qui baigne ses murs au midi. Si le paradis terrestre n'eût été en Asie, disait à ce sujet Constantin Paléologue, il y aurait tout lieu de croire qu'il n'aurait pu être ailleurs que dans le voisinage de Padoue. Cette ville forme un triangle d'environ sept milles en contour; elle a ses murs, ses bastions, ses fossés et autres fortifications que commencèrent les Carrare, et que terminèrent les Vénitiens, à la plus grande satisfaction des habitans, qui dès-lors dormirent paisiblement sous leurs remparts. Aujourd'hui ces défenses sont en beaucoup d'endroits dans le plus mauvais état. La population de Padoue, qui est d'environ trente-deux mille âmes, est loin de répondre à la grandeur de cette ville; aussi paraît-elle déserte dans plusieurs de ses quartiers. On y arrive par trois portes qui ont l'apparence d'arcs de triomphe; savoir la porte Savonarole, par où nous entrâmes, et où aboutit le chemin de Vicence; celle de Sainte-Croix, qui mène à Rome; et la troisième, qui est la plus belle, est celle del Portello, ou porte de Venise. Elle a le défaut d'être trop enfoncée, et de n'être bien vue que quand on en est près; elle est ornée de huit colonnes composites : c'est un travail qui date de trois cents ans. Outre ces portes, on compte encore celles de Codalonga ou de Bassano au nord, celle de Saint-Jean, qui donne sur les monts Euganéens, celle de Ponte-Corvo, qui conduit à Piore; enfin la dernière, celle de Saracinesca, par laquelle on va aux bains d'Abano.

Cette ville offre un mélange de gothique et de moderne qui n'est pas fort agréable de prime abord; ses rues sont pavées de petits et de gros cailloux qui fatiguent les piétons, et encore plus les gens à voiture. On les trouve jusque sous les épais portiques

du plus grand nombre des édifices. Il est peu de ces rues qui soient régulières; elles sont éclairées la nuit par de petites lanternes, trop distantes pour qu'elles puissent avoir leur utilité; leur lumière est trop peu vive pour qu'elle parvienne dans le fond des portiques qui, passé sept à huit heures l'hiver, ne recevant aucune clarté des boutiques, deviennent autant de coupe-gorges pour l'étranger. A l'exception des officines d'apothicaires et des boutiques de quelques marchands drapiers, toutes les autres sont autant de nids à rats, nullement décorées. Elles sont peuplées d'une quantité de prêtres, de moines qui recouvrent leurs haillons d'un grand manteau noir, de femmes et d'enfans qui tendent la main. Personne ne rougit ici de mendier, jusqu'à des soldats officieux qui, vous ayant montré votre chemin, n'ont nulle honte de demander la Buona mano. Actuellement qu'on vendange, on ne voit dans les rues que de longs tombereaux tirés par huit à dix bœufs, et chargés du produit de la récolte, des hommes et des femmes qui portent sur le cou un long bâton aux extrémités duquel sont appendus d'énormes paniers remplis de raisins, et ornés de rameaux de vignes faisant un très-joli ornement. Ces tombereaux s'arrêtent devant la maison du propriétaire, et bientôt le conducteur s'étant déchaussé en présence des passans, il monte dans sa voiture, et pressant de son pied malpropre les grappes dont le jus tombe dans un baquet inférieur, d'autres hommes le versent à mesure dans un grand entonnoir couvert d'une claie, et qui communique avec un tonneau de la cave. Ce vin passe rarement d'une année à l'autre sans tourner à l'aigre. Il est le produit d'une fermentation imparfaite, telle qu'elle peut résulter des grappes qui, nées sur un ceps fort élevé, ne

parviennent jamais ensemble à une parfaite maturité, comme il arriverait sur de plus petits pieds, où les supérieures comme les inférieures sont toujours également ou à-peu-près mûres; aussi les vins du nord de l'Italie tirent-ils, généralement parlant, sur l'aigre-doux.

On compte parmi les plus anciennes églises la cathédrale, située non loin de la place des Signori. On présume qu'elle fut élevée sur les ruines de deux églises, par les soins de l'évêque Tricidio, vers 620. Cette église, ayant été renversée par un tremblement de terre, fut rebâtie au commencement du douzième siècle par Macilo, architecte de ce temps, et restaurée en 1400 par l'évêque Carara. Comme elle menaçait ruine en 1524, on y fit des restaurations qui se succédèrent les unes aux autres aux dépens des évêques, du chapitre et des fidèles qui ouvrirent pieusement leurs bourses. Bonarotti donna alors le dessin du chœur, et on l'exécuta. Enfin la coupole restait encore à faire en 1756. Le cardinal Rezzonico la fit commencer et établir sur quatre grands arcs, dont la pousse est dans la direction des gros murs qui sont renforcés dans les angles par quatre autres arcs plus petits; travail qu'on doit à Squarcina. L'intérieur est vaste, orné de pilastres composites d'un style assez lourd. Ce qu'il offre de plus curieux est une vierge peinte par Giotto, tableau que posséda Pétrarque, chanoine de cette église, et qu'il laissa à Carcara comme un chef-d'œuvre de peinture. On y voit aussi quelques monumens, tels que ceux de Pellegrini, savant jurisconsulte; de Charles Patin, médecin de Paris, qui alla professer son art dans l'université de Padoue. La sacristie offre aussi une vierge du Titien, dont les couleurs sont très-vives; les portraits des chanoines, parmi

lesquels est celui de Pétrarque, qui avait laissé sa bibliothèque à ses confrères. Le Baptistaire est un bâtiment séparé du reste de l'église, comme c'est la coutume dans beaucoup de villes de l'Italie, où l'on baptisait par immersion les samedis, veille de Pâques et celle de la Pentecôte. On permettait aux curés de faire cet acte pieux pour ceux qui, étant en danger de mort, ne pouvaient attendre cette époque.

La seconde église en ancienneté, mais la première en célébrité, est le Santo, nom donné ici au pieux Antoine, qui, né à Lisbonne en 1195, et entré dans l'ordre de saint François, rendit son nom si célèbre dans les villes d'Italie, où il opéra nombre de conversions. Il fit tant de miracles pendant sa vie, que, mort à trente-six ans, il eut la faveur de la sanctification un an après son décès. Quatre-vingt-onze ans après, la piété reconnaissante lui éleva un lieu de prières sur l'emplacement d'une petite église dédiée à la Vierge, et qui prit alors le nom du saint. Cette église, dont Nicolas de Pise, architecte, fournit le dessin, est dans le genre gothique. Commencée en 1231, elle ne fut terminée qu'en 1307; mais ce ne fut qu'en 1424 qu'elle eut sa coupole. Un mauvais génie sembla trois fois vouloir la condamner aux flammes, la première fois en 1394, par l'effet de la foudre qui tomba sur elle, mais qui lui fit peu de mal; la seconde fois, en 1567, à la suite d'une illumination faite autour du clocher pour célébrer l'installation d'un doge; enfin, en 1749, par un incendie qui dévora une grande partie de sa toiture. Mais telle fut l'opinion que l'on avait sur la gratitude du patron, que le dégât fut bientôt réparé par les deniers du pauvre comme du riche, et que l'église n'en devint que plus brillante à la suite d'une construction moins

exposée aux caprices des événemens. Sa toiture est surmontée de six dômes formant coupole intérieurement, dont deux répondent à la nef, et les autres sur les côtés. Au-dessus de la principale porte est une fresque où se voient saint Bernard et saint Antoine à côté du nom de Jésus en métal doré. On y voit encore l'image de la Vierge et de son fils, et celle de saint Joseph et de saint Jean; plus en arrière est une niche où est une statue de saint Antoine, sur laquelle s'exerce de temps à autre le pinceau des artistes. Le monde catholique, au dire de l'Index de Padoue, n'offre aucune richesse qu'on puisse comparer à celle qu'offre l'église du Santo, en fait de marbres, de peintures, de sculptures, de bronzes, d'argent, d'or et de pierres précieuses qui ornent ses autels. L'intérieur offre une croix grecque d'une telle grandeur, qu'on pourrait dire que ce sont deux églises qui se croisent. Elles ont chacune deux nefs garnies, à droite comme à gauche, de chapelles où se trouvent des tableaux, dont les meilleurs sont de Piazetta et de Tiepoletto; de statues, dont plusieurs se font remarquer par leur fini. On distingue particulièrement la chapelle du saint Sacrement, où se voient de beaux bas-reliefs en bronze de Donatello; le tabernacle et ses ornemens, le monument de Gatatamelata et de son fils. Les autres chapelles offrent toutes des objets infiniment curieux pour tout artiste qui sait les apprécier.

Mais ce qui fixe plus particulièrement les yeux est la chapelle du patron placée sur la gauche, attenant la croix de l'église, et recevant le jour du haut d'une coupole surchargée d'arabesques et de bas-reliefs. Sur les murs sont en neuf compartimens ou reliefs en marbre les faits miraculeux du saint. Les plus estimés sont de

Campagna et de Sansovino; les figures sont au-dessous de la grandeur naturelle. L'autel est tout en granit, orné de statues qui sont soutenues sur quatre colonnes composites, tirées de Carrare. Au dedans est une châsse d'argent où reposent les dépouilles mortelles du saint. Le tout est soutenu par des colonnes de vert antique. Aux deux côtés sont deux groupes d'anges en marbre, soutenant des chandeliers d'argent d'une grande beauté et de bon poids. A l'autel brûle toujours l'huile de vingt-quatre lampes d'argent. Au milieu en est une qu'on dit être d'or. De côté et d'autre sont appendus des *ex voto* en or et en argent, dont la quantité est si grande qu'elle surpasse toute croyance. De la grande nef on monte trois degrés pour arriver à la tribune où est le maître-autel, au-devant du chœur. Cette partie est fermée par une balustrade où se voient deux portes de bronze d'un bien beau travail; à chaque angle sont des statues représentant la Foi, la Charité, la Tempérance et la Force. Sur la droite comme sur la gauche sont deux buffets d'orgue où se réunissent les musiciens attachés à cette église, et qui, mêlant leurs voix harmonieuses au son des instrumens, cherchent à rendre plus agréable à la divinité le tribut d'hommages que lui rend la piété les jours de fêtes. Les chapelles qui contournent le chevet de l'église offrent beaucoup de fresques de l'école vénitienne. On y voit encore des monumens, notamment ceux du cardinal Bembo, historien et poëte, le buste de Cornaro Piscopia, savante Vénitienne, qui reçut à Padoue le titre de docteur en philosophie, et fut enterrée à Sainte-Justine. Le premier cloître du couvent offre aussi plusieurs monumens de personnages illustres par leur savoir. J'y ai vu entre autres celui de notre célèbre Fallope, si connu des anato-

mistes. On est étonné, quand on a traversé les Alpes, de toutes les marques de dévotion qui se pratiquent dans cette église. Depuis le matin jusqu'au soir ce sont des hommes et des femmes qui y vont et en viennent, passant de la chapelle du Santissimo à celle du Santo, faisant à peine une génuflexion au maître-autel. Les paysans qui apportent leurs denrées à la ville ne manquent pas d'y venir révérer le patron, et d'user par leurs baisers les bas-reliefs du dehors de la châsse.

Les reliques du saint sont une sorte de palladium dont la ville fait le plus grand cas. Lors des hauts faits d'armes qui firent momentanément passer la ville sous le pouvoir des Français, le général avait déjà fait dégarnir l'église de plusieurs châsses qu'il regardait comme inutiles au culte. Il en restait une qui contenait la langue du saint, chose précieuse aux Padouans, et encore plus aux religieux, à qui elle rapportait beaucoup. Le supérieur, sachant qu'on allait en disposer, supplia ce général de laisser cette relique à la ville; elle y resta, mais à la condition que dans vingt-quatre heures vingt mille ducats seraient comptés. On parcourut toute la ville; prêtres, moines, mendians, tous intéressèrent leurs pénitens et pénitentes, et la somme fut comptée. Outre les richesses ostensibles de l'église, il en est encore beaucoup d'autres cachées dans le trésor, qui est une chapelle fermée derrière le chœur. Toutes ces richesses, dont le nombre est bien diminué depuis l'arrivée des troupes dans les dernières guerres, sont gardées la nuit par d'énormes chiens qu'on lâche pour veiller à la sûreté du lieu.

Je revenais d'un sermon que j'avais eu la patience d'écouter dans son entier; j'avais vu les efforts de poumons qu'avait faits le prédicateur pour exciter les fidèles

à la pénitence, les gesticulations répétées qu'il croyait nécessaires, les allocutions au crucifix qui était à sa droite; j'avais les oreilles fatiguées des exclamations qu'il renouvelait souvent pour amollir les cœurs endurcis; j'avais besoin d'oxygène pour refaire mes poumons qui se dilataient avec peine dans une atmosphère que détérioraient une multitude d'auditeurs et une immense quantité de bougies qui brûlaient par étage sur le maître-autel et à l'entour du bon saint Antoine, sans compter les lampes qui donnaient leur pâle lumière aux chapelles latérales; j'entrai dans une église voisine, dont le son des clocles, la tenture extérieure, l'inscription *indulgenza plenaria*, tentèrent ma curiosité. L'illumination intérieure était belle et des plus somptueuses; la désertion était dans la maison du Seigneur, et les officians attendaient vainement des preuves du zèle des fidèles d'alentour; la foule se portait au séjour du patron. Il en est de la réputation des saints ainsi que de celle des hommes; ceux qui ont plus fait pour la mériter ne l'obtiennent pas toujours. Le parvis de cette église est orné d'une statue équestre que fit élever la république de Venise à Gattamelata, général qui la servit bien dans différentes guerres; elle fut modelée par Donatello de Florence.

Sainte-Justine est sans contredit une des plus belles églises du nord de l'Italie; elle est située dans l'angle le plus profond du pré de la Valle. On en jeta les fondemens en 1502; le travail languit pendant vingt ans; il fut repris par Riccio, qui suivit le dessin de Palladio; et Morone Bergamasque eut la gloire d'avoir terminé ce magnifique monument, dont la façade reste encore à faire, à la honte de la ville, qui oublie son devoir à cet égard. L'intérieur suggère une harmonie de pensées

qui provient d'un accord d'impressions agréables auxquelles l'œil d'un spectateur sensible ne saurait se refuser. Le plan offre une croix latine, avec trois nefs très-grandes et bien proportionnées; la longueur a, de l'est à l'ouest, quatre cent quatre-vingt-cinq pieds, sur une largeur de cent vingt-neuf, et une hauteur de cent huit, et trois cent trente-deux de longueur dans la croisée; proportion dans un rapport admirable avec la juste étendue de la vue : aussi l'œil se promène-t-il aisément sur son ensemble sans éprouver la moindre fatigue. La composition est de deux ordres de pilastres ioniques composés, reposant sur un piédestal fort bas. La tribune est exhaussée de neuf marches, ce qui donne à l'autel une grande majesté. Tout l'édifice est surmonté de six dômes, percés de fenêtres qui jettent au dedans une agréable clarté. Celui qui répond au centre de la croisée est couronné par la sainte, et a, comprise celle-ci, une hauteur de deux cent trente-deux pieds, à partir du sol qui est fort beau, et tout en échantillons de marbre de différentes couleurs. On voit au fond du chœur un grand tableau de Paul Véronèse, représentant le martyre de sainte Justine, vierge et patrone de l'église; il est regardé comme un des chefs-d'œuvre de ce maître; il offre cependant de grands défauts dans l'ordonnance; il y règne une confusion d'idées qui est étrangère au bon goût de ce peintre; peut-être a-t-il sacrifié le sien pour plaire à ceux qui le payaient. Dans une chapelle de la croisée repose le corps de saint Luc l'évangéliste, mort en Bithynie, transféré à Constantinople, puis enfin à Padoue. L'authenticité de cette translation a été constatée juridiquement; ainsi les Observantins de Venise, qui ont réclamé pour leur relique l'attention des fidèles, ont eu tort, quelque

brillans que furent les miracles qu'ils leur ont attribués. Les douze chapelles de chaque côté se correspondent, tant par leur position que par leur fabrique et les marbres qui les décorent; elles sont dues à deux artistes célèbres, l'un de Parme et l'autre de Plaisance. Le contour et les stalles du chœur, travaillées en bois par un Français, méritent attention par la délicatesse de leur dessin; elles offrent des prophéties de l'Ancien Testament, avec leur accomplissement dans le Nouveau. Le maître-autel est d'un très-beau style; c'est sous lui qu'est le corps de la patrone, dont le martyre est exprimé par le pinceau de Paul Véronèse. Les tableaux sont en grand nombre dans cette église; mais les connaisseurs se disputent beaucoup sur leur valeur. Paul Véronèse, Le Titien, Le Tintoret, Solimène, C. Marate et nombre d'autres y ont laissé des preuves de leur habileté; le monastère offre aussi plusieurs objets qui méritent quelques considérations. On ne verra point indifféremment le premier cloître, noblement orné de deux ordres de colonnes, ouvrage de Fizonio, Vénitien, et offrant le monument de Mussato, premier tragique, noble Padouan, orateur, historien, et de plus poëte latin, ainsi que l'annonce une inscription en son honneur; aussi lui ai-je payé mon tribut d'hommage sous ce dernier rapport. On aura aussi du plaisir en voyant celui où sont en fresques les principales actions de saint Benoît; celles du midi sont les mieux conservées. Le reste de la maison est d'une grandiosité qu'on retrouve dans toutes les réunions de cet ordre. La bibliothèque offre un vaisseau très-majestueux qui autrefois était fourni de livres et de manuscrits que tous les savans voyageurs allaient voir et souvent consulter. Aujourd'hui on n'y voit que des tablettes qui attendront long-

temps à remplir leur premier usage. On cite encore, parmi les églises à remarquer, les Ermites où se voient les belles fresques de Mantegna, le beau mausolée de Mentova, célèbre jurisconsulte, par Ammanati; le tombeau de Vallisnieri, grand naturaliste, médecin et professeur en l'université de Padoue. Mais ce qui amène du monde à cette église déserte est un petit mausolée élevé au dehors par l'amour matrimonial. Dans un beau vase en marbre de Carrare, fait par Canova, reposent les restes de l'épouse d'un général autrichien; aux quatre angles est une petite pyramide, du sommet de laquelle pendent des chaînes qui ferment l'emplacement ombragé par un cyprès. Ce monument fut élevé hors l'église, à cause de la religion réformée que suivait la défunte.

CHAPITRE VII.

Le Séminaire. — L'Université. — Le Jardin des Plantes. — L'Observatoire. — Le Prato. — Le Salone. — Les Palais. — L'Ospitale nuovo. — Antiquités. — Académie des Sciences. — Bibliothèque. — Sociétés. — Température.

Le séminaire est un établissement amélioré par un pieux personnage, le cardinal Barbarigo, évêque de Padoue, mort il y a plus d'un siècle. Ce respectable ecclésiastique le dota de quinze mille ducats de rente, qui avec les anciens fonds le mirent en état de fournir le logement, la nourriture et l'instruction à cent jeunes gens qui se disposent à entrer dans les ordres. Ce digne fondateur, persuadé que ceux qui se destinent à cultiver la vigne du Seigneur ne doivent pas être privés de connaissances, comme il n'arrive que trop souvent, y

forma une bibliothèque à l'usage des jeunes élèves reçus dans la maison. On y a établi depuis une imprimerie dont les presses ont fourni de grands et beaux ouvrages dans les langues orientales, même l'Alcoran, preuve du tolérantisme reçu dans cet établissement, qui aujourd'hui, par esprit de cupidité, en est devenu un de commerce. On y imprime actuellement, sous les yeux de M. Furlanetto, directeur, l'Encyclopédie, et, malgré les réclamations que fait à la conscience de ces pieux cénobites le droit de propriété, les presses n'en gémissent pas moins pour fournir de ces contrefaçons l'Italie et l'Espagne. J'y ai vu prêt à paraître le Dictionnaire de Chirurgie, dont j'ai été collaborateur et rédacteur. Les planches sont très-inférieures à celles que j'ai données; le texte et le papier sont aussi mal soignés. M. Costa, ancien professeur de la maison, est un respectable vieillard très-instruit dans les langues anciennes, et lui-même auteur de plusieurs ouvrages en poésie latine et en littérature grecque. Il vient de mettre au jour les OEuvres de Pindare, avec une version littérale, et une en vers de même mesure que l'original. Ces deux savans me conduisirent à la bibliothèque; elle offre non-seulement des manuscrits, mais encore toutes les plus belles éditions du quinzième siècle, et beaucoup qui datent avant cette époque. C'est un vaste bâtiment séparé du dortoir commun; on y arrive par un escalier particulier. L'intérieur forme trois salles très-hautes, qui ont des portes de communication; les deux du fond contiennent, depuis le haut jusqu'en bas, des ouvrages de théologie, de morale et de science, le plus grand nombre in-f°, la plupart reliés en parchemin. Des tables sont à différentes distances pour le service de l'étude; le haut a pour couronne-

parmi nombre d'autres, deux chefs-d'œuvres d'antiquité qui ornent actuellement le musée du Louvre, savoir, le Nil et le Tibre. Des religieuses grecques occupèrent une maison dans cet emplacement ; mais l'ordre venant à s'éteindre, les dominicains leur succédèrent sous Grégoire XI. Ces bons pères, aussi industrieux que les laïcs sur l'accroissement de leur fortune, obtinrent des secours, et bientôt ils furent convenablement logés et eurent un lieu de prières qui put rivaliser avec ceux qu'avaient d'autres ordres plus heureux sous le rapport des dotations qu'on leur avait faites. Les chapelles de cette église sont bien décorées; quelques-unes ont des tableaux sortis des mains de maîtres, comme de Giotto, de Carle Maratte. L'art du statuaire se fait apprécier dans le groupe de marbre qui offre Jésus-Christ, une Madeleine et saint Jean-Baptiste; dans le mausolée de Léon X et de Clément VII, du cardinal Pimentelli et de Benoît XIII. Mais un objet de sculpture, qui en est un d'admiration pour les amateurs et un de vénération pour le peuple, est le Christ de Michel-Ange, qu'on a tant de fois copié et moulé; il est à gauche, placé dans une chapelle attenant le chœur: le Sauveur y est représenté debout, tenant sa croix; le roseau, l'éponge, les cordes et autres instrumens de la passion y figurent. La nudité du personnage n'étant point assez couverte, on lui a mis une draperie de bronze qui corrige l'oubli. Il a un brodequin de même matière au pied droit pour éviter l'usure qu'avait déjà faite sur le marbre les lèvres des personnes pieuses qui venaient le baiser ; on peut appliquer à ce chef-d'œuvre le passage suivant de Quintilien, où, parlant de Jupiter Olympien exécuté par Phidias, il dit : *Ejus pulchritudo etiam adjecisse aliquid religioni videtur adeò ma-*

jestas operis Deum æquavit. Aussi la perfection du travail attire-t-elle de temps à autre les jeunes académiciens qui viennent le copier. C'est dans les salles de ce couvent que se tenaient les assemblées du saint Office, d'où partaient les fulminations inquisitoriales qui ont si long-temps atteint les familles au sein de l'innocence.

Saint-Ignace, près du palais de Venise, est une des plus belles églises de Rome, tant par rapport à la conception de son élévation, que sous celui des ornemens qui l'embellissent au dedans. Le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, en fit jeter les fondemens en 1626; elle n'était pas terminée à sa mort, arrivée en 1685, et c'est pour cet objet qu'il laissa un legs de 200,000 écus. Ce fut le P. Grassi qui, ayant profité de deux dessins que lui avait communiqués Le Dominiquin, prit de tous les deux pour former l'église d'aujourd'hui. L'Algardi donna celui de la façade, qui est toute en travertin et ornée du corinthien et du composite. L'intérieur est partagé en trois nefs par de gros pilastres corinthiens. Les peintures sont de la main de divers religieux. La plus somptueuse chapelle est celle dans la croisée à droite; on y voit tout ce qu'il y a de plus recherché en espèces de marbre; les bronzes sont très-multipliés; sur l'autel s'élèvent deux colonnes torses de vert antique, entre lesquelles est un bas-relief en marbre, sculpté par Le Gros, et représentant saint Louis de Gonzague dans sa gloire. Au-dessus de l'autel, orné en argent massif, est un tombeau tout en lapis-lazuli, renfermant le corps du saint; à un des bouts est un petit ange dans l'expression de la douleur, ayant une couronne à ses pieds; à l'autre en est un semblable près de qui est une grosse sphère de lapis-lazuli; la balustrade autour du pied de

comparables à celles des autres universités: le professeur en cette science est M. l'abbé del Negro. On voit ensuite le muséum, dont les salles d'histoire naturelle renferment encore beaucoup de morceaux antiques, provenant la plupart du musée de Mantova Benavides. On distingue entre plusieurs têtes antiques celle de l'athlète Milon de Crotone, celle de Marcus-Brutus, un satyre et deux petits torses, l'un d'homme et l'autre de femme, une tête de Vitellius, un morceau de marbre antique sur lequel est sculptée une tête de bacchante couronnée de lierre, et plusieurs autres objets intéressans. La partie destinée à l'histoire naturelle est spacieuse; les objets n'y sont point classés d'une manière particulière. Ils y furent d'abord rassemblés par le célèbre Vallisnieri, et depuis ils furent beaucoup augmentés par la collection dont l'a enrichie son fils. La minéralogie est le genre qui y domine, et encore prévaudra-t-elle plus quand les objets encaissés de M. Mazzari-Pencati seront exposés à la vue. J'y ai observé plusieurs morceaux pris dans le Vicentin, qui indiquent assez, conjointement avec ceux que roulent les torrens, qu'une grande partie de ce pays est plus volcanisée qu'on ne le croit. J'y ai vu encore un bloc formé d'un agrégat de diverses coquilles marines, de coraux, de fretin, qui me font croire que le lieu d'où il venait avait été long-temps couvert par la mer. J'ai vu aussi, sur l'armoire du milieu, la tête d'un phiséter énorme; les os du reste du squelette sont prêts à être montés, mais ils sont encore en tas; leur grosseur m'a fait croire que le squelette sera curieux quand il offrira l'ensemble de l'animal. Je m'arrêtai encore sur un modèle de fasciation fait par Vallisnieri père, d'après l'antique. Je n'aurais jamais cru qu'avec une bande d'un pouce de

large on pût tracer si ingénieusement tant de lignes sur la surface du corps. Ce cabinet est en tout bien inférieur à celui de Pavie. Le professeur qui en a la direction est M. Renié, doué des plus grandes connaissances sur les productions de l'Adriatique qu'il a recueillies, et qui a enrichi le cabinet de nombre de collections acquises dans un voyage en Suisse et en Allemagne. Le théâtre anatomique est au-dessus de la porte d'entrée; il est surmonté d'une inscription à la gloire de Fabrice d'Acquapendente, qui fut le premier professeur d'anatomie dans la ville, où il enseigna pendant trente ans. Dans le vestibule se voient quelques gravures d'anatomie, données en fascicules, par Caldani le neveu; mais ce qui contribue le plus à son ornement est le buste en marbre du célèbre Morgagni. Dans la salle d'assemblée sont dix à douze bustes en marbre des doges de Venise qui furent recteurs de l'université avant leur promotion à ce haut pouvoir. Enfin j'entrai par une petite porte dans le lieu d'enseignement; c'est un endroit fort obscur, peu spacieux : à son contour sont des gradins, formant par leur disposition une ellipse conique et tronquée; autour des gradins règne un appui à jour, tenant lieu de balustrade, sur lequel cinq cents élèves peuvent appuyer leurs coudes, et voient en bas à vue d'oiseau. Il y a deux lumières à chaque bout de la table et quatre pour le professeur; quand les objets sont très-petits, on se les transmet pour mieux les voir avec la lumière qui les accompagne. Le fauteuil où est le professeur est encore le même qui servait à Fabrice d'Acquapendente et à Galilée; on le conserve par respect pour de si illustres personnages : j'ignore si les vers qui le rongent lui laisseront encore long-temps faire son service.

On doit regarder comme dépendance de l'université le jardin des Plantes et l'Observatoire. Le premier de ces établissemens est situé entre le Santo et Sainte-Justine; il fut formé en 1545 par la république; conséquemment on peut le regarder comme un des plus anciens qui soient en Europe. Le Bacchilione lui donne une eau courante qui, prenant différentes formes, contribue à son agrément. On y parvient par une grande grille, après avoir passé un ruisseau sur un petit pont. A gauche est la maison du professeur; celle du cultivateur est à l'opposite. A côté de la première sont les serres et autres lieux propres à la culture des plantes exotiques. J'y ai vu un des plus gros bananiers de l'Italie, produisant annuellement son fruit comme dans la zone torride; près de l'autre est un délicieux bosquet où se trouvent réunis les arbres étrangers. Au bout de l'avenue qui correspond à l'entrée est l'école; sa forme est ronde, entourée d'un petit mur couronné d'une balustrade de pierre d'Istrie, et à chaque bout du chemin qui le sépare à angle droit sont quatre portes ornées de pilastres, de grilles et de vases. L'aire, dont le diamètre est de 250 pieds, est partagée en quatre parties principales, lesquelles contiennent cinq cents aréoles de différentes figures. Les segmens de la circonférence en offrent autant; là se trouvent les différentes plantes distribuées selon la méthode de Linnée. Au centre est une fontaine qui lance fort haut son cristal. Çà et là s'en trouvent plusieurs autres qui fournissent une eau limpide qui satisfait la vue, et rafraîchit l'air dans les plus grandes chaleurs, en coulant dans nombre de canaux d'irrigation. On voit sur la balustrade les bustes de plusieurs professeurs de botanique, et en dedans les statues de Salomon, de Dioscoride, de Prosper Alpin,

de Fabius-Colomna et de Pontédra. C'est un hommage que la faculté de Padoue a rendu à des hommes qu'on peut regarder comme les créateurs de la science botanique.

L'école d'agriculture est encore un établissement universitaire, où certains jours, dans les mois d'avril, mai, juin, juillet et août, un professeur enseigne publiquement tout ce qui appartient à la science et à la pratique agronomique. Un grand terrain bien arrosé et ombragé, près la porte de Sainte-Croix, est destiné à cet usage. On n'y cultive que les plantes indigènes dont la main-d'œuvre peut être utile aux arts et aux usages domestiques. On y trouve plusieurs arbres étrangers d'une très-belle venue. J'y ai remarqué une plantation de solanum officinal, dont les baies, très-grosses, sont employées pour teindre la soie en bleu. La couleur que la laine en tire est d'un jaune sale. J'y ai vu encore une autre plantation de chardons à bonnetiers, des plantations de cannes à sucre de Barbarie, qui réussissent très-bien, et dont on pourra tirer un grand parti dans quelques années. Ce graminée, désigné par Marsand sous le nom d'*holcus cafer*, est une espèce toute distincte du *sorghum saccharatum* de Persoon. Il offre des panicules rameux, ombellés, des glumes velues, et des semences globuleuses, presque nues. M. Arduini dirige cet établissement. Excepté MM. Bosc et Thouin qui ont passé par Padoue, il ne connaissait aucun de nos botanistes dont les noms se sont répandus dans toute l'Europe savante. Sa maison, son terrain qui est considérable, et son industrie, lui tiennent lieu d'émolumens.

L'Observatoire fut placé en 1767, près la porte Saint-Jean, sur une très-haute tour, au bas de laquelle, dans le temps des persécutions d'Ezzelin, étaient d'affreuses

prisons où ce tyran faisait périr de la manière la plus cruelle les personnes à qui il en voulait. C'est pour rappeler cette circonstance que Boscovich de Raguse fit le distique suivant qu'on voit au-dessus de la porte :

Quæ quondam infernas turris ducebat ad umbras,
Nunc Venetum auspiciis pandit ad astra viam.

Sa hauteur est de 130 pieds, élévation qui, par un temps serein, la met dans le cas de faire découvrir un brillant horizon. En effet, vers le nord, on aperçoit les Alpes les plus éloignées, au nord-est les montagnes d'Istrie, à l'orient l'Adriatique, au midi les Apennins, à l'ouest de vastes plaines infiniment variées par leur culture, et les rivières qui les arrosent. La plus grande pièce est ornée des portraits des plus célèbres astronomes, notamment de Ptolomée, de Copernic, de Ticho, de Galilée, de Kepler, Newton et autres. On y voit aussi des peintures où sont exprimés les douze signes du zodiaque et le système de Copernic. Cet observatoire est médiocrement fourni en machines. Il est sous la direction de M. Chiminallo, professeur d'astronomie à l'université. L'index suivant annonce quelles sont les personnes qui occupent dans l'université les chaires relatives à la médecine.

	MM.	*Ouvrages.*
Médecine clinique.	Brera.	« Commentarii medici opera periodica, 1797-1800. Anatripsologia; Dottrina delle frissioni, 1799. Storia della morte di Spallanzani, 1801. Elementi di medicina sul sistema di Brown e Weikard. Lettioni medico-pratiche sopra i principali vermi del corpo umano, 1802 ».
Chirurgie clinique.	Sografi.	Physiologie italienne, en deux volumes in-8°.
Physiologie.	Gallina.	
Pathologie.	Franzago.	La Pélagre et la Médecine légale.

	MM.	Ouvrages.
Anatomie.	Caldani neveu.	Dissertation sur Musa, médecin d'Auguste ; traduction des Aphorismes médicaux de Macopee.
Accouchemens.	Malacarne.	« Delle osservazioni in chirurgia trattato, 1 vol. in-8o. fig. Torino, 1784. Ricordi della anatomia chirurgica ; 4 vol. in-8o. Padova, 1801 et 1802 ». Quelles sont les influences sympathiques qu'exercent réciproquement les uns sur les autres les divers systèmes et organes de l'économie vivante. - Tom. V des Mémoires de la Société médicale d'émulation de Paris.
Botanique.	Borato.	Description de la plante qu'il a nommée *Pisaura formosa* ; Traité de la fièvre pernicieuse.
Mélandri.	Chimie.	Deux vol. de sa Chimie : on imprime actuellement le troisième.

Les deux premiers professeurs ont leurs salles d'enseignement dans l'hôpital civil, qui est très-éloigné de l'université. Le troisième a beaucoup voyagé en Angleterre et en Italie. Celui d'accouchement a l'inspection sur la salle de son attribution. C'est un lieu où se trouve, pour l'usage des apprenties sages-femmes, une collection de figures en cire, lesquelles représentent au naturel les différens états des femmes grosses, et les suites qui dérivent de cet état. On y voit de plus toutes les pièces de démonstrations relatives au fétus ; des squelettes d'hommes, de femmes, préparés par Morgagni, dont une grande partie du cabinet a été placée ici pour l'instruction. Le nombre des femmes qui étudient à cette école est de douze ; leur temps passé, elles retournent dans leur pays pour y exercer.

Le Prato de la Valle est une des plus belles promenades de Padoue ; il occupe au midi un espace dont la forme approche de celle d'un triangle. Ce lieu, dans les temps les plus anciens, s'appelait le Champ-de-Mars. On y avait établi, lors de la domination romaine, un

théâtre où l'on représentait des sujets tragiques et satiriques, notamment dans les jeux publics qui se renouvelaient tous les trente ans au milieu d'une population nombreuse que la célébrité des fêtes attirait. Tacite en a fait mention dans ses Annales ; ce lieu alors était orné d'édifices que le temps et les barbares ont détruits. Dans le treizième siècle, on y donna des représentations de la Passion. Ce furent les premières qui s'introduisirent dans la chrétienté en 1257. Il fut statué, par un décret de la ville, que l'on y ferait annuellement des courses de chevaux le 12 juin, en ressouvenir de l'extinction de la tyrannie d'Ezzelin, courses qui ont encore lieu aujourd'hui. Cet endroit était fort malsain autrefois, à cause des eaux stagnantes au milieu des marais, et des herbages qui ôtaient à l'eau son facile écoulement. Actuellement que l'on a fait les saignées convenables, et que l'on a dirigé les eaux sur la branche du Bacchilione, qui fournit au jardin des Plantes, il est devenu un lieu d'agrément ; il forme un îlet elliptique, entouré d'un canal sur lequel sont jetés quatre ponts qui communiquent avec la place. Le contour est fortifié, en dedans comme au dehors, d'un parapet qui sert de siége, interrompu à certaines distances par des piédestaux ronds, sur lesquels sont placés les personnages les plus illustres de la ville, ou qui ont eu avec elle quelques rapports honorables, ainsi que l'indique l'inscription qui s'y trouve placée. Les statues sont en pied et dos à dos, de manière que celles intérieures regardent la promenade, et celles du dehors la place. On en compte trente-six. Le plus grand nombre offre des généraux, des poëtes, des jurisconsultes, des musiciens, des statuaires, des architectes et peu de médecins. On n'y voit aucune femme. C'est un manque de galanterie

où sont tombés bien à tort les Padouans; car enfin le sexe en Italie a fourni beaucoup de savantes qui méritaient bien les honneurs de la statue dans le Prato. La plupart de ces statues ont été faites et placées aux frais des grands de Venise, des corporations de Padoue, des universités, des riches Anglais, et même des écoliers reconnaissans. Outre la promenade, en dehors et au dedans du ruisseau circulaire, il y a encore deux allées qui se rencontrent au milieu; elles commencent aux quatre ponts, où se voient les statues des papes. Elles sont fournies de bancs de marbre, de vases et de pyramides sur des piédestaux. Au milieu doit s'élever une belle fontaine. Les intervalles des allées sont toutes verdoyantes d'un fin gazon. On avait commencé à garnir le contour de la place de boutiques dont le mouvement l'aurait rendue plus vivante ; mais l'éloignement où elle est du centre de la ville a rendu nul le projet. Le peu d'ombre qu'on y trouve est cause qu'on ne la fréquente que le soir. Les dames viennent y étaler leurs charmes pendant que la place y est battue par quelques wiskis que conduisent les élégans. Mais un temps où elle est beaucoup plus fréquentée est celui de la foire de juin. Les acteurs y arrivent de Venise, et les baladins de toutes les villes voisines. Les étrangers y affluent, et tout ce quartier est en mouvement pendant une quinzaine de jours.

Le grand Palais que l'on nomme encore le Salone est une des plus vastes pièces que l'on puisse voir en Italie et peut-être dans toute l'Europe. Il est au centre de la ville, dans une grande place entourée de portiques pour la plus grande partie. On commença cet immense édifice dès 1172, et les fondemens à peine sortis de terre, on abandonna le travail, jusqu'en 1209 qu'on le

reprit. En 1219 il fut voûté; en 1306 on le recouvrit en plomb, après en avoir rechangé toute la voûte. Ce fut un frère ermite du couvent de Saint-Augustin, homme très-instruit en architecture, qui exécuta cette merveilleuse entreprise; en même temps on y ajouta deux bas-côtés. Un incendie consuma cette voûte en 1420, mais le sénat de Venise la fit rétablir telle qu'elle était par Rizzo et Piccino, artistes fameux de ces temps. Ce fut alors qu'on démolit les deux murailles qui partageaient ce lieu en trois parties, ce qui lui donne beaucoup plus de majesté. En 1756 autre malheur : un coup de vent affreux enleva presque toute la couverture. Le sénat la fit encore rétablir sous la direction de Ferracina, qui alors y ajouta une méridienne. La forme de l'édifice est rhomboïdale; sa longueur est de trois cents pieds sur une largeur de cent. La voûte n'est soutenue que sur de gros appuis, au nombre de quatre-vingt-dix, placés dans les murs latéraux. Aux quatre côtés sont de beaux escaliers qui donnent entrée dans la salle par autant de portes. Sur chacune est un buste en demi-relief, offrant plusieurs lettrés de Padoue, tels que Tite-Live, le prince des historiens, Albert, théologien, Paolo, jurisconsulte, et Piétro d'Appone, médecin, qui étudia à Paris et y obtint des degrés. Des peintures en clair obscur accompagnent ces figures; elles représentent divers sujets qui sont autant d'emblèmes relatifs à la ville ou à l'empire romain. La grande salle est située parallèlement à l'équateur, de manière que dans l'équinoxe, avant qu'on ne bâtît le palais prétorial, les rayons du soleil, à son lever, entraient par les fenêtres du dernier rang vers l'orient, et passaient par celles du couchant; et dans les solstices ils entraient par les ouvertures du midi, et sortaient par celles du nord. Il est encore à observer que

ces rayons solaires allaient de mois en mois frapper les signes du zodiaque, peints le long des murs du salon, sur lesquels le soleil passait régulièrement. Sur ces murs sont aussi représentés les apôtres, vers le signe le plus près de leur fête, et plusieurs autres peintures de piété qu'on dit être du pinceau de Giotto. Au commencement de ce même salon, c'est-à-dire vers l'occident, se voient quelques monumens, notamment un élevé à Sperone, noble Padouan, philosophe, orateur et poëte. On y voit son buste en marbre de Carrare. Tout près en est un qu'on dit être celui de Tite-Live. On lui a adapté l'inscription d'un affranchi de Livie. Cet antique est un don fait à la ville par Bassano, antiquaire. Les deux statues de bronze qui accompagnent ce monument représentent Minerve et l'Éternité. Au-dessous sont le Tibre et la Brenta, et dans le milieu la louve qui allaite Rémus et Romulus. Un autre monument est celui élevé à la marquise Lucrèce Dondi Orologio, morte sous les coups d'un furieux qui voulait attenter à son honneur. La ville, pour perpétuer cet acte de pudeur, lui éleva ce monument. Au reste, le salon est assez malpropre; on y griffonne des pièces de procédure, et autour sont des appartenances relatives au barreau.

Les palais publics à Padoue méritent aussi quelque considération; mais un des plus en réputation, attendu qu'il fut bâti pour les Carrare, est celui du Podesta, ou gouverneur. Il est loin de celui du Salone, et fait un assez bel effet sur la place aux Herbes. La façade est toute en pierres d'Istrie, ornée de pilastres, d'arcades formant voûte, qui soutiennent un second ordre. Celui d'en bas est garni de boutiques; sur l'autre se voit une statue avec une épée à la main; elle représente la Justice

assise entre deux lions. Ce palais est riche en fresques et en tableaux. La terrasse qui est au second ordre est décorée dans le genre dorique. On l'attribue à Palladio, quelques-uns veulent qu'elle soit de Témanza. Le palais du Capitanio est sur la place des Signori, qui est voisine. Le dessin en est régulier, avec deux ordres de pilastres l'un sur l'autre; on le doit à Falconetto. Il est surmonté d'une tour qui offre une horloge marquant le lieu du soleil, les jours du mois et les phases de la lune. L'entrée de ce palais mène à une grande cour carrée, formée de chaque côté par des masses de bâtiment. Dans celui à droite est la salle des finances, au devant et dans l'angle la bibliothèque, à l'angle opposé la salle de l'académie, et dans le corps de bâtiment, à gauche, est l'imprimerie de Bettoni.

L'Académie des sciences, lettres et arts date de 1779, époque où celle de Ricovrati fut fondue dans elle. Elle est composée de vingt-quatre académiciens pensionnés et de douze associés. Elle a de plus des associés honoraires et des correspondans comme les autres sociétés savantes de l'Europe. Le lieu de sa réunion est une salle du palais du Capitanio. On y voit dans celle d'entrée, sur les murs, différens morceaux de peinture, quelques pierres votives, notamment une à Isis, qui présidait aux bains d'Abano. Elle porte pour inscription :

Numini Isidis
Aponi Germanicus
Et Leda
Vot. solv.

De l'autre côté, dans la salle des Géans, ainsi nommée à raison des portraits en grand des divers empereurs ou héros peints à fresque sur ses murs, est la bibliothèque publique. On voit dans le fond de la salle, à gau-

che, le portrait de Pétrarque. Le bibliothécaire est M. Francesconi, savant mathématicien.

La Loggia, sur la même place, est ce qu'on appelle ici l'hôtel-de-ville. Elle est composée de neuf arcs, soutenus par six colonnes et quatre pilastres d'ordre composite. Elle fut bâtie en 1494, suivant le dessin de Bassano, antiquaire de Padoue. La salle du conseil offre en fresques les histoires des personnages les plus illustres de la ville. Sous le portique était une bouche de dénonciation qu'on ne voit plus aujourd'hui. On doit encore distinguer, comme d'un assez bon goût, le palais de la grande garde, autrefois du conseil; il est composé de deux ordres, avec arcade. La façade est en marbre; il est couvert en plomb; il fut élevé en 1493, d'après les dessins d'Annibal Bassano, architecte ferrarais, et terminé en 1545 par Rosetti.

Il est plusieurs palais de particuliers qui fixent moins l'attention par leurs ornemens que par leur masse. La plupart ont leurs pierres taillées en facettes. Les plus remarquables sont les palais Aldrighetti, Venezze, Pesaro, Abriani, et Nicolo da Rio. Le maître de ce dernier est un grand amateur en minéralogie. Je vis chez lui une belle suite de poissons pétrifiés, trouvés dans les montagnes du Vicentin; ils étaient tous marins et de la plus belle forme. Ils étaient parfaitement conservés dans un lit schisteux. Plusieurs n'ont pu être rapportés à ceux qui nous sont connus en Europe; et, sous ce rapport, ils peuvent former nombre avec la masse de preuves qui annonce de bien grandes subversions survenues à notre globe à une époque inconnue. M. Nicolo est rédacteur du journal de la Littérature italienne, qu'on imprime dans la ville. Il m'offrit une tasse de café que j'acceptai pour avoir plus de temps à converser

avec lui. Il me fit voir son palais, où j'admirai non l'ameublement, à peine y avait-il une garniture de chambre, mais bien la grandiosité intérieure. Le salon est, ainsi que le grand escalier, ce qui m'a paru mériter le plus d'attention. Les figures à fresque semblaient adresser la parole. Un brillant lustre, que la réflexion du soleil rendait étincelant, semblait semer le saphir, l'émeraude et le rubis de toutes parts. Le sol me parut être une brèche naturelle de toutes couleurs, tant l'art avait si bien travaillé à le produire. On peut encore citer parmi les beaux palais particuliers celui qu'on appelle Trento; le salon est très-beau tant par son étendue que par sa hauteur. Il se distingue des autres par la variété et la fraîcheur de ses arabesques. J'y ai vu un amas de figures fait d'un seul bloc de marbre; le sujet est un saint Michel qui d'en haut précipite en bas une infinité de diables. Ce morceau est très-curieux; de quelque côté qu'on le considère il offre toujours des figures sous toutes les positions imaginables, et se tenant l'une à l'autre par des points de contact fort petits. En se tenant à l'opposite de la lumière, on voit le jour paraître partout. Plus on examine le travail, moins on conçoit la patience qu'a eue l'artiste pour détacher d'un bloc informe un pareil groupe de figures. Canova n'a pu qu'être surpris en voyant une pareille conception mise à exécution.

L'Ospitale nuovo est un superbe bâtiment, occupant dans sa totalité une surface très-spacieuse, ayant la forme d'un parallélogramme, avec un prolongement carré vers son milieu; le tout forme quatre cours au dedans, autour desquelles règnent les bâtimens. Sa position est la plus convenable à sa destination, vu qu'il est sur un terrain bien ouvert, près des murs de la ville, ayant à

son pied un rameau du bacchilione. La façade est sur la rue; l'entrée est décorée de colonnes doriques isolées, et de pilastres qui se correspondent. On arrive à une très-belle cour carrée, toute ornée en colonnes doriques de pierre d'Istrie. Les escaliers sont vraiment majestueux; ils mènent au premier étage, où sont les salles des malades. Il ne faut pas oublier que les voûtes sont toutes en briques, sans aucune pièce de bois, si ce n'est à la toiture. On trouve dans cette construction la solidité, la beauté et la commodité, trois choses nécessaires à la perfection de tout édifice. Celui-ci est sans contredit très-beau, mais quand sera-t-il achevé? C'est le reproche que l'on fait à tous les monumens en Italie, notamment aux églises. Cet hôpital est le seul de la ville où l'on reçoive les malades de toute espèce. La médecine et la chirurgie militaires ont une partie du bâtiment à leur disposition, et l'université y a sa clinique médicale et chirurgicale.

La ville de Padoue a peu de places publiques comparables à celles de Londres. La plus à citer, tant à raison de sa grandeur que des agrémens qu'elle offre, est le Prato de la Valle, dont il a été déjà fait mention, et celle des Erbe : c'est la plus fréquentée. Les gens de la campagne y portent tous les jours leurs légumes à vendre. Le palais de la Raison, celui du Podesta en font un des plus beaux ornemens. Une des plus belles est celle des Signori; elle est décorée, d'une part, par le palais du Capitanio et par la façade de l'église Saint-Clément, et de l'autre par la Loggia du Consiglio. Le reste est complété par des maisons particulières. La place des Fruits est près du palais de la Raison; elle est ainsi appelée à cause du débit qui s'en fait tous les matins; elle est divisée en deux par une suite de maga-

sins où l'on serre ces denrées en attendant le débit. Vers le milieu de cette place, sur la façade d'une maison, on voit des fresques qui ne sont point indifférentes à un artiste; on les attribue à Campagnuola. On cite encore la place du Castello, celle des Legne, des Noli; mais elles n'offrent rien de remarquable. Une à ne pas passer sous silence est celle sur laquelle se trouve une statue équestre de bronze, représentant Erasme Narni, surnommé Guattamelata, général de troupes, dont Venise eut beaucoup à se louer. Ce monument est de Donatello. Vasari en parle avec éloge; la pose et la vivacité du cheval font un bon effet.

La ville de Padoue, pour être aussi ancienne qu'elle se vante, ne conserve pas néanmoins beaucoup de monumens qui attestent une origine bien reculée. Les Padouans, il est vrai, vantent leur tombeau d'Anténor. C'est un monument qu'on dit avoir été fait pour ce brave capitaine, compagnon d'Énée et fondateur de la ville; mais l'opinion la plus reçue parmi les savans est que le sarcophage est d'un temps beaucoup plus moderne. On le trouva dans les fondemens qu'on fit au milieu du treizième siècle pour établir la Cà-di-Dio, ou l'hôpital des Enfans-Trouvés. Au dedans était dans un cercueil de plomb le cadavre d'un homme sous un accoutrement de soldat. Sur lui étaient beaucoup de médailles d'or et d'argent, et une épée sur laquelle étaient de mauvais vers latins qui ne dénotaient rien du bon caractère qu'aurait dû leur avoir donné leur prétendue antiquité. Lupato, noble Padouan et très-lettré, persuada à ses concitoyens que ce cercueil était celui d'Anténor, et un monument digne du personnage suivit bientôt cette croyance. Il fut placé dans une rue, la plus passagère, pour que chacun se rappelât son

fondateur. On y transporta le cercueil en grande pompe, et on le couvrit d'une pierre fort épaisse. Le savant composa l'épitaphe suivante, qu'on apposa au-dessus :

Hìc jacet Antenor, Paduanæ conditor urbis ;
Proditor ille fuit, hique sequuntur eum.

Le sarcophage est exhaussé sur quatre petites colonnes et sous un petit portique près l'église de Saint-Laurent. Proche cette église est un petit pont dont la pose des pierres, sans ciment, semble désigner l'antiquité. Une inscription trouvée en 1773, quand on abaissait le terrain vers le courant de l'eau, vint appuyer la présomption par la pureté de son style, et donna lieu de croire aux érudits que le travail datait du temps des Romains. La voici telle qu'elle est :

L. CLO. ALBARENIUS. C. POMPONIUS. Q.......nius. l. f. t. ulla. C. Pompon. scapula adlegat ei Pontem faciendum. D. D. S. locaru... idemque probarunt.

Outre ce pont, on peut encore regarder comme antiques ceux de Dita, Tina et Corbo. L'on regarde encore comme antiques des murs laissant un emplacement circulaire, spacieux, *arena*, entièrement vide, que des grottes, des caves souterraines trouvées à l'extérieur, indiqueraient avoir fait partie d'un amphithéâtre. Mais Maffei, dans son ouvrage intitulé *Verona illustrata*, paraît être d'une toute autre opinion. Il pense que la fabrique ne remonte pas à quatre ou cinq siècles de notre ère, qu'elle n'eut jamais de portiques, d'escaliers ni de gradins. Néanmoins Rosetti, sur cet article, combat victorieusement ses argumens, et avec cette abondance de raisons qui dérivent d'une bien grande érudition. Cette arène a été le domaine de bien des particu-

liers, jusqu'aujourd'hui qu'elle est la propriété de la maison Gradenigo.

Les sociétés sont sans doute plus brillantes l'hiver qu'au commencement de l'automne, temps où je me trouvai à Padoue. C'était cependant la saison où le riche Vénitien vient faire ses vendanges dans les environs, et jouir des plaisirs variés que peut seule donner la Terre-Ferme. Excepté les parties de billard dans une salle fort obscure, les cafés où l'on s'ennuie suffisamment après avoir lu un mauvais papier-nouvelles, il faut courir les rues pour trouver bien peu de diversion. Un savant n'a le soir que le salon de l'aimable dame Enrichetta Trevès, qui rassemble sur les sept heures les dilettanti de la ville. Je lui fus adressé par M. Pencati, dont j'avais fait la connaissance à Milan, chez M. le sénateur Moscati. Ce savant naturaliste ne pouvait faire un meilleur choix pour moi. Cette dame me remit à M. Marco Navara, qui voulut bien me servir de Cicéron, en me faisant parcourir les divers endroits de la ville qui méritaient quelque considération. Cet obligeant confrère me conduisit chez M. Caldani, successeur de Morgagni dans la chaire d'anatomie. C'est un vieillard de très-bonne mise, âgé de quatre-vingts ans, ayant toute la fraîcheur d'idées du jeune âge. Notre conversation ne roula que sur la médecine et la chirurgie française, et les personnes qui la professent dans la capitale. Les dames ne fréquentent point la maison de madame Enrichetta : il faut monter leur intelligence à un trop haut diapason ; elles aiment mieux dire leur rosaire avec quelques moines qui ont pris l'habit séculier, ou aller au salut au Santo : il y a moins de dépense à faire en frais d'esprit. Celles du plus haut rang vont à leurs casins, et n'y admettent que les personnes avec lesquelles elles

sont dans la plus grande intimité. Il en est cinq ou six dans la ville : ce sont autant de lieux de conversation et même de jeu, où l'amitié s'épanche avec franchise. On y sert des glaces et autres rafraîchissemens, et les dépenses se soldent sur les abonnemens. L'étranger qui est introduit par une personne inscrite, y jouit de l'intimité qui règne dans ces sortes de réunions. M. l'évêque reçoit également certains jours chez lui, mais il n'y a que les lettrés de la ville, ou ceux qui exercent des charges distinguées, qui y sont admis.

La température de Padoue est plus variée que celle d'aucun autre lieu de l'Italie, notamment en hiver. Il n'est pas rare en été d'y voir des journées froides : le voisinage des montagnes du Tyrol et de la mer est la cause de toutes ces variations. Aussi l'étranger qui arrive est-il étonné de voir tant de manteaux aux heures du jour les plus chaudes; mais un plus long séjour lui apprend bientôt que les promptes variations de l'air les rendent nécessaires. Les neiges, qui amènent promptement l'hiver, se prolongent très-long-temps sur les montagnes tyroliennes et euganéennes, ce qui amène toujours un temps pluvieux et froid, jusqu'à ce que la belle saison du printemps reparaisse.

CHAPITRE VIII.

De Padoue à Venise. — Gondoles. — Lagunes. — Origine de la ville. — Situation. — Promenade sur le grand canal.

Je quittai Padoue à huit heures du matin et m'embarquai sur une péotte, la Corriera, qui devait me porter jusqu'à Venise. La route est sur une branche du Bacchilione jusqu'à Dolo, où l'on arrive sur la Brenta;

elle est agréable, et offre dans son développement une suite de belles et fertiles campagnes, des maisons de plaisance, des palais, des hameaux, des villages, des prairies que limitent et diversifient des saules et des peupliers.

Rives de la Brenta, paysage enchanteur,
Séjour où cent palais annoncent la splendeur,
L'œil suit dans les détours de votre onde limpide
Les jardins, les bosquets et le luxe d'Armide;
Tout respire en ces lieux l'amour et son pouvoir:
Sur ces bords fortunés jouir est un devoir.
Au-devant des plaisirs dont elle nous enchaîne,
Sous ces myrtes fleuris cette onde nous entraîne,
Et nous montre de loin, sortant du sein des flots,
Une autre île d'Alcine et ses charmes nouveaux.

L'Italie, Poëme, par Brad.

Enfin, sur la gauche vient se présenter un chef-d'œuvre de Palladio, le palais de Stra, qui précédemment appartenait à un Vénitien de la plus haute noblesse, et qui est aujourd'hui une des possessions du vice-roi. Son aspect est des plus imposans; il est entouré de bosquets et autres ornemens de verdure qui semblent lui faire un accompagnement naturel. Nous arrivâmes à Dolo, où nous dînâmes sans nappe, c'est-à-dire, morceau sous le pouce, et bientôt nous reprîmes la barque pour venir à Mirano. Ces villages sont beaux; ils sont entourés de superbes maisons où les Vénitiens, fatigués de leur brumeuse atmosphère sur la fin de l'automne, viennent jouir sur leur terrasse des dernières faveurs d'un soleil bienfaisant. Impatient d'arriver avant la nuit à Venise, je me mis quatrième dans une gondole, en compagnie d'un gros, court et respectable ecclésiastique disant son bréviaire, d'un homme âgé récitant son chapelet, et d'une vieille dame qui lui répondait

par ses *Ave*, à mesure qu'il finissait sa neuvaine. Une gondole est un petit canot avec un divan tendu partout de drap noir, orné de houpes de même couleur, avec fenêtres garnies de jalousies, tant sur le devant que sur les côtés; le tout a tellement l'apparence d'un corbillard, que je crus, au premier coup d'aviron que donnèrent les gondoliers, que l'on me conduisait à quelque champ de repos. J'étais assez triste en réfléchissant sur cette singulière manière de voyager. J'attendis que toutes les prières fussent terminées, et enfin, après trois quarts d'heure de silence de ma part, j'adressai la parole au grave ecclésiastique qui s'aperçut à ma manière de parler que je n'étais point Vénitien; nous nous ouvrîmes chacun en notre propre langue, et ainsi j'appris de lui qu'il était Marseillais, émigré depuis le commencement de la révolution, et qu'il était attaché à une grande maison de Venise en qualité de chapelain. Nous arrivions à l'embouchure de la Brenta, lorsqu'au soleil couchant s'offrit à l'horizon la belle ville de Venise, entourée des cyclades ou îlots qui l'embellissent. Nous fûmes hélés par le bateau douanier qui vint bientôt nous demander si nous n'avions rien contre les réglemens, et successivement nous fûmes abordés par d'autres qui nous firent la même demande, moins pour faire leur devoir que pour quêter quelques sous. Nous étions alors dans cette immense étendue d'eau qui est comme une mer morte entre le rivage de la Terre-Ferme et Venise, mer si fournie de bancs et de bas-fonds, qu'ils rendent la navigation périlleuse à l'ignorant qui ne suivrait pas la route tracée par les piquets élevés de distance en distance du fond des lagunes. Nous entendîmes sonner une cloche dans une île dont nous approchions; ce fut un motif pour le bon ecclésiastique de

reprendre son bréviaire pour dire les prières d'usage à cette heure, les Litanies succédèrent, puis le *De profundis*, accompagnés de signes de croix; enfin, au milieu de ces actes de dévotion auxquels aussi je pris part, nous surgîmes au débarcadère à la chute du jour, et j'allai loger sur le quai, en face de Saint-George.

Le lendemain, à mon lever, je me portai avec empressement vers la fenêtre pour jouir au soleil naissant du nouveau spectacle qui devait s'offrir à mes yeux; mais que mon attente fut trompée sur l'espoir des jouissances! La nature vivante et son œuvre brillante, la végétation, ne récrée plus ici la vue; aucun papillon, aucun oiseau ne fend d'une aile légère les plaines de l'air, incertain sur la nourriture que le sol pourrait lui fournir. D'ailleurs les arbres manquent pour leur donner asile pendant la nuit; partant plus de concert au lever de l'aurore, plus de roucoulement de la colombe sur le midi. L'espace est abandonné à quelques aigles dont la force d'envergure leur permet de s'éloigner du continent, ou à quelques oiseaux de mer qui se hasardent jusqu'aux confins qui leur furent prescrits. Absorbé dans mes réflexions, et nullement distrait par le tumulte du dehors, je me reportais aux temps anciens où le sol que j'occupais n'était fréquenté que par les oiseaux de proie qui venaient y assouvir leur faim sur les mollusques et le fretin que la mer laissait dans les creux des rochers, puis je revenais à celui où j'étais, et qui m'allait procurer la jouissance de tous ces immenses édifices que je n'avais qu'entrevus à mon débarquement. C'est alors que je me sentis tout glorieux de mon essence, et que s'offrirent à moi, avec le charme de la réminiscence, les vers suivans de ma *Pancharis*:

Vult homo; mox sese tellure palatia tollunt
Splendida; queis vivunt marmora, spirat ebur.
Fit domus innatura salo pernicibus alis
Per vada per syrtes sæpè datura viam.
Vult et eunt sensìm montes cerealibus æqui
AEquoribus; surgunt altiùs arva solo;
Aggeribusque datis Neptuni provocat iras
Dormitatque casâ sæpèque subtùs aquis.

Mais quelle ne dut point être la constance de l'homme dans le travail qu'il entreprenait, pour établir ainsi son domicile au milieu des rochers où il croyait jouir des douceurs de la paix qui lui était refusée sur son sol natal! Ce temps d'affliction remonte en 452, où de paisibles Padouans, épouvantés par les armes offensives d'Attila, arrivèrent en fuyant à quelques îlots isolés de la mer voisine, y plantèrent des pilotis qu'ils revêtirent de pierres, et vécurent ainsi à l'aide de leur industrie. Bientôt ils furent suivis d'autres citoyens qui amenaient avec eux leur fortune; le patriarche d'Aquilée et ses ecclésiastiques leur succédèrent, accompagnés de quelques Liguriens mécontens de leur gouvernement; et cette poignée d'hommes épars sur ces îlots commença son établissement sous les auspices de la plus parfaite union; car, quand les malheurs ou la pauvreté réunissent les hommes, ils vivent toujours en bonne amitié. Mais ce temps fut d'une bien courte durée; l'aisance amena bientôt la mésintelligence dans les familles; des communications au dehors occasionèrent le désordre au dedans; des semences de discorde furent jetées, et c'est pour les étouffer que l'on créa un tribunal qui fit secouer le joug que Padoue, rétablie de ses premières terreurs, avait imposé à l'état naissant. Néanmoins le peuple, fatigué des troubles qui régnaient toujours, donna lui-même son assentiment au

gouvernement aristocratique, et dès-lors furent nommés un général sous le nom de doge, et un conseil, qui par la suite prit un si grand pouvoir. L'État paya un tribut à Charlemagne, vainqueur des Lombards, et après lui à Pepin, son fils, qui en fit aussitôt la remise, et, prenant le titre de protecteur de la république, il lui accorda quelques lieues de terrain sur la Terre-Ferme, et donna le nom de Venise à Rialta, la plus grande et la plus puissante de ces îles. Ce fut alors que cette ville sentit toute la valeur de sa nouvelle existence. Cependant, quoiqu'intéressée à tenir pour l'empire d'Orient, elle fut assez sage pour garder l'indépendance dans le temps où Charlemagne et Nicéphore étaient en dispute sur leurs confins. Nayant point de champs à labourer, ses habitans, qui jusqu'alors avaient manié la rame, la quittèrent pour la voile; ils devinrent commerçans et ensuite grands navigateurs. Les inclinations guerrières allèrent chez eux de pair avec l'industrie; ils en firent l'essai, au commencement du sixième siècle, sur des pirates qui venaient les harceler, malgré les chaînes et les estacades dont ils avaient garni leurs lagunes, et bientôt, s'aguerrissant, ils furent recherchés par les généraux de l'empire grec. Qui ne connaît pas la puissance où parvint cette république au temps de la première croisade, avant que le commerce s'ouvrît une route par le cap de Bonne-Espérance? Elle fut alors comptée parmi les états de l'Europe, et, prenant un aspect guerrier, elle sut s'assurer la possession de la Dalmatie, malgré toutes les forces que développa contre elle l'empire d'Orient. Elle devint protectrice de la tiare, et, par les entraves qu'elle mit au pouvoir inquisitorial du saint Siége, elle sut s'opposer à ses abus, et ainsi elle n'encourut point le

blâme par l'adoption qu'elle en fit par politique. Elle opposa une vive résistance aux tyranniques efforts des empereurs d'Allemagne; elle dicta des lois aux îles de Chypre, de Candie, à la Morée, à une partie de l'Archipel, à Constantinople, à Naples et à la Sicile; mais elle salit les pages de son histoire par la manière astucieuse dont elle s'empara de Chypre, par l'odieuse institution des inquisiteurs d'état. La seigneurie fut aussi souvent victorieuse des Génois, des Pisans, et réduisit les Milanais et les Ferrarais sous son obéissance; mais les Turcs, dont la puissance souvent comprimée ne se relevait qu'avec plus d'éclat, lui portèrent un coup terrible par la prise de Candie et de la Morée. Le traité de Cambrai, sous Louis XII, qui s'en rendit le chef et l'agent, lui en porta encore un plus cruel, à la suite duquel la république perdit, malgré ses souplesses, ses meilleures possessions en Terre-Ferme. Gênes, sa rivale, profita des troubles intérieurs qui la déchiraient, de l'absence de ses vaisseaux occupés ailleurs à des conquêtes, pour envahir son commerce et lui déclarer une guerre très-désastreuse. Venise, déchue de sa puissance, n'en fut pas pour cela plus malheureuse, on pourrait même dire qu'elle y gagna. Elle ne fit plus ombrage à ses voisins; elle fit un commerce moins étendu, mais plus paisible. Il est vrai que, devenue marchande, elle perdit cet esprit guerrier qui porte à conserver sa propriété; sa faiblesse fut telle sous ce rapport au commencement de ce siècle, qu'elle ne put faire respecter sa neutralité dans les dernières guerres entre l'Autriche et la France. Elle fut perfide à cette dernière puissance, qui jura sa perte, et bientôt elle fut entièrement effectuée. Aujourd'hui que la valeur française a déployé toute sa vigueur en Italie et

en Allemagne, l'État vénitien, cédé à la France par l'Autriche, d'après un traité signé à Presbourg, est devenu partie du royaume d'Italie, et est régi d'après les mêmes lois établies dans toute l'étendue de l'empire français.

Venise, dont on porte la population à plus de cent mille quatre cents âmes, en y comprenant toutes ses appartenances, siége au milieu des eaux de l'Adriatique; elle est défendue par des bancs de sable qui ne laissent aucun abord vers elle aux forteresses flottantes qui viendraient l'attaquer. Ses remparts sont sous la plaine liquide d'où elle s'élève. Le canon ne peut rien sur eux; leur réparation en main-d'œuvre ne coûte rien; ils se renforcent journellement par les nouvelles matières qu'y accumulent les flots du golfe. Les grands et les petits canaux sont autant de rues que l'on parcourt pour ses besoins, à l'aide de la rame; on y jette toutes les immondices, dont la décomposition forme un limon qui finirait dans la suite du temps par les remplir et mettre la ville à sec, si, pour remédier à ce malheur, l'on ne faisait promener de temps à autre le cavafango ou la drague. Ainsi, autant les Hollandais surveillent les efforts de la mer qui cherche à les submerger, autant les Vénitiens les facilitent pour rendre leurs demeures abordables. Ces sortes d'attérissemens proviennent du flux et du reflux qui se font sentir dans cette ville, et dont la différence de l'un à l'autre est de deux pieds. Il est très-peu d'édifices bâtis en briques, le plus grand nombre est en marbre ou en pierre d'Istrie. Les maisons comme les palais sont pour la plupart de quatre à cinq étages. Toutes les pierres d'assises, ainsi que les marches qui mènent à tous les ponts sont de cette dernière; elles ont un grain si fin,

que, quoique piquetées, elles prennent bientôt le poli qui facilite la glissade, d'où vient le proverbe vénitien, « Pietra bianca fa il cul nero ». On parcourt Venise par un grand canal qui sillonne sa partie occidentale, et qui a à-peu-près la forme d'un S; ma première excursion fut sur ce canal. Mon attention se porta d'abord sur la variété des objets que m'offraient les riches palais et les façades d'églises qui à chaque coup de rame se développaient à ma vue. Au milieu de ce canal s'élance avec hardiesse un pont de marbre d'une seule arche, et qui établit une communication avec les deux sections; on pourrait avec raison lui donner l'épithète d'aérien, qu'on accorde en poésie si ordinairement aux tours. A ce canal aboutissent tous les autres canaux de la ville, qui eux-mêmes communiquent tellement entre eux qu'on peut aller dans tous les quartiers et leurs dépendances sans mettre pied à terre, comme aussi l'on peut parcourir ces mêmes quartiers par des rues intérieures et des trottoirs qui règnent sur le plus grand nombre des canaux. Il est, pour les communications d'un côté à l'autre, de légers ponts dont on porte le nombre à plus de quatre cents; ils sont la plupart sans parapets. Sur ces canaux, grands comme petits, se fait le transport des marchandises qui viennent de la Terre-Ferme aux douanes et aux magasins des particuliers, ainsi que celui des comestibles et combustibles qui viennent fournir les cuisines vénitiennes, celui enfin des désœuvrés, comme des gens d'affaires qui se dirigent où l'intérêt les appelle. Ayant considéré tout ce que cette tournée pouvait me développer, je repris par le canal de la Giudeca, et laissant l'île Saint-George sur la droite, je vins me restaurer par un bon déjeûné en poisson.

CHAPITRE IX.

Place Saint-Marc. — Procuratie ancienne et nouvelle. — Comédiens ambulans. — Tour de l'horloge. — Etendards. — Campanile. — Logette. — Petite place. — Soirée.

La place Saint-Marc est le premier endroit que vont voir les nouveaux débarqués, et en vérité elle mérite bien cette attention de leur part, tant par sa beauté que par la singularité et la diversité des objets qu'elle peut leur offrir. Elle a un majestueux pittoresque dont on ne trouve nulle part au monde l'équivalent. Elle est beaucoup plus longue que large, et formée par trois corps de bâtiment qui, faisant angle dans leur fond, aboutissent au palais impérial, lequel remplacera Saint-Géminien, église abattue. L'un de ces corps, la Procuratie ancienne, est au nord, l'autre, la Procuratie nouvelle, est au midi. Ces bâtimens sont accompagnés d'un portique et de boutiques dans tout leur contour; c'est une galerie où le public se promène et jouit du plaisir que lui procure la diversité des objets étalés à ses yeux. L'ancienne Procuratie commence à l'horloge, et se continue jusqu'au palais impérial. Sa décoration extérieure, qui est d'un seul ordre, le toscan, soutenu par des piliers formant des arcades, est l'ouvrage de Buono, en 1500, temps où commençait à s'introduire le bon goût en architecture. Tout ce corps de bâtiment est occupé par des particuliers, qui y vivent de leur revenu ou de leur industrie. Le corps du côté opposé offre une architecture beaucoup plus soignée; il est de Sansovino, qui l'a décoré avec le dorique, l'ionique et le corinthien. Diffé-

rens artistes, qui se sont succédés jusqu'en 1682, l'ont continué ainsi qu'il est actuellement. Les galeries sont pavées en grandes dalles qui ne fatiguent nullement la marche de ceux qui s'y promènent. C'est là le lieu de rendez-vous de tous les procureurs et avocats, et généralement de tous les gens d'affaires, de tous les négocians, capitaines de vaisseaux et Lévantins, qui y fument leur longue pipe, nonchalamment étendus sur les banquettes qui bordent les boutiques, en humant leur petite tasse de café. L'intérieur de la place est également pavé de grandes dalles d'une pierre graniteuse, entremêlée de feld-spath et de quartz provenant des collines euganéennes, piquetée et entremêlée d'une autre pierre d'un grain très-dur, celle d'Istrie, en usage dans les assises pour soutenir les briques dont sont construites la plupart des maisons. La place Saint-Marc se peuple beaucoup vers le soir; c'est la promenade de ceux qui attendent l'heure du spectacle; les belles laïs, en zendal ou voile qui leur couvre une partie du visage et descend négligemment sur les épaules, s'y promènent en donnant les plus douces œillades à ceux qui paraissent ne point leur être indifférens. Les comédiens ambulans s'y établissent en face et près des cafés, dont ils espèrent la meilleure recette, et c'est le plus souvent celui de la Phénice auquel ils donnent la préférence, eu égard au grand nombre de ses habitués. Ici le théâtre ainsi que l'orchestre qui l'anime sont bientôt faits. Un des acteurs avec son archet décrit un cercle aussi promptement que nos magiciens de théâtre, et la foule, obéissant au bâton magique, laisse un emplacement vide qui devient le lieu de la scène. Une basse, deux violons et une clarinette ouvrent la pièce; après huit ou dix minutes paraît, sous un habit ordinaire, un ac-

teur qui exprime par son chant un combat d'amour; ensuite sort de la foule une amante qui vient lui répliquer, et bientôt une troisième voix s'entremêlant, les gestes se diversifient, un chœur se forme, les instrumens à cordes ronflent. Chacun prend part au succès de la scène, et pendant que les acteurs jouent leur rôle avec vigueur, que le trio se fait entendre, une jolie personne fait celui de quêteuse, en présentant d'une main mignonne une tasse à ceux de qui elle espère obtenir quelques largesses. Lorsque l'heure du spectacle approche, les cafés s'éclaircissent, chacun s'y rend pour passer le temps, faire sa cour aux dames qui tiennent loge, ou aller au ridotto, pour perdre son argent ou le voir perdre à d'autres quand on est plus sage qu'eux.

Attenant l'ancienne Procuratie se présente la tour de l'horloge, soutenue sur un grand arc donnant accès à une rue. L'horloge est ornée de quatre pilastres placés l'un sur l'autre, à une hauteur de quatre-vingt-deux pieds, sur une largeur carrée de dix-huit. Sur l'arc est le cadran avec son aiguille, qui non-seulement indique les heures, mais encore le mouvement du soleil, de la lune, par les douze signes du zodiaque. Au-dessus de ce cadran est une madone de grandeur naturelle, toute dorée. Sur les côtés sont deux petites portes d'où sortent, quand l'heure sonne, un demi-cercle sur lequel sont quatre figures représentant un ange prêt à donner de la trompette, trois mages presque aussi grands que nature, lesquels, à mesure que le cercle sort par une porte, s'inclinent devant la Vierge et rentrent par l'autre, après quoi chaque porte se ferme. Plus haut, sur un champ d'azur, est sculpté à demi-relief un lion devant lequel se tient un doge agenouillé. Au plus haut sont deux

figures en bronze, représentant deux mores qui tiennent chacun un marteau; entre eux est une grosse cloche soutenue sur un montant de fer, sur laquelle les deux figures assènent, chacun à leur tour, un coup pour sonner les heures.

Vis-à-vis l'église sont les trois Étendards, signe emblématique du pouvoir vénitien dans les mers du Levant; ils sont supportés par des flèches qui, sortant d'un piédestal en bronze bien sculpté à demi-relief, s'élancent fort haut, en diminuant à mesure de volume. Ils furent placés sous le dogat de Loredano, en 1505, ainsi que l'indique l'inscription. Au plus haut, que termine une girouette, on hissait, les jours de fête, un pavillon en soie, travaillé en or, offrant les armes de Chypre, de Candie et de Négrepont, pays que la république possédait autrefois.

Le Campanile est la dernière chose relative à la place; c'est une tour si haute, qu'au rapport des voyageurs elle surpasse en élévation celles de Bologne, de Vienne et de Strasbourg (1). Mais ce qui donne lieu à la surprise, c'est que cet édifice ne se soit jamais dévié de sa perpendiculaire, quoiqu'il ait pour fondement un sol vaseux, affermi par des pilotis. Il fut commencé en 888, sous le dogat de Tribuno; mais la bâtisse hors du sol ne fut continuée que sous Morosini, en 1148. En 1400, le haut, qui était en bois, ayant été incendié, on le restaura en pierre. Toute cette fabrique est de brique, recouverte en pierre; elle est cannelée dans toute sa hauteur, et finit par des arcades soutenues par des colonnettes de marbre; au-dessus de cette partie est un balcon qui la con-

(1) Cette hauteur est de trois cent trente-quatre pieds, y compris l'ange qui la surmonte, et qui a dix pieds de haut.

tourne; de cet endroit s'élève une pyramide dont la base est ornée de sculptures sur ses quatre faces. De ce lieu on jouit de la vue la plus délicieuse qu'on puisse avoir, surtout avec un ciel serein. Lorsque j'y montai, il était d'un bleu barbeau, entremêlé de légers nuages argentins, qui se mariaient agréablement à l'horizon avec le vert céladon de la mer. On a toute la ville sous ses pieds, les places, les canaux, les édifices, la mer qui en forme le cadre, les montagnes du Tyrol, celles de la Dalmatie, de l'Istrie, les plaines du Padouan, celles de la Lombardie, les vaisseaux, les barques et les gondoles qui font route de tous côtés. On dit que c'est au plus haut de cette tour que l'infortuné Galilée fit le plus grand nombre de ses observations astronomiques, vers la fin du quinzième siècle. Au sommet de cette tour est un ange sur pied, qui tourne, au gré du vent, sur une tige de fer. Au dedans est une autre tour destinée à soutenir les cloches, et qui ne dépasse point leur hauteur; entre l'un et l'autre est pratiqué un escalier dont les marches sont si larges et si faciles que trois personnes peuvent les monter de front, et qu'un cavalier peut arriver au plus haut sans quitter sa monture. Au pied de cette tour, d'un côté, sont quelques boutiques, et de l'autre une jolie bâtisse qu'on nomme la Logetta.

La Logetta est en face du palais ducal. La façade est toute en marbre, ornée de grandes et de petites colonnes; entre elles sont des niches où sont placées des statues de bronze, représentant des divinités de la fable. On y voit trois arcades, dont une principale vis-à-vis les marches d'entrée. A l'entour du premier plan règne une balustrade; le second, en forme de terrasse, est orné de cinq bas-reliefs; l'intérieur est décoré de pein-

tures. Là se tenait un des procurateurs avec la force armée de l'arsenal, pendant tout le temps que le grand conseil était convoqué, ainsi que l'avait établi un décret du sénat en 1568. Aujourd'hui ce lieu sert pour le tirage de la loterie.

La Piazzetta fait angle avec la place ; elle est beaucoup moins grande, et s'avance vers l'embarcadaire. La façade du palais ducal, la bibliothèque publique lui font ornement. Vers la mer se voient deux colonnes de granit, très-grosses et très-hautes, distantes entre elles d'une trentaine de pas environ. Elles furent apportées de la Grèce au commencement du dogat de Ziani, et ne furent élevées que long-temps après. C'est dans leur intervalle que s'exécutent les sentences de mort. Sur le sommet d'une de ces colonnes se voit un lion ailé, emblème de l'ex-république. Il regarde la mer, comme pour indiquer qu'il veille toujours sur les intérêts du gouvernement. Il était autrefois de métal, mais la valeur des armes l'ayant dirigé sur Paris, où il orne le boulingrin des Invalides, on lui en a substitué un autre en pierre, qui par sa couleur produit le même effet. Sur l'autre colonne est la statue de saint Théodore, pressant de son pied un crocodile, tenant de sa main gauche une lance, et dans la droite un bouclier, indice du caractère pacifique de la république, qui pensait à se défendre, mais non à attaquer. Le coup-d'œil dont on jouit de cette petite place est délicieux. La vue se repose agréablement sur la Giudeca et l'île de Saint-George, et se perd au loin dans la mer, qui semble être un tapis d'azur étendu jusqu'à l'horizon. On dirait de cette place une fourmilière, tant elle est peuplée de marins de toutes les nations, de gondoliers, de Lévantins, de Turcs, de Grecs, d'ecclésiastiques, et de tous

les désœuvrés qui vont y chercher quelque dissipation. On y trouve toujours quelques déclamateurs ambulans, entourés d'auditeurs qui leur portent la plus grande attention. Je m'approchai d'un fort achalandé; il improvisait une histoire sans doute bien facétieuse, car de temps à autre ceux qui l'entouraient riaient à gorge déployée; le geste, comme on le présume bien, n'était point oublié. N'entendant rien à son baragouin vénitien, j'allai vers un autre qui avait un auditoire plus nombreux et mieux choisi; plusieurs même avaient des chaises, et un plus grand nombre était assis par terre, épluchant des graines de potiron ou des châtaignes, pour les manger. L'acteur, à demi nu, avait fait choix d'un sujet plus relevé; il répétait par cœur, et sans se tromper, plusieurs strophes de l'Arioste, et mettait dans son débit toute la verve et l'action que pouvait comporter la nature de ses moyens. Chacun n'était pour lui que yeux et oreilles. Mais ces sortes de déclamations ne sont pas toujours d'un genre si relevé, ce ne sont souvent que de plates improvisations où l'acteur fait des anachronismes et des contre-sens dont les auditeurs sont loin de se douter. C'est aussi quelquefois un morceau de partie interlocutoire dans le genre des amébées. Cette sorte de scène, donnée par des acteurs ambulans, est un amusement qui amène la foule aux portes des cafés. Deux individus s'attaquent ainsi de nuit, faisant précéder leur assaut de quelques airs de violon ou de guitare; puis ils se défient et se ripostent sur le même air, avec la variation d'expression que demande le dialogue, donnant à leur chant tantôt une vivacité pétulante, et tantôt une molle langueur qui entraîne aux douceurs de la quiétude.

La vaste surface tant de la grande place que de la

petite repose sur pilotis. Ceux qui s'y promènent frémiraient s'ils réfléchissaient au peu d'épaisseur de la pierre qui les sépare de l'eau qui est au-dessous. De distance en distance, sur une pierre ronde, sont des soupiraux par où on la voit, et d'où elle regorge quand les lagunes se gonflent par la crue qu'occasione au printemps la fonte des neiges des monts voisins, surtout dans les hautes marées. On y voit encore d'autres pierres carrées, blanches : on les dirait de marbre; elles sont creusées d'un trou carré, et reçoivent un support en bois pour soutenir une tente, quand, dans l'été, quelques fêtes rassemblent le peuple de Venise, qui vient y déployer toute sa gaieté. La place, comme la Piazzetta, offre au déclin d'un beau jour une promenade très-agréable aux nouveaux débarqués. Les portiques sont remplis de personnes qui s'occupent de leurs affaires mercantiles; les cafés sont bien éclairés, non par des quinquets, on n'en connaît point encore l'usage, mais par des lampes, dont la multitude jette encore quelque éclat. Aucune femme au comptoir; on n'a point encore spéculé ici sur le produit que décuplerait une belle qui ferait la recette; mais en revanche l'on en voit bon nombre autour des tables, et souvent seules, qui prennent leur sorbet. Des joueurs de guitare, des diseurs de bonne aventure, des chanteurs et des chanteuses, des marionnettes, des belles de tout titre pour le passe-temps des désœuvrés, circulent en cotoyant les arcades de la place, et la rendent encore plus vivante. Mais une vermine qui en diminue les agrémens sont les mendians et les filous; la police diminue le nombre de ceux-ci, mais elle laisse aux autres la pleine jouissance de leurs facultés, l'importunité. La Piazzetta a ses habitués particuliers, ce sont les gens

de loi, les ecclésiastiques rendus à leur primitive simplicité, et dont les chétifs vêtemens longs indiquent une désertion dans les meubles de luxe de la chambre; des Grecs à longue barbe, à large robe; quelques Lévantins à tête tondue, à calotte rouge, grande culotte et veste courte, qui dissipent leur ennui avec la fumée de la nicotiane qu'ils tirent de leurs longues pipes; mais le nombre en est prodigieusement diminué depuis que les couleurs anglaises paraissent si souvent sur l'Adriatique. A mesure qu'on avance vers la marine, les cris, les injures se font entendre; ils partent d'une populace qui se dispute le gain qu'elle espère tirer de vous, si vous avez l'air de vouloir monter dans ses gondoles, ou d'une autre qui se partage le fretin et autres poissons qu'ils viennent de pêcher dans les lagunes. A ce bruit se mêlent les intonations diverses des débitans qui devant leurs ambulantes boutiques fatiguent les oreilles par les louanges qu'ils donnent à leurs comestibles. La vue de tous ces objets animés, celle de la mer, qui sur une surface d'azur élève des vagues d'argent qui, se déferlant, viennent mourir sur le rivage, le son aigre des cloches qui appellent les personnes religieuses au rosaire, tout est pour le nouveau venu matière à d'étranges sensations.

CHAPITRE X.

Eglises. — Palais ducal. — La bibliothèque publique. — La Zecca.

Les Églises sont bien nombreuses dans les villes d'Italie que j'ai déjà vues, mais ici elles le sont encore bien plus, eu égard à l'étendue de la ville. On voit dans les iti-

néraires de Venise que la plupart sont moins dues à une piété réelle qu'à un reste de générosité à l'égard de quelques rejetons de familles illustres, qui, entrant dans le cloître, laissaient à leurs aînés pleine carrière dans leurs ambitieux projets; aussi les plus belles églises appartenaient-elles à des ordres où, pour avoir accès, il fallait moins faire preuve de dévotion que de noblesse. Il en est plusieurs qui sont sous l'invocation de pieux personnages qui n'ont point encore reçu les faveurs de la canonisation, notamment Moïse, Samuel, Zacharie, Jérémie, Daniel et autres prophètes. Les plus fameux peintres et sculpteurs ont rivalisé avec les architectes pour en décorer un grand nombre, qui ne peuvent qu'offrir matière à la louable curiosité du voyageur. Nous ne parlerons que de quelques-unes, laissant les autres à la discrétion des Cicérons.

La plus ancienne est l'église ducale, dite de Saint-Marc, à raison de ce qu'elle fut bâtie pour recevoir le corps de ce personnage martyrisé à Alexandrie, translation qui fut faite vers le huitième siècle, époque où les Sarrasins infestaient l'Égypte. On en jeta les fondemens en 828, et la première pierre fut posée avec l'empreinte d'une croix par Badoaro, évêque. Innocent IV donna à ce prélat le titre de primicier, et lui permit d'avoir les armoiries épiscopales. Le saint y est représenté sous l'emblème d'un lion, parce que sa narration évangélique commence par la prédication de saint Jean dans le désert, et qu'elle est comme le rugissement du lion qui effraie le pécheur, ainsi qu'il le paraît quand il dit : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers, faites pénitence, ou sa justice va s'appesantir sur vous ». Ce lion est ensuite devenu le signe représentatif de la puissance vénitienne; il se retrouve

partout comme les fleurs de lis en France. Un siècle et demi après, cette église fut la proie des flammes, et alors lui succéda celle qu'on voit actuellement bâtie sous le dogat d'Orseolo, canonisé depuis. On suivit, mais de loin, le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople. Elle fut décorée par la suite avec des marbres grecs tirés d'Athènes, et enrichie de mosaïques et de pierres fines par des Grecs qui vinrent de Constantinople. La masse du bâtiment est calquée sur le modèle de toutes les églises anciennes; elle offre un portique, ou vestibule, séparé de l'église, ayant deux cents pieds de long, et en entourant une grande partie. Ce portique a pour décoration une façade qui indique par son mélange gothique et grec ce que sera l'intérieur. Cinq arcs formant voûte, et ornés par deux rangs de colonnettes, dont huit de porphyre, et les autres de marbre, tel est le premier ordre de cette bâtisse. Au-dessus de lui règne, sur le devant comme sur les côtés, une galerie avec balustrade. Ici est également un second ordre de cinq arcs, mais à plein cintre, soutenu par des colonnettes de porphyre. Sur ces arcs se voient des mosaïques, des guirlandes, des sculptures et des statues des prophètes. Au plus haut de l'arc du milieu enfoncé est un saint Marc, qui a au-dessous de lui un lion en bronze doré. Au bas étaient les quatre chevaux de bronze de Lisippe, donnés à Néron par Tyridate, roi d'Arménie; ils furent placés sur l'arc triomphal de cet empereur. Ils passèrent sous Constantin à Constantinople, dont ils décorèrent l'hippodrome; ils y restèrent jusqu'à la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens, au commencement du treizième siècle, où ils furent conduits à Venise. Aujourd'hui la chance des événemens les a fait passer sur le petit arc de triomphe qui orne la

place du Carrousel à Paris. Ils y sont attelés à un superbe quadrige; leur contenance fière et animée est analogue à l'action où on les a employés. Les intervalles des arcs sont ornés de petits campaniles qui règnent aussi comme ornement sur les côtés. Sur la cime de tout l'édifice s'élèvent cinq dômes, couronnés de croix grecques; ils répondent aux coupoles de l'intérieur, ornées de mosaïques sur un fond d'or. La seconde partie de l'église est la nef, le Grembo; on y entre par cinq portes d'airain, offrant des bas-reliefs dont les sujets sont autant de faits tirés des livres saints. Sur les côtés est un lieu réservé aux femmes, et auquel on arrive par deux petites portes attenant la grande. A droite comme à gauche est une aile divisée par des arcs et des piliers. La troisième est la tribune, ou Umbone. C'est une partie qui est entourée d'un petit mur, et exhaussée, en sorte qu'on n'y peut parvenir que par quelques degrés. On y voit de chaque côté une chaire octangulaire, soutenue par quinze colonnes hautes de six pieds environ, et divisée en deux étages; au premier se lit l'Épître, et se fait la prédication lors des grandes fêtes; de celui d'en haut se lit l'Évangile. La chaire opposée est également octogone; on l'appelle Bigonzo; le doge y paraît pour se montrer au peuple après son élection. On y fait voir encore le précieux sang renfermé dans une relique, le Jeudi-Saint et le jour de l'Ascension; c'est là que se tiennent les musiciens les jours de grandes fêtes. La quatrième partie est le sanctuaire, *Sancta sanctorum;* dans le milieu est le maître-autel, placé sous un baldaquin de serpentin, que soutiennent quatre colonnes de marbre blanc, ornées de sujets pris de l'histoire sainte. Près l'autel sont les quatre évangélistes et les quatre docteurs latins en bronze. Les ornemens du

dessus de l'autel sont tous en lames d'or, travaillés et chamarrés en rubis, émeraudes, perles et diamans. Au-dessous de cet autel est une grande caisse en marbre, elle renferme un cercueil de bronze, où depuis 1094 se conserve le corps du patron. Au fond est celui du Santissimo, au-devant duquel, outre les six colonnes qui l'ornent sur les côtés, on en voit quatre torses du plus bel albâtre, et apportées de Sainte-Sophie. Plus en dedans sont deux autres de serpentin, le parapet est de porphyre; la petite porte du sanctuaire est de bronze, avec figure à demi-relief. Cette chapelle ducale est entourée d'un parapet qui avec huit colonnes soutient une corniche large de trois pieds; elle est en porphyre, en serpentin et autre marbre précieux. Au milieu de cette corniche est une croix d'argent massif; aux côtés sont des figures de marbre, de grandeur naturelle, représentant la Vierge, saint Marc et les douze apôtres. C'est dans cette chapelle et vis-à-vis l'autel que se placent le doge, les ambassadeurs, le sénat, le primicier et les chanoines de cette métropole, dans les fonctions solennelles. Sous les deux balcons qui sont de chaque côté de la chapelle sont des bas-reliefs en bronze; ils représentent les miracles et le martyre de saint Marc; au-dessus sont les deux orgues. Près de ce lieu est la sacristie, dont la porte est en bronze, ornée de bas-reliefs qui représentent la mort et la résurrection du Sauveur, avec les évangélistes et les prophètes, ouvrage de Sansovino, qui s'y est représenté lui-même avec le Titien et l'Aretin, ses amis, usage assez ordinaire parmi les artistes d'Italie, qui se donnent ainsi mutuellement des marques d'estime. La voûte de cette sacristie est travaillée en belles mosaïques, vu le temps où elles ont été faites;

les figures sont parfaites, on les dit prises de l'école du Titien. On admire particulièrement les deux petits tableaux de saint Jérôme, qui sont supérieurement faits. Dans la croisée, à droite du maître-autel, est celui de la Vierge, remarquable par un tableau qu'on dit être sorti de la main de saint Luc. C'est un palladium que les empereurs de Constantinople faisaient porter dans les expéditions militaires, et qui fut transporté à Venise par Dandolo, lors de la prise de cette capitale par les Vénitiens unis aux Français, en 1203. A l'opposite, vers le palais ducal, est l'autel de Saint-Clément. On voit encore plusieurs autres autels dédiés à divers saints, qui méritent moins d'attention; ils sont partout, dans de petites niches, même sur des piliers. L'eau sainte abonde dans ce lieu; on en met tous les jours par seaux dans de vastes bénitiers. Le luminaire, placé sur des chandeliers d'argent massif, y brûle toujours, tant en honneur de l'Éternel, que pour éclairer ce lieu de prières, qui est fort obscur. On voit de plus dans le haut de cette grande église un corridor ou galerie ornée de petites colonnes, et régnant dans tout son contour. Toute la voûte de la nef est dorée, et sur ce fond sont représentés en mosaïque des sujets pris de nos livres saints. Le sol est tout en marbre de rapport, et offre différens sujets assez grossiers de dessin, dont le jaspe, le lapis, la serpentine, le porphyre forment les différentes couleurs. Les vitraux sont colorés, et offrent des personnages fort grossiers. En sortant par le grand portail, et vers la porte latérale gauche, est le baptistère, qui faisait autrefois partie du vestibule, car, selon l'usage ancien, le baptistère était toujours hors du temple. Cette chapelle était précédemment une paroisse; on y voit au milieu une urne en bronze, sur-

montée d'une statue du même métal, représentant saint Jean-Baptiste. Dans cette chapelle sont plusieurs mausolées de doges.

Le trésor de cette église offre beaucoup d'objets propres à nourrir la foi chrétienne; ce sont quelques restes de colonnes qui ornèrent le temple de Salomon; quelques touffes de cheveux de la sainte Vierge, une petite fiole de son lait, le couteau dont fit usage le Sauveur à son dernier repas; c'est une ampoule contenant le sang d'une image que les Juifs avaient crucifiée en 675; une partie de la vraie croix, les clous de la passion, une épine de la couronne, un tronçon de la colonne à laquelle fut attaché le Sauveur lors de sa flagellation. Tous ces objets étaient exposés à la vénération des fidèles tous les ans les jours de grandes fêtes. On y voyait encore l'évangile de saint Marc, écrit de sa propre main, un missel contenant des miniatures de Clovio, disciple de Jules le Romain, des diamans, des saphirs de toute grosseur, les couronnes de Chypre et de Candie, le bonnet ducal dont on couronnait le doge lors de son élection. J'ignore s'il existe encore depuis l'extinction de cette dignité : sans doute que son éclat en aura fait un objet de cupidité, car toutes ces richesses se sont bien éclaircies depuis les faits d'armes qui ont fait passer Venise sous différens pouvoirs.

Il est un grand nombre d'autres églises dont le clergé était sous la direction du sénat; elles méritent plus ou moins l'attention du voyageur, tant sous le rapport de leur architecture que sous celui des autres arts; mais, ne pouvant parler de toutes, nous citerons seulement les principales. Saint-Salvador sera la première qui nous occupera; elle est célèbre, non-seulement par son architecture, mais encore par le tableau du maître-autel,

qui est du Titien. Il y avait encore sur un autre une Annonciation à laquelle le peintre mettait un grand prix. Cette église renferme le corps de saint Théodore, le premier protecteur de la ville. On y voit les mausolées de l'infortunée Cornélie, reine de Chypre, et ceux de plusieurs doges et personnages de distinction. L'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, autrefois des Jésuites, mérite d'être vue. L'autel est richement décoré en marbre; le tabernacle est placé sous un arc soutenu par dix grandes colonnes. On y voit deux anges portant chacun une petite châsse où les reliques des deux saints sont renfermées. Cette église ne sera point indifférente aux amateurs de peinture, à raison du martyre de saint Pierre, un des plus beaux tableaux du Titien. Un sacristain officieux me fit passer dans une chapelle qui serait ici une église. J'y admirai une douzaine de bas-reliefs offrant des traits relatifs à la naissance de Jésus-Christ; les uns sont de Bonezza, et les autres de Tagliapietro. Je n'ai encore rien vu de comparable, tant par l'étendue du marbre travaillé, que par le fini des figures, des arbres, des fruits et des draperies qui sont dans un même espace. Sculpteurs, qui allez perfectionner vos talens à Rome, revenez par Venise, et voyez les chefs-d'œuvres de ces deux artistes; voyez les tombeaux et les statues qu'offre cette église; voyez enfin les sculptures en bois et en fonte qu'on trouve dans la nef, mais ne quittez pas la chapelle du Rosaire, sans fixer les peintures du Tintoret. Au-dessus de la sacristie est le mausolée de ce savant peintre, où se voit son buste. Cette église abonde en mausolées de doges, de nobles et autres personnes qui se sont illustrées sous les bannières vénitiennes. Celle des Frari est desservie par des cordeliers conventuels : on peut la

regarder comme une des plus grandes de la ville. Nicolas le Pisan, le même qui bâtit Saint-Antoine à Padoue, en donna et fit exécuter le dessin. Elle offre un grand nombre d'autels décorés de sculptures et de peintures des grands maîtres. On doit particulièrement considérer celui de la chapelle Saint-Antoine de Padoue, tout en marbre fin et en sculptures bien finies. Outre les nombreuses reliques que ces bons pères offraient à la piété des fidèles, il en était une bien plus précieuse, c'était le saint sang du Sauveur, authentiquement apporté de Constantinople par Melchior de Trévise, et donné à cette église en 1480. On l'exposait le cinquième dimanche de carême à l'adoration publique. Peintres qui voyagez pour nourrir vos porte-feuilles, ne manquez pas d'entrer dans cette église, si elle conserve encore ses richesses, et si elle est ouverte. D'ailleurs le grand Titien y repose, et pourriez-vous passer près de lui sans rendre hommage à ses cendres? Elles sont humblement couvertes d'un carreau sur lequel est l'inscription suivante :

Qui giace il gran Titiano di Vercelli,
Emulator de' Zeuzi e de' gl' Apelli.

Çà et là sont des mausolées de doges, de généraux, où les sculpteurs du temps ont donné des indices de leur génie. La réputation de ces hommes n'a brillé qu'un instant, leurs noms aujourd'hui sont devenus barbares, et le grand Titien a encore une réputation aussi fraîche que lorsqu'il fut la malheureuse victime de la peste. Les connaisseurs admirent encore son Assomption, tableau qu'on voit au maître-autel : il a souffert des injures du temps, malgré le rideau dont il est toujours couvert. La Salute est à la Giudeca, en face de la place Saint-Marc; l'eau baigne les marches de son perron.

C'est une église de la plus grande magnificence; elle fut bâtie à la suite d'un vœu que fit le sénat dans la peste de 1630. Aussi le doge y allait-il tous les ans en cérémonie, accompagné des autorités. L'édifice est grand, orné au dedans comme au dehors de colonnes qui font un bel effet. Le pavé est en marbre de rapport. Les pinceaux de Giordano, de Salviati, du Tintoret, du Titien, du Padouan, ont décoré cette église, qui est sous l'invocation de la Vierge. L'église du Redentore est à la Giudeca, sur le bord de la mer. Elle fut bâtie d'après un vœu fait par le sénat lors de la peste qui sévissait en 1576. Elle fut élevée dans un endroit où se trouvait un petit oratoire de pères capucins, et d'après un modèle de Palladio. La façade est toute en marbre, ornée d'un double fronton, de colonnes, de pilastres corinthiens, et de statues. La porte d'entrée, à laquelle on parvient par une quinzaine de marches, est couverte en cuivre. Le dôme est surmonté au dehors par la statue du Sauveur. L'autel est en pierres fines, surmonté d'un superbe crucifix en bronze, comme le sont les deux statues de saint Marc et de saint François, placées aux côtés de l'autel. Dans plusieurs niches, sur les murs, se voient en clair obscur les figures des évangélistes, des sibylles, des prophètes et des docteurs de l'église. Les bas-reliefs des autels sont de la dernière beauté. J'ai vu avec plaisir la manière dont le sacristain ornait de pots de fleurs naturelles cette église jusqu'au plus haut. Celle de Saint-George Majeur est dans l'îlot qui porte son nom. Elle est une conception de Palladio. Sa façade est toute en marbre; elle fut commencée en 1556. Sa position fait un très-bel effet de la place Saint-Marc. La façade est décorée d'un grand ordre composite et d'un petit corinthien.

Ils reposent sur des piédestaux, et sont couronnés d'un bel entablement. A cette façade se voient sept statues en marbre, dont cinq sont sur le fronton, et deux autres dans les niches des entre-colonnemens. On y voit les monumens de Mummo et de Ziani, doges en 1173; ils sont dans les entre-pilastres de l'arrière-corps, élevés sur des piédestaux. Le maître-autel est beau; les quatre évangélistes y figurent portant un globe, symbole du monde, sur lequel est le Père éternel : le tout exécuté en bronze. C'est dans le réfectoire des religieux de la maison qu'étaient les noces de Cana de Paul Véronèse, où il est peint jouant de la viole; le second, qui tient le violon, est le Titien; et le quatrième, qui tient une flûte, est le Bassan. Les églises le plus à citer après celles-ci, tant sous le rapport des tableaux et sculptures, que sous celui des marbres qui les décorent, sont Saint-Luc, où fut enterré l'Aretin, fameux et cynique écrivain, pour qui Maynard fit le quatrain suivant :

Condit Aretini cineres lapis iste sepultos
  Mortales atro qui sale perficuit.
Intactus Deus est illi, causamque rogatus
  Hanc dedit; ille, inquit, non mihi notus erat.

L'église patriarcale de Saint-Pierre est faite sur un beau plan; elle est pavée toute en marbre; le maître-autel est orné de statues, dont quelques-unes supportent la châsse de saint Laurent Giustiniani, premier patriarche de Venise. Saint-Jacques dall' Orio, église paroissiale, mérite considération par des chefs-d'œuvres de Paul Véronèse, du Bassan, du Tintoret, du Palma et autres grands maîtres. On y admire la chaire octogone du plus beau marbre, et une colonne de vert antique d'un superbe jet. Terminons par les Jésuites, où se

trouve le mausolée du doge Cicogna, qui contribua tant aux embellissemens de Venise, outre nombre de tableaux des meilleurs peintres. L'église est d'une majestueuse beauté, sans encombrement d'ornemens. La chaire offre un morceau achevé que plus on voit, plus on veut le revoir. Le vert antique se mélange partout avec le marbre pour produire les meilleurs effets. Les uns en sont tout couverts : on dirait au premier coup-d'œil que c'est une tenture. Le portail est d'une belle venue : il est fâcheux qu'il soit masqué par une bicoque qui laisse à peine entre elle et lui un espace pour le passage.

Le Palais ducal est un vaste édifice carré, d'une architecture majestueuse, mais peu du goût actuel, élevé sur deux ordres, et couronné par un ornement frangé dans le genre gothique; c'était le lieu où résidait le doge et où se tenait son conseil. Il est appuyé d'un côté sur la métropole où sont deux portes de communication; il est libre sur l'autre donnant sur le canal. La principale façade regarde la grande et la petite place; elle est en marbre rouge et blanc, formant de petits losanges. On y voit, tant au dehors qu'au dedans, des piliers et des colonnes qui forment portiques. Ce portique n'était point muré autrefois, de sorte que la communication était ouverte de toutes parts du dedans au dehors. Les colonnes reposaient aussi sur leurs piédestaux, mais le débordement ayant forcé à exhausser le sol de la petite place, il s'en est suivi que ceux-ci ont disparu, ce qui est d'un assez mauvais effet pour le corps du bâtiment. En haut règne un balcon avec un parapet formé de nombre de colonnettes, avec des arcs aigus à l'allemande; le sommet est couvert en plomb. La principale porte, celle de la Carta, date du doge

Foscari, qui la fit restaurer ; aussi a-t-on mis sur elle la statue de ce prince, qui est à genoux devant un lion ailé, avec quatre autres figures qui symbolisent les vertus de ce doge. Cette entrée mène à la cour intérieure. C'est un parallélogramme pavé en grandes dalles; on y voit deux citernes pour le service du palais. Dans le contour règne une galerie, le Broglio, où les grands de Venise se promenaient et conversaient sur leurs grandes affaires, à l'abri de tout soupçon qu'ils auraient pu donner aux inquisiteurs d'état s'ils se fussent réunis ailleurs. On observe dans cette cour plusieurs figures; celle qu'on regarde avec plus d'attention est au dernier palier de l'escalier; on les dit antiques; l'une est la statue de Cicéron et l'autre celle de Marc-Aurèle; elles furent laissées à la république par Contarini. Il en est une drapée qu'on croit être Marc-Aurèle, et une autre de femme ayant un sceptre en main; une tenant une corne d'abondance, et deux autres que l'on regarde comme étant Pallas et la Fortune. Quelques-unes de ces statues furent apportées d'Athènes et autres villes de la Grèce, et données à la ville par le même citoyen qui, en mourant, lui laissa encore sa collection de médailles, de statues et de gravures. A la même façade, sur un piédestal, se voit la statue de La Rovère, capitaine-général des armées de la république en 1523. L'autre façade qui regarde l'escalier offre au bas Adam et Eve, joli travail de Sansovino. Au plus haut sont celles de Mars et de Neptune, de forme colossale; raison qui a fait donner à l'escalier le nom qu'il porte encore. Cet escalier mène au second portique; il est tout en marbre blanc, la rampe en est à jour. C'était au-dessus de cet escalier que se faisait le couronnement du doge, le lendemain de son élection. Au pied sont deux

piédestaux soutenant deux corbeilles pleines de nèfles; elles symbolisent l'attention qu'on doit avoir pour mûrir la jeunesse, en la conduisant pas à pas dans les différens degrés de la magistrature, où elle pourra s'instruire des affaires du gouvernement, et acquérir l'expérience et le mérite nécessaire pour être admise aux charges les plus importantes. Au premier étage sont les divers tribunaux, et de distance en distance se voient incrustées dans les murs des faces de lion, la gueule ouverte pour recevoir les dénonciations relatives aux différens crimes, ainsi que l'annoncent les diverses inscriptions. A gauche est une chapelle dédiée à saint Nicolas; on y voit des fresques du Titien. A peu de distance du grand escalier en est un autre couvert qui mène au collége, aux appartemens du doge et à la grande salle du conseil. Cet escalier est décoré de fresques et de stucs. Toutes les pièces de ce vaste palais sont plus ou moins ornées de fresques, de dorures et de tableaux des plus grands maîtres, et dont il est fait mention dans la vie des peintres vénitiens et dans l'ouvrage de Zanetti. Le premier lieu où l'on arrive en quittant l'escalier est la Salle des quatre portes, ornées de colonnes par Palladio, et de figures par Moro. Cette salle est pareillement décorée de stucs dorés et de tableaux des grands maîtres, parmi lesquels se voient l'arrivée de Henri III à Venise, d'André Vincentino; l'audience donnée aux ambassadeurs du saint Père, par Charles Véronèse, fils de Paul; l'enlèvement d'Europe, de Paul Véronèse; le plafond est du Tintoret; il est emblématique, et représente Jupiter conduisant Venise dans l'Adriatique; le dieu a plusieurs divinités pour cortége. Toutes les peintures de cette salle sont aussi emblématiques, et le sujet n'en peut être bien conçu qu'à l'aide

d'un bon Cicéron. Dans l'avant-salle du collége se voient le doge à genoux devant saint Marc, des fresques de Montemazzano, l'autre de Vulcain, Bacchus et Ariane, Mercure qui ramène la Paix, du Tintoret; l'enlèvement d'Europe, un des plus beaux ouvrages de Paul Véronèse, ainsi que Moïse sauvé des eaux. Le Collége est un lieu où le doge avec quarante sénateurs se réunissaient pour s'occuper des affaires étrangères. On y voit une estrade sur laquelle est un fauteuil surmonté d'un beau tableau; de chaque côté sont des bancs avec des manchettes. Le plafond est de Paul Véronèse; il représente le général Vernier et une Gloire dans le ciel. Le Prégadi est le lieu où s'assemblait le sénat, composé de cent vingt personnes qui gouvernaient la république, et qui décidaient de la paix et de la guerre. On voit également dans cette pièce de belles peintures du Tintoret, de Palma, de Vercellio et de Dolabella. Les meilleures sont Venise recevant les tributs, et Venise reine de la mer. De cette salle on passe à celle des statues, ainsi appelée parce qu'elle était autrefois ornée de portraits de divers empereurs de Rome; depuis on en a fait une chapelle pour la Seigneurie. La Salle des Dix, à laquelle on arrive par celle des quatre portes, est ce redoutable lieu où s'assemblait le conseil de ce nombre, tribunal chargé de veiller à la sûreté de l'état, avec pouvoir absolu sur tous les citoyens. Le plafond à compartiment offre une fresque analogue aux fonctions de ceux qui y siégent; il est de Paul Véronèse. C'est un Jupiter foudroyant les vices qui sont de l'attribution de ce conseil. Le génie ailé qui se tient près du dieu avec un livre ouvert où sont inscrits les décrets indique le but de cette auguste réunion. Chaque vice dans sa chute conserve encore, avec le

sentiment de la crainte, son caractère particulier. Les autres sujets sont une conférence tenue à Bologne entre Clément VII et Charles-Quint pour la paix, Alexandre III donnant l'anneau au doge pour épouser la mer. La Salle d'armes est près le conseil des Dix; ses portes sont de cèdre du Liban, transportées en Chypre et de là à Venise. Cette salle offrait plusieurs choses dignes d'être vues, telles que les statues des grands guerriers, du doge Morosini, nombre d'armures, notamment celle que portait Henri IV quand il conquérait son royaume, et que lui-même envoya à la république, nombre de queues et de trophées pris sur les Ottomans, une collection de médailles anciennes et modernes, en or, en argent et autres métaux, dont Charles Patino a fait mention dans son *Thesaurus Numismatum*, nombre de bustes etc.; tous ces objets ont disparu depuis la dernière entrée des troupes tant autrichiennes que françaises; plusieurs ont passé dans des mains particulières, d'autres sont allés à l'Arsenal pour orner quelques salles. La Salle de l'Ecusson est ainsi appelée parce qu'on y suspendait les armoiries de la famille du doge régnant. Celle-ci a été restaurée et embellie de cartes de géographie d'un grand prix. Elle conduit à une galerie toute peinte en fresques par un capucin, et de là on arrive à une grande pièce où les doges traitaient les ambassadeurs des têtes couronnées, et les sénateurs, les jours de saint Marc, de l'Ascension et des saints Vito, Modeste et Etienne. De cette salle on gagne les appartemens particuliers du doge, où l'on n'entre que par protection. En retournant en arrière dans le même lieu, on arrive à la grande et riche salle du Conseil. Elle a une longueur de cent cinquante pieds sur soixante-quatorze de large. Elle est de la plus grande

noblesse, tant par les sculptures qui l'ornent que par les dorures qui y brillent de toutes parts. Sur les murailles qui sont sur la cour se voit l'histoire d'Alexandre III, de Frédéric Ier, l'empereur, et les glorieux faits du doge Zani. Sur le côté qui regarde l'île Saint-George est l'acquisition de Constantinople, pour y établir sur le siége impérial le jeune Alexis. Dans le vide, entre les deux fenêtres qui regardent sur la place, se voit le doge Contarini, revenant dans la ville après une victoire remportée sur les Génois, et confirmé par une inscription placée à la mémoire de ce doge, et ainsi conçue :

Me nulla tenebit ætas cum Januenses profligaverim.

Au-dessus du trône du doge se voit une Gloire entourée d'une multitude innombrable de bienheureux; elle est du Tintoret. Le plafond offre Venise couronnée par la Victoire; c'est un riche morceau de Palma; deux belles allégories sur le triomphe de Venise, l'une du Tintoret et l'autre de Paul Véronèse. On y voit encore une série de portraits des doges par Tintoret, la prise de la citadelle Margaritino, les combats de Marcello aux Dardanelles, l'assaut donné à Zara, la prise de Padoue et une victoire des Vénitiens près d'Acre. De cette salle on passe à celle du Suffrage, dite communément du scrutin, où s'assemblait le sénat lorsque le grand conseil se tenait pour faire l'élection de quelques officiers. Sur le trône du doge est le Jugement universel, de Palma. Cette salle offre plusieurs morceaux de peinture relatifs aux affaires de ces temps; c'est un combat naval aux Dardanelles, la prise de Zara, le siége de Venise, par Pepin, la prise de Tyr, celle de Padoue pendant la nuit, une victoire remportée dans le port de

Trapani, la défaite des Pisans dans celui de Rhodes, à une époque où Venise était au plus haut point de sa gloire. Depuis l'établissement du pouvoir français dans le nord de l'Italie, le régime vénitien ayant changé, les salles du palais ducal ont été occupées par les branches d'administration relatives à cette nouvelle puissance et par la bourse. Les salles ont néanmoins conservé leur nom, tant à raison de l'habitude dont on se défait difficilement que par rapport aux ornemens et peintures qui motivent les anciennes dénominations.

La Bibliothèque publique est sur la Piazetta, vis-à-vis le palais ducal, dans un corps de bâtiment décoré par Sansovino, qui sur un plan de colonnes doriques en a élevé un autre d'ordre ionique. Les galeries, où règne l'ordre dorique, sont belles; les arcades leur correspondent sous ce point; elles sont enrichies de figures sur leurs archivoltes. L'entablement est vigoureux et les triglyphes bien distribués. La galerie supérieure offre aussi des arcades, mais plus petites; elles se reposent sur des colonnes cannelées et ioniques, ayant aussi des figures à leurs archivoltes et un trop grand entablement pour un ordre aussi léger. Sous le portique de ce bel édifice est un escalier orné de stuc et de belles peintures; il est dans le genre du palais ducal qui mène au collége. Cet escalier conduit où siégeaient les procurateurs *suprà citra et ultrà*, et aussi à la bibliothèque. Son vestibule semble être une sorte de musée, à raison du nombre de statues, de bustes, de têtes, de bas-reliefs, d'autels et d'inscriptions grecques et latines, la plus grande partie venue de la Morée et de l'Archipel, et laissée à la république par le cardinal Grimani, patriarche d'Aquileja, et Contarini, procurateur de Saint-Marc. Ce qui a particulièrement fixé mon attention est un Ga-

nymède enlevé par Jupiter, qu'on dit être de Phidias; à gauche est le buste de Valésio, noble Vénitien. Le plafond de cette pièce offre une décoration en architecture qui est d'une belle illusion. Cette bibliothèque date son établissement du règne de Laurent Celsus, où Pétrarque, résidant alors à Venise et satisfait du Gouvernement, laissa à la ville tous ses livres, qui étaient tous d'un grand prix. Elle s'enrichit à la mort du cardinal Bessarion, premier archevêque de Nicée, puis patriarche de Constantinople. Celui-ci ayant recueilli avec grande peine et à grands frais beaucoup de manuscrits grecs sur toutes les sciences, en fit présent au sénat pour l'utilité publique, et cela en reconnaissance de ce qu'il avait eu l'honneur d'être agrégé parmi les nobles, ainsi que le constate une inscription placée sur la porte. On peut voir le nombre et les titres de ces manuscrits dans les deux in-folio imprimés aux frais publics, et l'index qu'en a donné Thomassini. Ces richesses sont dans la seconde pièce qui est très-longue. La peinture du plafond offre en différens médaillons plusieurs figures symboliques du meilleur goût; on les dit du Titien. Cette pièce renferme tous les ouvrages qu'on donne en lecture. Une galerie supérieure mène aux in-8° et aux in-12, qui occupent le haut. Dans une pièce plus profonde, et au bout sur la gauche, se tient le bibliothécaire, M. Morelli, homme âgé et décoré de l'ordre de Fer. Celle-ci contient les manuscrits et quelques livres imprimés, mais très-rares, notamment la Storia Véneziana, du cardinal Piétro-Bembo, qui a été imprimée depuis. Le caractère en est très-fin et souvent raturé. L'encre corrosive y a tellement imprimé son effet, que toutes les ratures sont à jour. J'y ai vu avec plaisir la propre écriture de Guarini, l'auteur du Pastor fido. Cet ouvrage commence

par dix vers rayés, avant d'arriver à «l'Alpestre abitator dell' Erimano», qu'on trouve dans les éditions d'aujourd'hui. Il y a beaucoup de ratures, avec nombre de renvois en rouge qui indiquent les reprises. Une grande partie du cinquième acte est d'une écriture différente de celle des autres; le travail est terminé par un mis au net. Parmi les manuscrits grecs sont encore à noter le livre de saint Augustin, *de Trinitate*, écrit en grec et latin, les Oraisons de Thémistius. Un des plus intéressans sont les Commentaires de saint Augustin sur les Epîtres de saint Paul. Plusieurs hommes illustres dans les lettres ont fait des dons à cette bibliothèque. Les procurateurs qui en avaient la surintendance l'ont aussi beaucoup enrichie; elle l'a également été de plusieurs ouvrages, à la suppression des maisons religieuses. On peut aussi y voir et admirer les peintures célèbres de Calliari, de Salviati, de Varotari, et autres qui sont enjolivées de grotesques, de feuillages et de divers ornemens.

La Monnaie, Zecca, est un bâtiment solide, attenant à la bibliothèque; il fut conçu par Sansovino. La façade donne sur le grand canal; elle est composée de trois ordres; le plus bas offre neuf arcades murées, le second plan est décoré d'un ordre dorique, et le troisième d'un ionique. Ces colonnes sont à ressaut. Tout le bâtiment est dans le goût rustique, à bossage et refend; il est d'une belle masse et de juste proportion dans ses parties. Au dedans est une cour; à l'entour règnent vingt-cinq forges où se fondent les métaux et s'impriment les monnaies. Au milieu de cette cour est un puits octangulaire; sur son plus haut est un Apollon qui tient en main quelques verges d'or, pour désigner que l'or naît des entrailles de la terre à l'aide du soleil, repré-

senté par les anciens sous la figure de ce dieu. C'est du nom de ce lieu que la monnaie appelée Zecchino, a pris son nom sous le dogat de Dandolo, en 1284. Auparavant cette monnaie se nommait ducat d'or, et continua d'être appelée ainsi jusqu'en 1543, où la dénomination de sequin prévalut même dans les actes publics.

CHAPITRE XI.

Prisons. — Hôpitaux. — Hospices. — Arsenal. — Palais. — Douane. — Pont de Rialto. — Places. — Théâtres. — Comestibles. — Savans. — Écoles de peinture. — Commerce. — Mœurs. — Climat. — Maladies.

Les Prisons sont sur la marine, à côté du palais ducal, dont elles sont séparées par une rue, et avec lequel elles se joignent par un pont de communication. Elles étaient autrefois sous les combles de ce palais; on peut bien imaginer quelles devaient être les souffrances des malheureux sous une toiture en plomb qui, par l'ardeur d'un soleil d'été, contractait une chaleur souvent plus que suffisante pour les faire devenir fous. On disait de cette cruelle incarcération : « Metter sotto i piombi ». Il est d'autres prisons dans le palais ducal, mais elles sont également pernicieuses par un défaut contraire, l'humidité du sol, l'obscurité et le mauvais air. Le séjour dans ces prisons faisait partie du châtiment qu'étaient supposés mériter les détenus. Cependant le sénat, revenant à des principes plus philantropiques, fit transporter les prisonniers dans le lieu qu'ils occupent actuellement, et qu'on appelle Prisons-Nouvelles, quoique l'établissement date de 1589. Un canal les sépare du

palais, et le pont qui fait la communication s'appelle le Pont des soupirs, vu que c'est sur lui que passent les criminels qui sont menés à l'interrogatoire. Il est fermé de toutes parts, et n'a de jour que par quelques fenêtres sur les côtés. La plus belle façade des prisons donne sur le grand canal; l'édifice est assez beau quant à la masse; il repose sur un soubassement divisé en sept grandes arcades; celle du milieu sert d'entrée. A l'étage au-dessus se voient des croisées carrées, avec chambranle et fronton, alternativement ronds et triangulaires. Là règne une suite de colonnes doriques demi engagées; elles ont leurs piédestaux et un entablement enrichi de consoles. Ce beau bâtiment n'offre aucun caractère de ce que sa destination lui suppose. Ponte et Cousin, qui en furent les architectes, n'ont nullement réfléchi en en formant le projet. Je ne dis rien de l'intérieur, n'y étant point entré.

Les Hôpitaux à Venise sont moins brillans qu'en aucun des endroits de l'Italie que j'ai parcourus. On en a cependant établi, mais que sont les institutions quand elles manquent de surveillance? Un des plus anciens est celui de Saint-Pierre et Saint-Paul, destiné à recevoir les pélerins et les malades nationaux ou étrangers. Un autre, mais le moins garni, est celui des Catéchumènes, où l'on reçoit les infidèles qui veulent être instruits dans les principes du christianisme; il date du seizième siècle. Un des plus peuplés est l'hôpital civil. Il a été depuis peu établi sur le bord du grand canal, vis-à-vis la Giudeca, dans une maison religieuse qui n'était plus d'aucune utilité. L'exposition en est belle, mais les distributions sont loin de répondre à leur objet. Les salles sont mal percées, il y règne une fort mauvaise odeur, à raison du manque de circulation

de l'air. Les malades, qui y sont en grand nombre, m'ont paru assez mal soignés. Il n'en est pas ainsi de l'hôpital militaire; on a pris, pour le faire, deux maisons religieuses qui se touchaient; savoir, les Dominicains et la maison des Orphelines. L'emplacement ne pouvait être mieux choisi, vu sa position sur le bord de la mer, et la libre circulation que laisse à l'air le dégagement qu'on y fait. Les corridors et les salles, faites aux dépens des dortoirs et cellules, sont ainsi devenus très-spacieux. Il est une de ces salles, occupée aujourd'hui par des officiers, qui mérite une attention plus particulière. Elle servait autrefois pour réciter le rosaire. On y voit un plafond en compartimens, tout en cèdre du Liban, artistement sculpté, et dont une partie est dorée. Cet hôpital est confié à M. Marco-Brancovich, pour la pratique chirurgicale. C'est un homme fort affable et instruit, j'ai suivi sa clinique en fait de maladies syphilitiques; j'avoue qu'elle est éloignée de ce que l'expérience m'a enseigné sur cette branche de médecine-pratique. Je m'expliquerai peut-être un jour mieux que je ne puis le faire aujourd'hui sur cet objet, en revisant les notes que j'y ai prises.

Les Hospices sont mieux tenus que les hôpitaux, notamment celui de la Pieta, qui est une institution philantropique due à Petruccio d'Assisi, de l'ordre des Minimes. L'établissement fut d'abord formé dans une petite ruelle, près Saint-François de la Vigna, qui en retient encore le nom. Il était destiné à recevoir tous les malheureux enfans qui étaient exposés à la compassion des passans. L'église depuis fut bâtie dans un meilleur genre, d'après les dessins de Palladio. Elle offre un ovale dont les murs sont enrichis de fort beaux marbres. On y voit cinq autels, dont le plus grand est

décoré d'un tabernacle ouvragé en pierres fines. Cette maison était gouvernée par des nobles, des citoyens et des marchands. Quoiqu'elle eût de grands revenus, les recettes ne pouvaient égaler les dépenses, aussi le gouvernement fournissait-il quelque chose; elle était sous la protection spéciale du doge, qui le jour des Palmes, après le dîner et la prédication de Saint-Marc, y allait avec son cortége pour complimenter le gouverneur. La musique, renfermée dans une tribune grillée, accompagne toujours le service divin fait dans cette église; elle est exécutée par les orphelines de la maison, qui jouent de tous les instrumens à cordes et à vent, pendant que des voix s'épanouissent sous les plus harmonieux accens. J'en ai entendu une qui m'a excité au plus profond recueillement; elle était accompagnée de la douceur flûtée de l'orgue, et d'un cor qui venait mêler sa mollesse à ce pieux langage de la religion. Le chœur reprenait ensuite, formant quatuor ou sextuor, du plus bel ensemble. Le petit orgue menait toute cette famille musicale, à qui l'oreille était le seul bâton de mesure. Ces accens, produits sous des tons bémolisés, sont du plus grand effet sur les personnes sensibles, qui réfléchissent que ce sont ceux du malheur. Ces enfans restent dans cette maison jusqu'à ce qu'elles soient pourvues; et souvent elles l'ont été, et honorablement avec quelques personnes que leurs plaintifs accens ont émues. Néanmoins il ne leur est pas permis de monter sur le théâtre. Il était d'autres établissemens de même nature, notamment les Mendicanti, qui datent du commencement du dix-septième siècle. Ceux qui firent les fonds dépensèrent énormément pour décorer la façade de l'église. On y entre par un vestibule décoré des plus beaux marbres et de mausolées. Cette église

avait aussi une tribune occupée par des jeunes filles, que l'on instruisait dans la musique vocale et instrumentale, et qui formaient oratoire certains jours. Il en est de même de l'Ospedaletto; mais tous ces établissemens étaient bien en souffrance lors de mon séjour à Venise, aussi les acccens ne frappaient-ils plus comme précédemment les voûtes du temple de l'Éternel.

L'Arsenal, situé à l'orient de la ville, semble être une forteresse à part; il occupe à lui seul un îlot dont la circonférence est d'environ trois milles; il est un des plus grands et des plus beaux de l'Europe. Il est entouré de murs fort hauts, garnis de distance en distance de tourelles, où pendant la nuit sont des sentinelles pour veiller à la sûreté du lieu, et donner l'éveil au moindre accident, surtout celui du feu. Au milieu est une haute tour où la sentinelle, à toute heure de nuit, appelle toutes les gardes d'alentour, pour savoir si elles sont à leur devoir. A la tombée de la nuit, jusqu'au lever du soleil, rôde à l'entour de l'îlot une garde armée, non-seulement pour éloigner la malveillance, mais encore pour appeler la sentinelle dans le cas de désertion, ou autres accidens. Il est deux accès à l'arsenal, l'un par la mer, c'est par lui qu'entrent et sortent tous les bâtimens et vaisseaux chargés qui importent ou exportent, et l'autre regarde la ville. Il donne sur une petite place où se trouve un pont de marbre qui mène à la grande porte. Au frontispice se voit l'emblème du pouvoir vénitien, le lion ailé. On le dit le même que celui envoyé par Mauroceno en 1686; il fut pris au port Pirée, qui aujourd'hui s'appelle Port-Lion, à raison de cet animal qui auparavant contribuait à son ornement. Au plus haut est sainte Justine, de grandeur naturelle. A côté, sur un socle, est un lion

énorme en marbre blanc, lequel fut envoyé d'Athènes par Mauroceno, et proche de lui deux lionnes, placées sur leur train de derrière, et prises à Corinthe lors des guerres du Péloponèse. Quand on est entré dans l'enceinte, ce qu'on ne peut obtenir que par billets, on trouve à gauche quelques bâtimens destinés aux bureaux de l'établissement; un escalier de marbre mène dans une grande salle où se réunissent les inspecteurs, le gouverneur, le capitaine du port et autres officiers supérieurs. Plus loin on trouve une autre grande porte qui donne accès dans l'intérieur de l'arsenal. Au-dessus de cette porte est une madone en très-beau marbre; elle est de Sansovino. Une des choses les plus curieuses à voir dans cette enceinte, c'est la salle d'armes. Quoique des pyramides de boulets, des canons de bronze, de fer, des mortiers, des coulevrines de tous les calibres préparent à de fortes sensations, l'effroi ne s'empare pas moins de l'imagination chez tout philosophe qui voit rassemblé dans ce redoutable temple de Bellone tous les instrumens de destruction forgés dans les ateliers de Vulcain. Ils reposent à la vérité d'une manière fort paisible, mais ce repos est pour tout homme pensant le sommeil des volcans. On parvient à ce vaste magasin par un bel escalier de marbre; il mène à plusieurs ailes, les unes garnies d'armoires, et les autres nues. Les murailles ont pour tapisseries des armes de tout genre, nettoyées et bien conservées dans un état éblouissant de propreté. On voit là de quoi armer plus de trente mille hommes. Non-seulement on y a agréablement disposé les armes d'usage, mais encore, sur un grand nombre de mannequins, sont différentes armures des plus illustres guerriers, le tout disposé dans l'ordre le plus convenable à flatter

la vue. J'y vis dans une armoire fermée à clef cet affreux collier, garni intérieurement de pointes empoisonnées, dont François Carrera, prince de Padoue, faisait faire usage à ceux qu'il voulait faire partir doucement pour l'autre monde; cette arbalète, avec laquelle il visait à la dérobée sur ceux que bon lui semblait; le luchetto, ou serrure virginale, qu'il faisait porter à sa chère moitié; l'armure donnée par le Grand-Seigneur au doge Naziani, quand il fut en Turquie; le buste en marbre de Buonaparte, au milieu d'un trophée d'armes, entre deux queues, morceau fait en 1805 par Cardelli, et en regard un emplacement qui attend celui du prince Eugène; l'armure de Henri IV, donnée aux Vénitiens en récompense de l'avis qu'ils firent donner, qu'à un jour et à une heure fixe, on devait porter sur lui un fer assassin. J'ai vu ce casque du furieux Attila, et la visière de son cheval, tous deux d'un poids énorme; l'armure équestre de Guattamelata, dont j'avais récemment considéré la statue près du Santo à Padoue. Cette machine strangulatoire dont le sénat naguère faisait encore usage, au dire du gardien, sur ceux dont il voulait se défaire dans les petites îles voisines de Venise, où il les envoyait. On faisait alors un creux en terre, on les y faisait descendre jusqu'au milieu du corps, et on les couvrait ensuite de la machine, qui, les comprimant de toutes parts, leur rendait plus affreux les derniers momens de la vie. J'ai enfin manié cette coulevrine faite par le fils d'un doge, à qui la ville doit le pont de Rialto. Elle a six coudées de long, et offre un travail qu'on peut regarder comme étonnant, eu égard au temps où elle fut faite. On voit encore dans cette salle plusieurs portraits des plus valeureux capitaines de la république. Je quittai ce triste séjour, non sans admirer

et détester l'industrie humaine qui a trouvé tant de moyens pour abréger une vie trop courte pour tout homme qui se complaît à faire le bien, et beaucoup trop longue pour l'ambitieux qui tirerait de leur lieu de repos ces instrumens de mort dont se sert un monarque sage pour défendre les droits de sa couronne. Les distributions de ce vaste arsenal sont relatives à leurs attributions; ainsi il est un endroit pour les ancres, qu'on y trouve de toute grandeur; pour des forges toujours allumées, où le fer de toute grosseur rougit pour prendre sous les marteaux les différentes formes que demandent les vaisseaux et les galères où il est employé; pour des fonderies de canons et de mortiers à bombes; pour des squeris, bâtimens voûtés d'une prodigieuse dimension, où se fabriquent les vaisseaux de tout modèle. J'y vis sur quille deux frégates près d'être lancées, et plusieurs autres bâtimens, les uns en carénage, et les autres près d'entrer en service. On trouve encore dans ce lieu des magasins de mâts, de gouvernails de toute grandeur. Il y a des raffineries de salpêtre, des magasins de nitre brut et purifié, des bombes, des grenades; des boutiques de tourneurs et d'ouvriers en tous genres. On y trouve également une corderie où se font les câbles; c'est une salle immense, longue de plus de quatre cents perches, séparée dans sa largeur par deux rangées de piliers. Cet espace est planchéié pour recevoir tout le chanvre qu'on achète dans le pays à un prix fixé par les autorités. Il est encore un lieu destiné à la voilerie, où l'on travaille le chanvre filé, de manière à former la toile à voile. Les divers bassins de cet établissement offrent des galères à moitié pourries, des bâtimens prêts pour le radoub, d'autres sur le point d'être mis en mer, beaucoup de pièces de

bois à flot. Autrefois s'y trouvait le Bucentaure, sur lequel, le jour de l'Ascension, le doge allait pompeusement épouser la mer. De telles forfanteries n'ont plus lieu aujourd'hui, la mer reste veuve depuis une quinzaine d'années que son galant est mort, et vraisemblablement elle restera long-temps dans son veuvage. On peut regarder l'arsenal de Venise comme une petite ville, mais une petite ville très-peuplée. Près de trois mille ouvriers y entrent tous les jours le matin pour y travailler, chacun dans son métier respectif, jusqu'aux femmes, qui, inspectées par une supérieure, se tiennent dans les lieux consacrés au filage, et qui n'ont aucune communication avec les autres ateliers. Chacun peut sortir, si bon lui semble, aux heures des repas, mais il est fouillé par deux ou trois surveillans, qui observent si l'on n'emporte rien de l'arsenal. Non-seulement toute cette populace est occupée au service, mais on emploie encore pour tous les gros ouvrages un très-grand nombre de galériens, qui sont sous le pouvoir de la baguette, quand leur service se ralentit.

Les Palais sont très-nombreux à Venise, ils tiennent, pour le plus grand nombre, au genre qui prédomine à Padoue, c'est-à-dire qu'ils sont fort massifs. Nous excepterons cependant de ce nombre plusieurs élevés d'après les dessins de Palladio, de San-Micheli et San-sovino, artistes qui se sont si distingués par leurs belles conceptions en églises. Presque tous ces palais sont enrichis de colonnes à chaque ordre, qui nécessairement en deviennent plus petits, mais aussi les façades sont-elles plus riches qu'à Rome ou autres villes, dont l'extérieur n'a d'ornement que ses fenêtres, sa corniche et sa porte d'entrée. Les escaliers sont beaux; en général l'ensemble de ces palais est bien conçu, mais une

affection véritablement pénible est celle qu'on éprouve en voyant la plupart de ces monumens imparfaits. Rendons grâces à la peinture qui, étant moins dispendieuse en matériaux et en main-d'œuvre, nous a donné des chefs-d'œuvres qui, au moment de leur naissance, ont paru avec tout le charme de la perfection. Un grand nombre de ces chefs-d'œuvres non-seulement décorent les palais publics, mais encore ceux des particuliers. Aussi est-ce dans ces fastueuses demeures qu'on voit le savoir-faire du Titien, si célèbre par le coloris, de Véronèse, si nourri des principes de la composition et de l'ordonnance, du Tintoret, créateur de ses sujets, et de leur école, qui, par les preuves qu'elle a données, a suffisamment manifesté qu'elle ne dégénérait point de ses premiers maîtres. Les plus beaux palais sont situés sur le grand canal, dont ils font la plus brillante décoration, conjointement avec les églises et autres bâtimens publics. De ce nombre sont le palais Cornaro, de Palladio; celui de Moncenigo, qui est au tournant du canal, près le théâtre Saint-Samuel; celui de Pisani, autrefois riche en tableaux, où était une bibliothèque ouverte au public trois fois la semaine : aujourd'hui il est tellement déchu de son ancien faste, qu'on dirait une prison plutôt que la demeure d'une famille qui a eu l'avantage de compter plusieurs des siens parmi les doges et les plus grands généraux; le palais Grimani, remarquable par les nombreux ouvrages de Jean d'Udine, notamment trois belles chambres, dans l'une desquelles se voient quatre pilastres imitant ceux peints dans les loges au Vatican; celui de la Scala, qui se présente sous une assez jolie apparence; celui Grassi, dont les tableaux faisaient la plus belle richesse; le palais Barbarigo, près le pont

Rialto, qui, dit-on, fut la résidence du Titien, et enfin le palais Rezzonico, qui fut celui de Clément XIII. Il en est encore un inférieur en architecture, mais très-apprécié des artistes, sous le rapport de sa richesse en tableaux : c'est le palais Manfrin, situé non loin de Rialto. Il me fut ouvert par une lettre de recommandation, que j'accompagnai de la buona mano. J'y ai vu des tableaux de toutes les écoles, et des mieux choisis. J'ai vu aussi avec plaisir la singulière manière dont le maître attache ses tableaux à la muraille. Dans des cahiers sont représentés, comme sur leur place, ses tableaux; au centre, qui est en blanc, est l'indication du sujet. Peintres, qui, revenant de Rome, passez par Venise, n'oubliez pas de demander à voir les tableaux de M. Manfrin. Ce cabinet offre en outre une belle suite de morceaux d'histoire naturelle, notamment des pétrifications dans une terre schisteuse du Vicentin. Mais ce qui a encore piqué ma curiosité, c'est une serrure du plus beau travail, tant par la sculpture des figures qu'elle offre, que par la singulière manière dont la clef est faite; c'est un chef-d'œuvre qui date de plusieurs siècles. Enfin le dernier palais que je vis fut celui de l'hébreu Abrisi, également proche du grand canal; la chose qui y mérite le plus la considération, est l'Hébé de Canova. Cette statue s'offre sous le plus beau caractère; il semble que les draperies soient agitées par le souffle du zéphyr; elle paraît comme se balançant sur la sommité des pieds, tenant d'une main une coupe, et de l'autre une aiguière prête à épancher le nectar. On ne saurait trop admirer la transparence de la tunique, à travers laquelle ressort tout le moelleux des chairs. Il est fâcheux que le métal, par sa présence, vienne diminuer le charme de l'illusion. On

ne peut en effet concevoir ce qui a pu porter l'artiste à fixer les cheveux avec une bandelette dorée, et donner une coupe et une aiguière dorée à ce chef-d'œuvre, qu'il a fait payer plus de mille louis à son propriétaire. J'ai vu chez le même particulier plusieurs bas-reliefs dans lesquels l'artiste avait représenté quelques faits de l'histoire grecque, notamment le moment où Socrate s'apprête à boire la ciguë, en finissant un discours qu'il tenait à ses disciples, le regard fixé sur celui qui l'intéressait le plus. Les appartemens de tous ces palais ont une grandiosité étonnante pour ceux qui ont franchi les Alpes. Les salles surtout sont décorées de colonnes et de statues en marbre, et de fresques qui servent de tenture. Le sol est en stuc bigarré de différentes couleurs, comme tachetées. Des ventouses sont disposées vers le nord et l'occident, pour donner accès aux vents frais qui soufflent de ces côtés. Tout y est d'une silencieuse magnificence qui inspire la mélancolie; aussi les maîtres quittent-ils souvent ces lieux pour venir se récréer dans les Casini.

La Douane offre un beau bâtiment presque en face de la place St-Marc, dont elle est séparée par le grand canal. Il est sur la langue de terre qui termine l'île; la façade offre un péristile formé par des colonnes avec des assises rondes et carrées alternativement. Au-dessus de la première masse du bâtiment s'élève une tour carrée qui est surmontée d'un globe de cuivre doré; sur ce globe, qui représente le monde entier, est placée une figure en pied représentant la Fortune, qui se tourne à tous vents. En faisant le tour de cette douane, vers la partie qui regarde la Giudeca, se trouve l'église des bénédictines, dédiée à Sainte-Marie de l'Humilité.

Le seul pont qui mérite considération à Venise est

celui de Rialto. On le regarde avec raison comme étant de la construction la plus hardie. Il est formé d'un seul arc de vingt-quatre pieds de haut sur quatre-vingt-neuf d'ouverture au niveau de l'eau, et les extrémités viennent hardiment reposer sur de fortes culées, où sont sculptées quatre figures en bas-relief; savoir, d'un côté, la Vierge et l'ange Gabriel, et de l'autre, saint Marc et saint Théodore, protecteur de la ville. Il est formé de gros blocs de pierre d'Istrie, décoré d'une corniche sur laquelle règne une balustrade. Sa largeur est de soixante-dix pieds, espace suffisant pour contenir, de chaque côté, une rangée de boutiques, et laisser trois voies ouvertes, une près de chaque balustrade pour les piétons, et l'autre au milieu pour le transport sur les épaules, ou autre charroi. Les boutiques sont placées sous les arcades, qui, au nombre de douze, soutiennent la toiture en plomb. Elles ont leur entrée sur la grande rue, et nuisent à la beauté de l'édifice, qui serait plus svelte si elles n'existaient point. Sur le milieu est un plus grand arc cintré, qui donne passage d'un côté du pont à l'autre, en correspondant à un pareil qui est à l'opposite. Au milieu de l'arc sont les armes de Pascal Cicogna, sous le dogat duquel fut fabriqué le pont, en 1588. Tout cet édifice est de Sansovino. Ce pont peut être comparé à notre Pont-Neuf, sous le rapport du grand nombre de personnes qui le traversent pour gagner les deux quartiers de la ville les plus peuplés. A chaque bout du pont, de chaque côté, est un escalier qui mène au canal.

Après la place Saint-Marc est celle Rialto, dont les côtés en équerre offrent doubles piliers formant galeries. Il en est peu d'autres à voir à Venise, car on ne peut nommer comme telles nombre de carrefours qui

ont pour ornement une citerne ou quelque croix. Les seules qu'on pourrait encore citer seraient celle Saint-Jean, celle Saint-Etienne, qui est un marché aux herbes où se trouve la belle église Sainte-Marie Zobenigo, celle Saint-Germain, où se faisait jadis le combat du taureau, et celle St-Paul, où se voit une statue équestre en bronze de Colleone de Bergame, général des troupes vénitiennes, qui mourut en 1475. Cette statue est sur un piédestal, autour duquel règnent six colonnes composites supportant un entablement. Cette place est bordée par un canal auquel on descend par une douzaine de marches. Dans la plupart de ces places sont des citernes où se rassemblent les eaux de pluie, et d'où le peuple tire celle qui est à son usage. Les personnes plus aisées prennent l'eau qui leur arrive tous les matins de la Terre-Ferme, pour le service de la journée. Toutes ces places, ainsi que les rues, sont pavées en grandes dalles d'une pierre grisâtre qui a l'apparence basaltique.

Le Théâtre à Venise est fort déchu de ce qu'il était il y a une vingtaine d'années. Il y avait alors sept salles appartenant à des nobles, qui en tiraient bon profit; on y représentait les comédies de Goldoni. Aujourd'hui il n'en reste que deux, une qui est ouverte toute l'année, et où l'on joue trois fois la semaine, c'est celle St-Moïse, ainsi appelée d'une paroisse près de laquelle elle est située; l'autre est la Phénice, où l'on représente les grands opéras dans la saison théâtrale. La première de ces salles est au fond d'une vilaine rue étroite; elle est très-petite, etmesquine dans ses ornemens et décorations. J'y vis jouer le Prisonnier, jolie farce, et Lisbeth, pièce beaucoup plus intéressante. La prima donna avait un très-beau timbre de voix. J'y

retrouvai Raffanelli, bouffon que j'avais vu autrefois à Paris; il avait encore des moyens que n'avaient point affaiblis les années. La Phénice a une meilleure apparence; elle est sur une petite place, et s'offre avec une simplicité convenable à son genre. Cette salle fut commencée en 1791, et terminée en dix-huit mois. Une société de personnes distinguées en fit les frais, ainsi que l'indique l'inscription qui est au-dessus : ils se montèrent à 1,300,000 florins, et ce fut Selva, Vénitien, élève de Temanza, qui en donna le dessin. Le péristile est modeste; il est orné de quatre colonnes exhaussées sur quatre marches. Au second ordre est le ridotto, lieu de jeux où il est permis à tout le monde d'aller perdre son argent, même dans la saison où il n'y a point de spectacle. L'intérieur est vaste, et les corridors très-spacieux. Il est solidement construit en pierres de taille, de manière à le préserver d'un complet incendie.

Les comestibles abondent dans les boutiques de Venise, ce qui indique une grande consommation. Le riz, les pâtes et les grosses viandes, tel est le fond de la nourriture de ceux qui peuvent faire quelque dépense. Les grosses viandes viennent du continent, où sont établies les tueries; quelques petites îles, telles que Burano et Murano, fournissent les œufs et la volaille; mais le plus grand approvisionnement vient de terre ferme, et les occasions sont si fréquentes et si faciles, que les denrées n'en reçoivent pas un bien grand surcroît de prix. Le golfe fournit l'approvisionnement du poisson; les canaux ne sont pas bien poissonneux, malgré toutes les immondices qu'on y jette; les plus grands en fournissent quelques-uns, mais la chair est loin d'en être bien succulente. On trouve beaucoup de crabes au

bas des murs des maisons; ils sont bons à manger, mais on les laisse au petit peuple. Les huîtres sont abondantes et belles autour de l'arsenal. On ne trouve point de fontaine pour fournir aux besoins domestiques, l'eau n'en est pas moins abondante; on la tire des citernes qu'on trouve non-seulement dans les maisons particulières, mais encore dans les places et carrefours, pour le peuple. Elle se gâte quelquefois dans les sécheresses qu'occasionent les grandes chaleurs; alors on leur substitue l'eau de la Brenta, que les riches boivent en tout temps.

Il y a peu de savans à Venise, c'est l'ordinaire dans toutes les villes maritimes, où chacun pense aux moyens d'augmenter sa fortune par les voies qu'ouvre le commerce. D'ailleurs la science, sous l'ancien gouvernement, étant un motif d'exclusion aux places, la manière dont se traitaient les affaires publiques desséchait toutes les sources de l'éloquence. La poésie était en littérature le genre le plus cultivé; la langue italienne et son dialecte, le vénitien, se prêtent si aisément à l'harmonie poétique, que la nature faisait toutes les avances pour ceux qui voulaient s'y adonner. Aussi est-il peu de villes en Italie où les Muses comptent autant de favoris qu'à Venise. La plus légère occasion fait naître des sonnets, où l'on voit tout le genre ampoulé dont leur verve est susceptible; malheureusement ils ne sont le plus souvent que des fleurs éphémères qui sont fanées le lendemain. M. Cicognara, président de l'Athénée et de l'Académie des beaux-arts, s'est cependant mis au-dessus de ces petits personnages par des conceptions beaucoup plus profondes, par ses discours sur le beau, et autres productions où le sentiment des arts se manifeste. Excepté le savant abbé Morelli, le bibliothécaire, il est très-peu d'ecclésiastiques qui cultivent les lettres; les

avocats et les autres gens de loi n'étudient que les moyens d'embrouiller la procédure; les médecins instruits y sont très-rares; chercher à faire des dupes comme dans toutes les grandes villes où la soif des richesses tourmente tous les hommes, telle est leur principale occupation pour le plus grand nombre; l'homme probe qui s'est imbu de toute la dignité de sa profession dans Hippocrate gémit sur l'indignité de cette conduite, mais ainsi le veut et le voudra toujours le public, qui ne donne ici son estime qu'à celui qui sait mieux le tromper. Il est néanmoins quelques chirurgiens qui, étant venus étudier à Paris, y ont aussi fait une provision de moyens qui ne peuvent que tourner au bien de leurs concitoyens; j'en citerai un sur ce point, M. Ruggieri, le traducteur du Dictionnaire de Chirurgie de l'Encyclopédie, ouvrage auquel il a ajouté beaucoup de notes. Parmi les personnes les plus distinguées en fait de littérature, est M. Abrizzi, qui a fait une brochure intéressante, intitulée les Opere di Canova; Piedemonte, poëte; Aglietti, savant médecin et rédacteur d'un Journal de médecine.

Venise a plus fleuri de tout temps sous le rapport des arts que sous celui des sciences. A s'en tenir à la peinture, les artistes qui en sortirent se sont si grandement distingués par le large de leurs pinceaux, le coloris et l'éclat de leurs teintes, que le nombre a fait école, et une école dont la célébrité s'est répandue au loin sur le continent. On reproche, il est vrai, à la plupart l'incorrection dans le dessin; mais leurs compositions sont chaudes d'enthousiasme; ils ont su ménager la lumière, et produire les plus riches reflets; ils ont mis une grande hardiesse dans leur opposition; enfin ils ont employé tous les ressorts les plus sédui-

sans de leur art. Toutes ces assertions ont leur preuve dans les chefs-d'œuvres du Titien, ce grand coloriste; du Tintoret, dont chacun connaît la fougue du pinceau; de Paul Véronèse, si majestueux dans la pose et la figure de ses personnages, dans l'ordonnance de ses tableaux et de ses groupes, dans son intelligence à nuancer les lumières et leur reflet, et à les enrichir, quoique moins recommandable par sa manière de draper; du Giorgiane, qui apprit de Léonard de Vinci à donner du relief à ses figures, à bien disposer les jours et les ombres, à noyer les teintes les unes dans les autres; du Paduanino, des Bassano et Ricci. On peut regarder comme méritant les honneurs de la citation, la Rosalba, un des derniers rejetons de la souche vénitienne; il est fâcheux que cette artiste ne se soit occupée que de miniatures, et que ses tableaux les plus distingués soient au pastel, couleur si sujette à perdre de sa vivacité par le pouvoir du temps; néanmoins on admire encore la fraîcheur et la lucidité des nuances dont elle a varié son coloris; la facilité et la douceur de son faire qui lui valut son rang parmi les plus grands maîtres de cette école.

Le commerce est très-vivant à Venise, quand les communications sont ouvertes; aujourd'hui il languit, et beaucoup. Une branche d'industrie qui occupe le plus de mains est la fonderie de caractères; aussi y imprime-t-on plus que dans aucune autre ville de l'Italie. Toutes les éditions, contrefaçons et traductions qu'on y fait à très-bon compte passent dans les îles de la Grèce et jusqu'à Constantinople, dans l'Espagne et le Portugal, ce qui rend cette branche d'un fort bon rapport. Les caractères sont généralement assez beaux, mais le papier est très-mauvais. La bijouterie s'y tra-

vaille avec plus de délicatesse que dans aucune autre ville de l'Italie, l'or surtout, dont on fait du joli filagramme et des chaînes dont les anneaux peuvent à peine se voir. On y ouvrage également bien la soie, les velours; on en fait des damasquettes, des bas qui sont renommés comme objets commerciaux, et qui rapportent beaucoup. On y blanchit la cire qu'on achète du Levant, et qu'on travaille ensuite dans des ateliers situés au nord sur la mer. Les liqueurs sont également des objets que l'on exporte de Venise, ainsi que la thériaque, qui a un si grand débouché sur les villes du continent, malgré toutes les clameurs des chimistes qui la qualifient avec raison de *rudis indigestaque moles*. Les glaces et la verroterie se travaillent supérieurement dans quelques petites îles limitrophes, notamment à Murano; il se faisait un écoulement considérable des dernières par les vaisseaux qui allaient sur les côtes d'Afrique. C'est avec ces babioles que les Européens achetaient, sur la côte de Guinée, les noirs dont ils avaient un si grand besoin pour cultiver leurs colonies. J'y ai vu des travaux infiniment curieux chez la personne qui était à la tête de cette manufacture. Les savonneries y occupent aussi un très-grand nombre de mains. En général, quoique le commerce ait aujourd'hui beaucoup d'entraves, néanmoins Venise est encore la ville d'Italie où j'ai vu l'industrie être la plus active.

Les mœurs se sentent à Venise plus qu'ailleurs du caractère qu'imprimait le gouvernement il y a quelques années; chacun, craignant les effets des dénonciations, vivait dans une sorte de contrainte, et ne manifestait ses opinions avec franchise que dans l'intérieur des maisons, et encore avec réserve, crainte que son nom ne se trouvât quelque jour dans une des bouches de

vérité. Les seules conversations qu'on pût tenir roulaient sur les objets indifférens au conseil des Dix, et encore craignait-on souvent de s'aventurer sur quelques points qui pouvaient attirer les ressentimens, car les faux dénonciateurs saisissaient l'occasion, et la peine ne tardait point à tomber sur l'imprévoyance. Aujourd'hui cet ordre de choses n'est plus, mais l'esprit est encore le même, et il faut une génération pour lui donner une meilleure direction; aussi les communications avec les inconnus n'ont-elles lieu qu'avec réserve; les bourgeoises cherchent à se dédommager de cette contrainte dans les cafés et les spectacles, où on leur parle de babioles, pour peu qu'on les connaisse. Une ou deux entrevues suffisent pour lier une partie où l'on va en famille se promener et se divertir dans une guinguette à Murano. Ces femmes sont, généralement parlant, assez belles, ont un beau teint, la bouche bien fendue, agréable, ornée de dents blanches et bien rangées; elles sont très-aimables dans leur abandon; c'est alors qu'elles font usage de toute la douceur de leur dialecte :

Ἡ σύριγξ λίγυ μέλπει, ὅτε ἴξεος ὄρνεα θέλγει.

Elles suivent plus ou moins les modes françaises; elles ont encore le matin la zendale qui, si elle relève leur teint, cache aussi toute l'élégance de leur corsage. Un grand nombre conserve aussi l'habillement grec; elles sont gracieusement coiffées d'un crêpe rouge ou noir qui, après leur avoir couvert le front, voltige en arrière d'une manière fort agréable. Elles savent cacher leurs petits pieds et les montrer à propos, en même temps qu'elles jouent de la prunelle, et laissent entrevoir une gorge éblouissante; leur langueur appelle alors la volupté, et difficilement on résiste à l'amorce. On ne

voit guère que les femmes de moyen état et celles du peuple courir les rues; celles d'une plus haute mise ne paraissent pas même aux fenêtres. On ne les voit qu'au théâtre, au sermon, ou dans les parties de gondoles, quand elles vont l'été sur le continent « per romper l'aria ». Pour peu qu'on ait quelques recommandations, et celle d'étranger est la meilleure, on a accès dans leur intérieur; mais la plupart aiment mieux vous donner rendez-vous au spectacle, où elles sont dispensées de faire d'une manière suivie les honneurs de la maison. Les visites d'étiquettes se font toujours après le spectacle; c'est alors que les avirons fatiguent les lagunes, et que les gondoliers, pour se récréer, chantent leur barcarolles. Les rues retentissent à chaque instant des cris de *cia*, halte; *stali*, à droite; *premi*, à gauche. Les gondoles, éclairées tant au dedans qu'au dehors, offrent alors un assez singulier spectacle au milieu des canaux obscurs qu'elles parcourent jusqu'à cinq ou six heures du matin, que les maîtres viennent se coucher. Leur sommeil n'est point interrompu par les travaux à marteau, ces ouvriers étant relégués dans les quartiers de la ville que n'habite point l'aisance. Il est des personnes, comme dans toutes les grandes villes, qui font accueil par spéculation; celles-ci préfèrent le salon, mais il faut s'établir autour d'un tapis vert et veiller à ses intérêts. La diversion n'est pas des plus agréables pour un voyageur qui n'a que peu de temps à séjourner. Il est cependant quelques réunions philosophiques où l'on jouit d'une franchise qui refait l'âme de la gêne où l'on est toujours quand on communique avec des inconnus. Je citerai celle qui a lieu chez madame Micheli, qui m'a fait faire connaissance avec M. Morelli, et autres savans qui cultivent les lettres anciennes. Dans ces agréa-

bles réunions, où se trouvent des étrangers, on parle toujours l'italien le plus pur, mais le plus souvent on fait usage du vénitien, dont les phrases naïves ont leur agrément quand on le parle purement et facilement. On peut s'en faire une idée en lisant la comédie de Goldoni, intitulée I Rustegni. Le carnaval amène une toute autre vigueur dans les plaisirs de société; les femmes, même les plus honnêtes, seules ou en compagnie, étant masquées, courent les rues, et tiennent aux passans des propos fort libres; entrent dans les spectacles, en sortent aussitôt pour varier leurs attaques; le domino cache leurs sottises, et les cendres du premier mercredi de carême les effacent.

Les Vénitiens traitent peu chez eux; ce n'est point par esprit de parcimonie : mais comme ils sont très-sobres, que les pâtes, le riz et le poisson font tout le fond de leur nourriture, que les glaces, l'orgeat, le chocolat et les limonades sont leurs boissons favorites, ils craignent d'inviter les consommateurs transalpins qui demanderaient des alimens d'un meilleur lestage. On reçoit cependant quelques invitations des grands, ils vous prient volontiers à un bal; et quand on leur rend visite, ils ne sont jamais visibles; aussi peut-on envoyer sa carte par un gondolier, et il n'est aucune impolitesse en cela. Il est rare ici de trouver des maris jaloux; cela est très-commode pour un étranger qui, en déliant les cordons de sa bourse, peut trouver compagnie pour aller au spectacle, au jardin de la princesse Savorgnan ou aux guinguettes de Murano, de Castello ou de la Giudeca; mais, pour franchement jouir de ces agrémens, il faut être l'ami d'une maison vénitienne, et pour peu qu'on offre un côté à l'intérêt, on est bientôt assuré de la réussite. Venise, en automne et

au commencement du printemps, lorsque le sciroco souffle, est pour ainsi dire déserte; on n'y voit que le commerçant, le petit peuple et les ecclésiastiques qui vivent du produit journalier de l'autel. Le soir, les prêtresses de Vénus se répandent dans tous les lieux fréquentés; elles quêtent pour l'entretien du temple de l'Amour, mais les offrandes sont loin de suffire aux besoins. Les riches sont sur les bords de la Brenta, près de Mestre, sur le chemin de Trévise, à Fusina ou à Padoue. L'attente d'une bonne vendange épanouit leur sensibilité, et les étrangers qui les abordent alors les trouvent plus généreux. On joue beaucoup à Venise, non-seulement dans le ridotto, les casini particuliers, mais encore dans les entresols et arrières-boutiques de la place Saint-Marc; plusieurs musées et collections de tableaux ont été ainsi échangés pour la monnaie qui pouvait avoir cours dans ces gouffres. Les étrangers sont facilement admis à ces rendez-vous publics qui ont particulièrement lieu les jours où il n'y a point de théâtre. On se donne aussi quelquefois les agrémens d'un souper en mer, avec musique; ces sortes de parties sont fort gaies, souvent même fort libres; aussi n'y admet-on que des personnes bien connues, et qui peuvent aussi contribuer à l'agrément de la partie. Venise est de toutes les villes de l'Italie celle qui m'a paru la plus bruyante la nuit (1). Les ridotti, les casini, le spectacle, les cafés se remplissent de gens de plaisir;

(1) Elle l'est encore bien plus dans le temps du carnaval, où de toute l'Italie et par-delà les Alpes et les Apennins lui arrivent une foule d'étrangers, des comédiens, des marionnettes, des bateleurs, des diseurs de bonnes aventures, des courtisanes, des ours, enfin tous ceux qui viennent pour y dépenser leur argent, et ceux qui accourent pour le gagner.

les magasins, les comptoirs et les boutiques se distinguent par l'activité de chacun pour fournir aux objets de commande du lendemain; c'est le contraire dans l'état romain, où, passé huit heures, le plus morne silence règne dans les rues; les Vénitiens à cet égard prennent sur le jour ce qu'ils devraient donner à la nuit. Les cafés de la place Saint-Marc ne ferment jamais qu'à deux ou trois heures du matin. Les demoiselles du haut ton paraissent peu ; elles sont sous la surveillance des gouvernantes qui ont à leur égard tous les sentimens de la bienveillance dont elles espèrent être payées un jour. Leur éducation n'est pas brillante; un peu de musique, un peu de lecture leur tient lieu de toutes autres connaissances qui leur rendraient l'intérieur de la maison plus supportable. Elles sont le plus souvent mariées par spéculation à un individu qu'elles ont à peine vu; rarement l'estime et l'affection entrent pour quelque chose dans ces sortes d'alliances; aussi les concubines partagent-elles souvent les honneurs de la couche maritale, et les épouses, victimes de ce désordre, et quelquefois forcées de vivre avec leurs rivales, prennent-elles parfois leur revanche avec ceux qui apprécient mieux leurs charmes.

Le climat de Venise est assez salubre, malgré les causes de méphytisme qui infectent l'atmosphère à certaines époques de l'année. La position de cette ville, qui lui permet d'être balayée par les vents d'est, est une raison de salubrité d'autant meilleure qu'ils soufflent souvent, et l'on sait la pureté qu'ils apportent après avoir traversé toute l'Adriatique. L'été est la saison la plus défavorable, en ce qu'il s'élève alors des canaux des émanations d'un gaz hydrogène carboné d'une bien grande fétidité; les nombreux égoûts de la ville en

donnent un de même qualité; à ces émanations s'en joignent d'autres de nature muriatique, que fournissent les lagunes et les maremmes voisins de l'embouchure du Pô et du Bachilione. La plupart de ces causes commencent à agir dès le mois de mai, concurremment avec la chaleur qui abat les forces, la mauvaise qualité de l'eau qui se putréfie dans les citernes, la difficulté de la circulation de l'air qui séjourne dans les rues étroites, garnies de maisons qui, par leur hauteur, nuisent aux salutaires effets de l'insolation et de la ventilation directes. De ces causes proviennent ces germes mal-faisans qui influent nécessairement sur l'organisme de la manière la plus propre à produire de bien graves maladies, notamment chez le peuple qui n'est rien moins que scrupuleux sur l'article de la propreté. L'hiver n'est jamais franc à Venise, il se rapporte à ce que nous appelons communément ici hiver pourri; aussi est-ce en cette saison que la prédisposition acquise pendant l'été ou l'automne secs éclate par des synoques ou des rémittentes putrides, notamment dans la dernière classe des habitans mal logés, mal vêtus et toujours assez mal nourris. Les fièvres paroxismales d'automne et de printemps dégénèrent moins souvent en pernicieuses que dans l'intérieur des terres, où les principes de septicité sont avivés par le développement des gaz que fournissent les marais voisins. Le traitement en est plus heureux et plus facile; il est vrai qu'il laisse souvent après lui dans l'abdomen des reliquats qui amènent souvent l'ascite ou une cachexie qui finit par faire périr le malade. Les fièvres exanthématiques, notamment les pétéchiales et les miliaires, y sont rares; la petite-vérole et la rougeole sont beaucoup plus ordinaires. Il est rare d'y voir le scorbut, même chez ceux du

peuple qui, par état, sont toujours à voguer en mer ou sur les lagunes, qui habitent des lieux où rarement luit le feu, et qui par conséquent sont fort humides, et dont la nourriture est de la plus mauvaise qualité; mais en récompense les maladies de la peau sont fréquentes, les maux de jambes ont beaucoup de peine à guérir. Les affections calculeuses et vermineuses sont rares, ainsi que les goutteuses; ce n'est pas que ces dernières, qui font rarement irruption sur les articulations, ne s'y présentent sous l'indice de quelques-uns de ces symptômes qui désignent ce qu'on appelle communément la goutte vague, et que plusieurs rapportent aux affections de nature dites nerveuses. Les transitions subites d'une température humide et chaude à une sèche et froide, ainsi qu'il arrive aux équinoxes, est toujours plus ou moins morbifère; elle amène des fièvres souvent de nature catarrhale, où chez les uns sévissent des complications rheumatiques, inflammatoires, chez d'autres des dégénérations putrides, avec embarras saburral plus ou moins compliqué d'affections, tantôt comateuses et d'autres fois convulsives.

CHAPITRE XII.

De Venise à Ponte di Lagoscuro. — Ferrare. — La Cathédrale. — Le Lycée. — Le grand Palais ou la Préfecture. — Théâtre. — Marionnettes. — Hôpital.

PRESSÉ de me rendre à Bologne, je pris ma place dans la corriera, qui devait me conduire à Ponte di Lagoscuro. Je m'embarquai à la poste, sur le grand canal, à huit heures du soir; cette manière de voyager

est bien ennuyeuse, si elle est économique sous le rapport des effets à transporter; mais avec un Horace, un octavin et une pipe, on la rend moins fastidieuse. Je me tins plus de deux heures sur le tillac pour voir défiler devant moi tous les superbes édifices que m'offrit le grand canal, les navires et les gondoles qui tenaient aux soubassemens par leurs amarres. La lune de ses brillans rayons argentait le tableau de la manière la plus mélancolique. Les fanaux des barcarolles paraissaient déjà au loin, comme ces feux follets qui, élevés d'un sol fangeux, disparaissent dans la brume que font naître les premiers froids de la nuit. Les îlots fuyaient en arrière de nous, le calme le plus profond régnait sur la surface que fendait la rame; son bruit monotone m'aurait invité au sommeil, si le patron n'eût entonné un air que ses compagnons reprirent par refrains. Ce fut alors que les sensations les plus agréables vinrent occuper mon âme, et qu'elles la nourrirent des plus doux sentimens de la réminiscence. Insensiblement Venise s'obscurcissait dans les brouillards, elle fut bientôt à jamais perdue pour moi. N'ayant plus rien dès-lors à voir, je descendis sous le pont pour lester mon estomac par un léger souper, et satisfaire au besoin du sommeil. A mon réveil, je me trouvai sur une branche de l'Adige; ensuite, prenant successivement différens canaux fournis de leurs écluses, qui nous menèrent à Adria, j'arrivai au majestueux Pô. L'eau, chariant beaucoup d'argile sablonneuse, en est souvent troublée, ainsi que tous les grands fleuves dont le courant est rapide. Les rives en sont tristes et bordées de peupliers, de saules, d'aunes et de tamaris; elles offrent un aspect assez sauvage; aucunes maisons de campagne n'en récréent la vue. En établit-on au voisinage

d'un fleuve dont on a toujours à redouter les inondations, malgré les digues, les saignées et les canaux de décharge qu'on lui oppose? Ce fleuve est comme un aqueduc immense qu'il faut toujours surveiller; de l'oubli où l'on tomberait sur ce point, résulteraient des malheurs incalculables pour les villages et les campagnes qui l'avoisinent. Aussi, dès qu'il passe son niveau ordinaire, les chaussées qui préservent la plaine, souvent à trente pieds dessous, sont-elles gardées et visitées, pour voir si rien ne périclite, et c'est ce qui arrive quand les montagnes de la Lombardie et du Piémont fournissent trop, après de longues pluies ou à la fonte des neiges. Au bout de trente-quatre heures de navigation nous fûmes rendus, à la pointe du jour, à Ponte di Lagoscuro, lieu de débarquement, où je louai une voiture pour me rendre à Ferrare. Je conseille à ceux qui sortent de ce lieu de n'emporter aucune pièce au coin de Venise, vu qu'elles ne passent point dans les autres villes de l'Italie. Rien n'est plus fatigant pour un voyageur que cette variation de valeur monétaire, dont il ne peut se mettre au courant quand il ne fait qu'un court séjour dans un endroit. Les voituriers, les gondoliers, les bateliers, et surtout les camériers, ne profitent que trop souvent de son ignorance sur ce point; et quand on s'aperçoit de leurs fourberies, et qu'on leur fait voir qu'on n'est point leur dupe, ils crient fort haut, dans leur baragouin qu'on n'entend point, quelque soin qu'on prenne à les écouter. Nous arrivâmes à la ville, après deux heures de marche, par une très-belle avenue, à travers un pays plat, souvent inondé par les débordemens du Pô. C'est une calamité pour le pays, notamment pour Ferrare, qui alors est comme submergée. Aussi la campagne, vers le Pô, n'offre-t-elle que maré-

cages où l'industrie qui féconde est continuellement en prise avec l'insalubrité qui dépeuple. Il est vrai que ces marécages fournissent, lors des débordemens, beaucoup de bons poissons, que les gastronomes des grandes villes voisines payaient bien, ce qui produisait un revenu de plus de trois millions de francs à la cour de Rome. Le malheureux fiévreux frissonnait sur son lit; mais la table du citadin était toujours bien fournie; le riche a toujours raison.

Ferrare est une grande ville, située sur une branche du Pô, à une douzaine de lieues de l'embouchure du fleuve; elle fait aujourd'hui partie du royaume d'Italie, et peut avoir une population de trente mille âmes. Ses rues sont grandes, bien alignées, mais elles ne sont point éclairées la nuit. Les maisons ont plusieurs étages, sont toutes en briques, et la plupart sans stucage, ce qui en rend la vue monotone; quelques-unes sont ornées de fresques. Ses monumens publics lui donnent cependant un air de majesté, mais l'herbe croît entre le cailloutage des grandes places et des rues, où les chats se promènent jusqu'aux ruisseaux. Cette ville a cependant eu son temps de splendeur sous le pouvoir de ses ducs; elle fut autrefois le séjour des plaisirs, des grâces et même des lettres; c'était alors que lui convenait bien sa dénomination Ferrare, *ferè aurea*. On portait alors sa population à soixante mille habitans. La cour était des plus brillantes; l'affabilité régnait parmi les nobles, et, le peuple travaillant pour leurs jouissances, le commerce était florissant. Aujourd'hui elle compte sept à huit mille habitans, qui ne paraissent être rien moins qu'heureux. Soumis aux influences qui proviennent du refoulement des eaux du Pô, ces habitans portent l'empreinte des engorgemens intérieurs

qu'ont laissés les fièvres mal jugées. On a négligé d'entretenir les digues qui arrêtaient le débordement, et les terres cultivables d'alentour sont devenues marécageuses. Enfin le silence de la désertion règne depuis que le saint Siége y est venu établir son pouvoir; cependant sous le nouveau gouvernement italien l'activité peut reparaître, il ne s'agit que d'y jeter un regard bienveillant, et d'y faire germer le goût du travail. Mais le premier point serait de faire des saignées aux terres que l'abandon a rendues malsaines, et de faire aussi écouler les eaux qui stagnent dans les fossés qui sont au bas des glacis; or, pour réussir dans un aussi utile projet, il faut de l'argent, du temps et de la philantropie. Ferrare doit son origine à quelques Frioulais qui en 595 vinrent habiter les bois marécageux de son emplacement, pour se soustraire aux violences d'Attila, qui accourait sur l'Italie. L'exarque de Ravenne fit alors entourer leur ville naissante, et le pape Vitalien, en 658, lui en donna le titre en y établissant un évêque. La ville se conserva fidèle aux empereurs romains; elle le fut également lorsqu'elle passa sous la puissance exarchale lombarde, et enfin sous le saint Siége, quand Charlemagne lui en eut fait don. Jean XII en gratifia Tedaldo, marquis d'Este, qui mourut en 1007. Le dernier de cette maison cessant de vivre, la ville revint par la force des armes au saint Siége, qui, sous la conduite d'Aldobrandini, en prit possession, malgré les prétentions d'une branche que l'empereur regardait comme légitime. Les papes lançaient naguère leurs foudres sur les pays dont les princes contrariaient leurs intentions, mais jamais ces foudres ne firent autant de mal à ces pays que ne leur en a fait l'insouciance sur le leur propre. Ils se sont beaucoup

occupés à dessécher les marais pontins, et jamais ils ne pensèrent sérieusement à un plan applicable au même objet, pour les terrains que le Pô inonde dans ses débordemens annuels.

La ville est bien percée, la rue la plus belle est celle Saint-Benoît, qui règne d'un bout de la ville à l'autre. Elle est traversée en angle droit par une autre rue fort longue. A l'endroit de l'intersection sont le palais Villa et celui Pallavicini. Les rues de Ferrare sont belles, et toutes bien alignées, notamment celles qui forment la nouvelle ville bâtie par Hercule second, duc de Ferrare. On y voit quelques palais assez beaux, notamment ceux d'Est, Bevilacqua, et celui de Bentivoglio. Parmi les palais épars dans la ville, on distingue encore celui Crespi, près le Gesù; il date du milieu du seizième siècle. La pierre et la brique y sont employées avec tant d'art qu'on le dirait nouvellement construit.

La Cathédrale occupe à-peu-près le centre de la ville. Sa façade n'est rien moins que belle; elle donne sur la grande place. Elle a pour ornement à la porte du milieu deux lions rouges supportant de chaque côté un homme en pierre, courbé, et soutenant sur sa nuque une colonne qui forme partie du portique. A côté des portes latérales sont deux griffons et deux petits lions. Tout ce portail est dans le genre du gothique le plus mauvais; il est placardé d'armoiries d'anciens morts, et d'invitations aux fidèles, afin qu'ils aient à prier Dieu pour le repos des âmes de ceux qui intéressent encore quelques vivans. C'est la première ville où j'ai vu une semblable tapisserie, mais que j'ai ensuite observée dans plusieurs autres de l'Italie. L'intérieur, qui a la forme d'une croix grecque, est plus supportable par sa simplicité. Le chœur est très-enfoncé et bien

plafonné. Deux anges en marbre blanc, de grandeur naturelle, soutiennent une belle vasque qui sert de bénitier. Les piliers de la nef sont excavés, de manière à être occupés convenablement par de grandes figures. On voit dans cette église un beau saint Laurent du Guerchin, et de plus une inscription en l'honneur de Clément VIII, qui fit la conquête de Ferrare, ainsi que le monument de Lilio Grég. Giraldi, un des plus savans hommes de son temps, dont les Mémoires servirent à la réformation du calendrier en 1582. C'est un honneur que d'avoir un monument dans une cathédrale, mais ce dédommagement peut-il compenser les peines qu'éprouva toute sa vie ce malheureux qui répétait souvent, mais à de sourdes oreilles, qu'il avait toujours eu à combattre contre trois ennemis, la nature, la fortune et l'injustice? Il occupa parmi les littérateurs de son temps la place qu'eut Job parmi les patriarches. L'église, autrefois des Dominicains, offre quelques tableaux de bonne main; mais ce qui mérite le plus l'attention du voyageur littérateur, ce sont les tombeaux des deux Strozzi, poëtes latins des plus distingués de l'Italie, et qui fleurirent dans le quinzième siècle. L'église du Saint-Esprit mérite encore d'être vue sous le rapport de sa belle ordonnance.

Le Lycée est établi dans le palais del Paradiso, dans le même lieu où siégeait l'académie degli Intrepidi, qui attend une répopulation plus laborieuse. C'est un bâtiment spacieux et régulier, d'une architecture assez noble. Dans la cour sont diverses pierres et monumens cinéraires, qui, méritant d'être conservés dans la démolition de quelques églises, ont été transportés dans ce lieu. On monte à la bibliothèque par un très-bel escalier de pierre fort dure et piquetée, et l'on arrive dans

l'intérieur, qui comprend trois vastes salles très-bien tenues. Au bout de la seconde, qui est fort longue, est un monument élevé à la gloire de l'Arioste. Le contour, peint à fresque, offre des draperies; puis s'élèvent deux colonnes d'un beau marbre noir, une de chaque côté, sur lesquelles pose une architrave. C'est dans un enfoncement qu'elles laissent entre elles que s'offre sous un trophée le buste en marbre blanc de ce grand poëte. Le monument lui fut d'abord élevé dans l'église Saint-Benoît par son neveu, qui ajouta l'inscription suivante :

D. O. M.
Ludovico Areosto
Ter illi max. atque ore omnium celeber.
Vati a Carolo V. Cæs. coronato,
Nobilitate generis atque animi claro
In reb. pub. administran. in regen. populis
In graviss. ad summ. Ponti. legationib.
Prudentiâ consilio, eloquentiâ,
Præstantiss.
Ludovicus Areostus pronep. ne quid.
Domesticæ pietat. ad tanti viri
Gloriam cumulan. defüisse vider.
Possit magno patruo cujus ossa
Hìc verè condita sunt P. C.
Ann. Sal. CIↃIↃCXII
Vixit ann. LIX.
Obiit ann. CIↃICXXXIII,
VII Id. Jun.

Au-dessous de cette inscription sont aussi tracés sur une pierre noire les vers suivans :

Notus et Hesperiis jacet hìc Areostus et Indis
Cui musa æternum nomen etrusca dedit.
Seu satyram in vitia exacuit seu comica lusit,
Seu cecinit grandi bella ducesque tuba,

Ter summus vates cui summi in vertice Pindi
Ter geminâ licuit cingere fronde coma.

Et sur le marbre qui est le long du sol, se lit :

MEMORIAE POSTERORUM.

Cineres huic patriæ carissimos ad D. Benedicti
Perdiù conditos atq. ; intra basilicæ ambitum honoris
Causa bis trajectæ, hùc tandem cum veteri monument.
Omnium ordo municipum intulit ad VII Id. Jun. IDCCCI.

Je réfléchissais à la vie bien passagère des héros guerriers et des héros en poésie, lorsque le bibliothécaire me tira de mes rêveries en me montrant sept livres complets des satires de cet auteur en manuscrit, un autre de son Roland, plein de ratures, ce qui marque la difficulté qu'avait l'auteur à composer, puis il me montra un Guarini autographe qu'il avait pris de la même armoire ; il commençait par ces mots :

Ite voi altri al monte,
Solleciti pastori,
A preparar la destinata caccia.

Dans cette même salle se trouve le fauteuil du Tasse, ce poëte si sublime. Le respect pour le génie de celui qui l'occupait dans les momens où sa verve s'épanchait sous les plus beaux accens est un motif pour ne point être indifférent sur cet ancien meuble dont le docteur Bazotti était autrefois en possession. Il ne tient rien de la mollesse des bergères de nos poëtes d'aujourd'hui ; il est tout en bois ; le bras droit, près l'appui de la main, est tout rongé de vers. On voit encore la maison de ce poëte sur la route de Mirasole : au-dessus est une inscription que copie tout voyageur qui va la visiter. On m'a également fait voir un ouvrage du Tasse, intitulé « Alcune Rime manoscrite originali del Tasso » ;

une Jérusalem délivrée, d'une autre main que la sienne, avec les corrections interlinéaires de l'auteur; enfin la collection de ses lettres. J'ai pris lecture de celle qu'il écrivait au duc d'Este pour sa délivrance, et j'ai été convaincu qu'il n'était pas plus fou qu'Ovide, dont il avait suivi les erreurs. On voit encore dans ce lycée quelques médailles et autres objets d'antiquité.

Le château, bâti sous le pontificat de Clément VIII, n'offre rien de bien intéressant au dehors, sinon quatre grosses tours à chaque angle, unies par quatre corps-de-logis qui en composent l'ensemble. Autour règne un très-large fossé où l'eau séjourne assez pour contribuer à son insalubrité. La salle de Conseil est ce qu'il y a de plus curieux à voir, relativement aux belles fresques qui la décorent. Les appartemens sont vastes et nombreux, et sont ornés dans le goût antique. Ce château était l'ancienne résidence des ducs de Ferrare, mais depuis que cette ville est passée au pouvoir du saint Siége, il a été occupé par le légat. Aujourd'hui c'est la demeure d'un préfet, qui y tient tous les bureaux de son administration. Le théâtre est dans le voisinage; il est construit depuis quelques années, et d'une assez belle forme; la salle est très-vaste, et beaucoup trop pour les habitués qui la fréquentent l'hiver; elle ouvre au commencement de novembre. Ferrare, l'été, n'est point assez peuplée pour attirer une troupe stable, qui compterait pour vivre sur le nombre de ses abonnés; mais dans cette saison elle alimente encore les baladins ambulans, ainsi que les porteurs de marionnettes. Finissant mes courses et rentrant chez moi, je me mêlai à la foule qui entourait un spectacle de ce genre, mais ce fut pour admirer jusqu'où va la patience humaine quand il s'agit de fournir au besoin journalier de la faim. Un

baladin a établi son spectacle en plein marché, spéculant sur la générosité bénévole du public. Un petit plancher sur l'avant-scène est le théâtre où l'on voit successivement paraître un chat et deux chiens habillés selon que leur rôle le comporte, et ici les acteurs font bien mentir notre proverbe français, car ils se comportent dans leurs actions avec la meilleure intelligence. Souvent même le chat paraît dormir; Polichinel paraît et adresse son compliment de bonne arrivée, mais il ne reçoit pour réponse de la part des chiens que des bâillemens qu'ils répètent en regardant paisiblement le public; le chat de son côté réitère ses miaulemens. L'acteur, qui craint quelques suites d'un si singulier accueil, disparaît et envoie son camarade Pantalon, muni d'un bon nez. Ce nouveau venu marque son étonnement à ces messieurs sur leur impolitesse, leur fait même quelques reproches; mais la contenance de ceux-ci indique le cas qu'ils font de ses remontrances. Alors il s'adresse particulièrement à un des chiens qui aboie; il va à l'autre, usant de politesse. Celui-ci, qui n'aime point l'ironie, le prend par le bout du nez, et ne veut point lâcher sa prise. Enfin, s'étant débarrassé, le malheureux s'adresse au chat, qui semble paisiblement dormir; celui-ci ne se réveille que pour l'accueillir d'un bon coup de griffe. Tout le différend finit par un raccommodement de famille, dont le public paye plus ou moins les frais.

L'hôpital Sainte-Anne est sur la partie de la rue qui est proche la porte de Bologne. La façade en est fort simple; les distributions intérieures ne sont rien moins que convenables à leur objet. Autant chez nous on est studieux à établir la circulation de l'air, autant ici on a cherché à la supprimer. Aussi est-ce une infection

quand on y entre. Le militaire et le civil y sont admis, mais dans des salles différentes. J'ai vu dans le préau, en bas, le lieu où fut renfermé Le Tasse, en 1579. Ce malheureux poëte, saisi un jour d'un accès de délire amoureux, se jette sur la princesse, sœur d'Alphonse, et l'embrasse avec transport au milieu de toute sa cour. Le duc se tournant avec sang-froid vers ses courtisans : « Quel dommage, leur dit-il, qu'un si grand homme soit devenu fou! Qu'on le transporte à l'hôpital, et qu'on le soigne ». En effet il y fut renfermé. Cette détention forcée aggrava les accès de son mal; il n'en sortit qu'à la prière du duc de Gonzague, au commencement de 1586 (1).

Ayant noté tout ce que Ferrare pouvait m'offrir de curieux, je louai une place pour Bologne, éloignée de vingt-cinq milles, que nous fîmes en une journée. Nous suivîmes un chemin facile, mais ennuyeux par la monotonie des objets; des prairies souvent entremêlées de marais, de bouleaux, de saules, quelques

(1) Les historiens sont loin d'être d'accord sur ce point. C'est l'incertitude qui règne à cet égard qui détermina en 1812 la Société italienne des sciences à proposer un prix de vingt-cinq napoléons d'or à l'auteur du meilleur Mémoire sur la question suivante : « Déterminer quelles furent les causes véritables des disgrâces du Tasse, et des traitemens rigoureux dont il fut si long-temps l'objet? Avait-il réellement donné des signes de folie lorsqu'il fut renfermé par l'ordre d'Alphonse II, duc d'Est, dans l'hôpital Sainte-Anne à Ferrare; ou cette prétendue aliénation mentale fut-elle un moyen imaginé par ses ennemis pour couvrir leur ressentiment et justifier en quelque sorte sa détention? Doit-on attribuer les malheurs de cet illustre poëte à son inconstance naturelle, à son caractère ombrageux, à son tempérament mélancolique, enfin à l'humeur et aux passions qui le dominaient, plutôt qu'à l'injustice des hommes, à la malignité des envieux, et à la fatalité des événemens qui traversèrent sa vie » ?

ormes, point de maisons en perspective. Ainsi nous arrivâmes au Rhéno, petite rivière que nous passâmes, et bientôt trouvant le canal de navigation, nous le cotoyâmes quelque temps, pour ensuite l'abandonner, en gagnant une route plus animée, souvent boisée, ornée de vignobles, de prairies, qui nous conduisit aux murs de la ville, où nous arrivâmes le soir par un beau clair de lune.

CHAPITRE XIII.

Bologne. — Eglises. — Palais. — Lo Studio. — Hôpitaux. — Tours, Places. — Pélerinage. — Théâtres. — Promenades. — Campo Santo. — Le Sexe. — Cabinet de M. Tozzoli. — Ecole lombarde.

Enfin me voici dans une ville célèbre, qui recule avec orgueil son origine jusqu'au temps des Tarquins. Combien de tristes souvenirs son nom ne réveille-t-il point chez ceux qui ont lu l'histoire? A commencer des temps qui sont pour nous les plus anciens, elle fut conquise sur les Etrusques par les Gaulois-Boyens, qui lui donnèrent le nom de Boïona, d'où, par corruption, lui est venu le sien. L. Furius-Purpurio, consul, en marchant contre ceux-ci, saccagea son sol; une colonne de soldats romains y fut ensuite envoyée par ordre du sénat, cent quatre-vingt-dix ans avant notre ère, et des terres furent distribuées à ces nouveaux venus par des triumvirs qui les avaient audacieusement conduits chez les propriétaires. Les Liguriens, qui habitaient le territoire qu'occupe aujourd'hui Pontremoli, fondirent sur celui de Bologne et de Pise, et y firent un tel ravage qu'on ne put ensemencer les

terres faute de bras. Eh! combien n'a pas souffert cette ville pour avoir embrassé le parti de Marc-Antoine dans la guerre du triumvirat! Que lui fut encore pesant le joug sous lequel la tinrent les empereurs dans le bas âge! Quelles horreurs n'éprouva-t-elle pas sous Théodose, qui la saccagea et fit passer ses habitans au fil de l'épée! Enfin Théodose le jeune et Pétrone versèrent un baume salutaire sur ses plaies; elle se ressentit long temps de ses premiers maux, jusqu'à l'époque où elle fut occupée par les Lombards, sortis de la Pannonie pour envahir le nord de l'Italie. L'empire qu'avait fondé Charlemagne commençant à faiblir dans cette contrée, Bologne, comme les autres villes voisines, crut devoir jouir d'un plus grand bonheur en se gouvernant elle-même, malgré les machinations que trama la comtesse Maltide pour s'opposer à cette détermination, et dès-lors l'état devint un des plus florissans de l'Italie, sous le nom de République. Toute la Romagne devint sa propriété, non sans guerroyer avec l'empereur et d'autres puissances qui ne voyaient pas indifféremment un esprit de domination opposé au leur. Rarement le bonheur qu'amène une aisance imprévue est de longue durée; Bologne en fit la triste expérience sous les Lambertazzi et les Gérémei; elle ne reprit sa tranquillité que quand Nicolas III la protégea de tout son pouvoir. De nouveaux troubles survinrent, non sans effusion de sang; et, fatiguée de toute cette suite de malheurs, la ville se donna à l'église de Rome, moyennant quelques prérogatives qui la dédommagèrent de son sacrifice. Sixte-Quint affermit l'ouvrage en affaiblissant le sénat qui le contrariait souvent. Néanmoins, quoique dépendante de l'état ecclésiastique, elle a toujours su se soustraire au pouvoir

cupide de la chambre apostolique, et les sénateurs, qu'elle se conserva, ont toujours su faire bonne contenance sur ce point.

Bologne, aujourd'hui faisant partie du royaume d'Italie, est dans cet état paisible qu'elle doit à l'observation des lois établies pour sa sécurité, depuis que la valeur française a soumis à l'unité toutes les principautés qu'elle a conquises par le succès de ses armes. Elle est grande et belle; on la dit peuplée de soixante-quinze mille âmes et plus; elle est située au pied des Apennins, et traversée en partie, vers le nord-ouest, par un canal commercial détaché du Réno, rivière établissant entre elle et Ferrare une navigation qui peut s'étendre par le Pô jusqu'à Venise. Bologne a près de six milles de circuit, deux de long et un de large. Elle est entourée de murs de toutes parts et de profonds fossés où l'eau peut être détournée et ramassée; ces murs sont percés pour le passage de l'eau; ceux qu'on peut contourner sont munis de tourelles destinées à former défense. On entre dans son intérieur par douze portes, dont les plus remarquables par leur luxe sont celle de Ferrare, celle de Modène et celle Bonaparte, ainsi nommée parce que ce général entra dans la ville par cette porte après avoir soumis les Modenois. Le plus grand nombre de ces portes aboutissent à de belles rues, ornées pour la plupart, de chaque côté, de portiques élevés au-dessus du niveau du sol, dont les arcs reposent tantôt sur des colonnes, d'autres fois sur des piliers, en sorte qu'on peut parcourir presque toute la ville à l'abri du soleil et de la pluie. En beaucoup d'endroits, sur les murs, se voient des madones où souvent l'on admire une grande finesse de dessin avec un brillant coloris. La totalité de la ville est partagée

en quatre quartiers, connus sous les noms de Piera, Stiera, Procula, Ravegnana, dénominations qu'avaient certains poëtes autrefois, et qu'on a changées aujourd'hui. Ces quartiers sont plus ou moins vivans, quelques beaux édifices s'y rencontrent, mais en général ils sont peu nombreux. La sculpture n'est pas l'ornement qui les rend le plus recommandables.

La cathédrale, située au centre de la ville, et dédiée à saint Pierre et saint Paul, offre un vaisseau d'un assez beau dessin; l'extérieur n'est cependant pas fort brillant; la façade, assez bien conçue, est masquée par le séminaire, bâti vis-à-vis, ce qui empêche de juger de son effet; l'architecture, dans le genre ancien, n'est point chargée d'ornemens. Elle fut élevée en l'an 1600; l'intérieur, décoré de colonnes corinthiennes, offre trois nefs où l'on voit quelques peintures curieuses, notamment, au sanctuaire, une fresque représentant l'Annonciation, dernier travail de Louis Carrache, et, dans le chapitre, saint Pierre et la sainte Vierge exprimant leurs angoisses sur la mort du Sauveur. Ce morceau est du même auteur, ainsi qu'une fresque au fond du chœur où l'on voit Jésus-Christ donnant les clefs du paradis à saint Pierre; la Gloire céleste est en haut et couronne le travail. La chapelle du Santissimo est revêtue en marbres les plus précieux, aux dépens de Benoît XIV. Au-dessous du chœur est l'église souterraine, dont la voûte aplatie est d'une grande hardiesse. On dit que cette église fut réédifiée d'après les dessins de Margenta, Barnabite; il est ainsi en Italie plusieurs bonnes conceptions en architecture qui sont sorties des cloîtres.

Saint-Pétrone, sise sur la grande place, est regardée comme une des plus grandes et des plus anciennes

églises de Bologne; elle date de 432 environ. Elle fut réédifiée en 1390 aux frais du sénat, mais on ignore quand elle sera finie. C'est dans cette église que fut couronné Charles-Quint par Clément VII, circonstance mémorable dans l'histoire. La foule y révère le patron comme saint, mais le philosophe le respecte comme bienfaiteur, et cette qualité ne laisse pas que d'avoir son mérite, à l'envisager sous le rapport de l'humanité. Ce saint était allié à Théodose, aussi vint-il avec lui quand cet empereur quitta Constantinople en 430. Tous les deux, animés d'un pieux zèle, s'attirèrent les louanges du peuple pendant une longue suite d'années, récompense bien méritée à tout homme qui exerce des actes de philantropie. Saint-Pétrone offre au dehors comme dans son intérieur une composition dans le genre gothique, d'après les dessins de Vignolles et de Jules-Romain. Sur la gauche est une chapelle toute en marbre, faite en mémoire du cardinal Aldobrandi, bienfaiteur des Bolonais; le pape Benoît XIV en fit les plus grands frais. Le cardinal, enseveli sous une pierre, vis-à-vis et près de la chapelle, est représenté assis, ayant le coude sur un livre; sous lui se trouve l'inscription suivante :

Pompeius Aldobrandi S. R. E. card. episc. montis Falisci, et Corneli Patricius Bonon.

C'est dans cette église que se voit la fameuse méridienne de Cassini, dont le gnomon a quatre-vingt-trois pieds de haut; il est d'une si grande précision pour mesurer l'obliquité de l'écliptique, qu'elle peut servir de règle à tous les astronomes à venir. Elle est toute en marbre, et divisée dans sa longueur en deux par-

ties égales par un filet de cuivre qui marque précisément le méridien. Sur le marbre est gravé tout ce qui a rapport à l'ouvrage.

Il est encore plusieurs autres églises curieuses à voir, notamment celle des Dominicains, où l'on révère le corps de ce fondateur de leur ordre. Il est renfermé dans un sarcophage de marbre blanc, accompagné de statues, dont une est, dit-on, de Michel-Ange. La chapelle mérite d'être vue sous le rapport de tous ses ornemens, tant en peinture qu'en sculpture. On y admirera surtout le paradis du Guide, fresque parfaitement conservée, et le chef-d'œuvre de cet auteur. Celle de St-Paul mérite également d'être vue; sous le baldaquin sont deux belles figures sculptées par Algardi. Quant aux autres églises, on ne peut mieux faire que de consulter l'ouvrage de Zanotti, intitulé Peintures de Bologne. L'auteur y entre dans des détails qui ne peuvent qu'intéresser beaucoup les artistes, et qui seraient déplacés ici; mais nous les avertissons que la suppression de beaucoup d'églises et d'oratoires, la gêne où se sont trouvés plusieurs grands qui ont sacrifié une partie de leurs richesses en ce genre, ont occasioné de grands vides dans ce catalogue. Quoi qu'il en soit, il reste encore beaucoup de chefs-d'œuvre qui, n'ayant point dépassé les Alpes, peuvent satisfaire la curiosité du voyageur.

Il est beaucoup de palais à Bologne; ils sont bâtis d'une manière moins lourde que ceux qu'on trouve dans beaucoup de villes de l'Italie. La plupart sont en briques, avec stucage tant au dehors qu'au dedans. Un des plus considérables est le Palais public, situé sur la grande place; c'était autrefois celui du légat *à latere*, du vice-légat et du gonfalonier. Les sénateurs y tenaient aussi leurs assemblées. Aujourd'hui il est occupé par

la préfecture, la municipalité et autres administrations. Dans un enfoncement, au-dessus de la porte, est une statue en bronze représentant le pape Grégoire XIII, donnant sa bénédiction. On trouve dans les salles de ce palais plusieurs grisailles de Créri, qui excellait dans ce genre. Au second étage sont plusieurs pièces ornées de fresques relatives à l'histoire de la ville et du Bolonais. A la notairerie criminelle est un Christ mort; il est de Paul Véronèse. Les palais particuliers ne se distinguent point, comme dans un grand nombre d'autres villes de l'Italie, par un luxe extérieur que dément celui du dedans. L'usage des portiques qui règnent le long des rues s'oppose à tous les frais que l'orgueil des propriétaires serait porté à faire sur cet objet; mais le dedans gagne ici ce que perd le dehors. Néanmoins, souvent il n'offre que des murailles blanchies et couvertes de mauvais tableaux qui quelquefois ne sont que des copies auxquelles se trouvent joints quelques originaux. Les plus beaux à voir sont ceux de Zambeccari, autrefois beaucoup plus riches qu'à présent en originaux; celui Aldrovandi, qui se présente avec l'air de la plus grande noblesse, ayant deux escaliers qui mènent à de vastes appartemens. On y voit deux galeries, l'une pour les bustes grecs et romains, et l'autre pour les tableaux de grand prix; celui Zampierri, où se trouve un très-beau crucifix d'ivoire de Jean de Bologne; un saint Jean, de la plus belle expression, de Giambellino; une danse d'enfans; un saint Pierre pleurant son péché, et saint Paul le consolant : c'est un des tableaux les plus estimés et des mieux conservés. La famille, m'a-t-on dit, l'a vendu depuis peu 12,000 louis; aussi jouissait-il des honneurs du rideau de taffetas vert. On y trouve encore quelques autres ta-

bleaux des Carraches, l'enlèvement de Proserpine, de l'Albane, rempli de concetti et d'expression, Agar chassée par Abraham, et autres du Guerchin. Le palais de Caprara se distingue par son ameublement, qui est très-riche; on y voit nombre de dépouilles remportées sur les Turcs par le général Caprara lors du siége de Vienne, en 1683. Enfin on peut voir le palais de Ranuzzi, qui a une superbe façade, un très-bel escalier et de nombreux appartemens enrichis d'une grande quantité de tableaux du plus grand prix. Tous ces tableaux, lors de la prise de Bologne par les Français, ont été respectés, comme étant propriété particulière. La Bourse des marchands offre aussi dans son élévation un caractère de beauté qui fixe l'attention de tout architecte amateur de la majestueuse simplicité.

Lo Studio, ou palais de l'Université, est un vaste édifice fait d'après les dessins de Vignolles, et dont la noble simplicité du dehors annonce la destination. Son institution remonte, dit-on, jusqu'à Théodose le jeune, en l'an 425, mais les plus sages ne lui font point dépasser le temps de la comtesse Mathilde. Sa façade offre une suite d'arcades au nombre de trente, au-dessus desquelles sont autant de fenêtres ornées de colonnettes; une porte principale occupe le milieu. La cour intérieure, carrée, peu spacieuse, avec arcade et portique, n'offre rien de particulier qu'un Hercule en bronze qui en occupe le milieu. Sous les portiques où se trouvent divers monumens élevés à la mémoire des professeurs, sont les escaliers qui mènent au premier. Au rez-de-chaussée sont plusieurs pièces, dans l'une desquelles je trouvai M. Schiassi, professeur d'antiquités, occupé à faire placer différens morceaux de colonnes, des pierres sculptées, et autres monumens des anciens,

trouvés dans des fouilles faites depuis peu aux environs de la ville. J'y vis quelques pierres funéraires hébraïques du quinzième siècle, et quelques antiquités romaines relatives à l'infortuné Marius. Un grand escalier à droite nous mena au cabinet d'histoire naturelle, formé de plusieurs pièces. Celle où se trouvent les minéraux n'est rien moins que fournie en ce genre. L'armoire où sont les productions volcaniques offre non-seulement celles du pays, mais encore des échantillons pris du Vicentin et autres parties du nord de l'Italie. Nous passâmes au règne animal; la collection des poissons y est peu nombreuse, mais ce peu est bien conservé. J'y vis plusieurs espèces sous leurs plus belles apparences. L'artiste qui les prépare a l'art de les vider par la bouche, sans faire aucune incision aux tégumens, et, après en avoir ôté la chair et les entrailles, il remplit le vide de la même manière qu'on le fait chez nous pour les oiseaux; ainsi me l'a dit le gardien, homme d'un savoir beaucoup plus étendu que ne le comporte son office, et parlant très-bien français. Les coquillages et les insectes sont peu nombreux, mais la classe des vers et des reptiles est autant soignée qu'il est possible. Diverses armoires offrent une suite de pétrifications très-curieuses, notamment en poissons, tels qu'on les trouve dans les montagnes du Vicentin. Les oiseaux, en petit nombre, non-seulement sont renfermés dans des armoires vitrées, mais encore sous des cloches de verre, en sorte qu'on ne peut que mal apercevoir le brillant de leur plumage. Plusieurs ont près d'eux leurs nids garnis de leurs œufs. Mais un grand défaut dans cet établissement public, est que les objets qui méritent le plus d'être sous les yeux sont contenus dans des armoires mal éclairées, dont les portes sont garnies

de mauvaises petites vitres, unies par des bandes de fer-blanc, ce qui nuit beaucoup à l'inspection complète des objets, qui d'ailleurs sont la plupart sans étiquette. Nous entrâmes dans la salle de démonstration, où sont plusieurs gradins pour placer un nombreux auditoire. Le baldaquin de la chaire est soutenu par deux écorchés, qui sont de l'exécution d'Icelli. Une pièce d'introduction offre plusieurs tableaux de personnages qui illustrèrent l'Institut et lui firent des largesses, entre autres celui de Benoît XIV, né à Bologne, où sa famille était recommandable dès le treizième siècle. Ce saint père y est en pied, en mosaïque du plus beau coloris (1). Nous passâmes aux salles de physique, où se voient des fresques bien traitées, tant pour la couleur que pour le dessin. Elles contiennent chacune les machines et les instrumens nécessaires aux démonstrations des diverses parties de cette science. Ceux relatifs à la mécanique ont la leur; il en est de même de l'hydrostatique, de l'air, la lumière et le galvanisme; l'ensemble de toutes ces pièces offre le cabinet le plus beau, le plus complet et le mieux tenu que j'aie vu jusqu'ici. Celui d'anatomie est composé de plusieurs salles où sont des armoires garnies de pièces naturelles et de plusieurs en cire, dont quelques-unes de Mazzolini. Elles sont sur des tables, pour être mieux vues sous toutes leurs faces; j'en ai trouvé de fort belles dans ce dernier

---

(1) L'histoire des papes en offre qui ont déshonoré l'église par la dépravation de leurs mœurs, plusieurs qui l'ont déchirée par leur trop grande ambition, quelques-uns qui l'ont effrayée par leur sévérité; mais on se rappellera toujours avec un nouveau plaisir de celui-ci qui honora la tiare, les monumens de sa bienfaisance le recommanderont long-temps à la postérité.

genre, mais qui sont loin de l'exactitude qu'offrent les nôtres à Paris. A l'exception de quelques-unes de la peau conservées dans l'esprit de vin, les injections n'approchent nullement des belles que j'ai vues à Londres en 1787 dans les cabinets de William et de John Hunter. Il n'y a rien sur les lymphatiques, peu de choses sur la névrologie, mais la myologie est représentée sous toutes ses faces et très-exactement. Il y a plusieurs coupes curieuses du cerveau; il serait à souhaiter que nous en eussions de pareilles. J'ai vu quelques injections du testicule par l'épididyme, qui sont bien supérieures à celles qu'ont produites nos prosecteurs. Il est une salle séparée, destinée aux pièces en cire relatives à la grossesse dans ses différens temps; elles ne surpassent point, par l'exactitude comme par la variété, celles que j'ai vues à Londres et à Philadelphie, dans les hospices de maternité où l'on enseigne et pratique les accouchemens. Le plus grand nombre est en terre, et représente toutes les positions de l'enfant dans le sein de sa mère. Ces pièces peuvent être utiles à des élèves sages-femmes, aux yeux desquelles il suffit d'offrir les objets les plus grossiers pour les aider à entendre leurs livres, mais elles seraient de bien peu de valeur pour des étudians qui veulent une plus exacte expression des opérations de la nature. On a été, pour les premières, jusqu'à imaginer une matrice à ressort, dont le jeu offre une image bien grossière des contractions de cet organe. Il est aussi une pièce connue sous le nom de cabinet des antiques, où sont les objets relatifs à ce genre d'érudition; on y voit plusieurs momies d'Egypte, une belle collection de vases étrusques, de médailles. Il est encore quelques salles pour les assemblées de l'académie, pour la marine, l'art militaire, enfin pour l'académie

de peinture et de sculpture, dite Clémentine. Là se réunissent les jeunes gens qui se livrent aux beaux-arts; ils y étudient sur le modèle, sous la direction d'un professeur, et leur capacité, mise à l'épreuve à la fin de l'année scolaire, est récompensée par des prix de différente valeur. Dans le même établissement est la bibliothèque, riche en livres de science et surtout en manuscrits. Entre autres autographes, il en est plusieurs du comte de Marsigli, restaurateur de l'Institut, et militaire distingué, d'Aldrovande le naturaliste, en 187, vol. in-folio, où se voient les dessins coloriés des fossiles, des plantes et des animaux, exécutés par les meilleurs dessinateurs du temps, et sous les yeux de l'auteur. Ces richesses occupent trois vastes chambres, ouvertes tous les jours pendant quatre heures. On porte le nombre des imprimés à cent quarante mille volumes. Il est une chapelle dans le même établissement; elle n'offre rien d'intéressant, si ce n'est quelques fresques de Celsi, qui ne sont pas sans mérite, notamment une figure de femme à un des coins de la voûte; elle est nue, ou du moins le voile qui la couvre est d'une si grande transparence qu'elle paraît telle. Son air virginal ferait croire que c'est la religion que le peintre a voulu personnifier. Les facultés donnent leurs leçons dans cet établissement; elles sont composées comme il suit :

FACULTÉ PHYSICO-MATHÉMATIQUE.

	MM.
Physique générale.	Savioli.
— expérimentale.	Bacelli.
Mathématique.	Senturoli.
Matière agraire.	Re.
Astronomie.	Ceccolini.
Le Calcul sublime.	Guglielmini.

FACULTÉ DE DROIT.

	MM.
Antiquité numismale.	Schiasti.
Procédure pénale.	Gamberi.
Économie publique.	Salveriani.
Code Napoléon, comparé au Droit romain.	Bertacini.
Procédure civile.	Butturini.
Droit naturel et social.	Prandi.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

	MM.	*Ouvrages.*
Anatomie.	Moreschi.	
Physiologie.	Arroguidi.	Cours élémentaire sur cette science.
Pathologie.	Uttini.	
Médecine légale.	Mugetti.	
Clinique interne.	Testa.	1° Sur les Périodes dans les maladies; 2° sur l'Action et Réaction organiques; 3° sur les maladies du cœur.
Matière médicale.	Ungarelli.	
Chimie.	Salvigni.	
Institution chirurgicale et Accouchemens.	Termanini.	
Clinique externe.	Atti.	
Botanique.	Scannagatta, qui donne ses leçons dans le jardin du Palais public.	
Chimie générale.	Salvigni.	
— pharmaceutique.	Coli.	

Le nombre des écoliers qui viennent entendre tous ces professeurs dépasse rarement trois cents. Il montait autrefois jusqu'à six mille, aussi comptait-on alors jusqu'à soixante-douze professeurs.

Il est plusieurs hôpitaux à Bologne, les principaux sont les deux civils et un militaire. Les deux premiers m'ont paru bien tenus. A l'entrée, sur des tables de

pierre en forme de tableaux, sont les noms des bienfaiteurs de la maison, et sur chaque lit, fourni de son rideau, se trouve celui de ceux qui les ont fondés. Quelque belles que soient les salles, elles manquent néanmoins du moyen le plus propre à leur assainissement, savoir les ventouses inférieures qu'on a pratiquées dans les salles de l'hôpital militaire voisin. Celui-ci est très-grand, les salles sont spacieuses, il est établi dans une maison religieuse supprimée, aux confins de la ville, et bien entretenu dans toutes ses distributions. J'en ai suivi plusieurs jours de suite le service sous les auspices de M. Beaupré, auquel j'avais été recommandé par M. Malatret, pharmacien en chef des armées d'Italie. J'y ai vu plusieurs de ces bubons ulcérés, qui sont dégénérés dans un état de chronicité telle qu'aucun épulotique ne peut les conduire à cicatrisation. Consulté par mon conducteur pour un pareil cas, qui offrait depuis plusieurs mois l'apparence scorbutique, je conseillai les lotions avec l'eau rendue fortement acide par le suc de limon, et intérieurement les eaux minérales gazeuses, moyens dont je n'ai eu souvent qu'à me louer. J'en vis quelques-uns dont le recoquillement des bords et l'inertie des surfaces étaient le seul obstacle à la détersion. Je conseillai l'application de la pâte escharotique, dont le muriate suroxygéné de mercure fait la base. Deux applications à un jour d'intervalle suffirent pour appeler une bonne inflammation, qui fut bientôt suivie de la cicatrice. Les vénériens abondent dans cet hôpital; leurs maladies sont autant de dons faits par les prêtresses qui desservent les temples particuliers de Vénus, aussi doit-on être en garde contre celles dont les vives invitations ne manquent point de charmes.

Il est vers le milieu de la ville un édifice qui date

de 1119, et que sa hauteur, qu'on dit être de trois cent sept pieds, non compris son couronnement, fait apercevoir de loin avant d'y entrer : c'est la tour des Asinelli. Elle est connue de tous les étrangers, à raison de la singularité de sa direction, qui souffre une inclinaison de huit pieds quatre pouces environ de déviation, due à l'affaissement du terrain sur lequel elle repose. Nous reviendrons sur cette singularité lorsqu'il s'agira de Pise et de ses monumens. Cette tour, ainsi que sa voisine est toute en brique, ainsi qu'il est d'usage pour le plus grand nombre d'édifices en Italie, lesquels ont la pierre ou le marbre pour recouvrement. On arrive au plus haut par quatre cent quarante marches, après lesquelles on trouve un mauvais escalier en bois qui se contourne au dedans. Là est une cloche qu'on ne met en branle que dans les plus grands dangers, ou lors de quelques cérémonies extraordinaires. On jouit, à mesure que l'on contourne la galerie supérieure de cet édifice, d'un horizon aussi étendu que la vue puisse comprendre. A ses pieds l'on a toute la ville ; au nord et nord-ouest une vaste plaine diversifiée par une brillante verdure, des maisons de plaisance isolées ou faisant groupe, les grandes routes qui mènent à Modène et à Ferrare ; à l'est-sud-est les Apennins, qui s'élèvent par étages, et dont les derniers se perdent dans l'horizon ; à l'ouest-sud-ouest Notre-Dame de Lucca, le long portique qui y conduit, et dont l'éblouissante blancheur ressort à travers la verdure de la campagne. Mais si nos yeux trouvaient des moyens de jouissances dans la perspective de tous ces objets, mes narines n'étaient pas si agréablement affectées, vu la mauvaise odeur qu'exhalaient les encoignures, où chacun satisfait aux besoins de nature. La tour voisine fut bâtie en 1110 par Gar-

risendi et Otto, famille de nobles Bolonais; elle a la même forme que sa voisine; elle est haute de cent quarante pieds : elle est également planchéiée; l'inclinaison est beaucoup moindre. Il est vraisemblable qu'elle n'est pas plus entrée que l'autre dans les vues de l'architecte, autrement c'eût été un jeu d'enfant qui aurait manifesté le plus mauvais goût. Le Dante les a éternisées toutes les deux dans son poëme de l'Enfer.

Les places sont peu nombreuses et n'ont aucune régularité. La plus belle est la Piazza del Gigante maggiore qui est irrégulière, mais très-grande. Elle est toujours peuplée de désœuvrés, de soldats, de prêtres, de petits marchands et de vendeurs de comestibles. C'est dans cette place qu'est la préfecture.

Une de ses plus belles décorations est la fontaine de Neptune. Cette fontaine fut faite aux frais de la république, d'après les dessins de Lauretti pour l'architecture; quant aux figures, aux ornemens, ainsi que la statue, ils sont de Jean de Bologne, qui termina tout ce travail en 1563. Le dieu est debout, tout nu, appuyant un pied sur un dauphin, un trident en main, étendant l'autre. Toute l'attitude semble être calquée d'après le moment où Virgile lui fait dire *quos ego*. Des génies sont aux encoignures, soutenus sur des dauphins qui lancent de l'eau. Aux angles du soubassement sont quatre naïades voluptueuses, chacune portée par un dauphin, versant de l'eau par leurs naseaux; elles pressent leurs mamelles pour en faire sortir l'eau qui s'en échappe. Chaque face de ce soubassement a sa coquille, l'eau en découle dans un bassin inférieur où l'on puise. Cette fontaine est vantée comme un des plus beaux monumens de Bologne : il est cependant fâcheux que l'eau pour qui ce pompeux appareil a été fait lui man-

que si souvent. Vis-à-vis le palais public est un vieux bâtiment ayant quelques bas-reliefs pour ornement; il est surmonté d'une tour qui fut bâtie pour y renfermer Enzio, roi de Sardaigne, fait prisonnier en 1242, qui y mourut après vingt ans de prison. Il est encore quelques places moins considérables que celle-ci, telle que celle Saint-Pétrone, où se trouve ce saint en pied, tout en marbre, dans le moment où il est supposé donner sa bénédiction au peuple. Il en est aussi qui ne sont occupées que par une simple colonne supportant quelques saints ou quelques madones. Une des plus spacieuses, mais sans ornement, est celle du Marché, près de Montagnola.

Le théâtre à Bologne est placé dans un très-beau quartier, au nord-est; la façade en est élégante. On regarde la salle comme une des plus grandes de l'Italie. Elle a été construite d'après les dessins du fameux décorateur Bibbiena. Il est tout en pierre, avec cinq rangs de loges séparées par des cloisons en briques. L'avant-scène est décorée en colonnes cannelées d'ordre composite, avec base et chapiteaux dorés, ainsi que les pilastres placés entre les loges. Celle du préfet, autrefois du légat, est en face, et est couronnée d'un fronton que soutiennent deux colonnes. Au fond de la scène est une communication sur un grand terrain vide, au moyen duquel on peut étendre le point de vue, et faire entrer des animaux, des chars dans de certaines évolutions. On porte le nombre des personnes qui peuvent tenir assises dans le parquet à six cents, ce qui est beaucoup. On représentait lors de mon séjour une comédie bouffonne qui peuplait les loges, et que l'on donnait depuis un mois. La répétition continuelle de cette mauvaise pièce ne diminuait point l'ardeur des Bolonais pour

la voir. Il est quelques autres salles de spectacle, mais qui ne méritent pas d'être mentionnées après celle-ci.

On se promène très-peu à Bologne; la seule dissipation que prennent les dames est celle qu'elles peuvent avoir dans les réunions, soit particulières, soit au spectacle. C'est celle-ci qu'elles préfèrent pour les étrangers qui leur sont adressés, et avec lesquels elles veulent agir sans cérémonie. Cependant depuis que les lois françaises se sont établies dans la ville, les autorités en ont fait faire une très-jolie, la Montagnole, qui est à l'extrémité la plus élevée de la ville, et d'où l'on a celle-ci en perspective. Il y a des plants de jeunes arbres, notamment de frênes, qui sont entremêlés de platanes et de figuiers. Un vert gazon tapisse le sol, et deux bassins fournis d'eau vive lui donnent de la fraîcheur. Les environs de ce jardin offrent une pelouse où les troupes viennent faire l'exercice, et les jeunes gens se divertir à la balle et au ballon. Le lieu est agréable; il invite à la récréation; mais les personnes d'un rang distingué n'en goûtent point les avantages. Il n'est fréquenté que par les Français et quelques citadins qui trouvent fort bons leurs usages. Tout près est un chétif établissement de bains publics. On se promène encore sur les remparts, lieu qui m'a le plus attiré pendant mon séjour en cette ville.

Le sexe est fort beau à Bologne. Les femmes ont du goût pour la parure; elles ont beaucoup d'esprit naturel, qu'elles relèvent par les agrémens d'une bonne éducation. Plusieurs cultivent les lettres, ce qui contribue à donner à leur conversation beaucoup d'intérêt. Il en est peu qui ne l'assaisonnent de quelques citations prises de leurs bons poëtes. On jouit de toute leur amabilité dans les réunions qu'elles font à frais

communs, et dont aucune n'est chargée de faire les honneurs. On y danse rarement, mais on y chante, on y joue, et le jeu n'est point trop fort, ce qui convient à ceux qui ne cherchent qu'à passer agréablement leur temps. O vous dont la vie fut une suite de maux tissus par l'ambition, venez au plus tôt ici passer votre arrière-saison dans les plus paisibles jouissances!

Festinat enim decurrere velox
Flosculus angustæ miseræque brevissima vitæ
Portio : dùm bibimus, dùm serta, unguenta, puellas
Poscimus, obrepit non intellecta senectus.

Juv., S. ix.

Les femmes à Bologne furent comptées parmi ceux qui se livrèrent aux sciences. Plusieurs même aujourd'hui sont loin d'avoir pour elles de l'indifférence; néanmoins elles s'adonnent plus aux arts, spécialement à la musique, et sous ce rapport je dois citer avec reconnaissance madame Martinelli, aimable personne qui parle très-bien français, quoiqu'elle ne soit jamais venue en France, et qui m'a témoigné, pendant mon court séjour en cette ville, tout l'intérêt que mes faibles connaissances ont pu lui inspirer. Les femmes du meilleur ton y jouissent de la plus grande liberté, mais elles savent se respecter; aussi les maris jaloux y sont-ils plus rares que dans toute autre ville de l'Italie. Le peuple est moins grossier ici que dans toute autre partie du midi de l'Italie; et quoique les douanes attirassent une défaveur sur tous les Français, même les voyageurs, néanmoins il ne donnait point des marques de son ressentiment par de grossières manières, comme sans doute il serait arrivé dans une ville moins civilisée, chose qu'il faut rapporter aux principes d'une bonne éducation qui se sont insinués dans chaque famille. La

dévotion règne dans toutes les classes à Bologne ; c'est un moyen qu'a pris le saint Siége pour occuper le Bolonais, qui tient toujours du caractère remuant de ses ancêtres; aussi les églises et les oratoires abondent-ils et sont-ils bien fréquentés, les madones ornent-elles les maisons, les boutiques et même les chambrettes du beau sexe qui fait trafic de ses charmes; les processions ont-elles souvent lieu dans les rues qu'on décore en damas rouge et autres tentures plus ou moins riches, selon les facultés de ceux qui alors en font parade. Bologne se vante d'avoir donné le jour à d'illustres personnages, notamment à l'astronome Cassini, au poëte Manfredi, à Gratien, à Guiglielmi, au Guide, au Dominiquin, à l'Albane, aux trois Carraches. Cette ville a produit une centaine de cardinaux et plus de trente papes, et entre autres Benoît XIV. Son Institut lui attire avec raison la considération qu'amène toujours avec elle la culture des sciences et des arts libéraux. Cette société tient ses séances dans le palais Celesi, dont la façade, d'un genre gothique, n'en a pas moins un caractère assez beau. On la doit, ainsi que le palais, à Tibaldi. Les peintures de l'intérieur sont en partie du même artiste, du Primaticio et de Nicolo. Outre les choses curieuses que contiennent les distributions de ce palais, on voit encore une très-belle bibliothèque, dont la plus grande partie fut donnée par Benoît XIV. L'Observatoire est très-élevé, et d'une construction qui ne tient rien du moderne : il est riche en instrumens de mathématiques et d'astronomie.

Il est à Bologne beaucoup de maisons religieuses dont les appartemens sont à loyer. Je ne parle ici du couvent de Saint-Stefano que parce que je fus y rendre visite au signor Tozzoli, pour qui j'avais une lettre

de M. Cambiano, avocat, que j'avais connu à Brescia. Je fus reçu de ce curieux avec toute l'affabilité que je pouvais désirer. Il me fit voir son cabinet, qui est infiniment intéressant, tant pour la rareté que pour la beauté des objets qu'il renferme. Entre autres était un christ haut de quarante-six pouces et de cinq de largeur vers les reins; il est d'un seul morceau d'ivoire, si l'on en excepte les bras. Ce rare morceau avait appartenu à Pie VI, et fait à Florence par Michel-Ange Buonaroti, d'après les ordres du duc Médicis, qui le donna au pape Léon X en 1520. Je n'ai jamais rien vu de plus beau et de plus parfait en ce genre. On y voit dessinés toutes les veines, les muscles et les parties les plus saillantes des os. Le visage offre les indices tout ensemble de la douleur et de la sérénité; quelques larmes s'échappent, et de nouvelles semblent encore vouloir couler; la bouche entr'ouverte laisse voir la langue et les dents, si bien faites, qu'on ne saurait trop admirer la patience de l'artiste pour avoir si bien fait parler la nature à l'aide d'un mince ciseau. Une tête de mort de même matière, placée au pied de la figure sur deux fémurs entre-croisés, est si bien travaillée, qu'un anatomiste pourrait s'en servir pour faire une récapitulation ostéologique, tant les apophyses stiloïdes, mastoïdes, ptérigoïdes et autres éminences et dépressions y sont bien représentées. Le même curieux, en ma qualité de fumeur, m'a fait voir la plus riche et la plus brillante pipe que j'aie jamais vue. Elle a été faite pour un mameluck, et fut prise dans la conquête d'Égypte faite par les Français. Elle est d écume de mer, très-joliment sculptée, et incrustée de toute part de perles fines, de diamans, de rubis, de saphirs et autres pierres fines de la plus grande valeur; le tuyau est en or et en argent,

un très-gros diamant est au sommet du fourneau. J'ai admiré encore un tableau tout en buis où sont sculptés les divers faits relatifs à la vie et aux souffrances de Jésus-Christ. Le travail est du dernier fini; mais une des richesses qui donne le plus de lustre à la collection de ce curieux, sont les pierres gravées tant antiques que modernes. Amateurs des beaux-arts et de l'industrie, qui passez par Bologne, ressouvenez-vous du couvent de Saint-Stefano, et demandez-y le signore Tozzoli, il se fera un vrai plaisir de vous montrer ses richesses, et vos momens ne seront point perdus avec lui.

Le commerce principal à Bologne roule sur la soierie, que l'on organsine et qu'on ouvrage. On y fabrique du velours qui va de pair avec celui qu'on fait dans les villes françaises au-delà des Alpes. On y travaille également du damas, du satin, du taffetas, de la gaze. On y fait aussi de la ganterie, de l'orfévrerie; mais en général le dessin n'en est nullement pensé, et l'exécution peu délicate. On y fabrique encore du tabac, des fleurs artificielles et des savons. La plus grande partie des terres est en vignobles qui donnent d'assez bon vin; il serait bien meilleur s'il était mieux fait. Il est beaucoup de pâturages qui nourrissent de nombreux bestiaux, notamment des bœufs qui servent au labour et au voiturage; des chenevières qui fournissent du chanvre qu'on vend en écru pour le dehors. On y copie beaucoup de tableaux, que l'on vend ensuite pour originaux à de bons Allemands qui se laissent duper faute de connaissances. Ce petit commerce a également lieu à Rome, à Florence et dans toutes les grandes villes d'Italie qui forment école, où les aigrefins tendent des piéges à la bonne foi. Le commerce d'exportation est aidé par un canal d'irrigation, qui non-seulement con-

tourne la ville et y entre ensuite, mais encore établit une communication avec le Pô, à l'aide de huit à neuf écluses.

Les gastronomes vantent, et avec raison, le raisin bolonais, notamment les deux espèces appelées uva paradisa et l'uva angola; les melons, qui ont un goût très-délicat, et qui prospèrent en grande quantité; les olives, d'un charnu fort épais; les truffes; les liqueurs, le ratafia et le chocolat; les macaronis; les saucissons ou mortadelles, et les confitures.

Bologne sera toujours célèbre chez ceux qui manient savamment le pinceau, sous le rapport du grand nombre d'hommes de génie qu'elle a produits dans l'art de la peinture. Rome, il est vrai, se vantait de sa sublimité dans le dessin, et Raphaël était regardé comme le meilleur maître à suivre, sous quelque rapport qu'on envisageât l'emploi de ses moyens. Cet artiste jouissait d'une bien juste réputation pour avoir tiré l'art de son état d'enfance. Il avait uni la plus grande pureté du trait à ses conceptions; ses idées étaient nobles, ses formes élégantes, quoique simples; ses figures étaient bien choisies, ses têtes bien caractérisées, ses draperies étoffées, ses groupes bien disposés; mais il n'avait point su profiter de ce que lui offrait journellement la nature dans le reflet de la lumière sur les parties les plus saillantes. Il ne faisait pas cas de ces nuances qui marient le clair à l'obscur, et qui faisant mieux ressortir les masses donnent au tableau le sublime caractère de la vérité. Tout entier au grand qui l'occupait, il oubliait ces détails de nature où l'on trouve toujours le vrai, quoiqu'embelli par l'idéal. Enfin ce grand peintre n'avait encore offert aucun tableau où l'ensemble allât de pair avec les détails. Le coloris,

l'harmonie ou accord général étaient encore à trouver, lorsque les Carraches parurent pour les produire. Une académie fut dès-lors créée sous la direction de Louis, et bientôt se formèrent de nombreux élèves qui, prenant le goût du maître, donnèrent naissance à l'école lombarde, d'où sortirent ces ouvrages où l'on voit ce que peut le génie quand le sentiment de la nature a su restreindre ses écarts; et, sur ce point, on peut lui appliquer ce que disait Cicéron des peintres les plus célèbres de la Grèce, dans son troisième livre *de Oratore*: « *Omnes inter se dissimiles fuerunt, sed ita tamen ut neminem sui velis esse dissimilem* ». Annibal, le troisième des Carraches, a su, plus qu'aucun autre, unir la précision du dessin à la grandeur de caractère. Son pinceau était ferme et franc; il sut tirer parti des détails qui pouvaient affermir sa conception, et sa manière d'en user était facile. Aussi trouve-t-on en lui toute la douceur du Corrége mélangée au beau coloris du Titien. Si l'on reproche à Louis plus de tristesse dans les couleurs, au moins reconnaît-on sa supériorité quant aux draperies et à l'élégance du plissage. Augustin, dans ce qu'il composa, se distingue toujours par sa touche spirituelle et correcte, quoique libre. Les élèves n'ont point dégénéré de leur instituteur; et citer Le Guide, Le Dominiquin, L'Albane, Le Guerchin, Tiarini et autres, qui illustrèrent cette école, c'est rappeler les plus doux sentimens du ressouvenir. En effet, quelle expression, quel relief de parties, quelle entente savante du clair obscur n'offre point le sommeil d'Endymion du premier! et quelles expressions significatives, quelle vérité dans les couleurs et les attitudes qui caractérisent le faire du second! Il ne faut que fixer son saint Jérôme mourant pour voir combien il est au-

dessus des reproches faits à son école, quand on dit qu'elle pèche par l'incorrection du dessin et par la noirceur exagérée des ombres. C'est à Bologne que se voit encore un grand nombre de ces chefs-d'œuvres. Ceux de chevalet ont pu orner quelques cabinets d'amateurs, mais les sublimes morceaux étaient laissés à l'admiration des voyageurs; ils avaient été conçus pour figurer dans les lieux qu'ils devaient orner, et un changement ne pouvait que leur être contraire.

Le Campo-Santo, hors de Florence, était une trop intéressante institution sous le règne de Léopold, pour qu'on ne cherchât pas à l'imiter dans une grande ville voisine où les sciences et les arts ont toujours été cultivés. Aussi, après la suppression des couvens, le gouvernement bolonais jeta-t-il les yeux sur la chartreuse voisine pour y faire un pareil lieu de repos. Cette maison est située à environ un mille de la porte Pie, dans la plaine dominée par la madone de Saint-Luc. On y parvient en traversant de jolies prairies arrosées par des ruisseaux; aussi le pélerinage qu'on y fait au printemps ou en automne devient-il alors une charmante promenade. Cet ancien monastère est entouré de murailles qui s'ouvrent par un assez beau portail, quoique construit d'une manière simple, comme le comporte la dignité du lieu. On parvient au cloître par une rangée d'arbres qui inspirent un recueillement religieux. L'espace qu'on traverse est destiné à l'inhumation des pauvres : des morceaux de bois plantés en terre marquent les lieux de chaque sépulture; les croix indiquent ceux déjà occupés. Le lieu libre qu'entoure celui qu'on appelle communément Préau, a la même destination; mais les riches, placés dans le cloître, se distinguent encore des pauvres par des sculptures

et des inscriptions plus ou moins fastueuses, qui annoncent toujours leurs prétentions dans un lieu où chacun est au même niveau. On y voit leurs noms, leurs titres, leur âge, l'année et le jour de leur décès. Parmi un grand nombre d'inscriptions, se voit celle de la dame Banti, célèbre cantatrice, qui a fait les délices de l'Angleterre et de l'Italie. Les cellules qui étaient proche ont été converties en chapelles qui offrent déjà des monumens élevés à ceux qui ont tenu un rang dans le sénat, l'université, ou qui se sont distingués dans les arts. Les décorations en marbres les plus fins, en pierres dures, dont brillent déjà ces froides demeures, apitoient l'homme réfléchi sur l'ostentation des survivans qui versèrent tant de luxe sur ce lieu d'oubli, dans l'intention de fixer quelques étrangers qui prennent un bien chétif intérêt pour ceux qu'il renferme. Aux angles de chaque allée du cloître se trouve une cour fermée par des grilles ornées de dorures. On y trouve de petits oratoires où sont des monumens sépulcraux, placés dans l'ordre suivi au Vatican. Dans l'une d'elles sont ceux du moyen âge : là se voient les magistrats et les généraux qui ont illustré l'ancienne république de Bologne en soutenant son indépendance contre l'ambition des Vénitiens, qui voulaient l'assujettir. Les plus beaux sarcophages occupent le milieu, les autres monumens y sont réunis et placés par ordre dans des parties séparées. Parmi quelques noms célèbres se trouve la famille Bentivoglio, qui défendit si courageusement les droits de sa patrie: aussi occupe-t-elle une place distinguée. Il est un lieu de réserve pour les membres du gouvernement actuel, comme pour ceux qui ont quelques titres dans l'église; pour les religieux et religieuses des maisons qui ont été conservées. L'esprit de tolérance s'est étendu jusque

sur cette commune demeure : aussi les protestans y reposent-ils dans la même enceinte que les catholiques. Les seuls juifs ont un lieu éloigné, et qui est fort négligé. Il est une de ces cours angulaires réservée pour y mettre toutes les dépouilles que contenait le couvent des Capucins, et tous les monumens de luxe qu'il offrait. Les femmes distinguées par leur rang comme par leur beauté avaient cette maison du seigneur en prédilection, et la coutume était d'y conduire leurs tristes restes. On a porté sur eux une main audacieuse; leurs ossemens ont été transportés loin du lieu où la suite des siècles devait les rendre au néant. La chapelle la plus remarquable de ce petit enclos est celle où leurs têtes ont été rassemblées, après avoir eu la patience de les bien nettoyer. Elles y sont rangées par ordre sur différentes tablettes, ayant chacune leur indice sur le front; on y voit les noms des familles dont autrefois elles faisaient le lustre. Femmes qui voulez vous convertir et fixer enfin la paix dans vos ménages, coquettes qui ne devez faire parade de vos charmes que pour adoucir l'humeur sauvage de vos époux, si les circonstances vous font passer par Bologne, n'oubliez pas, dans vos mélancoliques excursions, de visiter la cour des Capucins. Dans ce même lieu, et à part, sont les monumens relatifs aux religieux qui se distinguèrent dans leur cloître, soit sous le rapport de l'administration, soit sous celui de la prédication. On y voit aussi ceux des personnages distingués qui furent inhumés dans leurs églises. Ce lieu est sans contredit celui de la tristesse; l'empreinte de la destruction y règne de toutes parts; mais par un de ces contrastes qui s'observent si souvent dans diverses villes de l'Italie, on y a aussi rassemblé au milieu, mais en groupe, des mas-

sifs de végétation, où les orangers, les citronniers, les lauriers-roses et les myrtes entremêlant leur feuillage et leurs fleurs, distraient l'esprit du triste spectacle dont il est occupé, et offrent encore sur leurs branches une retraite paisible où, sortant du sommeil, les oiseaux amoureux, peu occupés des personnages muets dont ils sont entourés, prennent leurs ébats pour conserver leur espèce. Du cloître on passe dans l'église où l'on fait le service des morts avant de les déposer dans la tombe. L'architecture en est simple et noble. On trouve dans les chapelles quelques tableaux de Cési, du Guerchin, du Guide et autres, dont le pinceau est loin d'être tombé en oubli dans l'Italie.

Un pélerinage plus agréable, notamment sous le rapport d'une agréable perspective dont on voudrait aussi jouir, est celui que la piété porterait à faire à Notre-Dame della Guardia, autrement la Madone de Saint-Luc. On y parvient en gagnant, vers le midi de la ville, un portique de six cent quarante arcades, lesquelles commencent de la porte de la ville jusqu'à l'église, où elles finissent, et font en tout une longueur de près de trois milles. Ce portique est large d'environ douze pieds, est fermé au nord et ouvert au midi; il a beaucoup pâti dans les guerres du milieu du siècle dernier, pendant le séjour des Allemands. Vers le milieu est un pavillon décoré par Bibiena, et soutenu par un arc sous lequel passe le grand chemin. Il y a du génie dans l'élévation, mais bien de l'incorrection dans les ornemens. Chacune de ces arcades fut bâtie par les familles les plus riches, notamment celle Monti, qui prenait plaisir à faire un aussi singulier emploi de son aisance. Les corporations, les monastères ont été pris de ce saint zèle; les domestiques même y ont apporté le produit

de leurs épargnes. Les noms de ces bienfaiteurs sont inscrits, et leurs armes sculptées sur les arcades. On y voit celui de Dufrêne, célèbre acteur français, qui passant par Bologne donna quelques représentations de nos tragédies, et en laissa le produit pour la construction d'une de ces arcades. En suivant ce portique couvert, orné d'oratoires de distance en distance, on arrive au grand lieu de prières, qui est une jolie église dominant de toutes parts sur de rians côteaux. Des religieuses faisaient autrefois le service du chœur, et des Dominicains celui de l'église. L'architecture en est assez belle; elle est de Dotti, architecte moderne, et a quelques rapports avec celle de la Superga, proche Turin, à la différence près que le marbre n'y reluit point. L'intérieur offre une croix grecque, avec une grande coupole, quatre chapelles aux angles, et un arrière-corps pour le maître-autel. Les murs en sont gâtés par une multitude d'*ex voto* qui passent la croyance. Ils sont appendus près de la châsse jusqu'à la voûte. On y va vénérer le portrait de la Vierge qu'on dit avoir été peint par saint Luc. En considérant la manière de ce tableau, je doute que, d'après lui, le saint eût été immatriculé dans son académie à Rome. Quoi qu'il en soit, cette prototype figure n'en est pas moins processionnellement et pieusement promenée une fois l'année au son des cloches dans les rues de Bologne, cérémonie qui attire dans la ville un très-grand concours de personnes.

Saint Michel in Bosco est une dernière excursion que nous conseillerons aux amateurs de brillantes situations, et encore plus de belles peintures. C'est une retraite que s'étaient choisie les Olivetains, et l'on peut assurer qu'ils ont donné preuve de bon goût dans ce choix. Elle est à mi-côte, sur une verdoyante colline

où l'on parvient facilement. L'église n'a d'intéressant que son portique peint par Charles Cignani, le tableau d'une chapelle, ouvrage du Guerchin, qui offre le bienheureux Bernard Tolomei, fondateur de l'ordre de ces bons religieux, recevant sa règle des mains de la Vierge. Ce morceau est curieux, tant par l'expression donnée aux têtes, que par le moelleux de leurs traits. Le cloître est un assez joli morceau dans son ensemble; Louis Carrache a donné essor à son imagination en y peignant divers sujets qui ont mérité les honneurs du burin, et avec grande raison, car, exposés comme ils le sont aux injures du temps, ils vont grand train vers la détérioration. Parmi les morceaux qui méritent le plus la citation, sont saint Benoît qui chasse le démon du corps d'un possédé; le même qui empêche par ses prières les progrès d'un incendie; l'esprit malin dont il arrête la méchanceté, morceau riche sous le rapport d'architecture; la manière dont il échappe aux prestiges de quelques courtisanes envoyées pour le tenter, la soumission de Totila, qui s'agenouille devant lui. Enfin, à ces tableaux nous en ajouterons un autre qu'on doit au pinceau de Spada; il offre la surprise du saint à la vue d'un religieux que le diable vient de précipiter du haut d'une aile de bâtiment.

CHAPITRE XIV.

Imola. — Faënza, — Forli. — Césenne. — Rimini. — Saint-Marin. Pesaro. — Fano. — Sinigaglia.

Il est rare, quand on se met en route pendant les vacances en Italie, de ne point se rencontrer avec quelques légistes, quelques abbés, quelques comédiennes ou quelques officiers qui, retardés dans les chemins, rejoignent plus commodément leur corps. La conversation est fort variée, comme on peut bien s'en douter, et souvent elle devient piquante, quand les individus se correspondent en fait de connaissances. Je n'en ai jamais eu de plus agréable que celle que je liai avec les avocats, qui, généralement parlant, sont instruits, et ont la réplique fort prompte, animée, et qu'ils rendent encore plus significative par le geste. J'en ai rencontré plusieurs qui m'ont singulièrement diminué les ennuis du voyage, et qui m'ont été souvent utiles dans les villes où je séjournais. J'eus cet agrément en partant de Bologne pour Ancône, et avec nous était un vénérable ecclésiastique feuilletant souvent son bréviaire, mais du reste fort accommodant. On fait cette route sur la voie émilienne jusqu'à Rimini, et de Rimini à Fano sur la voie flaminienne. Nous passâmes par un pays très-bien cultivé en vignobles et chenevières, qui en font la principale richesse. En général on est fort laborieux dans la campagne de ce canton; il règne parmi les cultivateurs un esprit d'ordre qui fait leur éloge. La plupart des familles sont composées d'alliés souvent jusqu'au troisième degré; chacun est soumis au chef,

qui, faisant la dépense, dirige l'ensemble des travaux rustiques. Cette coutume maintient le bon ordre dans les campagnes; aussi y voyage-t-on avec sécurité, de jour comme de nuit, ce qui n'a point lieu dans d'autres parties de l'Italie, où la culture est entre les mains des journaliers. Nous traversâmes bientôt quelques rivières sur de jolis ponts, quelques villages, notamment Castel San-Pietro, et nous arrivâmes le soir, après six heures de marche, à Imola. Cette ville, dont on ignore encore aujourd'hui le fondateur, est arrosée et contournée par un bras du Santerno, et confine avec la Romagne, dont elle fait partie, à l'entrée des plaines de la Lombardie. On la dit assise sur les ruines du Forum Cornelii. Les Lombards ayant été mis en fuite, elle tomba sous le pouvoir bolonais. César Borgia s'en empara, et dès-lors elle passa sous la domination du saint Siége. Elle est décorée dans son contour de peupliers en brillante végétation, ce qui suppose un sol bien arrosé, et des prairies propres à l'alimentation de nombreux bestiaux. Les rues sont bien entretenues, et vivantes. Quelques palais, mais peu nombreux, et d'une modeste apparence, les décorent. Quant aux églises, on n'en compte qu'une à voir, c'est la cathédrale. J'y arrivai à l'heure du rosaire, et ne pus rien distinguer qui fût digne de fixer mon attention. Là reposent en paix les corps de saint Pierre Chrisologue et de saint Cassien. Le portail, que je vis le matin, est dans le goût moderne; il est d'après les dessins de Morelli, architecte de la ville, qui a réparé une grande partie de l'église. Imola fut le siége d'une académie nommée Gli Industriosi, qui sans doute n'existe plus; du moins personne dans la ville n'a pu m'en donner des nouvelles.

Nous suivîmes le lendemain une route non inférieure

à la précédente quant à ses agrémens, et toujours à travers un plat pays. Elle nous mena à Faënza : c'est une des villes les plus régulières et les plus peuplées de cette route. Elle est entourée de murailles que baigne un ruisseau détaché du Lamone, et traversée par quatre rues principales qui aboutissent chacune à la place publique, tout entourée de portiques. Dans cette place se voient, d'un côté, le palais public, aujourd'hui la maison commune et le nouveau théâtre, de l'autre, l'horloge, la cathédrale et la fontaine donnant plusieurs jets d'eau, qui s'élèvent comme d'un centre. Faënza était une ville que les amateurs de peinture ne passaient pas avec indifférence. Ses richesses sont beaucoup diminuées depuis la réduction des églises; cependant il est encore quelques tableaux que l'on a rassemblés dans la galerie du Lycée, et que chacun peut aller voir. Il en est également plusieurs autres que des particuliers possèdent, et qu'ils se font un vrai plaisir de faire voir aux étrangers. On peut s'adresser pour cet objet à MM. Milzetti, Corelli, et Laderchi, pour qui l'embarras se change en plaisir, et notamment à M. Ginnasi, chez qui l'on voit un beau crucifiement de Rubens. On peut citer comme édifice à voir, quand on séjourne assez long-temps, l'hôpital, le conservatoire des femmes et orphelins, la fabrique de faïence de Ferniachi, sorte de terraille qui a pris son nom de celui de la ville. Faënza, y compris ses faubourgs, offre une population d'environ dix-sept mille âmes, laquelle est fort active. Les branches de fabrique auxquelles elle s'adonne, celles de commerce que lui a ouvert Zanelli, en faisant creuser un petit port, et ouvrir un canal navigable, qui communique à Saint-Albert avec le Pô de Primaro, lui sont d'une grande

utilité pour alimenter son industrie. Faënza se glorifie avec juste titre d'avoir été le berceau de plusieurs grands hommes; c'est elle qui donna le jour à Toricelli, célèbre physicien. Ses habitans, aisés, cultivent les arts et les sciences; le gouvernement, pour répondre aux vœux du plus grand nombre, y a établi un lycée où sont six chaires d'enseignement pour les humanités et la philosophie, et deux écoles de peinture et d'ornement. La campagne, très-productive, répond aux peines que prend le cultivateur qui soigne son champ. Les collines voisines offrent quelques sources d'eaux minérales, quelques filons de mines de plomb d'un mauvais exploitage, quelque peu de mine de fer et de cuivre. Les vins de la contrée ont été en grande considération chez les anciens; Varron, Columelle et Pline les vantèrent comme excellens; mais ils sont bien déchus depuis ce temps, à en juger par celui qu'on donne pour le meilleur dans les auberges. Ils sont blancs et sucrés, qualité qui déplaît toujours au Parisien, comme à tout autre ultramontain.

Nous reprîmes la route le lendemain de grand matin, ayant traversé le Lamone et le Montone, et nous arrivâmes pour la dînée à Forli, célèbre pour avoir donné naissance au poëte Gallus, à Biondo, historien illustre d'Italie, et à Morgagni, professeur d'anatomie à Padoue. C'est la ville connue dans les Géographies anciennes sous le nom de *Forum Livii*, et qui fut bâtie par Livius Salinator, après la défaite d'Asdrubal sur le Métaure. Les Forliens sont guerriers, c'est-à-dire qu'ils sont jaloux de leurs droits; aussi cherchèrent-ils toujours à les défendre contre tous autres états oppresseurs : mais que peut la faiblesse contre la puissance? Ils furent forcés de se soumettre à la république de

Bologne en 1248 ; ils passèrent ensuite sous le pouvoir de différens seigneurs particuliers, jusqu'au pape Jules II qui, faisant valoir les droits de la tiare par l'épée, s'empara de la ville en 1513. Les rues de Forli sont belles, spacieuses ; le peuple m'a paru fort poli et affable, ce qui me fait croire que les personnes d'un plus haut ton sont fort sociables. Il n'y a qu'une place qui mérite attention ; c'est une des plus belles des villes du nord de l'Italie : elle est décorée par la façade du palais de la Préfecture, le Mont-de-Piété et les deux palais Albizzi et Piazza. La salle du conseil a été peinte, dit-on, par Raphaël. La cathédrale n'offre pas un vaisseau bien brillant, mais elle est recommandable par sa coupole, où l'on voit une belle Assomption par Charles Cignani ; à côté d'une des portes de l'église est le tombeau de Torricelli, physicien, qui succéda en réputation à Galilée. L'église Saint-Philippe de Néri mérite aussi d'être vue, sous le rapport des beaux tableaux du même peintre, de ceux de Maratte, et du Guerchin. L'hôpital de cette ville, sous le rapport de sa construction, n'est pas non plus sans quelque mérite ; il est sur la droite, près la porte orientale. Plusieurs degrés y mènent : lorsqu'on les a dépassés, on se trouve dans un vestibule où sont de belles statues de saints en pied, chacune dans leur niche. Au bout est un large escalier orné d'une balustrade de chaque côté ; il conduit aux salles intérieures, au nombre de trois, qui se croisent. Ces salles sont bien aérées par des fenêtres placées à une hauteur et à une distance convenables. Les latrines sont faites aux dépens de l'extérieur, les portes sont entre chaque lit, et se ferment assez bien pour ne laisser échapper aucune mauvaise odeur. Il est dommage que le lieu soit si mal meublé ;

les lits, sans rideaux, n'ont qu'une mauvaise couverture; enfin tout se sent de la misère dans l'intérieur de ce lieu, dont les contours annoncent l'opulence. Les salles destinées aux femmes sont dans un corps-de-logis séparé; ce sont de longs boyaux voûtés, et n'ayant qu'une fenêtre au fond. L'ameublement cadre avec la malpropreté du lieu. Un des plus beaux palais à voir à Forli est celui de Romagnoli. Il est en face de l'auberge où je logeais : celle-ci, d'une grande élégance, est la propriété de M. Santarelli, professeur de chirurgie, et chirurgien de la ci-devant garde du pape. C'est un homme qui m'a paru instruit; il passa en Angleterre après la dissolution de la garde du pape, et y perfectionna ses connaissances, tant à Londres qu'à Edimbourg. Cette hôtellerie a un péristile au fond de la cour : au-dessus et tout autour se lit sur la frise l'inscription suivante :

M. DCCLXXIV Petrus Geremé Santarelius, quod excitavit hospitium, ampliavit additis peristilio sibi, patriæ communi bono pinatheca; pomario equilibus Joannes Baptista filius medicæ et chirurgiæ professor 1809.

Je reçus ici les adieux du jeune avocat de Bologne, dont l'entretien m'avait été bien agréable; il ne parlait point français, mais il l'entendait suffisamment pour avoir lu nos meilleurs auteurs; il connaissait parfaitement les siens; aussi les sujets de conversation ne nous avaient point manqué. Je comptais fournir pieusement le reste de la route avec mon bon ecclésiastique, assez gai du reste, excepté les heures employées au bréviaire et au rosaire, lorsque, montant en voiture, j'aperçus un jeune homme sur le devant avec un petit panier sur ses genoux. Je cherchais des yeux à connaître le nouveau personnage, lorsque sa voix m'indiqua son

sexe. La jeune personne était très-jolie; le panier qu'elle tenait sur ses genoux était couvert d'une fine gaze; au premier pas des chevaux il en sortit un roucoulement qui m'indiqua son contenu. La jeune personne céda à mes instances en donnant jour aux prisonniers, qui étaient un joli couple de colombes du plus beau blanc. Si mon imagination eût pu prendre l'empreinte que lui donnaient autrefois les dactyles et les spondées, j'aurais cru que cette compagne était la belle Vénus, à la voiture de laquelle il était survenu quelque malheur; qui par prévoyance avait dételé, et qui, sous un déguisement ordinaire, emmenait ses coursiers pour atteler là où elle aurait trouvé une voiture à sa guise. Eh bien, ma Vénus était une danseuse qui voyageait de ville en ville pour gagner d'un côté ce qu'elle dépensait de l'autre. Elle allait à Ancône pour entrer dans la troupe dont elle était une coryphée; c'était une Turinaise, dont le jargon rarement se mariait à notre conversation, quand le chanoine terminait ses prières. La route continua d'être belle, et les explosions de la conversation ne furent pas assez fréquentes pour que je fusse indifférent à ses agrémens. Nous passâmes la Ronca, petite rivière qui, s'unissant au Montone, va se jeter dans l'Adriatique, et bientôt nous arrivâmes à Forlimpopoli, un des quatre forum situés sur la voie Emilienne, et dont il est fait mention dans Pline. On n'y voit que quelques ruines d'ancienne bâtisse, que quelques-uns croient être un château construit du temps de César-Borgia. La route continue d'être assez belle et peu tortueuse; une brillante culture la borde autant que l'œil peut s'étendre vers les montagnes, sur la droite. Peu après, on passe le Savio sur un très-beau pont tout en briques et d'une construc-

tion récente, et bientôt on arrive à Césène, petite ville placée au pied d'une colline, non-seulement célèbre comme ayant donné naissance à Pie VI et Pie VII, mais encore par ses excellens vignobles, vantés par les Romains, et ses chénevières, de très-bon rapport. On la dit fondée par les Gaulois Sennonais, qui vinrent assiéger Rome l'an 391 avant notre ère. Pline et Strabon en parlent. Cette ville partagea le sort de Bologne à qui elle s'était soumise; elle suivit celle-ci quand elle passa au pouvoir du saint Siége. Les édifices n'y sont rien moins que beaux; les rues, toutes garnies de portiques fort bas, semblent n'offrir que des corridors garnis de chétives boutiques. Les seuls monumens à citer sont la cathédrale, les églises de Saint-Dominique et de Saint-Philippe, qui n'ont aucune peinture recommandable. Le palais de la Préfecture est assez beau; il fait un des ornemens de la place, sur laquelle se voit une fontaine remarquable par sa singularité. La façade du Casin, palais des nobles, est décorée par une statue colossale de Pie VI, bienfaiteur de la ville et de tout le canton. Mon itinéraire m'indique une riche bibliothèque formée par Malatesta Novello; elle est riche, selon son dire, en manuscrits antérieurs à la découverte de l'imprimerie. L'empressement de mon voiturin à fournir sa journée ne m'a pas permis de la voir. A un mille environ, au sommet d'une colline, est Sainte-Marie-du-Mont, très-belle église où l'on va en pélerinage. On y voit d'antiques tombeaux qui méritent l'attention des amateurs des temps anciens.

En quittant l'avenue, nous trouvâmes Savignano, lieu de la couchée. C'est un très-beau village où nous arrivâmes de nuit par un très-beau clair de lune. Il a eu sa célébrité pour avoir été, dit-on, le *Compitum* des

anciens. Le lendemain, nous étant mis en route de bon matin, nous arrivâmes à huit heures à Rimini, l'*Ariminium* des anciens. C'est une ville dont la fondation se reporte fort loin, ainsi que l'attestent quelques monumens qui ont résisté à la barbarie des temps. Elle fut la première dont César s'empara sur les Ombriens, après avoir passé le Rubicon; elle fut encore célèbre pour être le lieu où aboutissaient les voies Flaminienne et Emilienne. Elle voulut aussi se constituer en république, et, sous ce gouvernement, elle ne fut point heureuse, ayant été obligée de se soumettre aux Malatesti. Sa population est aujourd'hui d'environ quatorze mille âmes. Elle a, au nord, une position des plus agréables sur les bords de l'Adriatique, dont elle est distante d'un demi-mille; elle est baignée par la Marechia, petite rivière qui, à son embouchure, forme un port où se réfugient les bateaux pêcheurs dans les mauvais temps. La mer s'est beaucoup retirée de cet endroit, où l'on trouve encore quelques vestiges de l'ancien port; ce qui donne lieu de croire que la ville était autrefois très-commerçante. Au midi, elle a pour rideau une suite des collines détachées du cordon des Apennins. La porte de Saint-Julien, par où l'on arrive à Rimini, est au lieu de jonction des anciennes routes romaines. Le pont sur lequel on passe, long de deux cent vingt pieds, fut construit sous les empereurs Auguste et Tibère; il est en pierre blanche d'un très-gros volume, et d'un grain si fin, que la cassure imite celle du marbre. Il a cinq arches d'égale grandeur et de dix-sept pieds de rayon; quatre sont anciennes et assez bien conservées, l'autre est de réparation. Les pierres énormes en sont encore si bien jointes, qu'on a peine à suivre leur défaut de con-

tinuité; chaque clef offre des couronnes et autres ornemens. On distingue encore la corniche et deux grandes inscriptions. Les attérissemens ont couvert une partie des piles, qui ont beaucoup moins de hauteur aujourd'hui que du temps de Palladio, si on s'en tient à ses proportions. La rue que nous traversâmes est large, droite et fournie de belles maisons toutes en briques. Les monumens modernes ne sont pas d'une brillante architecture; on cite néanmoins la cathédrale, faite et ornée des marbres qu'a fournis l'ancien port; on la dit bâtie sur les ruines de l'ancien temple de Castor et Pollux. Elle a trois nefs. L'église de Saint-François date du quinzième siècle; elle fut élevée d'après les dessins de Léon Alberti. On y voit de belles peintures du Giotto, et beaucoup de bas-reliefs fort curieux, entre autres ceux qui ornent la tombe de Malatesta, général vénitien qui aima les sciences et les savans. Cette église mérite attention, comme offrant un des premiers monumens où le genre gothique a commencé à empiéter sur le romain. Celle de Saint-Augustin mérite d'être vue, et particulièrement celle de Saint-Julien, à raison du martyre de ce saint par Paul Véronèse. Sur la place de la Préfecture est une fontaine en marbre qui est belle en son genre; et plus loin est la statue en bronze de Paul V, de la famille Borghèse; il tient les clefs de l'église en main, et semble déclamer. On voit quelques palais qui méritent attention, notamment celui de M. Gambalonga, qui est élégant; il renferme une assez riche bibliothèque. Les antiquaires ne doivent point dépasser la ville sans demander à voir la collection d'inscriptions, et autres objets d'antiquités formés par M. Bianchi. Rimini, outre son pont, offre encore quelques autres objets curieux à voir en fait

d'antiquités, notamment, au marché des poissons, un piédestal qu'on dit être la tribune d'où Jules César harangua son armée au moment où il allait passer le Rubicon. Si la chose n'est point vraie, du moins l'inscription suivante la donne pour telle :

Caïus Cæsar Dict. Rubicone superato civili bell.
Commilit. suos hìc in foro Ar. allocutus.

On doit aussi voir les ruines de l'amphithéâtre de Publius Sempronius, dont il reste encore neuf arcades en briques, soutenant une dépendance de l'ancien couvent des Capucins. Ayant resté le temps suffisant pour voir tous ces objets, et lesté mon estomac par un repas dont l'Adriatique avait fait les plus grands frais, je remontai en voiture au-dessous de la Porte Romaine, où je m'étais rendu seul pour mieux considérer ce reste d'antiquité. Cet arc fut élevé par Tibère en l'honneur d'Auguste, après le rétablissement des grandes routes d'Italie, qui toutes venaient aboutir à Rimini. Il fut depuis exhaussé par une assise de brique dont le goût gothique dépare la portion de ce qui lui est inférieur. Le monument est en gros blocs de même nature que les pierres du pont; il n'annonce pas une grande majesté dans ce qui manque. Sa hauteur est de soixante pieds, et l'ouverture de trente-un sur vingt-sept et demi de largeur. Chaque branche repose sur un soubassement sur lequel s'appuient les colonnes. Au-dessous de l'architrave se voient deux têtes en médaillons, dont l'une paraît être un Jupiter, et l'autre une Junon. Sur la clef est une tête de taureau, attribut de l'empereur; il n'y a aucune inscription. Tout ce monument est en pierre blanche des Apennins, dont le grain est aussi fin que le marbre, mais tirant sur le gris jaune, quant à la couleur.

En quittant la ville, s'offre sur la droite le seul chemin qui mène à Saint-Marin. C'est une ville située à trois lieues sud de Rimini, au sommet d'une montagne qui est perdue dans les nues l'été, dans les neiges l'hiver, et même une grande partie du printemps, et qui, avec quelques villages qu'elle domine, forme une population d'environ six mille habitans, vivant du produit de la bêche, du revenu de leurs vignobles, de leurs mûriers, et de la petite industrie que supposent leurs nécessités. Son territoire a deux lieues de diamètre; il est comme encaissé dans le giron d'une montagne dont la croupe est riche en excellens vignobles. Cette population forme une république depuis près de dix siècles, époque où un maçon dalmate, qui avait manié la truelle pendant une trentaine d'années à Rimini, se retira sur la cime de ce lieu désert, et y vécut en solitaire dans un ermitage qu'il se bâtit. Les œuvres pieuses qu'il fit, lui donnèrent une telle réputation de sainteté, qu'une princesse lui laissa en propriété la montagne où il s'était retiré. Cette montagne se peupla des zélés que ses principes religieux lui attirèrent. Ainsi sous le patronage du saint commença la république de Saint-Marin, bien moins célèbre que celle de Rome, qui doit son origine à deux brigands, mais qui, plus paisible, n'ensanglanta jamais le pays de ses voisins. C'est à sa position et au peu d'intérêt qu'elle inspire, qu'au milieu de cette fluctuation de malheurs qui se sont répandus tour-à-tour sur toute l'Italie, que la petite république a échappé au naufrage qu'ont éprouvé les autres états. La petitesse de son domaine n'a excité la cupidité d'aucun potentat. Pépin-le-Bref, en devenant maître du nord de l'Italie, lui laissa sa pleine liberté; le pape Étienne III en fit autant quand il fut

possesseur du territoire qui lui est voisin. Il est vrai que la république avait servi le saint Siége contre Malatesta, service qui alors lui valut quatre petits châteaux et un village dans son voisinage. Le cardinal Albéroni attenta dans l'une de ses légations à cette liberté, et de la manière la plus infâme; aussi eut-il lieu de s'en repentir. Cette république est aujourd'hui, en 1810, dans la même position où elle se trouvait précédemment, à quelques petits changemens près qu'elle a faits dans sa constitution. Elle a pour sa défense, outre ses fortins, une jeunesse vigoureuse, exercée dès ses premières années au maniement des armes, et, ce qui fait valoir ses forces, l'amour de la liberté.

La route de Rimini à Pésaro est une promenade d'autant plus agréable, qu'en suivant long-temps une avenue de mûriers blancs, on jouit, sur la droite, d'une diversité de point de vue qui change à mesure qu'on avance, et sur la gauche, d'un horizon sans bornes que termine l'azur du ciel et de la mer à leur point de réunion. Le premier est toujours le même; mais le second est souvent varié par des esquifs qui cinglent d'un port à l'autre sur tout le rivage qui gagne jusqu'à Ancône. Quelques petites collines qui viennent à l'improviste privent quelquefois de cette aimable perspective, mais à peine les a-t-on laissées derrière soi, que celle-ci reparaît aussitôt. Nous arrivâmes enfin, ayant traversé le Tavolo, à la Catolica, bourg ainsi nommé pour avoir donné asile aux prélats orthodoxes qui, lors du concile de Rimini, se séparèrent des évêques ariens. Cet endroit n'offre rien de particulier, sinon une apparence extérieure qui, si elle n'indique point le luxe, au moins éloigne toute idée de misère. Ayant passé la Soglia, qui, humble l'été, devient fort audacieuse l'hiver,

nous nous trouvâmes à Pésaro, ville dont les murs et la porte d'entrée annoncent une respectable antiquité.

Pésaro, sur une petite hauteur, est très-bien percée et pavée; la plus belle rue est celle qui la traverse dans toute sa longueur : elle aboutit à une place spacieuse que remplissait, lors de mon passage, une foule venue des campagnes voisines pour y vendre des denrées. Au milieu est une jolie fontaine composée d'une large coupe que supportent quatre tritons, ayant chacun une conque en main. Quatre chevaux marins donnent de l'eau de leur bouche et du sommet de leur tête. Au milieu de la coupe s'élève un fût d'où sort une nappe d'eau disposée en cône; on dirait un vaste entonnoir de cristal renversé. L'eau en descendant tombe dans la coupe, d'où alors elle forme, en s'échappant, nombre de filets; c'est une des plus jolies inventions que j'aie vues jusqu'ici. Dans le même endroit se voit la statue assise d'Urbain VIII, sous le pontificat duquel cette ville et tout le duché d'Urbin passèrent sous le gouvernement papal. Le port, ainsi que tous les crics que l'on rencontre jusqu'à Ancône, servent de refuge aux barques des pêcheurs, quand ils reviennent de leurs expéditions en mer. Je n'ai pu voir dans les environs les ruines d'un ancien pont bâti du temps d'Auguste ou de Trajan. Quelques églises offrent des tableaux qui méritent d'être vus; on cite surtout dans la cathédrale un saint Jérôme de Guido Réni, une Annonciation de Barocci, un saint André du même auteur dans l'église de ce nom; et à Saint-Antoine une Madone avec son Bambino entouré d'un concert d'anges : il est de Paul Véronèse. L'antiquaire pourra demander à voir le cabinet de Anati-Olivieri, et celui de Passeri, savans qui ont rassemblé dans leur muséum

les objets en ce genre qu'ils ont pu se procurer. Pésaro a sa bibliothèque, que pourront exploiter avec fruit les amateurs de la poésie italienne. Depuis peu on y a trouvé un manuscrit contenant des morceaux inédits du Tasse. M. Bart. Borghesi les a publiés à Parme, chez Bodoni. En tête est une églogue érotique, suivie de trois sonnets, dont les deux derniers, s'il en faut croire l'éditeur, sont de Bernardo Tasso, père de Torquato. Pésaro est très-bien située pour jouir de toute la pureté de l'air de la mer. Elle était moins salubre autrefois, vu que l'eau de la Foglia trouvait de la difficulté à se dégorger dans l'Adriatique. Le desséchement des marais a produit un assainissement qui a ainsi fait cesser les endémies de fièvres intermittentes, si nuisibles autrefois.

En suivant la route, on est étonné de la fertilité des terres exposées à la vue; elles étaient labourées par des familles qui s'occupaient d'autant plus à leur besogne, qu'elles travaillaient sur leur propriété. La femme, assez lestement vêtue, conduit une paire de bœufs de couleur grisâtre; le mari est derrière qui pousse avec peine une charrue sans roues; les bambins sont dans le champ voisin, qui gardent le petit troupeau de cochons qui suivent leur mère; leur robe semble chamarrée d'or au soleil levant ou couchant; et l'heure amenant l'instant du repos, chacun se retire sous un feuillage hospitalier, pour y réparer ses forces en mangeant la polenta et vidant la frasquine, qui contient le bon vin blanc recueilli dans les champs voisins. Le sol, autrefois marécageux, est aujourd'hui devenu productif sous la main de l'industrie; des saignées ont donné échappement aux eaux pluviales et aux fontes des neiges descendues de la lisière des Apennins;

et celles-ci affluent dans des canaux pratiqués le long du chemin. Des figuiers, des oliviers, des mûriers, dans une même direction, semblent n'élever leur tête que pour trancher sur la monotonie de la culture. Nous arrivâmes à Fano de nuit; aussi aurai-je peu à dire d'après moi-même de cet endroit, qui a reçu son nom d'un petit temple que la Fortune y avait du temps des Romains. Je m'y promenai cependant par un beau clair de lune qui me servit pour voir toute la grandeur et la régularité de la place, dont le sol est dessiné par compartiment, à l'aide de cette pierre blanche dont les nouveaux-venus sur les ponts de Venise ont tant raison de se défier. Cette ville, que je parcourus le lendemain de grand matin, est placée au bord de la mer, près du Métaure, dont un bras forme un petit port. Elle conserve encore les restes d'un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste, ou de Constantin, suivant quelques auteurs. Ce monument, tout en marbre blanc, a beaucoup souffert lors du siége que vint en faire Paul II, en 1463. A ces monumens, d'une haute antiquité, se joignent des inscriptions indiquant des faits qu'on cherche en vain à deviner; le temps les a rongés presque toutes. On dit encore que la salle de spectacle est une des plus remarquables de celles qui sont en Italie, tant par la quantité et la distribution des loges, que par la beauté des décorations. J'invite les voyageurs qui pourront y faire une plus longue station à s'assurer par eux-mêmes de la vérité de ces assertions. Cette ville possède une bibliothèque à l'usage du petit nombre de philosophes qui savent faire un bon usage de leurs loisirs. La cathédrale offre aux curieux le mariage de saint Joseph, du Guerchin; une Assomption, de Lilio; les quinze mystères du Rosaire,

par Le Dominiquin, et un saint Pierre, du Guido Reni. A Saint-Philippe de Néri se trouvent quelques ouvrages du Guide et du Guerchin, notamment au grand autel, un tableau du Guide, où Jésus-Christ donne les clefs à saint Pierre. On cite la tête de saint Jean comme admirable. En sortant de Fano, à un quart de mille, se trouve le Métaure, rivière fameuse dans l'histoire pour avoir été témoin des hauts faits d'armes des troupes romaines.

La route jusqu'à Sinigaglia est fort droite. Partis de grand matin, nous jouîmes du contraste que nous amenait le soleil, s'élevant tout radieux des plaines humides de l'Adriatique, et dorant, sur notre droite, des côteaux qu'argentait naguère le disque lumineux de la lune. Nous entrâmes dans la ville à neuf heures du matin; elle était bordée, à droite comme à gauche, d'une haie de campagnards qui exposaient en vente les produits de leurs jardins. C'était une tapisserie aussi brillante que bruyante, dont les personnages de tout âge et de tout sexe se présentaient sous un extérieur assez recherché. Il est bon de dire que l'on fêtait ce jour un saint à une paroisse. Sinigaglia est une ville épiscopale fort vivante, assez bien fortifiée, et assise sur le bord de la mer, qui n'en baigne cependant pas les murs. Les villes sont comme les hommes médiocres, qui n'ont d'autres moyens de s'élever sur ceux dont le mérite les offusque, qu'en vantant l'antiquité de leur souche. Aussi Sinigaglia se glorifie-t-elle d'avoir été bâtie par les Gaulois Sennonais, comme, dit-on, son nom le désigne. Il ne faut point s'étonner de ce que la dénomination, venant de si loin, ait tant perdu de sa ressemblance; quoi qu'il en soit, sauf toute prétention à l'antiquité, la ville actuelle peut bien passer pour moderne. La

régularité des bâtimens, plutôt que leur luxe, rend les rues belles. La place d'armes est spacieuse, et est décorée par des bâtisses dont plusieurs pourraient passer pour édifices. Sur elle donne la cathédrale dont la façade est encore à faire; à l'opposite est une petite église qui demande son escalier. Mais si la maison du Seigneur n'est point terminée depuis si long-temps qu'elle est commencée, en revanche il ne reste rien à faire à celle des desservans. Le séminaire et l'évêché sont deux beaux bâtimens nouveaux entièrement finis.

L'intérieur de la cathédrale est d'une belle architecture. Sur chaque côté de la nef est une chapelle latérale; le baptistère offre une cuve en marbre surmontée d'un agneau pascal doré. Tout près est l'église du Rosaire : elle est très-jolie dans sa simplicité; on y voit comme emblèmes la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance; mais la façade est en brique, et non encore terminée. Sur cette même place est un superbe palais carré tout entouré de portiques formés de colonnes de marbre piqueté; il appartient à un particulier, le signor Micciarelli, qui vient de faire une brillante fortune par le commerce du sel. Il a fait faire sous chaque arcade une boutique, et dans le palais, des salles dont il compte tirer le plus grand parti lors de la foire, où il faut emmagasiner les marchandises. Cette foire se tient en juin, et dure une quinzaine de jours; il s'y fait alors un très-grand commerce en soie, chanvre, et en toutes les productions d'Italie qui s'échangent entre les Grecs, les Levantins, et autres étrangers venus de l'Archipel, de l'Albanie, ou d'ailleurs. Cette foire est bien déchue de ce qu'elle était autrefois, où toutes les nations réunies chacune dans leur comptoir, offraient une bigarrure de figures, d'habits et de lan-

gages dignes d'occuper l'attention d'un observateur. Aujourd'hui plus de capitan de Venise qui vienne y faire reconnaître la souveraineté de la république, et y lever des impôts sous prétexte de protéger le commerce, plus de Turc assis sur ses ballots, fumant sa pipe, tournant les grains de son chapelet, et attendant négligemment les chalans qui viennent lui demander le prix de ses soieries. Sinigaglia n'a qu'un petit port formé par la Misa à son embouchure; il n'est utile qu'aux petites embarcations qui font le commerce de la côte et aux pêcheurs, encore s'ensable-t-il souvent. Le rivage est très-sableux, et offre une promenade sur le bord de la mer que l'on peut cotoyer d'assez loin; l'halimus et le lycium y végètent çà et là. Je n'y ai trouvé que quelques crabes, des oursins, quelques moules, quelques cavaletti ou hyppocampes, et beaucoup de varec.

Nous quittâmes Sinigaglia à midi, et longeant le rivage nous arrivâmes à une colline dite la montagne d'Asdrubal, en mémoire de la défaite qu'éprouva ce général carthaginois, lorsque venant au-devant de son frère Annibal, 206 ans avant notre ère, il fut attaqué et pris par les Romains, et ses troupes entièrement défaites. Cette brillante expédition est mentionnée dans une Ode d'Horace à Drusus, où le poëte célébrant celui à qui elle était confiée dit :

Quid debeas, o Roma, Neronibus,
Testis Metaurum flumen et Hasdrubal
Devictus et pulcher fugatis
Ille dies Latio tenebris,
Qui primus alma risit adorea
Dirus per urbes Afer ut Italas
Ceu flamma per tædas, vel Eurus,
Per Siculas equitavit undas.

Lib. IV.

En faisant route, mon âme s'épanouissait à la belle perspective d'une mer légérement sillonnée par de doux zéphirs, et sur laquelle louvoyaient au loin quatre bâtimens et un senaut; c'était une escadrille ennemie qui tenait les eaux d'Ancône, et qui bientôt disparut, chassée par les vaisseaux italiens en station dans le port. Les ondes déferlées en quatre ou cinq zones venaient mourir sur la plage que nous tenions. Sur la droite sont les montagnes d'Ancône, qui changeaient d'aspect selon que nous changions de situation. Enfin en pleine jouissance de ces tableaux continuellement variés, nous arrivâmes à un petit village, nommé Case Brusciate par une raison que l'on ne devine que trop d'après la signification des mots, et bientôt nous traversâmes l'Ésino, petit torrent qui n'est jamais à sec. Enfin, ayant dépassé le château de Fiennegino, nous quittâmes le rivage et gravîmes par un chemin où nous n'eûmes plus que la campagne en vue; parvenus ensuite au sommet d'une montagne, et l'ayant contournée, nous aperçûmes la ville d'Ancône, qui, dorée par les rayons d'un soleil couchant, ressortait toute brillante de la plaine d'azur sur laquelle elle semblait être en flottaison. Sans doute qu'aujourd'hui on continue son chemin sans abandonner le rivage; mais celui-ci, où l'on travaillait avec activité, n'était point encore accessible aux voitures. Cette route, infiniment avantageuse aux communications entre Sinigaglia et Ancône, fut commencée par Pie VI; aujourd'hui elle s'achève sous la direction des ingénieurs italiens, et offre, comme le Simplon, une preuve de leur habileté dans ce genre.

CHAPITRE XV.

Ancône. — Arc-de-triomphe. — Port. — Citadelle. — Palais. — Fontaines. — Bourse. — Églises. — Lazaret. — Hôpital des Esposti. — Promenades. — Population. — Commerce. — Soirée.

A un mille de la ville environ on trouve de distance en distance sur le rivage quelques maisons qui appartiennent à des particuliers; elles pourraient être regardées comme ses faubourgs. Vient ensuite au pied de la montagne une belle pelouse où les troupes s'exercent au maniement des armes. Enfin l'on approche du Lazaret, qu'on laisse à gauche en passant à côté, et l'on arrive à la ville par une ouverture faite à un rocher, et ornée d'une porte par Pie VI, à qui l'on doit tous les travaux modernes qui règnent sur tout ce beau littoral. Cette porte a pour accompagnement deux colonnes avec une architrave, décorée des armes de sa Sainteté, le tout dans un style assez simple. Le côté qui regarde la ville est un tuf ingrat, sur lequel le temps a déjà beaucoup travaillé. Attenant cette porte, à droite, est une masse de rocher encadrée dans un mur. Il en sort un filet d'eau, que des femmes munies de cruches se disputent le soir, et tout près est un puits où les plus pressées vont puiser. On regarde cette eau comme la meilleure à boire, et celle dont les riches font usage préférablement à toute autre. De cette porte on gagne la ville par un quai bordé de maisons accolées aux flancs de la montagne. Ce quai est connu sous le nom de Via Eugenia, du nom du prince qui gouverne au-

jourd'hui le royaume d'Italie. La ville d'Ancône a reçu son nom de la disposition des maisons en forme de coude sur le rivage, du mot grec ἄγκων; et en effet la ville ancienne offrait une courbure qui pouvait motiver cette dénomination. Cette ville, dont la situation est pittoresque, fut fondée, à ce que dit l'histoire, par des Grecs siciliens qui, fuyant la tyrannie de Denys de Syracuse, vinrent s'établir sur le coteau qu'elle occupe aujourd'hui, et y bâtirent des maisons qui furent bientôt entourées d'autres que peuplèrent ceux qui se sentaient animés du même zèle pour la liberté.

Les Romains qui revenaient victorieux des Carthaginois qu'ils avaient combattus sur le Rubicon ne virent pas ce commencement de population sans intérêt; ils le consolidèrent, et bientôt s'en rendirent maîtres. Leur prise de possession ne fut pas vue d'une manière indifférente par le sénat; aussi cette partie de l'Italie fut-elle réputée bientôt une de leurs colonies : non-seulement alors ils y élevèrent des monumens de luxe, mais encore quelques temples qu'ils dédièrent à leurs divinités particulières. Trajan, pensant à l'utile, y fit creuser par la suite et à ses frais un port qui aujourd'hui est entièrement comblé. Ce fut pour éterniser la mémoire de ce bienfait que le sénat lui éleva, en l'an 115, un arc de triomphe qui aujourd'hui se voit au nord-est de la jetée. A juger par la blancheur du marbre, on pourrait croire que l'édifice date d'un temps moderne; mais la beauté de son ensemble, l'accord des diverses parties qui le forment, et la liaison intime de ses masses, forcent à le reporter au temps ancien, où régnait le meilleur goût. Mais quelle ne devait pas être sa majesté, quand il ne manquait rien à cet édifice, qu'il était décoré de ses statues et autres ornemens en bronze, quand enfin il

n'avait encore éprouvé aucune mutilation, et qu'il offrait dans tout son luxe un véritable monument triomphal? Ce monument, suivant l'opinion du plus grand nombre, fut bâti d'après les dessins d'Apollodore. Il n'offre qu'une seule ouverture; son soubassement est d'un seul bloc de marbre blanc, d'un immense volume, et soutenu sur un massif de pierres disposées en talu et battues par les vagues. Ses deux faces sont semblables, et ont toutes deux pour ornement quatre colonnes corinthiennes de la plus belle proportion, bien conservées, et posées sur des piédestaux. Entre les deux têtes sculptées sur chaque face de la clef de l'arcade sont deux consoles où étaient scellés ou des bas-reliefs, ou des trophées et guirlandes de bronze que les barbares, au quinzième siècle, ont arrachés, ainsi que tous les autres ornemens en métal qui décoraient ce chef-d'œuvre d'architecture. Sur la partie de l'attique qui regarde la ville sont quelques vestiges encore lisibles de l'inscription en lettres de bronze qui furent également la proie de la cupidité. Sur celle qui fait face à la mer était sans doute un décor, ainsi que l'indiquent les quatre trous qui sont placés à distances égales. Sur les deux entre-colonnes se lisent encore deux inscriptions, l'une à l'épouse, et l'autre à la sœur de Trajan. Elles sont ainsi conçues :

Plotinæ
Aug.
Conjug. Aug.

Divæ
Marcianæ
Aug.
Sorori Aug.

L'empreinte que laissent les trous où étaient les lettres de la grande inscription donne lieu de l'établir de la manière suivante :

Imp. Cæsari, divi Nervæ F. Nervæ. —
Trajano, optimo. Aug. Germanic. —
Dacico. Pont. Man. tr. pot. XVIIII Imp. IX. —
COS. VI. PP. Providentissimo. Principi. —
Senatus P. Q. R. Quod. accessum. — Italicæ.
Hoc. etiam. ex. pecunia. sua. — portu.
Tutiorem. navigantibus reddiderit.

Au sommet de l'attique, qui est dans un état de dégradation, était la statue de l'empereur, placée au milieu de celles de Plotine et de Marciana. Ce monument faisait partie de l'ancienne ville qui alors se reportait plus sur la partie est, et était abritée par deux monticules que surmontait un plus élevé, où était le temple de Vénus, aujourd'hui la cathédrale. Isolé de la ville comme il l'est actuellement, il en acquiert plus de noblesse et de pittoresque.

Le port d'aujourd'hui s'est formé insensiblement pour correspondre aux maisons actuelles qui se sont élevées, par la suite des temps, sur la pente de la montagne et sur le rivage. Il fut singulièrement agrandi, embelli et rendu plus sûr par Clément XII, au moyen de deux digues, dont celle près le Lazaret, qui restait à terminer, se poussait avec vigueur lors de mon passage. Celle opposée, élevée sur les ruines d'un ancien môle construit sous Trajan, est véritablement belle, tant par sa largeur que par sa solidité. Elle fut commencée sous le règne de Corsini, et poussée vigoureusement sous Benoît XIV. On y employa d'abord la pierre d'Istrie, jusqu'à ce que les Vénitiens, qui voyaient qu'on travaillait contre leurs intérêts, en défendirent l'exportation. Cette digue fut continuée avec la même sorte de pierres, qu'on trouva dans une carrière du voisinage. Elle a une profondeur d'environ soixante

pieds, à prendre du niveau de l'eau. Cet ouvrage, dont l'entreprise ne fut point calculée sur la dépense à faire, mais bien sur le profit à venir, forme, à partir de l'arc de Trajan, une courbe d'environ deux mille pieds sur un massif de roche large de cent, couvert de grandes dalles, et accompagné d'une batterie cachée d'une vingtaine de pièces de canon. A quelques pas plus loin que l'arc de Trajan on passe sous un second arc décoré d'un ordre dorique, et qui fut élevé à Benoît XIV, par Vanvitelli, le même artiste qui mit la dernière main au môle, par ordre de ce pape. Certainement si ce pontife n'eût donné que cette preuve d'intérêt aux Ancônais, l'arc pourrait être regardé comme un monument de flatterie; mais ce chef de l'église s'est si bien comporté pendant son règne, que personne ne lui conteste cette marque de reconnaissance. Il est seulement fâcheux qu'il soit placé près d'un autre dont le reflet ne lui est point avantageux. En allant plus loin on vient à un massif qui se termine par une tourelle, qui est un phare où l'on allume un feu de reconnaissance la nuit, comme signal. On n'en alluma point pendant tout le temps de mon séjour, à raison des lougres ennemis qui louvoyaient à l'horizon. Ces deux jetées forment un bassin suffisamment étendu pour contenir une escadre. Des vaisseaux de haut bord peuvent sûrement séjourner au mouillage, non pas, il est vrai, en tout temps; la passe est néanmoins bien étroite pour des vaisseaux de cette coque. Ce bassin se joint à la ville par une muraille flanquée d'un parapet étroit et de deux bastions. Tous ces travaux sont en faveur du port; aussi est-il dit en proverbe chez les Italiens : « *Unus Petrus est in Roma*, *una turris in Cremona*, *unus portus in Ancona* ». Ce port est un des plus commerçans de l'A-

driatique. Ses ouvrages, dus à la vigilance de quelques papes, ont beaucoup nui au commerce de Venise; ils ont plus servi le saint Siége que les bulles fulminées par d'autres contre cette république. Il reste à savoir si l'autorité spirituelle y a autant gagné. Le port est défendu au nord-est par le fort des Capucins. Ce n'était pas la meilleure position que l'on pût choisir; aussi n'a-t-il jusqu'ici été d'usage que comme lieu de réclusion. La citadelle ne commande que la campagne, la porte de France et le port Neuf. Ses feux supérieurs se croisent avec ceux du fort des Capucins, sur la gorge qui les sépare; mais la défense ne pouvant se faire comme il faut, on en a porté les moyens sur le mont Gardetto, sur lequel actuellement on l'établit de manière à faire correspondre ses forces avec celles des autres. La garnison de la citadelle était toute française; aussi n'ai-je point eu de peine à être admis dans l'intérieur. Deux braves canonniers à qui je déclinai ma profession m'en firent connaître toutes les distributions.

Il n'y a de belles rues à Ancône que celles qui bordent le rivage, et quelques-unes qui sont à mi-côte; les autres sont étroites et malpropres. Les marchés au poisson, aux herbes et aux fruits sont les plus beaux emplacemens. Celui au poisson est toujours bien fourni, grâce à l'intelligence des pêcheurs, qui sont vendeurs. J'y trouvai beaucoup de thons, de requinaux, de petites raies, de squilles, de rougets, et nombre d'autres espèces qu'il serait trop long de rapporter. J'y vis une sorte de sèche, qu'on appelle ici Folpi, que le vendeur nettoyait pour la débiter à la livre. Cette opération n'était rien moins que ragoûtante, faite sous les yeux d'un homme qui avait appétit. Il en est des espèces qui sont si grosses, et dont les bras garnis de suçoirs

sont si vigoureux, qu'ils ne quitteraient point la jambe d'un imprudent qui se baignerait sur le rivage. Mon ami Assalini, qui voyage avec le prince Eugène dont il est le chirurgien, me disait, en voyant avec moi ces zoophytes, qu'il avait connu un officier de troupe qui, se baignant, avait été saisi au cou par un ennemi de ce genre, qui l'eût infailliblement étranglé, si un marin qui était avec lui ne fût venu à son secours pour lui couper cette fâcheuse collerette. Parmi les principaux palais se distinguent à Ancône celui de la Préfecture, celui qu'occupe le vice-roi quand il vient dans cette ville, celui de la Douane, le palais Leverotafereti, qui offre une très-belle apparence, et est dans la plus agréable exposition. L'escalier est magnifique, et est orné de statues, comme c'est le goût en Italie. Il a sur la façade du côté de la mer une terrasse fort agréable pour la conversation du soir. Mais ce qui le dépare, c'est une mauvaise porte en bois, en forme de grille, pour séparer l'extérieur de l'intérieur. Le palais du Légat, où était l'administration départementale, offre un arc d'un assez bon goût, orné de deux colonnes surmontées de bustes en médaillons, représentant des têtes de Romains inconnus. Sur la frise de l'arc se lit le distique suivant :

Alma fides, proceres, vestram quæ condidit urbem,
Gaudet in hoc socia vivere pace loco:

inscription qui indique la tolérance du saint Siége à l'égard des habitans, dont les religions étaient si différentes. On peut encore citer comme beaux palais ceux Mancini-Forte, Feretti, recommandables par leurs peintures, Bonizio, Strionfi, et plusieurs autres qui, bien

que beaux, sont loin d'offrir la grandiosité de ceux qui sont à Vicence, à Padoue et à Venise.

Vis-à-vis ces deux derniers est une fontaine qui pourrait avoir de la beauté si elle était nettoyée. Le corps est un rocher percé sous quatre faces; de chaque ouverture semble vouloir sortir un cheval marin; de la bouche de chacun coule un jet d'eau que vient recevoir le peuple en posant son vase sur une pierre d'appui qui est dans le bassin. Celui-ci, creusé tout à l'entour, se remplit du restant de l'eau. En poussant un peu plus loin, vers la porte du Calmelo, est également une suite de treize bouches d'airain, appliquées à un mur en pierre, sculpté assez grossièrement. L'eau que donnent ces bouches coule vers la gauche, et se rassemble dans deux pierres creusées, et qui peuvent par leur longueur abreuver à-la-fois douze à treize chevaux. L'eau de ces bouches est très-bonne et très-fraîche; les femmes de la campagne y viennent nettoyer et rafraîchir le chiendent qu'elles arrachent pour les chevaux.

La Bourse, ou la Loge des Mercanti, est placée au plus bas de la ville, et sur le port qu'elle domine. C'est une vaste salle carrée, peu élevée au-dessus du niveau de la ville, toute pavée en marbre blanc et noir. Les murailles en sont fort épaisses. On y a pratiqué des niches où sont placées quatre statues sur pied; savoir: la Religion, la Foi, l'Espérance et la Charité, toutes de Tibaldi, Bolonais. Le plafond offre d'assez belles fresques encadrées dans des compartimens fort massifs. Dans celui du milieu est Jésus-Christ soutenu sur un nuage, ayant les bras étendus sur deux personnes, et offrant ainsi un emblème de la justice. Au-dessous paraît un ange qui, avec une torche, semble

poursuivre un criminel. Sur le mur, au-dessus des fenêtres vers la mer, se lisent les vers suivans :

> Hìc cives complector opum quos cura fatigat,
> Hìc animos curis solvo dùm lumine pascor.

La porte entre ces deux fenêtres mène à un balcon dont les murs d'appui sont battus par les flots. La façade de cet édifice sur la rue est d'un mauvais dessin gothique.

Les églises d'Ancône sont beaucoup plus nombreuses que ne le comporte la nécessité présente, car il est ici beaucoup moins de dévots que dans les villes intérieures, où l'intérêt commercial, absorbant moins les facultés mentales, laisse plus de temps à la méditation des principes évangéliques. Une des plus curieuses, tant par sa situation que par rapport à son élégance, est la cathédrale, placée à la cime d'une des plus hautes montagnes du port qui fait la pointe d'un cap appelé *Cumerum* par les anciens. Ce cap est le sommet de l'angle que décrit l'Apennin en tournant du nord au midi, après avoir couru depuis Gènes de l'ouest à l'est; cette église est sur le même lieu qu'occupaient les restes d'un ancien temple dédié à Cythérée, qui, née de la mer, ne pouvait avoir un lieu d'adoration qui dominât mieux sur son berceau. Ce temple existait encore sous Domitien; en effet Juvénal le mentionne en parlant d'un gros turbot pêché sur la côte, et présenté à cet empereur, ainsi qu'en font foi les deux vers suivans relatifs à cette circonstance :

> Incidit Adriaci spatium admirabile rhombi
> Ante domum Veneris quam dorica sustinet Ancon.

Ce fut à l'entour de ce temple que commença la ville, en se continuant sur la pente jusqu'au rivage. La façade ainsi que le portique de cette église sont d'un très-

mauvais goût lombard. Elle fut élevée au treizième siècle d'après les plans de Margaritone d'Arezzo. Elle est en marbre de différentes espèces, et fort commun, tels que le donnent les montagnes d'Ancône. Deux chétives colonnes de chaque côté, de longueur différente, d'un marbre rouge, lui forment un ornement. Deux de ces colonnes sont portées par un lion antique de granit égyptien. L'intérieur était tout tapissé en damas rouge pour la fête de la dédicace. Il n'offre d'ailleurs rien qui soit digne de remarque. Sur les côtés sont deux petites grilles qui ferment l'entrée à une chapelle souterraine; celle du côté droit est simple. A la descente de quelques marches se voit à gauche le monument de saint Libérius, tout en marbre, orné de figures grossières fort anciennes. Le saint paraît au milieu, accompagné de plusieurs personnes auxquelles sans doute il adresse la parole. La voûte de cette chapelle est soutenue par une dixaine de colonnes en pierre. Sur le milieu à gauche est un autel, et, vis-à-vis, un espace semi-circulaire où se tiennent les fidèles, ainsi que dans les ailes où sont des bancs. Cette chapelle est destinée aux stations; aussi y trouve-t-on les tableaux relatifs à ce genre de dévotion. La chapelle opposée est d'un tout autre luxe; le sol est pavé en marbre de diverses couleurs. Le plafond offre des fresques pieuses. Quand on est parvenu au milieu, on y voit plusieurs objets, savoir, en face et derrière, un petit autel, le tombeau de saint Cyriaque, patron, évêque, martyr et prince d'Ancône. Ce tombeau, sur le devant, est garni d'une très-grande plaque de cuivre que les personnes dévotes viennent continuellement baiser après avoir récité leur chapelet. Ce tombeau est surmonté d'un ange qui porte une crosse et une mitre. Deux lampes brûlent conti-

nuellement en l'honneur du saint personnage. A droite de ce tombeau en est un autre tout en marbre de diverses couleurs, surmonté aussi d'un ange qui tient un livre ouvert. Celui-ci contient le corps de saint Marcellin, évêque et confesseur; dans l'autre, qui est à gauche, et aussi riche que celui-ci, est le corps de saint Libérius. Outre ces trois autels en face, il en est quatre autres plus petits; et dans l'intervalle, mais à l'opposite, sont les portraits de Pie VI et de Pie VII, bienfaiteurs d'Ancône. Cette église a encore dans son trésor beaucoup de reliques de saints, et sur ce genre de richesses elle ne le cède à aucune des églises des autres villes que j'ai vues en Italie, où l'intérêt a surchargé la maison du Seigneur d'ossemens d'individus qui, à la résurrection, seront bien étonnés de voir que leurs dépouilles y ont été si bien logées. On voit dans cette église quelques peintures qui méritent d'être citées, notamment les Fiançailles de la sainte Vierge, de Pietro della Francesca, d'autres de Lippi et du Guerchin. Cette église a au-devant d'elle, et sur un de ses côtés, une belle plateforme que soutient une muraille d'appui. On y foule de toutes parts un vert gazon. Les habitans curieux de ce qui se passe en mer y grimpent armés de leur lunette, toutes les fois que le télégraphe voisin de l'église annonce quelques voiles suspectes à l'horizon. C'est de ce lieu qu'on jouit de toutes parts d'une vue vraiment délicieuse. Sous ses pieds on a l'amphithéâtre de la ville, le port, ses batteries et son phare; plus loin est la route sableuse qui contourne la mer, les monticules verdoyans qui la dominent, les murs de Sinigaglia, et jusqu'aux clochers de Fano, qui, par un beau temps, peuvent se découvrir à l'horizon. Au côté opposé on a la pleine mer et les côtes de la Dalmatie. On

peut descendre de ce lieu au port par un très-court chemin qui mène dans de vilaines rues étroites, très-sales, munies de nombreux escaliers en briques; mais il faut souvent se boucher le nez. L'église des Jésuites se trouve vers le milieu de la montagne, sur la place de la commune. Le dessin est de Vanvitelli; la façade est d'un genre simple; le fronton est supporté par deux pilastres faisant angle en dehors et au milieu par deux belles colonnes simples. On monte sur les côtés de la façade par deux escaliers qui ont chacun vingt-six degrés, et l'on arrive sur un perron où l'on jouit à perte de vue de la mer et des montagnes de Sinigaglia, qui rangent la côte; et sur la gauche se découvre la porte de France, le Lazaret et toutes les maisons particulières qui bordent le quai ou la voie Eugénienne. Le portail vu d'en bas est bien proportionné; il est dommage que la partie gauche soit cachée par le bâtiment carré de la municipalité.

Clément XII ayant érigé Ancône en port franc, il était de sa prudence d'en éloigner toute source de maladies pestilentielles, si ordinaires dans les Échelles, avec lesquelles la ville allait entrer en correspondance, sous le rapport du commerce. C'est à cette circonstance qu'est dû l'établissement du Lazaret. C'est un bâtiment pentagone d'un goût mâle, élevé sur pilotis, entouré d'eau de toute part, et attenant la porte de France, dont il n'est séparé que par le chemin. Il est de Vanvitello, qui l'éleva sous le pape Corsini en 1733; on dit qu'il coûta un million d'écus romains. Des terres ont suffisamment été rapportées pour que le sol soit sans aucune humidité. Les murs d'enceinte sont garnis, de distance en distance, de vedettes, de bastions et de plateformes qui peuvent donner à ce lieu un caractère res-

pectable en cas d'attaque. On les parcourt toutes par un chemin qui règne au dedans. On arrive dans les bâtimens intérieurs par un pont mobile, et alors on se trouve dans une vaste cour, au milieu de laquelle est une chapelle dont tous les vitraux sont ouverts quand on y fait le service divin. Cette chapelle est d'une très-belle pensée. Tout à l'entour, et fort loin d'elle, règne une suite de cases au nombre de trente-six, se touchant toutes, et où les détenus ont leur petit ménage; chambre d'entrée, chambre à coucher, fourneaux, cheminée, latrines, pierre à laver, cave, rien n'y manque. Ceux qui ne veulent point se mêler des soins du ménage peuvent recevoir leurs vivres tout préparés; un cantinier fournit à cet égard à toutes leurs demandes. Derrière cette rangée de maisons règne, dans tout le contour, d'immenses magasins où sont les marchandises soupçonnées; ils sont au nombre de treize au rez-de-chaussée, et autant au premier. C'est dans ces magasins qu'on place les marchandises soupçonnées, pour les épurer par l'aération, en les secouant pendant un certain nombre de jours, travail qui se fait par des hommes de peine qui veulent bien s'exposer à tous les hasards de la peste pour gagner leur subsistance. J'y ai vu ainsi opérer un de ces malheureux sur une balle de coton. Il délia celle-ci sous les yeux d'un surveillant, et s'étant dépouillé le bras droit de tout vêtement, il le plongea en tous sens dans la balle et à différentes fois. Quand ce sont des étoffes de soie, on se contente de l'exposition à l'air. Ils battent encore la toile de coton avec les bras nus; et suivant toute l'étendue de l'étoffe, ils aspirent de la bouche, qui se promène dessus, toutes les molécules pestilentielles dont elle pourrait être imbue; j'y ai vu ainsi purifier

des schals destinés à Joséphine, épouse de Bonaparte. Le sort de ces explorateurs est le plus triste que l'on puisse connaître; toujours entre la vie et la mort, leur réclusion les prive de toute jouissance de la première. S'ils veulent passer quelques jours hors du Lazaret, il leur faut passer le temps d'attente, comme les quarantainiers, ce qui leur en ôte tout le désir. On appelle quarantainiers ceux qui, étant soupçonnés d'être attaqués de la peste doivent rester en réclusion quarante jours pour travailler à leur moyen de dépuration. Il en est parmi ces soupçonnés qui passent moins de temps; cela dépend des circonstances et du jugement du conseil sanitaire. Tous les détenus sont sous clef dans leurs barricades, et sous l'inspection de gardiens qui, armés de bâtons, se feraient obéir si l'on se refusait à suivre les lois de l'établissement. Ils communiquent avec les renfermés, mais non avec les personnes du dehors; ils se tiennent toujours avec celles-ci à une raisonnable distance. Il est des parloirs où les étrangers peuvent s'entretenir avec les renfermés; mais ce doit toujours être en présence d'un gardien, ou du directeur, quand on veut que la conversation soit tenue secrète. Les quarantainiers ont des heures où ils peuvent se promener dans la cour; mais c'est toujours sous l'inspection de deux ou trois gardiens armés de leurs bâtons. Les quarantainiers anciens qui communiqueraient avec les nouveaux venus d'une manière quelconque perdent autant de jours qu'ils en ont passé. Les médecins et chirurgiens leur donnent des conseils sans les toucher; les pansemens et légères opérations sont exécutés par un frater gardien.

L'hôpital des Esposti est une maison où sont reçues les femmes qui doivent accoucher, comme aussi les

enfans qui doivent le jour à ces fragilités de la nature dont le Seigneur, voulant corriger la Pharisienne, dit à ceux qui la lui amenaient: « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ». Personne n'y entre, et quels que fussent les titres que j'aie énoncés, le directeur a été inexorable. Ces pauvres rebuts de l'espèce humaine sont portés au milieu de la nuit, et déposés dans une sorte de tour qui pirouette sur son axe, et imite fort bien ceux usités autrefois dans nos maisons religieuses. La boîte, en tournant sur son axe, entraîne avec elle une chaîne qui, se roulant sur son contour, fait mouvoir le ressort d'une petite clochette dont le son annonce la présence de l'infortuné qui ne connaîtra jamais de parens, et qui attend tous les secours de cette patrie qui s'empresse de lui en tenir lieu. Il est pris, soigné et envoyé à des nourrices de campagne qui en rendent compte à l'administration. Je demeurais tout près de cet établissement philantropique, et en rentrant chez moi j'ai plusieurs fois entendu le son de la clochette, qui s'agite de minuit à quatre heures.

Ancône est la ville où jusqu'ici j'ai trouvé que régnait le plus le goût de la promenade; non-seulement on en prend le plaisir le dimanche, mais encore les jours ouvrables vers le soir. Le Môle est le lieu où se dirigent les belles le dimanche matin; c'est là où le voyageur peut juger de leurs titres à son attention. Aux églises, elles sont encapuchonnées dans leurs schals. La salle de comédie est un trou mal éclairé, où il n'est pas besoin de faire toilette pour y paraître. Quant aux promenades du soir, elles y vont si tard et y restent si peu, qu'il n'est pas possible de prononcer hardiment sur une affaire d'une si haute importance. Néanmoins,

d'aprés le peu que j'ai vu au grand jour dans les promenades ou ailleurs, j'ose assurer qu'il entre beaucoup de coquetterie dans leur ajustement. Elles sont, pour le plus grand nombre, d'un teint brunâtre, et passablement laides; aussi est-ce le soleil couchant qu'elles choisissent pour se montrer, et il leur est plus favorable; peut-être étaient-elles plus belles quand M. Lalande a passé par cette ville, ou qu'ayant été reçu dans d'agréables cercles, il aura, par politesse, couché sur son Album : « Les habitans d'Ancône, et surtout les femmes, sont d'une plus jolie figure que dans le reste de l'Italie ». Partant de ce faux principe, il en a tiré un corollaire qui est une insulte pour les maris. Un célibataire doit respecter toute famille où il reçoit les faveurs de l'hospitalité.

On porte la population d'Ancône à dix-huit ou dix-neuf mille âmes; et la chose paraît assez probable à voir la fourmilière qui est dans les rues, sans compter celle qui occupe la chambre. Le plus grand nombre est catholique; le reste est protestant, grec et juif. Chacun vit tranquille dans son réduit, et va dans son temple ou sa synagogue honorer l'Eternel, en lui assurant que le gain de la semaine n'a rien d'illicite. Les grandes maisons catholiques étaient autant de créatures du saint Siége; il en était cependant quelques-unes qui tenaient plus pour l'Autriche: elles se sont enrichies par le commerce, lorsque Trieste ne datait point comme port de l'Adriatique; aujourd'hui que la ville est sous le gouvernement d'Italie, tout esprit de parti n'existe plus. Les nobles existent encore ici : en nous exprimant ainsi, nous entendons parler de ceux qui recevaient leurs titres du pouvoir éteint. Ils vivent toujours dans cette indolence qu'annonce la trop grande

aisance. Ils se fient, pour la plupart, à des gérens qui visitent leurs domaines et s'occupent de la rentrée de leurs fonds, de ces fonds qui servent à nourrir de nombreux domestiques. A leur tête sont ceux qu'y ont placés l'usage qui ne raisonne point, et l'orgueil qui réfléchit encore moins; je veux dire ces vigilans ecclésiastiques qui, dans la gestion du temporel, n'ont que l'intérêt théocratique en vue. Ces machines ambulantes, dont les rouages produisent la vie dans la maison, sont en même temps sous le titre de chapelains et de directeurs, les médiateurs entre Dieu et le pécheur.

Presque tout le commerce de détail se fait à Ancône par les Grecs ou les Juifs, et quelques Français et Italiens que le besoin de vivre porte à quelques branches d'industrie. La main-d'œuvre, dans le pays, se borne à la manipulation des cires que fournissent les Apennins. Les productions départementales sont en blé, légumes, soies et chanvres qui s'évacuaient sur l'Angleterre après que les magasins de la chambre Apostolique étaient fournis. Ancône faisait autrefois un grand commerce avec les îles du Levant, avec quelques ports de Terre-Ferme, notamment Raguse. Cette ville leur envoyait des cuirs, du fer, des toileries et des draps; elle recevait en échange des cotons, des teintures et des drogues. Aujourd'hui ce commerce est nul; néanmoins l'activité règne encore dans la ville, et les habitudes commerciales ne sont pas tellement éteintes, qu'il ne reste quelques étincelles sous les cendres. Les Ancônais sont d'un tout autre caractère que les populations asservies aux lois émanées du saint Siége. Ils ont une finesse de sens et une agilité d'action qu'ils doivent à l'esprit de commerce qui les anime. C'est du désir de satisfaire leurs intérêts, et de la possibilité qu'ils avaient

à réussir sur ce point, que dérive la liberté de conscience que chacun conserve. Aimez-vous la tolérance en matière de religion, quittez les villes intérieures, et portez votre domicile sur un port de mer, où règne l'activité du commerce. Toulouse ne se serait point déshonorée, lors du procès de Calas et Sirven, si la Méditerranée eût battu ses murs, comme à Marseille, Gênes et Livourne.

C'est la dernière journée que je passe dans cette ville; le temps est beau, j'en profite le soir pour faire encore une promenade sur le quai et pousser jusqu'au chemin qu'on fait sur le bord de la mer, et qui doit rejoindre celui que l'on continue vers Sinigaglia. Le soleil s'approche de l'horizon : quel superbe spectacle! Qu'elles sont délicieuses les sensations qui émeuvent paisiblement mon âme, en ce moment de calme dont elle jouit! Sybarites, qui consumez votre éphémère existence à user les ressorts qui l'animent; ambitieux, qui frissonnez aux moindres froncemens de sourcil de ceux dont vous espérez quelques faveurs; indifférens, qui n'avez jamais eu une sensation qui vous fût propre; spéculateurs, que tourmente la hausse et la baisse des effets publics : ce n'est point pour vous que je trace les traits du tableau suivant, c'est pour le sage instruit, dont le cœur s'épanouit aux douces inspirations de la brillante nature. Le groupe des montagnes qui m'environnent se noircit; le soleil, à moitié caché par leur sommet, reflète encore ses rayons sur le rideau pourpre de l'Adriatique; au loin, sur cette mer, s'amoncèlent de légers nuages qu'un vent de terre va résoudre en rosée; à mesure que l'astre du jour se plonge derrière la cime de la montagne, Vesper s'avance tout radieux, et est suivi d'un cortége dont la trop vive lumière est tempérée

par l'éloignement du foyer qui la donne. Ah! si dans ma jeunesse j'eusse appris à conduire doctement un pinceau, mon lecteur, d'un coup-d'œil, aurait bientôt jugé si la scène méritait mon attention. La poésie est la sœur de la peinture; elle m'a fourni autrefois ses couleurs; actuellement que j'ai des nuances à rendre, et que je n'ai qu'elle pour moyen, mon imagination affaiblie se refuse à son langage. Mais revenons à un plus simple, pour plaire à ceux qui préfèrent l'utile aux agrémens du style. Après avoir admiré dans ma course l'activité que met à améliorer la route le prince à la vigilance duquel est laissé le bonheur de ses Etats, je revins vers la ville, en suivant la pelouse où évolutionnaient des troupes italiennes, sous le commandement d'un capitaine français. La décharge était si instantanée que le coup semblait partir d'une seule bouche à feu. Je suivis les façades des jolies maisons, sur la droite; elles sont jetées par bouquet; mais bientôt elles donneront appui à d'autres, et le faubourg alors pourra être regardé comme une suite de la ville. Je continuai par le parapet, en réfléchissant à la prodigieuse main-d'œuvre employée pour en former les murs d'appui, les contrescarpes en briques unies à ciment, qui tenaient contre la fureur des flots les plus agités, et qui défiaient même celles des bouches à feu qui s'en seraient approchées. Je rencontrais souvent des marmots conduits par un précepteur imberbe, étudiant le rudiment; des ecclésiastiques de tout âge et de toute mine, qui allaient perdre le reste d'une journée pieusement employée au service de l'église; des femmes d'un haut rang, n'ayant rien moins qu'une couleur vive, et que suivaient des laquais décontenancés, et prêts à répondre aux ordres émanés de leur volonté; des employés qui,

fatigués des travaux de leurs bureaux, conversaient, assis sur les murs d'appui du parapet; enfin des trous-borgnes dans les nouveaux bâtimens où se réunissaient les manouvriers du port, pour dépenser en boisson le peu d'argent que leur industrie leur avait donné, et qu'attendait en vain la petite famille oubliée dans la maison. Enfin arrivé à la chute du jour à la ville, je pris le chemin de la comédie où j'avais été m'ennuyer la veille; j'allai au Café Français, où je ne trouvai aucun Français; j'y pris une glace, et m'amusai à une partie de tombola, qui est notre loto, aux événemens duquel plusieurs tables se soumettent, en plaçant leur numéro d'après les cris d'un jeune homme qui les tire chacun. Je revins à mon logis vers le minuit, aux doux accens des guitares et d'un violon qui me ravissait par les tons bémolisés qu'en tirait celui qui en faisait résonner les cordes.

CHAPITRE XVI.

Lorette. — La Santa Casa. — Ses Voyages, Églises, Sacristie, Trésor, Pharmacie. — Commerce.

La matinée est employée à quelques courses, à marchander avec un voiturin pour me transporter à Rome, à faire reviser mon passe-port, et enfin à me lester pour bien commencer le voyage. Nous montâmes en voiture à midi précis, pour nous diriger sur Lorette; un corfiote, qui de Trieste retournait en son pays pour mettre ordre à des affaires de famille; un ecclésiastique sinigagliais qui était arriéré par conscience sur la prestation de son serment, et qui allait dans la capitale du

monde chrétien pour aviser aux moyens de s'en dispenser : tels furent les compagnons que le sort me donna jusqu'au terme de la route; et, en vérité, il ne pouvait pas m'en accorder de meilleurs; aussi vécûmes-nous en bonne intelligence pendant tout notre voyage. En quittant les murs d'Ancône, l'on monte et l'on descend continuellement de petites collines, en sorte que l'on perd et retrouve souvent la mer, en jetant derrière soi quelques regards, jusqu'à ce que de hautes montagnes en interceptent entièrement la vue. N'ayant plus rien à voir sur ce point de l'horizon, mes regards se fixèrent sur les différens objets qui pouvaient le mieux nourrir mes pensées. J'admirais l'industrie agraire se développer sous différens aspects : là, je voyais un vieillard pousser, d'une main affaiblie par le pouvoir du temps, une chétive charrue, dont le soc formait un sillon aussi droit que s'il eût été tracé par le cordeau; à côté cinq ou six femmes en jupon noir, au corset rouge, ayant un chapeau de paille sur la tête pour leur préserver le visage de l'ardeur d'un soleil trop brûlant, rompaient avec une bêche brillante les mottes que laissait derrière elle la charrue, et unissaient le terrain. Plus loin un enfant guidait un petit cochon noir qui obéissait à sa voix, comme eût fait un petit chien. Sous un autre arbre plus touffu étaient la cruche pleine d'eau, la frasquine contenant le vin et les provisions qui devaient fournir aux besoins du jour pour toute la petite famille. Plus loin j'apercevais un jeune homme monté sur un mûrier, qui en récoltait le feuillage; çà et là je rencontrais de petits tombereaux tirés lentement par des bœufs dociles, et pleins de sacs de feuilles de mûriers, destinées pour la nourriture des bestiaux, et recouverts de branchages pour alimenter le foyer du ménage; ailleurs

c'était des troupeaux de moutons, à la tête desquels se trouvaient quelques beliers qui gravissaient la colline. Les champs m'offraient aussi une culture très-variée : ici était un lin verdoyant; là, la canne toute couverte de son long feuillage ou dépouillée récemment par le maître, qui venait de la cueillir pour ses bestiaux. De temps à autre paraissaient des ouvriers qui amélioraient les chemins, nettoyaient les fossés avec le râteau, facilitaient l'écoulement des eaux dans les rigoles, qui sont communes à chaque propriétaire. J'entendais de loin la cloche des villages qui annonçait le rosaire, et à ce son religieux cessaient les chants rustiques des campagnards, à l'aide desquels ils s'animaient au travail des mains. C'est au milieu de ces sensations successives qui occupaient mes pensées que nous arrivâmes à Camérano; puis après avoir dépassé sur la droite une fontaine dont la pittoresque apparence a déjà mérité l'honneur du burin, après nombre de descentes et de montées, nous surgîmes au plus haut de la montagne, d'où nous eûmes devant nous, sur la gauche, une nouvelle jouissance de l'Adriatique. L'horizon brillait des derniers rayons du soleil; les oiseaux commençaient leurs concerts du soir en voltigeant sur les branches des arbres qu'ils prenaient pour retraite, et ces concerts remplaçaient alors ceux des pélerins et pélerines, dont les chants religieux annonçaient autrefois leur arrivée à la ville. Nous longeâmes bientôt les murs fortifiés de Lorette, construits en briques solides et en talus, et nous arrivâmes à une place très-vivante, peuplée de femmes qui vendaient du poisson frit, des marrons, des fruits, des légumes, des féves rôties, et jusqu'à des amandes de courges, que le peuple aime à manger dans ses momens de loisir; et il en a souvent. D'autres allaient remplir leurs cruches

à une jolie petite fontaine élevée vis-à-vis la belle rue montante qui conduit vers Recanati. Nous entrâmes par la porte de la ville, en passant au milieu de deux petites pyramides en pierre qui forment un petit monument, et nous descendîmes bientôt à l'auberge. Après le souper nous passâmes dans une salle voisine, où étaient exposées les curiosités que l'on débite dans le pays; et je n'ai pas besoin de dire qu'elles étaient toutes relatives à la piété. Je fis mes emplettes, et elles furent mises dans une boîte bien ficelée, ne devant l'ouvrir qu'à mon retour à Paris.

Lorette, située à environ trois milles de la mer, est une ville moderne dont l'origine remonte à un temps où se passa un événement qu'en langage pieux on nomme miracle. Le fait intéresse toute la chrétienté: mais combien de personnes font paisiblement leur salut au milieu de leur famille, ou dans quelque lieu de retraite, sans en avoir la moindre connaissance. Des circonstances de cette nature méritent leur publication; et c'est pour rendre celle-ci complète que nous entrerons dans quelques détails (1). En 71 de notre ère, Nazareth fut pillée, dévastée et brûlée par les troupes de Vespasien; la maison sacrée de la sainte Vierge, celle où elle avait reçu la salutation angélique et avait allaité le Sauveur, échappa à la fureur du soldat. Sa chétiveté la préserva de tout malheur.

Montanas ornos immane procella flagellat,
Valle dehiscenti parcit amica croco. (Pancharis.)

---

(1) Les faits suivans ne sont point des articles de foi, quoique Renzolius, Turselin et nombre d'autres bons ecclésiastiques, chanoines, moines et franciscains s'en soient rendus garans, quoique les historiens du temps où florissaient les Dante, les Villani et autres auteurs véridiques, et d'ailleurs religieux, n'en aient fait aucune mention.

Deux cent trente-six ans après ce sac, la mère de Constantin fit un pélerinage aux lieux sacrés, et vint jusqu'à Nazareth où, au milieu d'un tas de ruines, elle trouva la sainte maison. Elle la fit déblayer, la conserva dans toute son intégrité, sans y rien ajouter; elle fit seulement relever l'autel sur lequel les saints Apôtres avaient sacrifié; mais à l'entour fut élevé un temple somptueux, sur la façade duquel se lisait l'inscription suivante: *Hæc est ara in quâ primò jactum est humanæ salutis fundamentum*. L'érection de ce temple fut bientôt connue dans l'empire chrétien, et tellement, qu'aucun pélerin ne venait sur le mont Olivet qu'il n'allât visiter la sainte maison à Nazareth. Parmi eux on cite particulièrement saint Louis, saint Jérôme, saint Paul, et nombre d'autres qu'un saint zèle animait. L'affluence continua jusqu'en 1291, qu'un calife d'Égypte fondit sur la Galilée, mit tout à feu et à sang, et emmena en esclavage ceux des chrétiens qu'épargna son bras fatigué de faire mouvoir le cimeterre. La basilique que fit bâtir Hélène ne put se soustraire à l'irruption, tout fut dévasté; mais la chétiveté de la sainte maison lui épargna encore tout autre dommage. Abandonnée au milieu des décombres, elle attendait une époque destinée par le Très-Haut pour paraître et se fixer dans un lieu désormais plus à l'abri de toute irruption. Ebranlée sur ses fondemens qui, dit-on, existent encore, et aidée de la bienveillance de quelques Anges venus à son secours, elle prit enfin son essor, traversa les airs au milieu d'un concert céleste, et après un long voyage, où elle avait laissé derrière elle tout l'Archipel, la Morée, la Macédoine et l'Albanie, elle parut en Dalmatie, sous le pontificat de Boniface VIII. Il y a tout à croire que ce pape, qui est si singulièrement monté

sur le saint Siége, qu'on a dit de lui par la suite : *Intravit ut vulpes*, *regnavit ut leo*, *mortuus est ut canis*, est entré pour beaucoup, comme cause opérante, dans un pareil miracle. Elle s'arrêta sur une petite colline entre Tersate et Fiume, où personne n'avait jusqu'alors vu aucune cabane, encore moins d'édifices. Un ornement de cette nature devait éveiller la curiosité dalmatienne; chacun accourut, observa la maison d'un genre qui n'était point celui du pays, sans fondemens, étant assise sur le terrain inégal, et cependant ne vacillant point. Un des plus courageux y entra en tournant la clef, qui était encore à la porte; il vit, non sans surprise, un intérieur soigné, un lambris, des panneaux ornés d'étoiles sur un fond d'azur, une cheminée, une armoire, un autel fixé au mur, vis-à-vis la porte une ancienne croix grecque de bois, avec l'image d'un crucifix peint sur une toile qui couvrait la croix, et encore une sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; il observa de plus, sur la gauche, une petite armoire pratiquée dans le mur, et tout près un âtre sans cheminée, où l'on ne pouvait faire usage que du charbon : voilà des faits tels qu'ils sont consignés dans les livres pieux débités à Lorette pour alimenter la foi. Mais la narration ne finit point ici : il fallait quelques miracles, et le curé de Tersate fut le premier à en fournir un. Etant dangereusement malade, il eut un songe où la sainte Vierge lui apparut, et s'expliqua sur la merveille qui occupait toutes les têtes; et, pour preuve de cette vérité, elle lui accorda une pleine guérison. Le curé accourt, rend grâce à sa bienfaitrice, harangue ses paroissiens avec le langage de la persuasion. Les Tersatiens persuadés envoient, sous les auspices du gouverneur de leur province, quatre des leurs vérifier à Nazareth l'iden-

tité de mesure de la sainte maison, avec les fondemens d'où elle s'était détachée, et s'il y avait correspondance entre les surfaces. Toutes les observations furent en faveur de la présomption. La Renommée emboucha sa trompette pour les annoncer à la chrétienté, et bientôt des pélerins accoururent à Tersate. La ville s'en trouva mieux, et le gouverneur, pour nourrir le zèle des fidèles, méditait déjà de vastes projets, lorsque tout-à-coup, après un repos de trois ans et sept mois, la sainte maison s'ébranla de nouveau, quitta le sol, aidée encore des habitans célestes qui lui avaient été si utiles; et, balancée dans l'espace, elle franchit le golfe de Venise, et vint se placer au milieu d'une épaisse forêt, à peu de distance de la montagne Osimo. La fin de 1294 fut marquée par une nouvelle émigration : à dix heures du soir, le 10 décembre, la maison qui vacillait la veille, parut dans le voisinage de Recanati; elle s'arrêta cette fois au milieu d'un bois de lauriers, à environ deux lieues de la ville; les arbres qui l'entouraient courbèrent pieusement leurs têtes, et restèrent dans cette attitude religieuse tout le temps que la sainte maison resta parmi eux. Des gardiens de troupeaux furent les premiers à être instruits du miracle, par la lueur qu'elle jetait; ils y accourent, prennent connaissance du fait, arrivent à Recanati le matin, et l'y rendent public; mais ils avaient été précédés par la sainte Vierge, qui avait apparu en songe la même nuit à Nicolas de Tolentin, qui depuis fut un des plus grands saints de l'ordre de Saint-Augustin; et à frère Paul, ermite, qui demeurait sur la colline Montorso. La forêt de Lorette et la sainte maison furent bientôt l'objet de toutes les conversations. La rigueur de la saison n'apporta aucun obstacle; chacun se mit

en route, et bientôt des chemins furent frayés là où naguère on ne pouvait découvrir traces d'hommes. Les voleurs profitaient de la circonstance; car le diable est toujours aux aguets pour commettre des œuvres d'iniquité. Ils pillaient les pélerins, aidés de l'obscurité du bois où ils se cachaient. Mal placée dans ce dernier choix, la sainte maison quitta ce lieu de perdition, où elle ne resta que huit mois; elle vint s'établir sur la cime d'une autre montagne, à un mille du lieu qu'elle occupait dans la forêt. Le sol appartenait à deux frères qui vivaient en bonne intelligence, chose rare autrefois, et encore plus aujourd'hui. Satisfaits de la préférence, ils en manifestèrent toute leur reconnaissance par leur pieuse conduite. Les fidèles continuèrent leurs offrandes; les *ex voto* se multiplièrent, et la richesse vint habiter cet asile. Ce fut alors que l'esprit tentateur entra dans l'âme de ces malheureux frères; chacun prétendit, exclusivement à l'autre, s'approprier la céleste demeure; et tellement, que peu s'en fallut alors que le lieu ne fût souillé de sang. Nouvelle migration de la maison sainte; et le motif en était bien juste. Le Très-Haut alors s'occupa d'une manière plus sérieuse du placement d'un objet dont il prenait à cœur les intérêts : une autre colline, très-voisine de la première, et au milieu du chemin public qui conduit aux portes de Recanati, fut choisie, et ce fut là le lieu fixe où la sainte maison s'arrêta. Dès-lors les Récanatiens pensèrent à loger convenablement cette retraite de la mère du Sauveur; ils l'entourèrent de murs impénétrables à la cupidité : on y forma des portiques, des salles de réception pour les pélerins que la renommée y envoyait, et pour les prêtres qui venaient y faire l'office divin. Des artistes employèrent leurs pinceaux à retra-

cer les mystères de notre croyance relatifs à ce point de dévotion nouvelle. La ferveur devint extrême. Les guerres civiles, contraires à la propagation des cultes, ne nuisirent point à cette nouvelle branche de dévotion. Dès que les troubles s'appaisèrent, chacun vint faire ses actes de contrition au pied de l'autel de la sainte maison. On commença dès-lors l'enceinte d'un temple qui devait la renfermer entièrement, et l'ouvrage ne tarda pas à être terminé. Cent quarante ans s'écoulèrent en tranquilles pélerinages, en miracles et en prières. Ce fut alors que Paul II en fit bâtir un autre plus spacieux, plus somptueux; c'est celui que l'on voit aujourd'hui, et que Sixte V embellit d'une façade sur laquelle il fit placer l'inscription suivante :

Deiparæ domus in quâ verbum caro facta est.

Dès que la sainte maison eut pris ainsi un poste fixe, les souverains pontifes lui accordèrent des priviléges, des indulgences. Léon X créa un nombreux chapitre. Sixte V, voyant l'église s'entourer de maisons, érigea la ville naissante en évêché, y établit un gouverneur, des magistrats; et, sous Benoît XIII, l'église, de cathédrale qu'elle était, devint basilique. Les papes qui suivirent la maintinrent dans un haut point de considération, par les indulgences qu'ils lui accordèrent, par les grands et petits pénitenciers qu'ils y établirent. Tout ce qui vient d'être dit sur une si grande merveille est le résultat de la croyance du pays; elle n'est qu'un précis des opinions vulgaires recueillies dans de petits ouvrages qu'on débite aux fidèles qui fréquentent ces saints lieux. Ce pélerinage a été fort en vogue autrefois; on ne voyait alors sur les routes qui aboutissent à ce saint lieu que pélerins et

pélerines, les uns en voiture, les autres sur des ânes, et le plus grand nombre à pied. Ceux-ci marchaient souvent en procession, chantant les matines ou les vêpres sur un ton quelquefois harmonieux; et quand ils approchaient du saint lieu, ils entonnaient les litanies de la Vierge, qu'ils continuaient jusqu'à ce qu'ils y fussent rendus. La ferveur régnait encore plus dans les temps de jubilé, époque où l'on ne trouvait aucun lit dans les auberges. La plupart de ceux qui entreprenaient ce voyage laissaient à l'église des *ex voto* de métal précieux. Les malades alités, saisis de cette foi vive qui faisait voyager les montagnes, y faisaient faire des invocations pour leur santé, et les femmes pour leur heureuse délivrance. On y avait fait de pieuses fondations d'offices; et depuis le matin jusqu'au soir les voûtes de l'église retentissaient d'hymnes à la Vierge; les chapelles étaient toujours occupées par des prêtres qui faisaient le divin sacrifice. Les potentats du monde chrétien avaient enrichi à l'envi ce saint lieu; et, quelque bien gardé qu'il fût, il avait plus d'une fois excité la cupidité des Infidèles, qui y firent de vaines irruptions. Les dernières guerres lui ont été désastreuses; ce qui excédait la simplicité du culte a disparu; le service saint a été quelques années en souffrance. La maison, cette fois-ci, est restée stable, mais la madone, qui était le principal objet du culte, a voyagé à Marseille, puis à Paris, où elle est restée dans l'obscurité jusqu'à ce que, par un ordre du gouvernement, elle revint dans ses premiers foyers; et les Anges, dans ces derniers voyages, ne lui ont été d'aucun secours. Aujourd'hui que, sous de plus heureux auspices, la tranquillité règne dans toute l'Italie, les pélerinages reprennent quelque vigueur; le saint lieu fume, mais plus rarement, d'un

encens religieux, et les accens de la piété se font quelquefois entendre : mais c'est avec bien de la lenteur que le trésor reprend son premier lustre. Jules II contribua beaucoup à la célébrité de ce lieu, lorsqu'au siége de la Mirandole il échappa à un boulet de canon, qui ne fit que l'effleurer. Il en commença les établissemens, créa des indulgences pour ceux qui les visiteraient pieusement. La politique y entrait plus pour lui que la dévotion; c'était un centre de confraternisation pour les peuples de ses États et ceux des villes de la Romagne et de la Lombardie, qu'il avait soustraits à leurs princes légitimes.

Lorette s'est élevée sur l'emplacement d'un temple dédié à Junon par les Etrusques, qui étaient alors maîtres du pays avant l'irruption des Gaulois. Cette ville, dont la population est d'environ sept mille âmes, n'est, à proprement parler, qu'une longue rue fort marchande, peu large, et on n'y voit que des boutiques d'orfévres et de comestibles; les chapelets, les *ex voto*, les rosaires, les boudins, les cervelats et saucissons en font les ornemens. Cette rue est fort peuplée; les ecclésiastiques en grand manteau, et de tout âge, s'y promènent, leur bréviaire sous le bras, entrent dans les boutiques, s'y laissent baiser les mains par les femmes et les petits enfans, jasent, ressortent pour entrer dans une autre, en attendant que l'heure de leur messe arrive. Les pauvres de tout sexe harcèlent l'étranger jusqu'à ce que, par pitié ou par impatience, on les mette dans le cas, en leur donnant, de céder leur place à d'autres. Cette rue mène à la place, qui serait d'une belle régularité, s'il y avait à droite un corps de bâtiment semblable à celui qui existe sur la gauche; mais tel est le génie italien, qui, en fait de bâtisse

commence et ne termine jamais. Ce bâtiment est ce qu'on appelle le Palais Apostolique; il fut élevé d'après les dessins de Bramante : c'est une suite d'arcades placées les unes sur les autres, en pierre d'Istrie, ornées inférieurement de pilastres et de colonnes d'ordre dorique et ionique, couronnées d'une très-belle frise. Le second ordre forme une belle galerie avec balustrade en marbre. L'édifice se termine par une terrasse avec balustrade entrecoupée de piédestaux, où devaient être placées des statues. Au-dessous de cette partie est la demeure de l'évêque, celle du gouverneur, des chanoines et des bénéficiers. Au premier étage étaient les pénitenciers apostoliques. Les offrandes des potentats, les aumônes que laissaient la foule des pélerins suffirent, non-seulement pour entretenir tous ces personnages et orner l'intérieur des plus belles peintures, mais encore pour acquérir des biens-fonds nécessaires à l'entretien du culte. Sous ce palais sont les caves des dignitaires; elles étaient abondamment et richement fournies avant qu'elles ne fussent visitées par les troupes françaises et autrichiennes, lors de l'occupation d'Ancône. A chaque extrémité sont deux chapelles. Sur la place est une fontaine faite d'un double guéridon; le plus haut donne une nappe d'eau qui sort en entonnoir et vient retomber dans le vase intérieur. Aux quatre angles sont des dragons qui versent chacun leur filet d'eau, laquelle retombe dans une grande cuve d'un marbre rouge. Le portail, vu de cette place, offre un ensemble qui n'est pas d'un bien beau goût; il était autrefois d'un style gothique; Della Porta le mit à la moderne, mais il n'en vaut guère mieux. Le clocher à gauche, fait par Vanvitelli, en demande un qui lui corresponde. Sur le perron, à gau-

che, est la statue de bronze de Sixte-Quint avec ses habits pontificaux. C'est un hommage que les Lorettins élevèrent à ce pape, en reconnaissance des bienfaits qu'il répandit sur leur ville. Sur la façade est une statue de la Vierge, qu'on doit au génie de Lombardi, qui a également fait les bas-reliefs des portes, qui sont toutes en bronze. Le corps de l'église est très-vaste, sans être surchargé d'ornemens; il a la forme d'une croix latine avec des bas-côtés fort étroits. Les chapelles sont nombreuses, et toujours occupées par quelque célébrant; elles sont enrichies de marbres et de bas-reliefs d'un dessin fort ordinaire; leurs grilles, dit-on, ont été fabriquées avec les chaînes dont étaient surchargés les chrétiens délivrés de l'esclavage lors de la victoire de Lépante. Plusieurs chapelles, sur leurs murs et les plafonds, offrent de belles fresques, et quelques sujets en mosaïque qui méritent attention, notamment une faite d'après le tableau d'Angélica Kaufman; elle représente saint Aure, saint Joachim, et la Vierge; comme aussi une Annonciation, d'après le tableau de Barochi. Parmi ces fresques, on admire celle de la coupole del Sancsimo; l'on y voit Herminie qui panse les blessures de Tancrède, et ce guerrier faisant dire la messe avant de livrer une bataille, ouvrage dû à l'habileté de Pia Cortonèse. Le chœur est sur la droite; il est petit, et n'a rien qui puisse intéresser. Dans l'aile où il est, sont les confessionnaux des pénitenciers, où chaque pélerin trouve un confesseur qui entend et parle sa langue, et l'attend toute la matinée pour cet acte pieux.

La Santa Casa occupe le lieu où le chœur aurait dû être. Elle est sans fondemens, comme ayant été enlevée de dessus ceux qui sont restés en Galilée. Elle est renfermée dans un temple tout en marbre blanc,

du plus beau de Carrare, et construit par les ordres de Paul II. On dit que ce surtout coûta 50,000 écus d'or, eu égard tant à la matière qu'aux sculptures dont il est décoré. Il fut élevé d'après les dessins de Sansovin. Il offre un carré long dont les faces correspondent aux quatre points cardinaux, et sont décorées de la même manière. Sur un soubassement sculpté et élevé sur deux marches, est un corps terminé à chaque encoignure par deux colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont deux niches placées l'une sur l'autre, et offrant, celle d'en bas, les statues des Pères de l'Église, et celle d'en haut, les statues des Sibylles. Les parties latérales, plus longues, ont deux colonnes de plus. Tout le contour est orné de sculptures faites par les artistes du plus grand mérite, appelés de Florence, notamment Sangallo, Bandinelli, Montesuppo et autres. Ces sculptures offrent autant de morceaux relatifs à l'histoire de la sainte Vierge, tels que sa Naissance, son Mariage, l'Annonciation, la Naissance du Sauveur, l'Adoration des Mages, la Mort de la Vierge et le Transport de la santa Casa. L'entablement, sculpté en zig-zag, supporte une belle corniche, sur laquelle règne une balustrade qui termine l'édifice. Sur la façade qui regarde l'occident est, au milieu, une fenêtre grillée en losange; elle donne sur l'espace intérieur. Les Cicérons disent que c'est par elle que passa l'ange Gabriel lors de l'Annonciation; elle m'a paru bien peu proportionnée au volume du corps que devait avoir l'envoyé. Au bas est un autel élevé de trois marches, où l'on dit la messe. Sur les faces latérales sont deux portes qui mènent, l'une dans l'intérieur de la maison, et l'autre dans le sanctuaire; une autre qui correspond à celle-ci donne sur un escalier par lequel on parvient sur le faîtage de l'édifice.

Sur chaque porte en bronze on lit, mais avec peine, les distiques suivans :

Templa alibi posuere patres, sed sanctius istud
Angelicæ hìc turmæ Virgo decusque locant.

Illotus timeat quicunque intrare sacellum,
In terris nullum sanctius orbis habet.

Sanctior hæc ædes, quidni sacra principe Petro,
Verbum ubi conceptum nataque Virgo parens.

Nullus in orbe locus prælucet sanctior isto
Quàque cadit Titan quàque resurgit aquis.

Les quatre faces dont cet édifice est entouré sont usées, ainsi que le sol qui est proche, par les genoux et les bouts des souliers de ceux qui, en posture de supplians et disant leur chapelet, en font le tour. Les bas-reliefs à portée de la main, et servant d'appui, en sont d'un poli éclatant. Au-dessus de la santa Casa est la coupole principale, où se voient le Triomphe de la Vierge, et les quatre Évangélistes sur les pendentifs. Ces peintures sont du Pomérancio; elles ont bien dégénéré de leur coloris primitif.

La santa Casa est au dedans de cet édifice, laissant entre elle et lui une distance d'un pied environ, en sorte qu'elle en est entièrement dégagée. On dit, car dans les assertions de ce genre il convient de ne rien prendre sur soi, que cet écartement n'était point entré dans les vues de l'architecte, qui avait fait son mur de manière à servir d'appui à celui de la sainte maison, mais qu'il n'eut lieu que par la suite, le mur nouveau ne devant point souiller l'ancien par un trop intime

contact. Sa hauteur, du sol au sommet, est de treize pieds, sa longueur de vingt-neuf, et sa largeur de douze. L'épaisseur du mur est d'environ un pied; il est tout en brique. L'ancienne porte est aujourd'hui close; elle est surmontée d'un linteau en bois de cèdre. Du haut de cette maison pendent nombre de lampes d'argent, toujours ardentes, et qui, avec les bougies toujours allumées dont sont garnis les nombreux chandeliers qui parent l'autel, donnent une religieuse lumière dans ce lieu obscur. L'autel, celui sur lequel saint Pierre célébra sa première messe, est au milieu, et entouré de cierges et d'un peuple nombreux. Un prêtre l'occupe toujours, soit qu'il y dise la sienne ou qu'il y récite le Rosaire. La foule y abonde à toute heure; aussi les pulmoniques, à raison du méphytisme, ne s'y trouvent-ils pas fort à leur aise. Derrière l'autel, à l'orient, est la partie de la maison qu'on appelle le Sanctuaire. On voit le Camino ou foyer qui est haut de quatre pieds, et large de deux, sur une profondeur d'un demi-pied. Au-dessus est, dans une niche couverte en drap d'or, la statue de la Vierge en bois de cèdre; on fait remonter son origine au temps des Apôtres, où saint Luc, qui maniait aussi bien le ciseau que le pinceau, la façonna. Elle est haute environ de quatre pieds, en comptant l'enfant Jésus, qu'elle tient dans ses bras; sur sa tête est une couronne d'or ornée de plusieurs beaux diamans et de pierres fines; sur son sein est une croix en saphirs et diamans. La tête de l'enfant a une pareille croix. Ces brillans objets furent donnés par Pie VII, pour réparer les pertes qu'avait éprouvées cette église dans les dernières guerres qui lui furent si défavorables. Le bambino a au doigt un superbe solitaire, apporté de Paris par le cardinal Antonelli. Sur la Vierge sont

plusieurs bijoux, et entre autres la perle trouvée par un pêcheur africain. Ce bijou s'était perdu lors de la dernière occupation de Loretto; il fut trouvé, et racheté par Pie VII. Cette perle est soutenue par trois chaînettes garnies de cinq autres perles plus petites. On a mis un grand prix à cette perle, non-seulement à cause de sa grosseur, mais encore parce qu'elle offre l'image de la Vierge assise sur un nuage, avec l'enfant Jésus dans ses bras. Ce jeu de la nature est garni en or émaillé de différentes couleurs. Partout, sur la muraille de cette partie, pendent des ex-voto en métaux fins de toutes grosseurs. Sur le mur occidental, à l'opposite de la Vierge, est le crucifix en bois de cèdre qui, déplacé trois fois par ordre d'un pape, est venu trois fois se remettre au même endroit, d'après le dire de mon Cicéron. C'est dans ce même sanctuaire que, dans une armoire, au nord, l'on fait voir la petite écuelle en faïence et autres terrailles dont faisait usage la sainte Vierge, ce qui recule de bien loin l'origine de ce genre d'ustensiles, et une sébile qui faisait partie de son petit ménage. C'est dans celle-ci que je plaçai mes pieuses emplettes, pour les imbiber, par un contact immédiat avec la Madone, de toutes les vertus dont je les désirais empreintes. Une autre armoire se trouve encore dans cette sainte demeure; elle renferme un objet très-précieux, qui est la robe de laine de la sainte, que les vers ont jusqu'ici respectée. En sortant de ce lieu de recueillement nous assistâmes à une grand'messe qui se dit tous les jours au chœur, où huit castras faisaient usage de leurs moyens, en filant des sons qui charmèrent mes oreilles par la pureté de leur douce harmonie. J'ai été tellement affecté de l'unité d'accord de leur voix à l'offertoire, que peu s'en est fallu que j'approuvasse la

cruauté des anciens pontifes, à la tolérance desquels je devais ma jouissance. Les chanoines de cette église ont douze de ces malheureuses créatures, dont huit sont alternativement en fonctions chaque semaine. Les chanoines sont au nombre de vingt; ils ont une soutane violette avec un camail pourpre. Vingt bénéficiers forment le bas-chœur. Il y avait précédemment autant de grands pénitenciers pour entendre les pélerins en confession. La diminution du nombre de ceux-ci a entraîné celle des premiers.

La sacristie est une partie qui mérite également d'être vue, par rapport à ses tableaux. On considère entre autres l'Éternel contemplant l'humanité de Jésus-Christ; il est du Guerchin; les autres sont d'André del Sarto et du Tintoret. Le trésor était très-riche avant la dernière guerre qui a changé le sort de l'Italie; il suffit de dire qu'il y avait sept grandes armoires à deux battans et ving-quatre petites où n'était renfermée qu'une partie des joyaux en or, en perles, diamans et autres pierres fines que toutes les cours, tous les princes et princesses et autres riches y avaient envoyés depuis plus de quatre cents ans; on y voyait entre autres la citadelle du Havre, donnée par le grand Condé lors de sa délivrance. Aujourd'hui, grâce aux exploitations militaires, le trésor n'est plus dans le cas de tenter la cupidité des pirates turcs qui l'ont toujours convoité. Il y a encore quelques calices, quelques ciboires et encensoirs qui, avec un reste de fonds, sont les objets que montrent les sacristains. Il est quelques dons du roi de Naples, du vice-roi d'Italie, de la vice-reine, de la reine d'Espagne; mais ils sont loin d'égaler la richesse des objets disparus. On voit beaucoup de fresques dans ce lieu, et plusieurs même sont estimées, notamment

au-dessus de la porte où la sainte Vierge est peinte au moment où elle rend les derniers soupirs. Le peintre a eu l'art de la représenter toujours tournée en face du spectateur, de quelque côté qu'il la considère. La figure du prophète Osée produit un pareil effet, ainsi que la servante qui est au tableau de la Visitation. Celle-ci porte sur sa tête un panier contenant des poulets, dont les têtes semblent tourner à mesure que l'observateur change de place pour les regarder. Tous les sujets de cette salle sont de Pomérancio, dont le nom réveille l'éloge.

La pharmacie, qui fait partie de la maison canoniale, est placée en face de l'église; on y entre par une boutique qui n'offre rien de particulier; elle mène à deux pièces où sont divers vases de faïence ancienne, destinés à contenir des drogues. On les montre aux curieux comme offrant divers sujets peints avec les plus belles couleurs, d'après les dessins de Raphaël d'Urbin et de Jules-Romain. Ce genre de peinture fut, dit-on, inventé à l'île Majorque, et mis au jour par un certain Lucca della Rabbia, Florentin. D'autres le rapportent aux Chinois, et croient que de ceux-ci, à l'aide des missionnaires, il passa en Italie, et enfin dans l'État d'Urbin. J'ai eu un vrai plaisir à en considérer un grand nombre; ils forment trois rangs; ceux du premier offrent divers faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, entre autres saint Paul et les quatre Évangélistes, représentés sur les plus grands; sur ceux du second se voient plusieurs traits relatifs à l'histoire romaine; quant aux derniers, ils offrent quelques dessins d'imagination. Enfin il y a des caves où autrefois étaient cent quarante tonnes très-grosses, et donnant trois sortes de vins par le même robinet.

Le commerce de Lorette est tout de consommation; il était fondé sur le rendez-vous des pélerins et des autres personnes qui fréquentaient ce saint lieu par esprit de dévotion; il consistait aussi en objets de piété, comme chapelets, madones, médailles, etc. On y vendait jusqu'à la poussière qu'on époussetait de la santa Casa, et qu'on débitait par petits paquets; ce commerce était assez étendu pour enrichir quelques détaillans et nourrir une main-d'œuvre nombreuse. Aujourd'hui ce commerce est beaucoup tombé; sans doute il renaîtra quand la croyance reprendra vigueur.

CHAPITRE XVII.

Récanati. — Tolentino. — Foligno. — Temple de Clitumne. — Spolette. — Monumens cyclopéens. — Terni. — Cascades Delle Marmore. — Narni. — Citta-Castellana. — Népi. — Ponte-Molle.

Nous quittâmes Lorette sur le midi, et suivîmes une très-belle route qu'il nous fallut gravir; et à deux milles environ, nous arrivâmes, sur la gauche, à un aqueduc d'une trentaine d'arcades tout en brique, et destiné à porter l'eau des montagnes voisines aux fontaines de Lorette. Ces montagnes sont des branches des Apennins inclinées vers la mer qu'on a toujours en vue. Bientôt, après avoir fait trois milles, nous trouvâmes Récanati, petite ville assez propre, située sur une cime qui domine sur cinq à six autres. La porte offre un arc de triomphe assez maigre, avec son inscription, qui indique qu'elle est due aux soins du cardinal Pie, dont on voit le buste en bronze au-dessus de l'arc. Les maisons sont assez bien bâties. Les monumens n'y abondent

point; les seuls que l'on distingue sont un bas-relief de bronze en l'honneur de la Dame-de-Lorette; l'inscription porte un remercîment à la Vierge, de ce qu'elle a bien voulu, par grâce spéciale, que sa maison s'arrêtât sous la dépendance de la ville; et un palais qui est celui du comte Torri, qu'on dit avoir sept mille écus romains de revenu. Cette maison est louée, et paraît n'être rien moins que bien tenue. Les rues sont assez mal pavées. La plupart des habitans sont marins ou laboureurs. Avant d'arriver à ce lieu, on voit Osimo, placée comme Lorette, sur le haut d'une montagne, et plusieurs villes encore qui sont en pareille situation. Il faut dire en passant que nombre de villes, en Italie, sont ainsi posées dans les régions élevées, d'après les principes d'une piété qui est beaucoup moins connue en France. Un ermite, dans le commencement de la chrétienté, se huchait sur le haut d'une montagne, pour être plus près de la Divinité. La vie exemplaire de l'homme de Dieu, et les miracles qu'il opérait à la suite de ses prières, eurent bientôt fixé l'attention des âmes pieuses qui allaient lui porter quelques aumônes, et se formaient ainsi à la vie contemplative à son exemple. Pour être plus à portée de suivre ses avis et participer à ses prières et à ses bonnes œuvres, on s'établit dans de petites chaumières qui peu à peu se convertirent en maisons. Le bon ermite, mourant en odeur de sainteté, laissait toujours quelques riches qui convertissaient sa cabane en oratoire, et de l'oratoire à l'église, au monastère, la différence se tranche avec le temps et l'argent; les miracles faisaient le reste, et ainsi un lieu désert passait insensiblement de l'état agreste à celui d'une association où les hommes réunissaient en commun leurs vices et leurs vertus. Les papes ne voyaient

point avec indifférence ces accroissemens d'associations qui avivaient leurs landes, et devaient tôt ou tard rapporter au fisc. Mais quelle que soit la justesse de nos idées sur ce point, il n'en est pas moins vrai que cette position est infiniment agréable au voyageur, qui voit ainsi, dans la plus grande partie de ses courses, les villes qui paraissent s'embellir lorsqu'un soleil levant ou couchant dore de ses rayons les fortifications, les palais, les clochers ou autres édifices qui s'en élèvent.

La campagne, après Récanati, continue à être belle et riante; outre les objets de culture annuelle, on y observe beaucoup de mûriers blancs. Après avoir continué quelque temps par une belle route, avoir laissé derrière soi Potenza, petite rivière, on arrive à quelques ruines qui, par leurs restes informes, indiqueraient un amphithéâtre. Ce monument était une appartenance de Récina, ville détruite par les Goths, et auparavant occupée par une colonie fondée par Pertinax. Les empereurs n'avaient point trouvé de meilleur moyen de fixer leurs colonies dans les lieux qu'ils leur assignaient, qu'en faisant jouir les soldats des spectacles qu'ils quittaient en s'éloignant de la métropole.

Macérata vient ensuite, après trois milles; cette ville est placée sur le haut d'une colline, de laquelle on voit, pour la dernière fois, l'Adriatique. A la sortie est une porte en brique décorée de pilastres toscans; elle approche de la forme d'un arc de triomphe; elle est due au cardinal Pie, dont le buste est au-dessus de l'arcade; à chaque côté est une petite porte. Macérata a une place qui représente un triangle tronqué, au sommet est la cathédrale; à la base la municipalité où l'on arrive par un portique, ainsi qu'à un café; sur les côtés sont la préfecture, la prison, le béfroi et un corps-de-

garde. Les escaliers et la cour de la municipalité offrent quelques antiques trouvées dans les fouilles d'Helvia-ricina, dont on voit encore les restes près la Potenza. Il est peu de palais remarquables après celui de Ferri, à pointes de diamants; il a trois portes d'entrée, et est orné de pilastres et de balustres. Macérata était autrefois la capitale de la Marche-d'Ancône; elle était gouvernée par un évêque pour le spirituel. Elle renferme environ dix mille âmes. Il est quelques églises qui ont des tableaux précieux. La maison Compagnoni possède aussi quelques inscriptions anciennes. En quittant Macérata, on traverse une belle plaine, riche en culture; on y récolte particulièrement du blé et autres triticés; on y voit des pièces de terre tout occupées par des cannes dont les feuilles se donnent l'hiver aux bestiaux; et la tige s'arrache et se fiche en terre pour former des haies mortes. On a l'art ici d'entrelacer ces mobiles défenses de manière à leur faire décrire des losanges réguliers, que respectent non-seulement les passans, mais encore le bétail. Chaque propriété a son fossé ou sa haie vive ou morte pour séparation, ce qui rend la perspective de la campagne infiniment agréable.

Nous arrivâmes sur le midi à Tolentino, située sur le plus haut d'une colline, d'où sort la source de la Chienti. C'est une ville assez peuplée, et néanmoins peu active; elle abonde en mendians, qui vous assaillent en descendant de voiture. Tolentino sera citée dans l'histoire pour avoir, en 1797, été le quartier-général où, le 19 février, fut signé le traité de paix entre la république française d'alors et sa Sainteté. La meilleure auberge est celle de la poste; nous la choisîmes; elle était dépourvue de tout: « non dubiti, sarà servita », et rien n'arrivait. J'ai cherché par toute la ville un en-

droit pour manger, et n'en ayant trouvé aucun, j'ai été obligé de revenir au gîte faire une soupe à l'huile et à l'oignon, qui, avec les petites provisions faites à Ancône, a fait le fond du dîner et le dessert. Ce lieu n'est rien moins que brillant, le seul monument qui mérite considération est la place où se voit une statue antique assez bien conservée, et l'église des Augustins où repose le corps de saint Nicolas, mort en 1310. C'est un saint qui jouit de la plus grande considération dans la Marche-d'Ancône; aussi la sainte Vierge le distingua-t-elle de tout autre, en lui apparaissant lors de son arrivée à Loretto. Cette église ne m'a rien offert qui ait fixé mon attention, sinon son plafond, qui est tout en bois sculpté et joliment décoré; il offre différentes figures de saints dans divers compartimens en bois, ayant sa propre couleur. Cette église abonde en confessionnaux; ils sont sans portes, comme dans toute la Marche. L'étole était accrochée à un clou, et attendait celui qui devait s'en décorer. Chaque fenêtre par où la voix du pécheur passe est munie d'une plaque de fer-blanc toute piquée de petits trous, dont les plus grands forment une croix au milieu, en sorte que les deux personnes en communication ne peuvent nullement se voir, ce qui convient dans une circonstance où la fragilité humaine pourrait encore éprouver quelques atteintes. Nous passâmes à la chapelle du saint: elle est très-obscure; on y finissait une messe, où était une foule d'auditeurs. Nombre de lampes brûlaient devant l'autel, et inspiraient, par leur sombre lueur, un respect religieux. Derrière, et sous l'autel est un coffre bien ferré, garni de serrures et cadenas; c'est là que sont renfermées les mortelles dépouilles du saint. Après avoir considéré tous ces pieux objets du culte des Tolentins,

nous passâmes par une grande salle, intermédiaire entre l'église et la sacristie; nous y vîmes la statue en pied du pieux personnage. En ce lieu et dans le mur est un trou qui donne sur un endroit où le saint eut un bras coupé; le sang qui est tombé sur le sol bouillonne encore. J'eus la complaisance, engagé par le sacristain, d'y appliquer l'oreille, j'écoutai, et n'entendis rien. On me donna deux petits pains azymes que je mis avec mes reliques de Lorette; et je retournai gagner l'auberge où m'attendaient mes compagnons.

La place de Tolentino est belle quant à l'étendue; sur elle on élève un grand palais dont le soubassement est fort beau; mais il est à craindre que l'édifice ne s'élève pas plus haut. Le théâtre est moderne; il est construit d'après les dessins de Locatelli; il est très-agréable, tant pour la décoration extérieure que pour la distribution du dedans. Tolentino est la dernière ville du plat pays; en la quittant on entre dans les Apennins, qu'on suit pendant plus de quarante milles, jusqu'à Foligno. Cette chaîne de montagnes, en cette partie, n'offre point les varietés de sites qu'on rencontre dans les Alpes, ni ces glaciers éternels dont la fonte superficielle alimente les ruisseaux et les torrens qui grondent dans leurs escarpemens; mais elle n'en mérite pas moins l'attention des géologues qui parcourent les ravins, qui s'arrêtent aux crevasses des rochers, et qui voient se déployer sous leurs yeux les mystères du globe primitif et les résultats qu'ont amenés les catastrophes secondaires. Le pied de cette chaîne est ceint d'une suite de collines que l'on monte successivement, en traversant nombre de vallons en culture, où l'œil est récréé par de riantes prairies naturelles où se réjouissent des troupeaux de petits cochons et de cabris.

Celles coupées à pic offrent un mélange de cailloutages arrondis, mêlés à un lit sablonneux; sa nature schisteuse et souvent calcaire se manifeste en quelques endroits, ce qui indique qu'elle est d'origine plus récente que celles qui leur sont supérieures, où l'on découvre la nature graniteuse sous l'écorce végétale. En s'élevant dans ces régions, le voyageur y est souvent enseveli dans des forêts de hêtres et de chênes verts; il les gravit les unes après les autres, et en peu de temps, impatient d'arriver à la dernière. Lucain, en traçant la marche d'Annibal et de son armée à travers ces bois, manifeste dans les vers suivans cette vérité qu'il semble avoir peint d'après l'expérience :

Quoque magis subjere jugo atque evadere nisu,
Erexêre gradum; crescit labor, ardua suprà
Sese aperit collis et nascitur altera moles.

Le premier village qu'on trouve est Belforte, c'est un triste lieu, que la misère a pris pour domicile : nous y trouvâmes cependant quelques lits pour le repos de la nuit, et le lendemain nous n'eûmes rien de plus pressé que de le quitter. En le dépassant, on trouve une suite de montagnes couvertes d'arbustes rabougris, longeant chacune d'elles par un chemin étroit, où souvent, à droite comme à gauche, sont de grands précipices, au fond desquels se voient quelques portions de terre cultivées, quelques ruisseaux assez forts pour faire aller deux ou trois moulins, des bœufs et des cabris qui paissent; on vient à un village qu'on nomme Valcimara. On continue à monter pour arriver à Pon alla Trava, laissant sur la droite le petit village de Camérino, gisant sur le haut d'une montagne, et dont autrefois les habitans, selon Tite-Live, fournirent à Scipion

six mille hommes pour passer avec lui en Afrique, lorsqu'il y portait les aigles romaines. On passe bientôt par des lieux incultes remplis de bois, et enfin, montant toujours par une gorge, on se trouve à Serravalle; c'est un bourg qui défie tout assaillant, tant il est escarpé. Ce bourg sépare la Marche-d'Ancône de l'Ombrie; il est entre deux montagnes très-proches l'une de l'autre. On voit dans le voisinage les ruines d'un château que les Goths construisirent autrefois, lorsqu'ils se furent établis en Italie. Comme les chevaux auraient de la peine à gravir les montagnes qui vont se développer, on loue ici une paire de bœufs pour les soulager, et on les garde jusqu'au plus haut de la dernière. En parcourant toute cette route, on y trouve nombre d'occasions d'admirer combien la nature y est sublime et souvent terrible. Sous un horizon très-borné sont des plaines en culture ou en pâturage formant bassin, qui bientôt sont remplacées par des montagnes. Ces bassins reçoivent les écoulemens des coteaux, et aboutissent sans doute à des canaux souterrains qui se rendent aux rivières sorties des Apennins. C'est en admettant ces canaux, que s'expliquent aisément ces crues subites d'eaux qui inondent souvent les grandes plaines de la Lombardie, par un temps le plus sec et au moment où l'on s'y attend le moins. La mine, le marteau qui ont tracé la route, en mettant les flancs de celle-ci à nu, ont donné lieu d'en connaître le grain. Une grande partie est de nature basaltique, et annonce qu'un feu souterrain contribua autrefois à leur formation. L'homme qui a quelques notions en géologie s'égare dans l'éloignement des temps qui furent la cause d'une pareille formation. Je trouvai, en faisant ce petit voyage à pied, beaucoup de stœchas, de

lierre terrestre, de sureau, de croisette-velue, d'aspérula, de ciclamen, de pouillot, de grande verveine, de belle viperine, de plantin, de geranium à feuilles de mauve, de marguerite; abondance de genêt d'Espagne; des ormeaux, l'acer des montagnes, plusieurs espèces de lapathum, le macéron, la violette, l'églantier, le dictame de Crête et autres plantes alpines; du petit sedum, de la vermiculaire, qui croissaient dans les fentes des rochers; du siliquastrum, le vératrum, le chardon béni, et autres productions végétantes qui récréent la vue de ceux qui peuvent lire dans le livre de Flore, et que tout autre passe avec indifférence. Nous étions au plus haut de la route; aussi la paire de bœufs fut-elle congédiée. Ayant dépassé quelques montagnes pelées tant à droite qu'à gauche, nous parvînmes à un plateau cultivé; car il faut le dire à la louange du paysan de ces hautes contrées, que là où se trouve une langue de terre exploitable, la charrue ou la bêche y est aussitôt employée, et quelque mauvais que soit le sol, il faut qu'il produise de manière à dédommager son cultivateur. Là se voient quelques prairies, quelques mares où croît le jonc et barbotent les cochons. Des troupeaux de chevaux, de bœufs, d'ânes et de chèvres; des pâtres revêtus de leurs spencers de peau de mouton, jouant de leurs cornemuses, et appuyés sur le tronc de quelques arbres, égayent la vue, fatiguent les oreilles, et font ainsi diversion. Nous gagnâmes bientôt la fin du plateau, qu'il nous fallut descendre; là le sol devient caillouteux; il est le produit de la roche marmorée, qui en nombre d'endroits se fendille, et forme des plans obliquement superposés. J'en ai observé, parmi les petits murs qui servent de remparts pour le voyageur, des échantillons qu'on aurait regardés comme

de même nature que l'espèce dont on fait les colonnes et autres ornemens d'église dans la Marche-d'Ancône. Continuant notre chemin, souvent arrêtés par des troupeaux que gardaient des pâtres, qu'à la chute du jour des femmes eussent pris pour des loups-garoux, nous arrivâmes à une délicieuse vallée fournie d'arbres qui conservaient encore leur vert feuillage, nourris, comme ils l'étaient, par un terrain fort gras et productif en herbes potagères semées autour des maisons assez riantes. Divers ruisseaux formaient des cascatelles, dont le paysan avait détourné une portion pour former un bassin utile aux besoins domestiques. Ce rassemblement de maisons au milieu d'un pays fleuri de toutes parts porte à juste titre le nom de Colfiorito. En avançant dans la route, un autre feuillage s'offre à la vue; il est triste, mais il fait valoir les autres; c'est celui de l'olivier sauvage. L'énorme tronc de la plupart de ces arbres annonce quelle en est l'ancienneté; chacun d'eux offre une rusticité de forme que le pinceau peut seul faire connaître, et qui plaît à tout observateur des jeux de la nature. Ce feuillage, d'un vert blanchâtre et noirâtre, garnit souvent les collines; il annonce un terrain propre à ce genre profitable de culture; il coupe avec avantage le peuplier, qui en dépasse le faîtage, le vert obscur de l'yeuse, et le rouge automnal de l'érable qui se mêlait au nombre. Je voyais cet arbre, abandonné à la surveillance de la simple nature, devenir l'objet des soins du paysan, quand il espérait quelque profit de sa culture; la manière dont il attire des principes de fécondité à la souche, en formant à chaque pied un creux qu'il remplit de fumier. Je considérais ce fruit vert, que mes compatriotes n'ont jamais vu noircir lors du temps de sa maturité. La route ici est dans le cœur

d'un rocher pendant près d'environ deux milles; elle forme un demi-cercle assez étroit, ce qui est fort gênant pour les voitures qui se rencontrent, notamment en hiver, où les neiges obstruent et cachent le chemin. C'est en le parcourant que j'eus la jouissance d'une bien agréable perspective, dont Foligno, au bas, formait la lisière, conjointement avec les coteaux qui sont plus loin. Une pluie fine, qu'un beau soleil couchant opposé dorait à l'horizon, une portion détachée de l'écharpe d'Iris qui mesurait l'espace que laissait l'escarpement des montagnes, vers le midi, un nuage léger qui s'élevait de la vallée, et déjà ternissait l'azur du ciel vers lequel il s'élevait, la verdure des prairies, l'obscur reflet de quelques masses de bois, tout offrait une combinaison délicieuse de perspective, dont un paysagiste seul aurait pu exprimer l'ensemble. Casenuove est sur un pays aride, sablonneux et à mi-côte; les maisons qu'on y voit n'indiquent pas une bien grande aisance dans les propriétaires. A la dernière colline, sur la droite, est un autre village nommé Palo. Ce lieu ne mérite l'attention du voyageur que parce qu'on y voit une grotte où se trouvent beaucoup de stalactiques fort curieuses, mais on ne peut y entrer qu'avec la permission du maître, qui demeure à Foligno. Toute cette route, que nous avons parcourue à travers les Apennins, n'offre rien de bien triste; on a même de temps à autre des tableaux assez rians, animés, non-seulement par la verdure, mais encore par des troupeaux de milliers de chèvres et de petits cochons noirs. On y voit peu de ces formes âpres, de ces déchiremens de croupes qui portent l'effroi dans l'âme, ainsi qu'on en voit dans les Alpes de l'Italie et de la Suisse. Sur la colline, dont le sol n'est point défavorable, croissent le châtaignier, le pâle

olivier; dans les profondeurs se découvrent le mûrier, autour duquel se contourne une vigne qui passe d'un arbre à l'autre. La variété du feuillage récrée ainsi la vue, et diminue les ennuis de la route. Enfin, après avoir passé ce mauvais village, le Casenove, dont le nom rappelle le mensonge de ceux qui le lui conservent, et Scopoli et Colle, nous entrâmes par un très-beau chemin ferré et sablé qui, pratiqué dans une riche vallée, mène droit à Foligno. Ce chemin est dû à la vigilance de plusieurs papes; des monumens placés de distance en distance, avec des inscriptions latines, annoncent aux voyageurs les personnages auxquels ils doivent ce bienfait.

Nous arrivâmes à cette ville à la chute du jour. Foligno reporte son origine au sixième siècle, époque où elle fut bâtie par les Flaminiens ou les habitans du forum Flaminium. Les Lombards la détruisirent, et successivement les Pérugiens; elle se rétablit, mais bientôt les Terziens la reprirent; enfin elle passa au saint Siége. Foligno est assez peuplée et marchande; aussi est-elle une des grandes villes de l'Ombrie. Chacun de grand matin est à l'ouvrage; le forgeron fait résonner l'enclume, le prêtre est à l'autel pour répondre à la piété de ceux qui viennent à l'église, le charretier anime ses bœufs, pour apporter au plus vîte ses denrées au marché, et le marchand diligent parcourt son portefeuille pour ne point oublier ce qu'il doit recevoir dans le jour. Cette ville, sans être belle, est néanmoins bien percée; ses rues sont alignées; sous la principale coule un ruisseau d'eau vive qui lui vient du grand chemin, et qui est couvert; mais de distance en distance est une planche qu'on lève à volonté pour puiser l'eau courante. Le matin, la grande place est peuplée de femmes qui

arrivent des environs, portant les herbages et les fruits de leurs jardins et la volaille de leurs basses-cours. Il est quelques maisons d'un assez bon goût, mais en général elles sont fort massives. Les édifices les plus distingués sont le Palais Barnabo, le Palais Deli et quelques autres qui sont encore à terminer, quoiqu'ils soient commencés depuis long-temps; un bel hôpital du quinzième siècle, avec portique et une loge au-dessus. La plus belle église est le couvent de la Comtesse, où l'on admire entre autres un très-beau tableau de Raphaël, que fit faire Sigismond, secrétaire du pape, et dont il fit présent à sa nièce, qui était alors dans ce couvent. Ce tableau représente la Vierge dans toute sa gloire; elle est portée sur un nuage qui pose sur un arc-en-ciel; elle tient l'enfant Jésus entre ses bras; au bas paraissent saint Jean et saint François à genoux, un cardinal, bien exprimé, est dans la même attitude, derrière lui est saint Jérôme. On voit dans la Vierge une noble simplicité, son visage respire l'innocence et la piété; l'enfant semble vouloir se débarrasser de sa mère, pour recevoir l'hommage des saints en prière, qui sont au-dessous. Le divin amour semble s'exhaler de toute sa personne. La cathédrale est dédiée à saint Feliciano, le patron de la ville. Ce saint, sous Décius, allait remporter la palme du martyre, mais il mourut sous les coups avant d'arriver au lieu de son supplice. C'est pour éterniser ce fait que les Foligniens élevèrent un petit monument, qui est un bloc carré en grosse pierre rouge, surmonté d'une colonne qui soutient une lanterne où est ce saint personnage; sur le bloc est une inscription qui indique cet événement. L'église est d'une assez belle architecture; le maître-autel est majestueux : il s'en élève quatre belles colonnes torses,

soutenant, comme à Saint-Pierre de Rome, un baldaquin qui est d'un bel effet; la coupole, qu'on dit être du Bramante, est bien élancée, mais sans aucune peinture. A la droite du sanctuaire est une petite chapelle en bois, soutenue par un support en marbre. Ce lieu est un objet spécial de culte, à raison de ce qu'il s'y trouve la statue de saint Félicien, un des premiers évêques et patron du diocèse. C'est un travail de Le Gros, statuaire français qui demeurait à Rome. La ville avait autrefois des fortifications, qui ne lui étaient pas d'une grande nécessité; on les a rasées : on n'a conservé que le bas des murs, qu'on a excavés pour y placer des bancs circulaires qui ont chacun leur numéro. On a orné ce lieu en verdure, de manière à en faire une promenade d'où l'on jouit d'une vue magnifique; quelques cafés s'y sont établis pour donner les rafraîchissemens à ceux qui les fréquentent. On a donné le nom de Canapé à cet agréable lieu. Les femmes ont de beaux traits, des yeux bien fendus, mais elles manquent de coloris. Elles sont simplement vêtues, et ont toutes la tête couverte d'un schall bleu de coton; cette uniformité devient piquante quand elles marchent en cérémonie; c'est ce que j'eus occasion de voir un matin, où l'on allait porter le viatique à un malade. Toutes les femmes, rangées sur deux files, suivaient un prêtre ayant une écharpe sur la tête et un ciboire entre les mains. Il chantait un psaume, précédé de deux personnes qui portaient un flambeau, et de deux enfans qui agitaient chacun une sonnette. Le prêtre étant monté dans la chambre, les femmes restèrent agenouillées dans la rue, et commencèrent les litanies. La foire de Foligno est une des plus considérables de l'Ombrie; on y amène des bestiaux engraissés dans les vastes prairies du voisinage. Il y a des papete-

ries et des fabriques de cire très-estimées. Les confitures que l'on y faisait autrefois passaient pour les meilleures de cette partie de l'Italie.

Nous partîmes sur les dix heures par un très-beau temps, car la pluie que nous avions eue la veille en descendant les premières Apennines s'était insensiblement dissipée le soir. Le chemin était favorable; nous le continuâmes quelques milles dans une belle plaine arrosée par un fort ruisseau, formé de grosses sources qui avivent les prairies. A quelque distance de Foligno nous nous arrêtâmes à un petit endroit formé de quelques maisons, dont la principale est la poste. Ce lieu est recommandable par un petit temple qu'on trouve sur la droite, au pied d'une colline, près d'un ruisseau profond, que regarde la façade. La masse, qui a la forme d'un carré long, est supportée par un soubassement voûté d'environ huit pieds de haut; il est tout en pierres quadrangulaires. La façade, en regard avec la vallée, est ornée de quatre colonnes corinthiennes, dont deux à cannelures torses, et deux autres ornées de feuilles. A chaque angle est un pilastre avec chapiteau corinthien, qui, supportant un entablement avec frise, couronne le tout, qui est lui-même terminé par un fronton au tympan duquel est une petite croix. Sur la frise est l'inscription suivante :

S. C. S. Deus angelorum qui fecit resurrectionem.

Sur chaque côté est une entrée avec un portique qui mène à l'intérieur; au fond du temple est une niche avec un autel ancien, sur lequel on dit la messe tous les dimanches. On présume que le temple primitif fut jadis bâti par les Ombriens, en l'honneur du dieu Clitumne, dont le ruisseau qui coule au bas a

pris le nom; en effet, c'était la coutume chez les Etrusques d'élever leurs temples près des rivières et des ruisseaux, sans doute pour y mieux faire leurs ablutions. Sur les côtés sont des arrachemens ou pans de murs, qui, selon Palladio, formaient un portique orné de colonnes avec fronton, comme à la façade. On peut voir l'élévation de ce temple et ses restaurations dans le même auteur : il est à croire que son ensemble d'aujourd'hui est du temps du Bas-Empire, où on l'aura restauré de pièces et de morceaux pour le culte catholique. Les bords des ruisseaux voisins sont très-rians, la vallée est très-bien cultivée; quoique l'intelligence du paysan soit bornée, néanmoins jamais il ne plante un arbre qu'il ne l'aligne avec son voisin; il va jusqu'à mettre des piquets pour mieux suivre cet alignement. Nous passâmes plusieurs villages groupés sur des montagnes, notamment Trévi, perché sur une montagne, Pasignano; nous traversâmes San-Giacomo, où l'on voit une église joliment décorée par Le Pérugin, et enfin ayant toujours grimpé dans cette route, nous arrivâmes à Spolette, après avoir dépassé le large lit d'un torrent caillouteux. Au voisinage de ce lieu se trouve le couvent des Capucins, où sont des fragmens antiques, qu'on croit être les restes du Temple de la Concorde; le sanctuaire de l'église se trouve dans son intérieur, dont il reste encore six colonnes corinthiennes, trois de chaque côté; la frise est dorique.

Spolette est une ville qu'on peut regarder comme ancienne; selon les auteurs du temps, Auguste y était le jour qu'il fut salué comme chef de l'Empire romain. Pline regarde les Spolétains comme faisant partie des Ombriens, nation qu'il appelle très-ancienne. Ils furent colonisés par les Romains vers la fin de la première

guerre punique, puisqu'on dit qu'ils repoussèrent avec vigueur Annibal, qui voulait camper devant leurs murs, lorsqu'il courait à la bataille de Trasimène; le fait est marqué au-dessus d'une des portes, dite Fuga, où on lit l'inscription suivante, qu'on trouvera sans doute dans un style un peu ampoulé :

Annibal
Cæsis ad Trasimenum Romanis,
Urbem Romam infenso agmine petens,
Spoleto magna suorum clade repulsus,
Insigni fugâ portæ nomen fecit.

Cette ville est placée dans un territoire assez bien cultivé, sans doute parce que les terres n'ont jamais eu de grands propriétaires. Elle est assise sur un sol fort inégal sur le penchant d'une montagne; elle jouit d'une population de six mille âmes environ, ce qui est peu relativement à l'étendue de ses murs. Il est quelques rues qui sont assez belles, mais elles sont, pour le plus grand nombre, fort escarpées; elles sont pavées de petits cailloux pris du torrent, excepté cependant le milieu, où l'on voit des briques placées de champ les unes près des autres, et contenues par une file d'autres qui les bordent de chaque côté, étant placées selon leur longueur. De cet assemblage se forme un ruisseau pour l'écoulement des pluies, et qui sert aussi de trottoir aux bêtes de somme. Lorsque les rues sont trop roides, le pavé est disposé en marches fort larges, sur lesquelles le transport se fait facilement. Je n'ai vu aucune voiture dans la ville, le bas étant le seul endroit où elles puissent aborder. Je me portai au Palais de la Préfecture pour saluer M. Rœderer, qui eut la complaisance de me faire conduire aux endroits qui pouvaient le plus piquer ma curiosité; et les monumens

cyclopéens furent ceux par lesquels je commençai. Il en est deux de ce genre qui reportent leur origine à une antiquité bien reculée; le premier se trouve dans le jardin de M. Bernardini Montani, rue Ponciana. Les pierres m'ont paru de prime - abord être de nature tufeuse; mais les ayant examinées de plus près, j'ai vu qu'elles avaient le même grain de ce mauvais marbre blanc qui forme le sein des Apennins. Sa hauteur est de près de deux pieds, au-dessus desquels est une construction romaine en pierres carrées régulières, portant une inscription qui règne dans toute sa longueur, et que je n'ai pu lire à raison de ce qu'elle était presque toute cachée par les feuillages d'un gaînier qui était proche. La longueur de cette construction était d'environ douze pas. Sortant de cette maison, je fus conduit chez M. Bissi près l'abreuvoir; je trouvai dans son jardin, sur une muraille de clôture, une même disposition de pierres, mais qui étaient beaucoup plus grosses et absolument de la même nature que celles que je venais de voir. La largeur de cette construction m'a paru être d'environ sept pieds, sur une hauteur de dix. Cette ancienne bâtisse était coupée perpendiculairement par une moderne de la largeur d'environ trois pieds; et celle-ci reprenait par une autre considérable, d'une largeur d'environ quinze pas : sur celle-ci reposait une construction plus récente absolument pareille à celle usitée chez les Romains. Entre ces murs et la maison Faciei, est une rue assez étroite, et bientôt recommence une autre, qui par son paralellisme, correspond à celui-ci, et a environ seize pas de largeur, autant que j'ai pu le conjecturer de loin, car la fin était en partie cachée par des orties et par des latrines; tous ces restes m'ont paru entrer autrefois dans un mur

d'enceinte qui contournait la ville. Je laisse toutes les réflexions à faire sur cet objet aux personnes qui ont fait de plus grandes recherches que moi sur ce qui le concerne.

N'ayant plus rien à observer en ce lieu, je descendis à l'église de la Stella, appartenance d'un couvent de filles détruit. Je fus conduit à une autre construction ancienne, dont une portion est dans l'enceinte de ce couvent, et l'autre dans un couvent d'hommes voisin. Ayant contourné la moitié de cet édifice, seule portion soumise à ma vue, je vis que ce ne pouvait être qu'un reste d'amphithéâtre sur lequel le temps avait beaucoup travaillé; la bâtisse, en quelques endroits, est surmontée d'une autre plus nouvelle, qu'on a apposée pour tirer parti de l'ancienne. Dans le couvent de Saint-André se voient aussi les débris d'un temple de Jupiter, comme aussi ceux d'un temple de Mars à l'église Saint-Julien, au-delà de la rivière; enfin on peut ranger parmi les monumens anciens un palais construit par Théodoric; palais que détruisirent les Goths, et que rétablit ensuite Narsès.

Un monument, qui sans être aussi ancien que les précédens mérite néanmoins quelques considérations, est l'aqueduc qui est considérable tant par sa hauteur que par sa longueur; il amène l'eau du mont Luco à six milles de la ville, et de la Caprareccia, qui est à trois milles; on l'appelle communément Il Ponte, et en effet il établit hors de la ville une communication entre elle et les montagnes Saint-François, qui sont voisines et dans l'intervalle desquelles est un immense précipice. Pour parvenir au plus haut de cet aqueduc, il faut passer par les ouvrages extérieurs de la citadelle qui le domine; alors on voit bien la gorge profonde qui sépare les

deux montagnes, et descendant par un assez mauvais chemin on parvient au plus haut de cet aqueduc, et si près de lui, qu'on voit couler l'eau dans toute sa longueur. Il est composé de dix grandes arcades dont le cintre est à angle aigu, ce qui fait croire que le travail est plutôt gothique que romain. Son matériel est en pierres de taille carrées de moyenne grosseur, prises dans les Apennins. La longueur de l'aqueduc est de six cents pieds, sur trois cents de haut; sur la face qui regarde l'entrée de la ville est le passage pour les bêtes de somme et les piétons: c'est ce qu'on appelle le Ponte Sanguinario, à raison du grand nombre de personnes qui en ont été précipitées dans les temps de persécution. Le principal aboutissant de l'aqueduc est à la place Saint-Simon; là est un mascaron de la bouche duquel sort une masse d'eau, qui, retombant dans un grand bassin, s'y accumule, et vient fournir à toutes les fontaines de la ville. Il en est une près la porte par où nous sommes entrés, dont l'inscription m'a frappé par sa simplicité: *Et anni et undæ*; Quoi de plus sentencieux pour l'homme qui réfléchit!

La cathédrale n'est rien moins que brillante, quoiqu'elle soit tout en marbre rouge et blanc. La partie supérieure du portail est ornée d'une ancienne mosaïque sur un fond d'or, et offre encore un portrait de la Vierge par saint Luc. Il faut que cet évangéliste qui a été apôtre, médecin et peintre, ait été un bien grand travailleur, pour avoir ainsi fourni des madones dans tant de villes de l'Italie. Au dehors sont deux chaires pour catéchiser le peuple; dans l'une, un prêtre prêche le pour, et l'autre le contre; et tâchent par leurs dialogues de mieux lui inculquer la doctrine évangélique. Cette singulière manière de convertir les pé-

cheurs et de les ramener dans la voie du salut est fort en usage dans les différentes villes de l'Italie, et notamment dans les états du pape. Si elle a quelque chose de ridicule pour les personnes sensées, elle a aussi son avantage à l'égard du peuple qui, par ce colloque à portée de son intelligence, se trouve mieux disposé à recevoir la parole du Seigneur.

Cette église offre encore le tombeau de Lippi, peintre qui a décoré le cul-de-four de l'église et la villa Médicis à Rome; ce monument a une épitaphe, que Politien composa pour cet artiste. Enfin on distingue un tableau d'Annibal Carrache, représentant une Vierge, et un autre du Guerchin, offrant deux religieux et sainte Cécile, priant une Madone qui est dans une Gloire. On y voit encore une chapelle où sont beaucoup de reliques; l'or, la peinture et la sculpture y sont employés avec beaucoup de goût. L'église des Philippins mérite aussi d'être vue; elle offre en petit ce que Saint-André della Valle offre en grand à Rome. Spolette brille par quelques palais; le plus considérable est celui de la Préfecture, placé au plus haut de la ville; on cite encore celui de la famille Ancajani, où l'on conserve un beau tableau de Raphaël. La ville de Spolette paraît reposer sur le cratère d'un volcan éteint; on le présume d'après la nature des pierres que l'on retire du flanc de la montagne, et aussi à cause des tremblemens de terre auxquels elle est sujette. Cette ville a quelques mains-d'œuvres; la chapellerie en occupe le plus grand nombre.

Le lendemain de notre arrivée, à quatre heures du matin, nous nous mîmes en route par un temps fort douteux; il faisait fort chaud; le jour, qui le disputait à la nuit, annonçait un gros orage, quoique nous fussions

encore sur le haut des Apennins. Les lueurs phosphoriques se faisaient voir de temps à autre; enfin ayant rangé extérieurement les murs de la ville, et ayant fait environ cinq milles, nous nous trouvâmes, par un temps très-couvert, au pied d'une montagne très-escarpée; c'est la Somma, la plus haute des Apennins. La pluie commençait à donner avec des éclairs et des explosions de tonnerre qui n'étaient rien moins que rassurantes; les coups résonnaient dans les anfractuosités des montagnes voisines, sur lesquelles il semblait que toute l'artillerie céleste s'était concentrée; cependant on attelait une paire de bœufs de secours, et nous n'avions qu'une femme pour les conduire. L'orage devint affreux; la grêle fouettait l'impériale à coups redoublés; au moment où nous étions resserrés entre un rocher à pic et un précipice épouvantable, il éclata un si violent coup de tonnerre que les bœufs, effrayés, tiraient la voiture vers le travers, et les chevaux, hors d'eux-mêmes, allaient nous verser dans l'abîme, sans la prestesse de notre cocher, qui, fort vigoureux, sauta aussitôt de son siége, et saisit ses chevaux par la bride, pendant que la femme dételait ses bœufs. Ce fut avec peine qu'au milieu de cette convulsion atmosphérique notre conducteur calma ses chevaux par des termes de douceur, qu'il entremêlait aux juremens contre la femme, qui pleurait et récitait ses *Ave*. La montagne de la Somma est une des Apennins qu'il est rare de traverser, à l'époque du printemps ou de l'automne, sans éprouver ces sortes de bourrasques atmosphériques. Le contour forme une suite de crêtes surmontées de pics isolés, très-propres à soutirer des nuages la matière électrique dont ceux-ci sont surchargés. Alors occasionant une détente qu'accompagne la commotion et la fonte en

pluie, ils donnent lieu à ces orages qu'on éprouve souvent à une aussi haute élévation. Sans doute encore que les mines de fer et de cuivre, sous forme pyriteuse, si faciles à se décomposer par les grands agens de la nature, et qui se délitent de toutes parts, ainsi qu'on le peut croire d'après l'apparence ferrugineuse des pierres et sables qu'on foule aux pieds, entrent comme cause dans tous ces grands phénomènes, où, à la suite des attractions et des répulsions, des condensations et des raréfactions opérées sur les nuages, la matière électrique est si portée à se dégager, pour se mettre en équilibre dans l'atmosphère. Quoi qu'il en soit, après ces explosions printanières et automnales, l'air, dans ces hautes régions, acquiert une pureté qui contribue au brillant de la végétation qu'on observe dans les vastes bassins que dominent les crêtes. Les nuages s'y résolvent en ruisseaux bienfaisans qui viennent y arroser la verdure; l'atmosphère y est riche en principes oxygénés, qui animent tout ce qui respire; aussi généralement les troupeaux, grands comme petits, y ont-ils la plus belle robe, et le pâtre, avec une belle carnation, m'a-t-il paru jouir de toute la force qu'amène avec elle une bonne constitution. Enfin le temps, qui avait été toujours couvert pendant une grande partie de la matinée, s'éclaircit sur les onze heures, quoique de petites ondées succédassent encore à l'orage, et, perdus au milieu des lauriers, des tamariscs, des genèvriers, des chênes verts, nous parvînmes à la Strettura, d'où nous n'eûmes plus qu'à descendre, à travers une forêt d'oliviers, jusqu'aux confins de la belle vallée de Terni, où nous arrivâmes à midi.

Terni, autrefois nommé Interamna, à raison de sa position entre deux branches de rivières, est une ville

qui ne répond nullement à la beauté de son site; elle est dans une vallée très-agréable, près de la Néra, rivière assez forte, qui la contourne à son midi. Sa population est de cinq à six mille âmes. Si ses édifices la rendent peu recommandable, elle devient d'un plus grand intérêt quand on pense qu'elle est la patrie de Tacite, l'historien de l'Empire romain, des empereurs Tacite et Florien. Mais quelles ne doivent pas être ses prérogatives, quand on pense que la cathédrale possède la plus précieuse de toutes les reliques, non le sacré cœur de Jésus, mais son propre sang! Les rues de Terni sont étroites, mal pavées, les maisons peu régulièrement posées; à l'exception de cinq ou six qui sont passables, les autres ne méritent aucune mention. Quant aux palais, ils ne sont rien moins que majestueux; ceux Perotti et Spada méritent cependant considération. On dit qu'elle a quelques édifices anciens, notamment dans le jardin de l'Evêché, où l'on voit les restes d'un ancien amphithéâtre, avec des souterrains; dans l'église Saint-Salvador quelques ruines du temple du Soleil, celles d'un temple dédié à Hercule; dans la villa Spada, les fondations de quelques bains anciens. Je préférai à tous ces objets la vue d'un des plus beaux spectacles que puisse offrir la nature dans tout son luxe, c'est-à-dire la cascade Delle Marmore, vulgairement dite de Terni, quoiqu'elle soit à six ou sept milles à son ouest.

Je louai pour ce petit voyage un cheval, et, accompagné d'un guide qui me conduisit le long d'un ruisseau, nous longeâmes quelques terrains cultivés. Nous trouvâmes bientôt un bois d'oliviers que nous occupâmes pendant un quart d'heure. Nous laissâmes sur la gauche un pays qu'on appelle Papigna. Côtoyant, par un chemin étroit, la crête d'une montagne fort roide qui

m'a paru être de mauvais marbre blanc, nous vînmes à un défilé d'où j'eus la jouissance d'un pays lointain, et aussi de la vue du sommet de la cascade. Nous montâmes toujours en suivant le grand chemin qui mène à Rieti; la montée est roide, rocailleuse, mais la verdure, les points de vue, qui continuellement se renouvellent, l'embellissent tellement, qu'on aurait tort de se plaindre de ses inconvéniens. Nous le quittâmes sur la gauche, pour descendre dans un petit champ cultivé; et suivant une crête coupée à pic, nous nous trouvâmes bientôt, après avoir passé sur quelques broussailles, à l'ouverture d'une grotte où j'entrai; elle était très-profonde, remplie de tufs agroupés à sa voûte; elle offrait çà et là de gros blocs de roches qui semblaient détachés du voisinage; une autre enfin, sous laquelle il me fallut passer, non sans inquiétude sur le danger qui pouvait s'ensuivre. Deux ouvertures sont au plus haut; elles paraissent être le résultat d'un éboulis; dessus sont des broussailles pour empêcher le menu bétail d'y aborder. Nous revînmes gagner la route qui mène à la cascade, et ayant traversé un bouquet de bois d'anone en fruit, et dépassé l'ancien lit du Vélino, nous arrivâmes alors à une eau vive, et bientôt nous entendîmes le bruit de la rivière qui est voisine. Cette eau vive gagne sur la gauche, et ne tarde pas à tomber dans des précipices. Nous arrivâmes enfin à un emplacement d'où nous eûmes la plus belle vue sur des montagnes boisées et des vallées qui leur sont inférieures. Nous descendîmes alors un petit escalier en brique d'environ vingt-cinq marches, muni de sa rampe, de manière à préserver de tout danger. On arrive à une petite esplanade semi-lunaire, ornée çà et là de tufs cristallisés en rameaux, d'où l'on voit la cascade de côté; la parabole qu'elle décrit pour

tomber dans son bassin inférieur se manifeste dans toute sa beauté. Le bruit que fait l'eau est tel, qu'il finit par fatiguer l'oreille; la vapeur qui s'élève du fond de la vallée en remplit non-seulement tout l'espace, mais encore, gagnant le haut de la montagne, elle forme une sorte de nuage comme pulvérulent, à travers lequel les rayons du soleil déclinant formaient le plus brillant iris terrestre que j'aie jamais vu. C'est à cette sorte de poussière, colorée des plus belles teintes du prisme, que la verdure des environs doit son agréable vivacité. Après avoir considéré tout ce que je pouvais voir en cette position, je descendis encore une trentaine de marches. Là, sur la gauche, et près d'une eau coulante, est un petit réduit fait par la nature, sous une roche tapissée de bryum, où l'on peut fort agréablement goûter la douceur du sommeil. En continuant le chemin, on arrive à un petit pavillon ouvert de tout côté, et tout au bord du plus affreux précipice; autour sont des murs d'appui, et quatre bancs de briques le contournent; au milieu est une table disponible, sur laquelle on étend une nappe quand on veut prendre en cet endroit un repas champêtre. D'ici, la première cascade est très-large; sur la droite elle bouillonne; elle est plus uniforme sur la gauche, et produit une belle nappe. Après une première chute d'environ cinquante pieds, toute l'eau retombe en se précipitant d'une hauteur de plus de deux cents pieds dans un vaste bassin hérissé de roches, d'où elle bouillonne à gros flots, et recommence à faire nombre de petites cascatelles, jusqu'à ce que le lit du courant étant moins inégal les eaux deviennent plus paisibles, et se mêlent sur la droite avec celles de la Néra, qui passe sous les murs de Terni. Les peintres ont travaillé à l'envi sur ce beau phénomène de la

nature; mais la vie, le mouvement et le fracas qui animent la scène sont encore à sortir de leurs pinceaux; tous l'ont prise du fond de la vallée. Il se peut faire que de là, la cascade offre un plus brillant développement, mais le spectateur est privé de la perspective dont on jouit en voyant d'en haut son effet se marier avec le paisible cours de la Néra et du Vélino dans la profondeur de la vallée; et les contrastes sont quelque chose en peinture; d'ailleurs les effets de lumière dans cette mer de brouillards sont bons à représenter, et ils sont nuls pour un spectateur qui est dans le fond de la vallée. J'ai vu beaucoup de cascades dans l'île de la Réunion, toute hérissée de montagnes d'une hauteur immense; c'est un lieu de féerie, quand on y voyage dans la saison des pluies, et que l'on est bien servi par elles. On admire particulièrement celle Sainte-Suzanne, de la rivière des Roches, celle de l'est quand on traverse l'île pour aller de Saint-Benoît à la rivière d'Abord; mais je n'en ai vu aucune plus majestueuse que celle de Terni. Un peu plus loin, sur la gauche, il sort du sein de la montagne même, qui est toute taillée à pic et nue, quelques petites cascatelles qui attirent peu l'attention, vu l'effet de la grande qui l'occupe toute entière.

Les eaux du Vélino, quelque claires qu'elles paraissent, contiennent cependant beaucoup de terre calcaire en dissolution. Dans les lieux où ces eaux sont les plus dormantes, elles forment des jeux de nature, *lusus helmontii*, qui sont assez curieux. Plusieurs ornent agréablement la rampe de la cascade; on en voit de grosses masses dans les maisons particulières de Terni. Ce ne sont autre chose que des incrustations; Pline en parle quand il dit : *In ciconum flumine et in Piceno lacu Velino lignum dejectum lapideo cortice obducitur.*

En revenant sur son chemin, à travers un bouquet de bois que traverse un ruisseau où les pâtres et leur troupeau viennent se désaltérer, on trouve, sur la gauche, un rocher coupé à dessein, et ne laissant passage que pour une personne. Je m'aventurai par cet endroit; conduit par un bruit fort sourd, et ayant traversé un espace de six à sept toises, je me trouvai sur le bord du Vélino, qui dans son lit taillé à pic roulait ses ondes en tourbillons et avec une vîtesse telle, que, si près du danger, je commençais à éprouver un vertige, lorsque je pris le parti que dicte la prudence, ce fut celui de m'éloigner. Ce lit de la rivière n'est point celui que les eaux se firent, il est le résultat d'une main-d'œuvre qui, environ quatre-vingt-trois ans avant notre ère, rassembla les eaux qui, sortant du lac delle Marmora, prenaient une direction telle que Terni en souffrait beaucoup, on les amena alors dans le lit qu'elles occupent actuellement, travail d'où est résultée la cascade. Parmi les Épîtres de Cicéron, on en trouve une qu'il adresse à Atticus, où il semblerait indiquer la chose dans le passage suivant : *Lacus Velinus à M. Curio emissus interciso monte in mare defluit ex quo est illa siccata et humida tamen modicè Rosea.*

En quittant Terni, on entre dans une des plus belles vallées de l'Ombrie; la Néra l'arrose, des prairies l'embellissent, des bouquets de bois la diversifient, des plantations de vignes, d'oliviers et autres arbres fruitiers l'enrichissent, enfin un rideau de montagnes, en arrêtant la vue, la ramène encore sur toutes ces richesses. On arrive à Narni, petite ville fortifiée, fameuse dans l'antiquité par la valeur de ses habitans. Pline l'appelle *Narnia*, et il fait remarquer qu'on lui donnait quelquefois le nom de *Nequinum à nequitiâ hominum*, à cause de

la férocité de ses habitans (1); elle a cependant produit de grands hommes, plus connus en Italie qu'en France. C'est la patrie de l'empereur Nerva, de Guattamelata, général vénitien, qui gagna plusieurs batailles, et obtint les honneurs d'une statue de bronze à Padoue. Cette ville souffrit beaucoup du passage des Vénitiens, lorsqu'ils allaient se joindre à Charles V, qui assiégeait le château Saint-Ange à Rome. Ils la pillèrent, la brûlèrent, rasèrent ce qui en resta; leur fureur alla même jusqu'à égorger les femmes et les enfans. De tout temps et partout, à quelqu'état de civilisation que soient parvenus les hommes, la guerre n'a été qu'un tissu d'atrocités, dont l'histoire fait frémir l'homme paisible qui gémit de ne pouvoir en arrêter le cours. Narni n'offre aux curieux que des monumens qui datent du bas âge; celui qu'on pourrait regarder comme ancien est le pont qu'on rapporte au siècle d'Auguste; en effet on y voit empreinte toute la grandeur romaine. Il traverse un ravin au fond duquel coule la Néra. Ce pont est construit en gros blocs de pierres qui ont peu souffert des injures du temps, et qui sont jointes sans ciment; mais, malgré la solidité qu'elles lui donnent, une des piles a été déracinée par la violence du torrent; accident qui est aussi arrivé au pont moderne : ce pont étant destiné à joindre deux hauteurs inégales, les arcades allaient en augmentant d'élévation jusqu'au sommet qui

(1) Ce qui était férocité dans l'opinion des Romains, était la plus grande bravoure chez des hommes qui ne voulaient point se soumettre au joug auquel voulaient les astreindre ces envahisseurs. Ceux-ci affamèrent leur ville, alors le courage dégénéra en fureur, et ces braves immolèrent leurs femmes, leurs enfans, et se tuèrent ensuite eux-mêmes; de sorte que le vainqueur, en entrant dans cette ville, n'y trouva que des monceaux de cadavres.

est du côté de la ville. On y voit un aqueduc de quinze milles de long, apportant à ses fontaines l'eau prise des montagnes voisines.

Parmi les monumens de la ville, on doit voir la cathédrale qui renferme de fort beaux détails d'architecture, le jeu des escaliers qui conduisent à la confession produit un agréable effet; on ne trouve rien de plus intéressant à Narni, sinon l'ancienne basilique qui sert d'église et qui renferme quelques fragmens de sculpture antique; quelques maisons d'un assez bon genre; entre elles est le palais ou Prieuré; en face sont deux chaires gothiques en regard pour catéchiser le peuple. Ces sortes d'instructions en plein air sont assez d'usage dans les états du Pape, non-seulement dans les villes, mais encore dans les villages. Un prêtre engage l'auditoire à la pratique de la morale évangélique, et pendant qu'il emploie tous ses moyens pour le persuader, un adversaire, ordinairement sous forme grotesque, lui fait des objections ridicules que rétorque facilement l'autre, et, tout en riant, le peuple qui fait groupe en profite. Je me rappelle d'avoir ainsi vu dans ma jeunesse, pendant le carême, dans l'église des capucins de Paris, aujourd'hui abattue, l'homme de Dieu et l'homme du diable se pousser alternativement des bottes, le tout pour disposer le public à la conversion aux approches de Pâques. En religion, comme en toute autre matière, tous les moyens sont bons, pourvu qu'on arrive à son but. Sur la place du Prieuré est une jolie fontaine circulaire; la vasque laisse écouler les eaux par plusieurs têtes qui règnent autour d'elle, et meme du haut de son support. Ces eaux se rassemblent dans un bassin circulaire et profond, où chacun vient puiser pour le service domestique. Ensuite par des canaux elles abordent à un écouloir circulaire, où, ar-

rêtées, elles servent encore de lavoir. Cet écouloir a quatre intersections pour le passage; à l'une d'elles est un abreuvoir : c'est une conception qui n'est rien moins que fastueuse, mais qui s'est toute tournée vers l'utilité.

Enfin, après avoir gravi encore quelques montagnes fort élevées avec une pluie qui donnait violemment par ondées, nous quittâmes entièrement les Apennins. Continuant ensuite par une profonde vallée, gratifiés souvent de points de vue très pittoresques, nous traversâmes quelques petits villages, notamment Otricoli, situé sur une colline, à un mille de l'ancien *Otriculum*, qui est plus près du Tibre, et dont il a pris le nom. Ce lieu est entouré de quelques maisons et de cabanes, jetées au loin sur les lisières de plusieurs bouquets de bois qui lui donnent un aspect assez pittoresque. Nous vînmes coucher à la Vigne, triste auberge, où la batterie de cuisine indique au voyageur en appétit le chétif repas qui l'attend; une soupe à l'huile fournit le fond de mon souper, qui me coûta fort cher. Nous continuâmes par une suite de collines toutes formées de gallets, sorte de cailloux arrondis, et dont la surface indique assez qu'ils furent battus et roulés dans les ondes; fait curieux qu'un lithologiste ne laisse point échapper, pour peu qu'il tienne à un système, et nous passâmes le Tibre au Borghetto, laissant Magliano sur la gauche, et dès-lors, quittant l'Ombrie, nous entrâmes dans la Sabine. Le pont de traverse est très-beau; il a trois arches; on le dit construit sous le règne d'Auguste; il fut réparé sous celui de Sixte V; aussi l'appelle-t-on pont Felice, du nom qu'il avait étant religieux. Nous arrivâmes pour la dînée à Citta Castellana, première ville de l'ancien Latium, en se

rendant à Rome par la voie Flaminienne. C'est une ville d'environ trois mille âmes, bâtie sur un rocher d'une manière isolée et bien romantique; elle a environ deux milles de tour, et ses murailles, assez fortes, sont percées de quatre portes qui regardent les quatre points cardinaux; une d'elles est ornée de fragmens de sculpture antique; son site est des plus pittoresques, saillante comme elle l'est parmi les rochers, et les têtes de peupliers plantés vers le bas. Là règnent de profonds vallons, où coulent des ruisseaux, qui l'hiver deviennent souvent de violens torrens. Castellana a prétendu à une haute réputation, en reportant son antique existence aux braves Véiens, dont elle était la capitale. On a voulu lui disputer cet honneur ancien; les érudits ont plaidé pour et contre, et la chose reste encore indécise, malgré tout ce qu'ont dit les savans de Rome, académiciens ou non, tant il est difficile de rien statuer sur ces objes, vu l'épaisseur du voile que le temps a étendu sur eux; néanmoins, en usant de conjectures avec sagesse, la position de cette ville, dit La Lande, est un des meilleurs argumens pour ceux qui disent qu'elle est l'ancienne Véie. Elle est inaccessible de trois côtés, et le rocher sur lequel elle est placée, taillé à pic pour ainsi dire, étant défendu sur son quatrième côté par une forteresse, pouvait très-bien soutenir un siége de dix ans. Cette forteresse n'existe plus; après les ravages que firent les Goths dans les environs, on rebâtit sur le même lieu une citadelle qui est d'une bonne et belle architecture. Les murs en sont très-épais, et faits avec une pierre volcanique fort poreuse, et très-propre à amortir l'effet du boulet; un détachement de troupes françaises y était lors de mon passage; aussi me fit-on voir toutes les distributions de cette place. Au plus haut

de cette citadelle, on jouit d'un très-beau point de vue sur Magliano, le château de Caprarole. On a en perspective le neigeux Soracte, aujourd'hui le mont Saint-Oreste, qui domine les côteaux de la Sabine, et où jadis Apollon avait son temple et son bois sacré; car la chrétienté comme l'islamisme a changé tous les noms, et ainsi elle a répandu les ténèbres sur l'histoire ancienne, que vraisemblablement elle se souciait fort peu de propager. La cathédrale est ornée d'un portique du style des bas siècles. On y voit quelques colonnes de granit; l'intérieur n'offre rien de particulier, sinon son chœur qui est fort exhaussé en forme d'arc de triomphe; il est orné de mosaïque; le tout produit un très-bon effet. On voit encore dans la sacristie quelques mosaïques qu'on dit être du troisième siècle. On trouve dans la ville plusieurs fontaines qui sont de bon goût. Toute la montagne sur laquelle siége la ville offre un tuf rougeâtre, entremêlé de pierres ponces, qui indique un ancien volcan, mais dont on ignore l'époque. En suivant la nouvelle route, on trouve, à environ trois milles de Città Castellana, sur la route de Caprarole, l'enceinte et les restes d'une ville antique, que les paysans désignent sous le nom de Falério. Cette enceinte, flanquée de tours, existe presqu'en totalité; on y voit encore plusieurs portes antiques d'un très-beau caractère, une entre autres dont la clef de l'arc est ornée d'un masque de Jupiter. Dans un ravin placé à quelque distance on observe nombre de cavités creusées dans le tuf; ces excavations, comme il est à croire, servirent de tombeaux aux habitans. L'intérieur de la ville n'offre que des terres cultivées, à l'exception d'une portion occupée par une église gothique, presque en ruine et d'un assez bon plan; à côté sont les restes du palais épis-

copal, bâti à la renaissance des arts; il est abandonné. Après Castellana vient Cortellacino, mauvais village, au sortir duquel il faut encore gravir une montagne fort roide. Nous eûmes une grande pluie en fournissant cette besogne, ce qui rendit le tirage des chevaux bien difficile. Après avoir passé plusieurs bois et beaucoup de terres labourées, nous arrivâmes à Népi; avant de gravir la montagne qui y conduit, je ne pouvais me lasser d'admirer la longueur des aqueducs, qui des montagnes voisines amènent l'eau à ce mauvais endroit entouré de fossés et de fortifications. Aussi, en y entrant, observe-t-on une sorte de château d'eau, au milieu duquel est une tour d'un beau dessin, et duquel sortent quatre bouches destinées aux Népoises qui viennent y remplir leurs cruches. Ayant laissé derrière nous cette petite ville, nous vînmes à la Storta, passant sur un chemin ancien assez mauvais, pavé en grandes dalles irrégulières; on l'appelle communément la voie Cassienne. Depuis Népi jusqu'à Rome l'aspect est fort triste, l'œil ne trouvant aucun objet autour qui puisse le fixer, si ce n'est quelques chevriers et bergers vêtus de la peau de leurs troupeaux, entourés de grands et de petits bestiaux qui demandent à un sol ingrat ce qu'il peut à peine lui donner pour nourriture. La culture manque entièrement, de quelque côté que se porte la vue; à s'en tenir aux relations, on compte qu'il n'y a pas le quinzième des terres de la campagne de Rome qui soit cultivé. Cet abandon vient du peu de temps que durent les baux; de ce que la plupart de ces terres appartenaient à des grands, qui, gênés dans leurs moyens, aimaient mieux louer ces landes à des pasteurs qui descendent des montagnes voisines, et y amènent leurs troupeaux. Cette location leur était plus profitable que la culture qui

les forçait à des avances, et leur laissait moins de bénéfices à espérer. Aujourd'hui, sous un gouvernement plus vigilant, les terres commencent à se couvrir de plantations utiles; les saignées se font pour l'écoulement des eaux, les mares disparaissent, et les terres, plus sèches, reçoivent des plants de coton annuel, et les espérances du cultivateur commencent à se réaliser. On arrive à travers ces landes jusqu'à Ponte-Molle, passant par Baccano; il est prudent, surtout en hiver, de ne point s'atarder de nuit dans toute cette route; il est notamment un petit bois en sortant de Baccano qu'on ne passe point sans inquiétude. Avant d'arriver à Ponte-Molle, on découvre d'une hauteur les édifices les plus élevés de Rome; mais bientôt on les perd de vue quand on est au bas de la colline, entre les monts Pacciano et Mario. La campagne ici n'a plus d'oliviers, l'oranger commence à paraître sur les plates-formes; il en est même quelques-uns qui croissent en pleine terre aux endroits abrités. Ponte-Molle est l'aboutissant des voies anciennes connues sous les noms de Cassienne et Flaminienne. Enfin on arrive au pont Milvio, sous lequel passe le Tibre, et l'on se trouve à un mille de la porte du Peuple, sur la voie Flaminienne. Ce pont est fort ancien; il eut le nom d'Emilius, de son fondateur Marcus Emilius Scaurus, consul 115 ans avant Jésus-Christ. Il fut connu sous celui de Milvius, sous Néron, qui le fréquentait souvent au rapport de Tacite, comme le lieu hors de Rome où il pouvait mieux cacher ses débauches. Il fut détruit lors de la célèbre défaite de Maxence par Constantin; actuellement il ne reste de ce qu'il était autrefois que trois arches, sur lesquelles Nicolas V fit bâtir le nouveau pont. On croit que Bélisaire fit élever la tour qui est dessus, pour fermer le pas-

sage aux Goths. Cette tour, lors de la restauration du pont, fut percée au milieu et lui sert d'entrée, formant une sorte de petit arc triomphal. Au bout de ce pont sont deux statues en travertin, représentant d'un côté la Conception, et de l'autre saint Jean Népomucène. La dernière restauration de ce pont est due à Pie VII, ainsi que l'indique l'inscription.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Tome Ier.

Page 8,	ligne 27,	Pithagore	*lisez* Pyttagore.
—— 46,	—— 19,	Thessaloniens. . . .	*lisez* Thessaloniciens.
—— 75,	—— 12,	de moral.	*lisez* du moral.
—— 79,	—— 30,	selon Pline et Strabon.	*lisez* selon Pline.
Page 83,	ligne 24,	des marins.	*lisez* des marais.
—— 129,	—— 25,	et beaucoup qui datent avant cette époque.	supprimez cette fin.
Page 177,	ligne 32,	arcs aigus à l'allemande.	*lisez* en ogive.
Page 185,	ligne 29,	s'impriment.	*lisez* se frappent.
—— 237,	—— 6,	de 8 pieds 4 pouces environ.	*lisez* d'environ 4 pieds.
Page 238,	ligne 3,	l'inclinaison est beaucoup moindre.	*lisez* est beaucoup plus considérable.
